



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

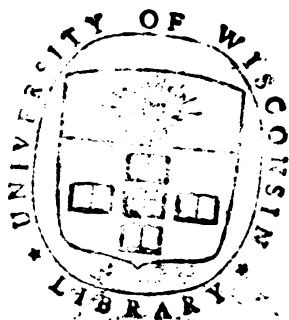
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Library
of the
University of Wisconsin





ŒUVRES SPIRITUELLES
DU PÈRE
JEAN-JOSEPH SURIN
"✓"
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PUBLIÉES
PAR LE P. MARCEL BOUX
De la même Compagnie

CATÉCHISME SPIRITUEL
CONTENANT
LES PRINCIPAUX MOYENS
D'ARRIVER
A LA PERFECTION

PARIS
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL
51, RUE DE LILLE, 51

1882

CK
SU7
1

621417

CATÉCHISME SPIRITUEL

PREMIÈRE PARTIE

CONTENANT UN ABRÉGÉ DE LA VIE SPIRITUELLE

CHAPITRE PREMIER

DE LA PERFECTION EN GÉNÉRAL

D. *Quel est l'homme parfait ?*

R. C'est celui qui ayant acquis une grande pureté de cœur, avec une vraie union et familiarité avec Dieu, suit en tout les mouvements de la grâce et la conduite du Saint-Esprit

D. *Faut-il être parfait ?*

R. Notre-Seigneur dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

D. *En quoi consiste la perfection chrétienne ?*

R. En la charité.

D. *Comment expliquez-vous cette charité ?*

R. C'est une affection de faire la volonté de

Dieu en toutes choses, par le désir de lui plaire, avec un amour du prochain, pour le traiter comme nous-mêmes.

D. Quels sont les fondements de la perfection chrétienne ?

R. Il y en a particulièrement trois : le mépris de soi, l'abnégation des choses temporelles, et l'amour de la Croix.

D. Quel est le chemin de la perfection chrétienne ?

R. C'est la vie de Jésus-Christ, et les conseils évangéliques.

D. Quelles sont les dispositions nécessaires à l'âme pour arriver à la perfection chrétienne ?

R. Il y en a trois. La première est un grand désir d'arriver à cette perfection, fondée en l'estime qu'on en fait ; la seconde, un grand courage pour surmonter les difficultés qui s'y rencontrent, et la troisième, une détermination à persévérer jusqu'à la fin dans les variétés de cette vie.

D. Quelles sont les aides pour arriver à cette perfection ?

R. Spécialement trois. La première, l'état et condition de vie qui nous délivre des empêchements notables qui se rencontrent, comme l'état religieux, ou quelque autre semblable. La seconde, la conduite d'un directeur prudent et capable. La troisième, l'exemple et la société des personnes ferventes.

ŒUVRES SPIRITUELLES .

DU PÈRE

JEAN-JOSEPH SURIN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

D. *Quels sont les moyens pour arriver à la perfection chrétienne ?*

R. Ces deux entre autres : le premier, l'esprit de récollection et de dévotion, avec la présence de Dieu, et la ferveur nécessaire à bien faire ; le second, la victoire de soi-même.

D. *Comment peut-on acquérir le premier de ces moyens ?*

R. Par l'oraison.

D. *Comment peut-on acquérir le second ?*

R. Par la mortification.

corps en prend ; à moins de cela elle n'a pas grande force.

D. *Quelle préparation faut-il apporter à l'oraison ?*

R. Il y en a deux : la prochaine et l'éloignée.

D. *Quelle est la préparation prochaine ?*

R. C'est de préparer les points de l'oraison dès le soir, s'en ressouvenir le matin à son réveil, conservant l'esprit recueilli jusqu'à ce qu'elle commence.

D. *Quelle est la préparation éloignée de l'oraison ?*

R. C'est la lecture qui remplit l'esprit des vérités divines.

D. *Quelle posture faut-il tenir en l'oraison ?*

R. Autant qu'il se peut à genoux, pour conserver l'humilité et la dévotion.

D. *Que dites-vous de ceux qui se tiennent bien couverts, bien enveloppés, et bien à leur aise ?*

R. S'il n'y a infirmité ou autre raison légitime qui les excuse, je dis qu'il est mal aisé qu'ils aient grande part au fruit de l'oraison.

D. *Quelles sont les tentations ordinaires en l'oraison ?*

R. Il y en a spécialement trois : l'ennui, pour ne savoir s'entretenir et méditer ; le dégoût, provenant d'aridité ; et l'abattement, ne pouvant persévérer.

D. *Quel remède y a-t-il contre cet ennui ?*

R. C'est de tâcher de se tenir en repos en la présence de Dieu, envisageant doucement le sujet de la méditation, sans se donner peine de son incapacité.

D. *Que faut-il faire quand on est dans l'aridité ?*

R. S'humilier avec patience, avoir un livre pour y lire quelque mot qui donne force à l'âme, se contentant de peu de chose, sans perdre courage.

D. *Que faut-il faire quand les distractions donnent de la peine ?*

R. Il faut doucement se remettre en son sujet sans inquiétude : quand elles sont dans l'imagination seule, les mépriser ; si elles passent plus avant, s'aider d'un livre pour avoir quelque objet qui arrête le cœur et l'empêche de s'occuper vainement.

D. *Quel remède à l'abattement de cœur, qui combat la persévérance ?*

R. C'est la forte détermination que l'âme a de bien faire, et le soin qu'elle apporte à se perfectionner durant le cours de la journée ; ces deux choses la feront résoudre de plutôt mourir que d'abandonner ce saint exercice.

D. *Quel remède avez-vous contre l'ennui et la mélancolie extraordinaire qui nous prend durant l'oraison ?*

R. 1° Chanter quelque Psaume. 2° Avoir

quelque matière présente qui soit capable de toucher l'âme et l'attirer, pour y avoir recours quand elle se trouve dans cette difficulté.

3° Prendre la discipline, qui est un remède prompt pour chasser le diable, et qui donne ferveur et allégresse à l'esprit.

D. *Qu'y a-t-il à observer touchant l'oraison vocale ?*

R. Particulièrement trois choses : obéissance, révérence, et attention. L'obéissance, s'acquittant ponctuellement de celles qui sont d'obligation ; la révérence, les disant avec esprit d'oraison et de dévotion ; l'attention, prenant garde au sens des paroles, si on en a l'intelligence.

D. *Comment connaissez-vous que ce repos, qui n'a point de connaissances distinctes, n'est point oisiveté d'esprit?*

R. Il y a trois marques pour le reconnaître. La première, c'est que l'âme, pendant ce repos, est en grande paix et sans aucun ennui, tendant toujours à Dieu. La deuxième, qu'elle en sort avec grande détermination de bien faire. La troisième, que pendant la journée elle a beaucoup de lumières pour voir comment il se faut comporter, et beaucoup de forces pour exécuter le bien.

D. *Que dites-vous des directeurs qui font quitter aux âmes ce repos, croyant que c'est être oisif, et les font exercer en affections et discours?*

R. Je dis qu'ils font comme ceux qui font descendre à terre, pour aller à pied, ceux qui sont dans un vaisseau voguant à pleines voiles.

D. *Avez-vous quelque comparaison pour expliquer ces diverses sortes d'oraison?*

R. Je dis que c'est comme trois sortes de personnes qui vont les unes à pied, les autres à cheval, les autres en carrosse ou en bateau. Les premiers sont ceux qui font oraison de discours, qui vont à pied et avancent par le travail. Les deuxièmes sont ceux de l'oraison affective, qui vont à cheval, ayant un peu de travail. Les troisièmes sont ceux qui sont dans la contemplation, qui avancent plus que les autres sans aucun travail.

D. *Que dites-vous de ce repos, quand il est accompagné d'une grande aridité d'esprit, et qu'il n'a pour objet aucune connaissance distincte, mais seulement une idée générale de Dieu ?*

R. Je dis qu'il ne laisse pas d'être une véritable contemplation, et fort utile à l'âme.

D. *A quoi connaissez-vous que ce n'est point oisiveté, puisqu'il n'y a aucun goût ni connaissance particulière ?*

R. On le reconnaît par les mêmes marques que nous avons déjà dites : parce que l'âme est alors fort attentive sans aucun ennui, et qu'elle a force pendant la journée pour combattre ses défauts et pour bien faire.

D. *L'âme est-elle pour lors sans aucune pensée ?*

R. Il se peut faire que l'imagination pour lors aura diversité de pensées, sans qu'elles donnent pourtant aucune importunité à l'âme, ni la détournent de son repos ; parce que la douceur de ce repos prévaut sur les distractions qui lui pourraient venir de ces pensées.

D. *Y a-t-il quelque méthode pour cette contemplation, par laquelle l'âme y puisse parvenir ?*

R. Il n'y en a point du tout : on peut dire seulement qu'elle s'y peut disposer en se comportant bien aux autres voies d'oraison, par la mortification fervente, et par la pénitence. Il faut

à plus forte raison dire la même chose à l'égard de la contemplation extraordinaire qui vient de l'élévation de la grâce, n'ayant point d'autre méthode que la conduite du Saint-Esprit.

D. N'y a-t-il point quelques avis nécessaires à ceux qui sont dans cette contemplation extraordinaire?

R. Il y en a deux plus importants : Le premier, qu'ils ont besoin d'un grand contre-poids d'humilité, se portant par leur choix plutôt à l'oraison commune. Le second est de vivre sous un directeur avec grande obéissance et soumission, lui déclarant entièrement ce qui leur arrive, et suivant exactement sa conduite, pour se délivrer par ce moyen des astuces de Satan et des illusions fort ordinaires dans cet état, s'il est destitué de bonne direction.

D. L'âme qui est en cette sorte d'oraison, ne doit-elle jamais rien faire par son travail?

R. Elle peut doucement, sans violenter ce repos, quand elle se trouve à soi-même, faire quelques efforts de sa part, prenant garde de le faire avec modération, et de suivre toujours le mouvement de la grâce quand elle se présente ; quoique rarement il arrive que les âmes parvenues à cet état n'aient par habitude quelque arrêt à la présence de Dieu, qui, pour petit qu'il soit, leur doit suffire sans recourir à leurs anciennes méthodes.

D. *D'où vient que si peu de gens parviennent à la contemplation et union divine ?*

R. Il y en a plusieurs raisons ; mais, entre autres, c'est à cause qu'il y a peu de personnes qui se retirent tout à fait des consolations de la terre, et qui s'adonnent à la mortification, et à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

D. *Quel est le principal fruit de l'oraison ?*

R. C'est d'acquérir une disposition de recueillement ordinaire, et d'attention à Dieu, nécessaire pour maintenir l'esprit de dévotion, qui fait une partie de la sainteté et perfection chrétienne.

D. *Quels sont les effets principaux de cette récollection habituelle ?*

R. Il y en a trois plus remarquables. Le premier est de retenir l'âme en la présence de Dieu, avec un goût spirituel. Le deuxième est d'empêcher les évagations et distractions habituelles, auxquelles sont sujettes les personnes qui ne s'adonnent pas à l'oraison. Le troisième est de retirer le cœur des affections de la terre, et le maintenir dans une pureté convenable à ceux qui font profession de servir Dieu.

D. *Quelle plus grande aide aurez-vous pour vous maintenir en cette récollection, et profiter dans l'oraison ?*

R. C'est la mortification.

CHAPITRE IV

DE LA MORTIFICATION

D. *Qu'est-ce que la mortification ?*

R. C'est une force dans l'âme, qui, par l'assistance de la grâce, lui fait arrêter ses mouvements, modérer ses affections, et dompter ses appétits tant du corps que de l'esprit.

D. *Combien y a-t-il de sortes de mortification ?*

R. Il y en a trois : la mortification du corps, celle de l'âme, et celle de l'esprit.

§ I

Mortification du corps.

D. *En quoi consiste la mortification du corps ?*

R. En l'austérité de la vie.

D. *En combien de chose consiste l'austérité de vie ?*

R. Il y en a trois plus remarquables. La première, la macération de la chair, en lui soustrayant les choses qui lui plaisent ; ce qui se

fait par jeûnes, veilles, etc. La seconde est l'affliction de la même chair, qui consiste en peines qu'on lui fait souffrir, comme sont les haïres, cilices et disciplines. La troisième, les fatigues, ainsi que sont les labeurs des mains et les pèlerinages.

D. Que faut-il observer touchant les jeûnes et semblables macérations ?

R. C'est de les pratiquer avec telle discrétion, qu'on n'empêche pas, en se débilitant trop, les fonctions de son état et l'accomplissement de ses devoirs.

D. Que dites-vous touchant les autres peines ?

R. Qu'elles doivent être pratiquées avec cette même discrétion, ayant égard qu'elles ne mettent obstacle à de plus grands biens.

D. Comment faut-il user de la discipline ?

R. Les personnes ferventes en usent pour maintenir le corps et l'esprit en allégresse et vigueur pour bien faire.

D. Que dites-vous des fatigues et labeurs du corps ?

R. Q'a été l'usage des anciens religieux, de s'en servir pour humilier le corps, lui abattant les forces et les inclinations au mal, qui est la fin de ces saints exercices.

D. Quelle est la fin de la pénitence et austérité de vie ? Et quels sont ses principaux effets ?

R. Il y en a trois plus remarquables. Le premier est l'humiliation du corps, le rangeant sous la puissance de l'esprit. Le deuxième est l'humiliation de l'esprit même, avec la victoire de tous les vices qui sont en l'homme. Le troisième est de fléchir la miséricorde de Dieu, pour impêtrer tout ce qu'on lui demande.

D. *L'austérité de vie est-elle nécessaire pour la sainteté ?*

R. Nous remarquons que tous les Saints l'ont pratiquée, même avec excès ; et c'est un des mouvements ordinaires que Dieu donne à ceux qui se convertissent efficacement à lui.

§ II

Mortification de l'âme.

D. *En quoi consiste la mortification de l'âme ?*

R. En trois choses plus remarquables : à mortifier les sens, à dompter les passions, et à refréner l'activité naturelle de l'homme.

D. *Comment faut-il mortifier les sens ?*

R. En retenant la vue, l'ouïe, le toucher, le goût et l'odorat, et empêchant les sens de prendre le large en l'usage de leurs objets.

D. *Comment faut-il mortifier la vue ?*

R. En se privant volontiers de voir les choses

agréables, belles et bien faites, les belles campagnes, les combats des animaux, et tous objets non nécessaires.

D. *Quelles règles faut-il tenir en la vue de ces objets plaisants ?*

R. C'est de n'en user en tout que pour le besoin et l'usage de la vie. La règle générale de l'usage de tous les objets des sens, est de les prendre comme des remèdes : la récréation même nécessaire au corps et à l'esprit, se prend de cette manière par les personnes mortifiées.

D. *Combien y a-t-il de degrés en la mortification des sens ?*

R. Il y en a trois principaux. Le premier est de renoncer à tout allèchement du mal. Le deuxième de rejeter tous les objets agréables, sans vouloir se délecter en vain, haïssant tout plaisir. Le troisième est de rechercher les choses amères aux sens, pour participer à la Croix de Jésus-Christ.

D. *Comment faut-il mortifier l'ouïe ?*

R. En se détournant des nouvelles, contes, chants et musiques agréables, sinon quand elles peuvent servir à élever l'esprit à Dieu.

D. *Comment faut-il mortifier l'odorat ?*

R. En la même façon, fuyant les odeurs des fleurs agréables, et parfums, si ce n'est dans les choses de piété, pour la même fin que nous avons dit.

D. Comment faut-il mortifier le goût ?

R. En se retranchant toutes friandises, ayant un pouvoir absolu de se retirer de toutes qualités de viandes, sans qu'il y ait attache aucune, hors la nécessité ; mêlant, tandis que la gourmandise est effrénée, le suc des choses amères, suivant l'usage de plusieurs saintes âmes, qui par ce moyen ont dompté ce sens, dont la victoire est des plus importantes.

D. Comment faut-il mortifier le tact ?

R. Outre l'usage des pénitences dont nous avons parlé, ne se point satisfaire en la mollesse des habits et du linge, fuir toute délicatesse en la couche, au repos et au sommeil, et en l'usage de tout ce qui concerne le corps.

D. En quoi consiste la mortification des passions ?

R. Elle consiste à refréner toutes les passions de l'appétit, principalement quatre : le désir, la joie, la colère, et l'aversion ou fuite des choses déplaisantes ; de la victoire desquelles dépend la paix et la force de l'âme.

D. Comment faut-il mortifier le désir ?

R. C'est le premier soin de l'âme, de réprimer les impétuosités qu'elle a vers les objets qui lui plaisent, s'évertuant à retenir la bride à tous les mouvements, amortissant tous les désirs des choses, premièrement mauvaises, puis indifférentes, enfin même des bonnes. qu'il faut

poursuivre avec grande modération, en sorte qu'on étouffe tout empressement de cœur.

D. *En quoi consiste la mortification de la joie ?*

R. A retrancher de soi le ris immodéré, l'épanchement aux récréations, et toute sorte de raillerie, comme contrariant beaucoup l'esprit de componction tout à fait nécessaire à ceux qui entrent au chemin de la vertu, et qui jamais ne se doit perdre, quelques consolations qui surviennent à l'âme.

D. *Comment faut-il mortifier la colère ?*

R. Il y a trois choses à pratiquer : la première est d'arrêter fortement les mouvements d'impatience, de colère et de chagrin, aussitôt qu'ils se forment dans le cœur, sans leur donner lieu par aucune parole ou action déréglée. La deuxième, de ne contester jamais avec personne, et, s'il y a quelque débat, il faut céder aussitôt, si la gloire de Dieu ne l'empêche, pour le moins ne troubler point sa paix, et ne s'émouvoir en rien, quelque bonne que semble l'occasion. La troisième, si on reçoit quelque injure, ne se venger qu'en faisant du bien, et se comporter avec toute la mansuétude possible.

D. *Comment faut-il mortifier la fuite ou aversion des choses désagréables ?*

R. C'est par une disposition d'esprit constante à ne jamais reculer à la rencontre des choses

fâcheuses, ce qui ne se fait point sans notable préjudice de la vertu, mais toujours tourner visage du côté de la difficulté; autrement la pusillanimité prévaut dans l'âme. Pour cela il se faut prémunir d'une forte détermination de ne point céder en telles rencontres, nonobstant le respect humain ou notre intérêt propre, qui sont les choses qui donnent sujet de reculer ou fuir lorsqu'il faut tenir ferme.

D. *Comment faut-il mortifier l'activité naturelle?*

R. En réprimant les impétuosités de notre humeur et les saillies trop vives de notre naturel.

D. *Quelle importance trouvez-vous à mortifier cette activité naturelle, outre ce que nous avons dit des passions?*

R. C'est que bien souvent dans les personnes assez bonnes, et qui semblent avoir bien mortifié les passions, il reste une certaine impétuosité, qui empêche beaucoup les opérations de la grâce et les mouvements du Saint-Esprit.

D. *En quoi est-ce que cette activité empêche l'opération de la grâce?*

R. Principalement en deux choses. 1° En ce qu'elle prévient les mouvements de la grâce, empêchant les effets qu'elle pourrait produire. 2° En ce qu'elle cause une certaine précipitation au cœur fort contraire à la vertu.

D. *Quel moyen avez-vous pour mortifier cette ardeur indiscrete de l'homme ?*

R. Il y en a deux principaux. Le premier est le dessein que l'âme fait d'arrêter toute sorte d'émotion, qui cause tant soit peu de trouble. Le second est l'exercice de l'oraison, lequel étant continué, a plus de puissance que toute autre chose pour modérer les mouvements déréglés.

D. *N'auriez-vous point quelques bons avis convenables à reprimer toutes ces émotions qui mettent tant d'obstacles à la vertu et à la grâce ?*

R. Oui, j'en ai appris quelques-uns d'un Père spirituel, qui me semblent fort utiles.

1°. Lorsqu'un autre sera d'opinion contraire à la mienne, s'il n'y a point de péché, et que ce soit en chose petite, je prendrai la sienne, me persuadant que je me puis tromper.

2°. Lorsque j'aurai quelque pensée de présomption, j'aurai aussitôt recours à d'autres pensées qui m'humilient.

3°. Si les supérieurs me commandent quelque chose, je ne leur proposerai point d'excuses, que dans une grande nécessité.

4°. Étant prié par quelqu'un, il ne faut l'éconduire que dans une grande impossibilité, alors satisfaire par paroles.

5°. Lorsque je sentirai une forte inclination à

faire quelque chose, je laisserai, s'il y a moyen, passer cette chaleur avant que de commencer.

6°. Lorsque je sentirai mon cœur ému de colère, je ne dirai mot, quoiqu'il me semble avoir raison.

7°. Avant que de répondre aux demandes qu'on me pourrait faire, je laisserai passer le premier mouvement, qui souvent me fait commettre force impertinences.

8°. J'aurai à cœur la douceur, la bénignité et affabilité avec tous.

9°. Je ne me fâcherai jamais pour quoi que ce soit ; et si à l'extérieur il faut parfois témoigner de l'émotion, je le ferai avec grande modération.

10°. Je ne parlerai jamais de moi, qu'en grande nécessité, et alors avec humilité.

11°. J'aurai une grande soumission et dépendance des supérieurs, et je ne m'émanciperai pas de rien faire sans leur avis, touchant les choses que je leur dois communiquer.

12°. Étant à table, je ne mangerai pas trop vite ; et lorsque je sentirai un grand appétit, je m'arrêterai un peu pour le mortifier.

13°. Lorsque je voudrai dire quelque chose, j'y penserai bien auparavant, pour ne pas commettre quelque imprudence ; et je me tairai plutôt que de parler impertinemment.

14°. Lorsque je me sentirai porté à juger mal

des actions d'autrui, j'en chasserai par douceur la pensée.

15°. Aux occasions d'endurer quelque chose, j'élèverai le cœur à Dieu avec grande confiance, et je me garderai bien de donner quelque témoignage d'impatience.

§ III

Mortification de l'esprit.

D. *En quoi consiste la mortification de l'esprit ?*

R. En tâchant de retrancher tout ce qui peut être dérégulé ou superflu en ses puissances, la mémoire, l'entendement et la volonté.

D. *Comment faut-il mortifier la mémoire ?*

R. En ôtant toutes les images des choses vaines et superflues, et la liberté de courir aux objets autres que de son devoir, ou qui soient conformes à la vertu.

D. *Comment se fait ce retranchement en la mémoire ?*

R. Par l'application ordinaire à la présence de Dieu, et aux choses saintes, sérieuses ou utiles, accoutumant l'âme au souvenir de Jésus-Christ et de sa sainte vie ; ces représentations ôtant insensiblement les autres, où l'âme est habituée de longue main.

D *En quoi consiste la mortification de l'entendement ?*

R. Premièrement à combattre le jugement propre, et à remédier à trois défauts. Le premier est l'opiniâtreté, qui se fait voir en la contestation, s'opposant à autrui mal à propos : on y remédie en se soumettant d'abord, et conservant la paix, fuyant toute dispute. Le deuxième défaut est de préférer son jugement à celui d'autrui en sa propre conduite, suivant ses instincts et lumières, et se gouvernant soi-même : l'on y résiste par l'obéissance aveugle à son supérieur, se soumettant avec une entière abnégation de son propre sens. Le troisième est l'erreur en fait de doctrine, qui vient de l'attache à son jugement propre ; et de là naissent les hérésies, et les dissensions : et on se mortifie en ce point par la véritable humilité et la dépendance d'autrui.

D *Comment faut-il faire lorsqu'il vous semble que vous tenez une conduite parfaite, et que votre supérieur vous en propose une autre moins parfaite ?*

R. Alors il faut quitter la sienne propre, et suivre celle du supérieur, ce qui est le vrai moyen de renoncer à son âme.

D *En quoi faut-il encore mortifier son entendement ?*

R. C'est en combattant les vices de cette puis-

sance, et retranchant ses inclinations en trois choses : en la sublimité, en la vanité, et en la curiosité.

D. Comment résiste-t-on à ces trois inclinations et défauts ?

R. C'est que l'entendement étant porté à s'élever aux choses hautes par son orgueil. il faut le mortifier par la simplicité, ne recevant ces idées sublimes que par le mouvement de l'Esprit de Dieu, qui de soi-même est fort haut, et demeurant toujours dans notre bassesse et pauvreté. Il faut aussi mortifier la vanité de l'esprit, le rabaissant par la connaissance de nous-mêmes et de notre néant, le détournant de l'inclination qu'il a à l'éloquence humaine et pompe de paroles qui viennent d'un entendement enflé et plein de soi-même, l'esprit humain s'applaudissant en telles choses. Et il faut mortifier, en troisième lieu, la curiosité, en retranchant l'inclination de savoir et connaître les choses occultes, modérant aussi la trop grande pénétration, à laquelle il est porté pour se satisfaire.

D. Comment faut-il mortifier la volonté ?

R. En résistant à trois inclinations qu'elle a. La première est l'usage de sa propre liberté, la deuxième est l'appétit de l'honneur, et la troisième l'attache aux biens temporels.

D. Comment renonce-t-on à sa liberté ?

R. En la soumettant à autrui ; ce qui se fait en premier lieu par obéissance, s'assujettissant à son supérieur ; et ensuite par condescendance, aimant mieux ce que les autres veulent, que ce que nous choisissons nous-mêmes.

D. *Comment faut-il mortifier l'appétit de l'honneur ?*

R. 1° En fuyant tous les applaudissements et faveurs des hommes. 2° En s'affectionnant aux mépris et confusions, et s'y exposant quand la raison et la sainte discrétion le permettent.

D. *Quels sont les biens temporels auxquels on s'attache ?*

R. Il y en a de trois sortes : savoir, les choses, les occupations, et les personnes.

D. *Quelles sont les choses où les hommes s'attachent ?*

R. Par exemple, l'argent, les maisons, les meubles, et les choses belles, etc. Et on mortifie de telles attaches : 1° en délaissant tout ; 2° en usant modérément de telles choses ; 3° en donnant l'aumône ; 4° en conservant son cœur en telle liberté, que l'on puisse renoncer à tout sans aucune peine.

D. *Quelles sont les occupations où les hommes s'attachent, et quelle est la mortification qu'on doit avoir envers elles ?*

R. Les occupations sont : offices, charges, emplois, trafiquer, étudier, prêcher, toutes

choses en lesquelles il faut garder une entière liberté, mortifiant l'affection et grande attache de cœur à l'exercice de telles fonctions.

D. *Quelle est la troisième attache de la volonté ?*

R. C'est aux personnes, envers lesquelles il faut user de grande modération : et ce sont les parents, les personnes agréables avec qui on est lié d'amitié, et celles de même humeur, et de même pays : il faut se garder de cette attache, et empêcher que le cœur ne se colle par trop d'affection à aucun, principalement aux parents qui nous lient plus étroitement, se souvenant du conseil de Notre-Seigneur, *Qui n'a en haine son père et sa mère, n'est pas digne de moi ;* se séparant de telles personnes, et se comportant envers elles, hors les devoirs de charité et de bienséance, comme si on ne les connaissait point, jusqu'à ce que telle attache soit mortifiée.

D. *N'y a-t-il point autre chose où l'esprit de l'homme s'attache, qu'il faille mortifier ?*

R. Il y a encore l'attache aux choses spirituelles, où souvent les personnes vertueuses manquent beaucoup, s'attachant avec excès aux goûts, consolations sensibles, lumières et visites spirituelles, en quoi il faut user de dégagement, afin que l'amour-propre ne se prévale de telles choses, comme il arrive ordinairement, les âmes

s'attachant outre mesure au repos de la contemplation, aux visions, et à tous leurs exercices.

D. *Quel est le fruit de la mortification ?*

R. C'est de produire en l'âme une continuelle paix et vraie tranquillité d'esprit, et de lui donner une entière victoire de soi-même, qui est le second moyen que nous avons dit être nécessaire pour arriver à la perfection chrétienne.

D. *Quel ordre faut-il garder, et quelle conduite est nécessaire pour la pratique des vertus et de la perfection chrétienne ?*

R. Il faut premièrement se nettoyer de tous ses défauts, s'éloignant des vices et péchés, se purifiant de tout mal, et cela s'appelle la vie purgative. En second lieu, après s'être purifié du mal, il faut s'adonner à la pratique des vertus et à l'exercice des choses saintes, qui servent d'ornement et de perfection à l'âme, et cela s'appelle la vie illuminative. En troisième lieu, s'unir à Dieu par amour, et c'est la vie unitive.

CHAPITRE V

DE LA VIE PURGATIVE

D. *Qu'est-ce que la vie purgative ?*

R. C'est un état dans lequel l'âme travaille à se purger de ses péchés, vices et défauts, non seulement se lavant et nettoyant de ses fautes, mais encore en ôtant les causes et les principes.

D. *En quoi consiste la vie purgative ?*

R. Principalement en deux choses. 1° A abolir ses vices et péchés, en effaçant les taches de son âme. 2° En la correction et amendement de sa vie.

D. *Que faut-il faire pour abolir les péchés de son âme, et la nettoyer ?*

R. Il y a trois choses principalement nécessaires, qui sont la contrition, la confession, et la satisfaction.

D. *En quoi consiste la contrition parfaite de la vie purgative ?*

R. En trois choses : en un long et presque continuel regret, qui par plusieurs mois tient l'homme dans la douleur et le repentir de ses

fautes, et dans une disposition de pleurer les péchés qu'il a commis, ce qui lave et nettoye la conscience. La seconde est une rétractation habituelle que l'âme fait de tous ses péchés, à mesure qu'elle s'en souvient, disant, suivant les rencontres : je ne ferai plus telle ou telle chose, ce qui est une aversion parfaite de tout mal. La troisième est une entière conversion du cœur à Dieu, par laquelle l'homme, attiré par son amour, fait un propos constant d'embrasser toute sorte de bien, et en un mot de s'adonner à ce qui lui sera plus agréable.

D. Quelles sont les conditions d'une parfaite conversion ?

R. Il y en a trois plus remarquables : la première d'être sincère, la deuxième d'être entière, la troisième d'être fervente.

D. En quoi consiste la première condition, qui est d'être sincère ?

R. C'est de la faire avec une volonté vraiment droite, sans feinte, et sans dissimulation de cœur ; et c'est en quoi l'âme fonde en soi la droite intention qui la doit accompagner toute sa vie.

D. En quoi consiste la seconde condition qui est d'être entière ?

R. C'est que cette conversion ne soit point à demi, limitant son regret et son bon propos à certaines choses, en excluant tacitement

d'autres ; mais que l'âme se donne à Dieu sans réserve, pratiquant absolument tout le bien, et se détournant généralement de tout le mal qui lui sera connu.

D. *En quoi consiste la troisième condition, qui est d'être fervente ?*

R. C'est en l'ardeur de l'esprit, se tournant au bien sans lâcheté, en allant vigoureusement au but qu'on s'est proposé, par une disposition qui accompagne d'ordinaire les âmes bien appelées, que l'on voit marcher avec une application continuelle au bien, sans perdre les occasions, et coopérant fidèlement aux grâces qu'elles reçoivent.

D. *En quoi consiste la ferveur de la vraie conversion ?*

R. En trois choses principalement. La première est le soin inviolable de s'adonner à l'oraison, et la diligence continuelle qu'on y doit apporter. La seconde est l'ardeur de l'esprit en la mortification, prenant garde de n'en perdre aucune occasion. Et la troisième le soin continuel de l'âme dans l'exercice des bonnes œuvres, principalement celles où la charité et l'humilité s'exercent davantage : comme de visiter les malades, les hôpitaux, et faire les œuvres de miséricorde.

D. *Comment se doit faire la confession en la vie purgative ?*

R. Outre la confession générale qui se fait

à l'ordinaire, il faut prendre un temps à loisir, durant huit jours, pendant chacun desquels on prendra une partie de sa vie qu'on aura examinée, continuant ainsi, et recevant l'absolution chaque jour, ou bien le tout à la fin, suivant l'avis du confesseur. Par ce moyen l'âme fait un grand profit, entrant en soi-même, et voyant par le menu l'état de sa conscience, d'où résulte une vraie purgation de l'âme.

D. Comment se fait la satisfaction en cette vie purgative ?

R. C'est aussi en prenant un temps notable pour s'adonner à la pénitence, aux jeûnes et autres austérités. Il y en a eu même qui ont pris cette pratique de choisir pour les péchés principaux de leur vie passée, certain nombre de pénitences pour les expier et satisfaire à Dieu. Par toutes ces choses ainsi pratiquées, on peut dire que l'âme se purifie et se lave de ses péchés.

D. En quoi consiste la correction des mœurs et l'amendement de vie ?

R. En trois choses. 1° En la grande détestation que l'âme doit avoir de tout mal en général. 2° Dans le combat des vices en particulier. 3° En l'extirpation des causes et principes du mal.

D. En quoi consiste le combat des vices en général ?

R. En premier lieu, au propos que l'âme fait le

matin de combattre tout mal, et de résister avec vigueur à tout ce qui lui sera découvert par la lumière divine être contraire au bien et à la vertu. En deuxième lieu, en l'attention continue durant le jour, à prendre garde en toutes les rencontres à tout ce qui paraîtra mauvais, pour s'en défendre. En troisième lieu, en l'examen exact que l'âme doit faire sur sa conscience, tâchant de reconnaître, et se repentir de toutes sortes de défauts qu'elle aura pu remarquer en elle.

D. En quoi consiste le combat des vices en particulier ?

R. En trois choses. 1° A faire un propos le matin d'attaquer un vice que l'on aura choisi pour le combattre : par exemple, le mensonge, ou la détraction. 2° A avoir une attention continue aux occasions, pour y résister. 3° A faire un examen particulier directement contre ce vice, pour voir comment on se sera comporté dans ce combat.

D. Combien de fois par jour faut-il faire cet examen ?

R. Deux fois pour le moins, savoir : avant le repas du matin, et avant d'aller se coucher.

D. Comment faut-il faire cet examen particulier ?

R. Il suffit durant l'examen général, de donner une partie du temps à s'examiner sur ce vice

particulier, voyant combien de fois on y a trébuché, et faisant des propos au contraire.

D. Quelle autre chose doit-on faire en ce combat ?

R. Il faut, outre ce que nous avons dit, pour se corriger efficacement de quelque vice, ajouter quelque satisfaction, c'est-à-dire quelque pénitence, si on trouve avoir trébuché tant soit peu notablement en cette faute particulière : par exemple, se donner tant de coups de discipline, ou baiser terre, ce qui est un efficace moyen pour vaincre toutes sortes de défauts. Il faudrait aussi s'humilier, en demandant pardon, avant de se coucher, à ceux que l'on aurait offensés.

D. Par quel vice faut-il commencer ce combat ?

R. C'est par les vices extérieurs qui donnent mauvaise édification au prochain, comme l'immodestie, l'excès dans les habits, afin que l'extérieur étant réglé, l'âme se compose plus aisément ; ensuite il faut travailler au règlement du corps, mettant ordre à tout ce qui le concerne, comme le manger, le dormir, et autres choses ; en telle sorte que l'on mette tout dans la modération, se comportant en l'usage de toutes les choses nécessaires, avec une certaine retenue et crainte de prendre plus qu'il n'est nécessaire, principalement en ce qui regarde le manger, le dormir, l'usage du feu, et choses semblables.

D. *Quels sont les vices principaux de l'âme, auxquels il faut faire la guerre ?*

R. Trois, qui sont particulièrement plus difficiles à corriger, savoir : la gourmandise, la vanité, et la paresse.

D. *Que faut-il faire pour corriger la gourmandise ?*

R. Trois choses. En premier lieu, ne prendre que ce qui suffit, retranchant peu à peu jusqu'à ce qu'on connaisse ce qui est convenable. En deuxième lieu, prendre un empire sur son appétit, pour s'abstenir dans la qualité des viandes de ce qu'on juge à propos. En troisième lieu, modérer son boire, dont l'excès est nuisible à la vertu, le prenant avec telle mesure que l'esprit n'en soit point affaibli.

D. *Que faut-il faire pour corriger la vanité ?*

R. Trois choses. En premier lieu, fuir tout applaudissement et louange humaine, ne souffrant point qu'on nous en donne. En second lieu, apporter une grande simplicité et humilité dans les habits et parures du corps. En troisième lieu, fuir toute afféterie et vain compliment dans les paroles et dans les lettres qu'on écrit.

D. *En quoi consiste l'amendement de la paresse ?*

R. Premièrement à régler le dormir, en telle sorte que l'on n'en prenne que ce qui suffit pour

maintenir les forces du corps. Secondement à corriger une certaine procédure négligente qui se glisse en ceux qui sont sujets à ce vice, qui consiste à faire lâchement toutes choses, à prendre son repos partout, et à s'appesantir principalement après le repas en une fainéante disposition d'esprit. Cela se combat par la ferveur, tenant son âme en une posture diligente, comme est celle des personnes vigoureuses, sans engourdissement, et sans marchander quand il est question de quelque chose, comme à se lever le matin et faire les fonctions de son office. Troisièmement à se garder soigneusement de l'oisiveté, très dangereuse à l'âme ; ce qui se fait par une occupation continuelle de l'esprit ou du corps, hors le repos nécessaire.

D. *Quelle est la troisième chose nécessaire pour l'amendement de la vie ?*

R. C'est de combattre, comme nous l'avons dit, les principes des vices, et en déraciner les causes.

D. *Quels sont les principes de nos vices ?*

R. Il y a deux principes de nos vices : l'un est la violence, l'autre la ruse ou la malice signifiée par ces paroles : *Virum sanguinum et dolosum*.

D. *Comment se combattent ces deux principes ?*

R. Le premier, par la mortification des passions, et en résistant à toute impétuosité déréglée. Le

second, par la vraie simplicité chrétienne, habituant son esprit à une manière d'agir simple et sincère avec tout le monde. En ôtant ces deux maux, on remédie quasi à tous les désordres de l'âme.

D. *N'y-a t-il point d'autres principes de nos maux ?*

R. On peut les réduire à trois, qui sont les trois concupiscences : celle de la chair, qui s'appelle luxure ; celle des biens temporels, qui s'appelle avarice ; et celle de l'excellence, qui s'appelle orgueil.

D. *Comment faut-il combattre la concupiscence de la chair ?*

R. Elle se combat par le jeûne et la pénitence, ainsi que nous l'avons dit, et puis par l'oraison et le véritable amour de Dieu.

D. *Comment faut-il combattre la concupiscence des biens temporels ?*

R. Elle se combat par la pauvreté évangélique, par l'aumône, et en dégageant son cœur de toute chose agréable, faisant une particulière étude à n'être point attaché aux biens de la terre.

D. *Comment faut-il combattre l'appétit de l'excellence, qui est l'orgueil ?*

R. On le combat par l'exercice de l'humilité chrétienne, s'adonnant aux offices humbles, par le mépris des honneurs, charges, prélatures et emplois honorables.

D. *N'y a-t-il point d'autres principes de nos péchés qu'il faille combattre ?*

R. On peut mettre encore en ce rang les sept vices capitaux, qui sont comme les sources de nos vices et de nos péchés.

D. *N'y a-t-il point encore quelque autre principe où tout se rapporte ?*

R. On peut dire qu'il y a l'amour-propre, qui est comme la source d'où procèdent tous nos maux, qui se distribue en trois branches, qui sont : 1° nos habitudes mauvaises ; 2° nos inclinations perverses ; 3° nos passions indomptées.

D. *Comment faut-il combattre l'amour-propre ?*

R. Par trois choses. 1° En ne nous entretenant pas en des pensées de propre élévation, qui donnent complaisance et nourrissent le cœur du venin de l'amour propre. 2° En ne parlant jamais de nous, ni de ce qui nous concerne, évitant de parler de nos intérêts, de nos parents, de notre maison, extraction, et autres choses qui nous touchent. 3° En mortifiant aussi le trop grand désir de la santé, la crainte de s'exposer au danger de la perdre, et la confiance trop grande qu'on a aux médecins et aux remèdes ; ne s'occuper jamais à l'entour de soi-même, se retranchant à ce qui est nécessaire à la vie, donnant tout son emploi au service de Dieu et du prochain, fuyant partout de prendre notre

satisfaction propre, avec une pente particulière à la souffrance.

D. *Comment faut-il combattre les trois branches de l'amour-propre ?*

R. Nous l'avons déjà dit ailleurs, car les inclinations se réduisent aux trois concupiscences : les passions se combattent comme nous avons dit, parlant de la mortification ; et les habitudes viennent des actes fréquemment réitérés.

D. *Quel ordre faut-il tenir pour l'amendement de sa vie ?*

R. Il faut d'abord tâcher d'avoir une entière connaissance de soi-même, puis s'appliquer à l'entière extirpation de ses vices : cette connaissance s'acquiert en observant les mouvements de son cœur, et en recevant les lumières en l'oraison, lesquelles ne manquent point à ceux qui les demandent.

CHAPITRE VI

DE LA VIE ILLUMINATIVE

D. *Qu'est-ce que la vie illuminative ?*

R. C'est un état de l'âme dans lequel, étant sortie de ses péchés, et s'étant appliquée à combattre ses vices plus grossiers, elle commence à s'adonner à la pratique des vertus, y prenant goût et contentement.

D. *Quand faut-il entrer en cette sorte de vie ?*

R. C'est lorsque l'âme, se sentant libre de ses mauvaises inclinations, se trouve disposée à la grâce et aux exercices de piété, savourant le bien de la vertu avec progrès et avancement.

D. *En quoi consiste l'exercice de cette vie illuminative ?*

R. Il consiste principalement en trois choses. 1° En une fervente application aux principaux ressorts, desquels dépend l'avancement et le progrès de l'âme. 2° En l'exercice des vertueuses dispositions de l'esprit. 3° En la pratique des mêmes vertus, et en leur solidité.

D. *Quels sont ces ressorts de l'avancement intérieur de l'âme ?*

R. Il y en a particulièrement deux. Le premier est de s'établir en la parfaite récollection, et en esprit de dévotion. Le deuxième est l'entière victoire de soi-même, qui sont les deux clefs de tout l'avancement de l'âme.

D. *Quelles sont les conditions d'une parfaite récollection ?*

R. Il y en a trois. 1° Elle doit être unie ; 2° paisible ; 3° continuelle ; c'est-à-dire que l'âme doit premièrement ramasser toutes ses puissances, les unissant au centre, sans jamais s'en départir : ainsi que le compas qui demeure fixé par un pied, pendant que de l'autre il fait le tour du cercle, ainsi l'âme doit demeurer attentive à Dieu parmi toutes ses occupations. En second lieu, il faut avoir soin de maintenir l'intérieur en paix, sans le troubler en aucune rencontre. En troisième lieu, il faut continuer en telle sorte que l'âme n'interrompe pas mal à propos son attention.

D. *Par quelles choses est-ce que l'âme peut perdre cette attention ?*

R. Par trois principalement. 1° Par l'égarement aux récréations. 2° Par l'empressement aux occupations. 3° Par les fautes faites par advertance.

D. *Quelles sont les aides principales que l'âme peut avoir pour cette récollection ?*

R. Il y en a trois plus remarquables, qui sont : le silence, la solitude, la fuite des affaires superflues.

D. *Comment doit-on garder le silence ?*

R. En ne parlant jamais que pour des choses utiles ou nécessaires.

D. *Comment se doit garder la solitude ?*

R. Ne conversant jamais que pour une bonne fin, et non par un vain divertissement.

D. *Qu'entendez-vous par fuir les affaires superflues ?*

R. C'est de ne faire point comme ceux qui se mêlent de tout, et ne prendre à cœur que les choses qui sont de notre charge ; par ces moyens on conserve l'esprit recueilli.

D. *Comment faut-il vaquer à la victoire de soi-même ?*

R. Par la fidélité du cœur, qui rend l'âme attentive à se corriger de ses moindres défauts : elle doit être soigneuse de se corriger de tout ce qu'elle aperçoit en soi de moins réglé.

D. *Quelle est la seconde chose qui sert au progrès et à l'avancement de l'âme ?*

R. Nous avons dit que c'étaient les dispositions vertueuses, où il faut qu'elle s'établisse.

D. *Quelles sont ces dispositions ?*

R. Il y en a trois principales. 1° La droite intention. 2° La résignation à la volonté de Dieu en toutes choses. 3° Le dégagement du cœur des créatures.

D. *Comment s'acquiert la droite intention ?*

R. En cherchant purement Dieu, se détournant de toute recherche de soi-même et de toute duplicité du cœur, n'ayant qu'une simple volonté droite tendant au bien.

D. *Comment s'acquiert la seconde, qui est la résignation à la volonté de Dieu ?*

R. Elle s'acquiert en tâchant d'avoir une conformité en toutes choses à ce qui arrive par la Providence, acquérant une indifférence totale à tous évènements.

D. *Comment s'acquiert la troisième, qui est le dégagement du cœur des créatures ?*

R. C'est en faisant étude de tenir son cœur libre et dégagé de toutes choses, ne souffrant aucune attache à quoi que ce soit.

D. *Quelle est la troisième chose en quoi consiste le progrès et l'avancement de l'âme ?*

R. C'est de travailler aux vraies et solides vertus.

D. *Quelles sont les vertus à l'acquisition desquelles l'âme doit travailler ?*

R. Ce sont particulièrement ces deux, humilité et patience, recommandées par le Fils de Dieu, quand il dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* : auxquelles on peut ajouter la charité envers le prochain.

D. *Comment faut-il faire pour acquérir l'humilité ?*

R. C'est en fuyant toutes sortes d'honneurs et dignités, s'adonnant aux offices humbles et méprisables, et surtout s'étudiant d'avoir un humble et bas sentiment de soi-même.

D. *Comment faut-il faire pour avoir la patience et bénignité de cœur ?*

R. Il faut s'étudier à porter avec grande allégresse les affronts et les injures, empêcher les mouvements d'aigreur contre les personnes fâcheuses, rendant le bien pour le mal, se souvenant de Jésus-Christ, qui est appelé l'Agneau de Dieu ; et surtout prenant garde, dans le temps qu'on nous fait quelque outrage, de ne faire aucune action qui témoigne du ressentiment, pardonnant de bon cœur aux ennemis, en quoi consiste l'excellence de la bénignité chrétienne : de même faut-il faire dans l'exercice de la charité envers le prochain, s'étudiant à prévenir les autres par bons offices, les assister dans les nécessités, subvenir aux besoins des pauvres et des affligés.

D. *N'y a-t-il point encore des vertus nécessaires à l'âme ?*

R. Oui, elle doit s'adonner à l'étude de la pauvreté, obéissance, chasteté, sobriété, et autres ; employant pour l'acquisition de ces vertus l'examen particulier, s'y comportant de la manière que nous avons donnée pour l'extirpation des vices.

D. *Quelle disposition intérieure est nécessaire à l'âme ?*

R. C'est la fidélité.

D. *En quoi consiste la fidélité ?*

R. En trois choses. 1° A correspondre aux mouvements de la grâce. 2° A se détourner de tout mal. 3° A observer exactement les choses prescrites, comme sont les règles pour ceux qui vivent en communauté, et en l'observation des choses petites, desquelles dépend bien souvent la pratique des plus grandes.

D. *Quelles sont les choses petites auxquelles la fidélité a égard ?*

R. A éviter les choses inutiles, et les moindres respects humains, et à exécuter promptement ce qui est de la régularité.

D. *Vous nous avez dit que la pratique des vertus solides est un point important pour l'avancement de l'âme, dites-nous maintenant en quoi consiste le moyen de les rendre solides ?*

R. Il consiste à les rendre fortes, et non apparentes et superficielles.

D. *En quoi consiste la solidité des vertus ?*

R. A ce qu'elles passent par les épreuves convenables, passant par elles sans se perdre et sans faillir.

D. *Quelles sont ces épreuves ?*

R. Elles sont particulièrement trois : l'aridité, la distraction, et la contrariété.

D. *Quelle est l'épreuve de l'aridité ?*

R. C'est la sécheresse de l'âme, lorsqu'elle est dépourvue de goût et de consolation sensible ; il faut alors que les vertus persévèrent et se confirment en l'esprit, prenant force par la privation de la grâce sensible.

D. *A quoi sert l'aridité à l'âme ?*

R. A acquérir la vraie force d'esprit, par l'éloignement de ce qui satisfait les sens et la nature.

D. *En quoi consiste l'épreuve de la distraction ?*

R. En ce que l'âme, étant tirée de sa retraite et solitude, et mise dans les emplois et occupations extérieures, se maintient néanmoins dans sa vigueur, sans se relâcher et sans s'affaiblir par un empressement trop grand de ses puissances.

D. *En quoi consiste l'épreuve de la contrariété ?*

R. En ce que nonobstant le mépris qu'on fait des personnes dévotes, et autres adversités et persécutions, l'âme persévère et se fortifie par ce qui la devrait abattre : à ces contrariétés se peuvent ajouter les épreuves qui viennent des peines et travaux intérieurs de la vie purgative, où les âmes, souffrant de grandes secousses, prennent enfin les dernières forces de la vertu, qui les disposent à l'union divine, et à la perfection de l'amour.

D. Quelles sont les aides dont l'âme peut se servir pour profiter dans les épreuves surnaturelles ?

R. Il est bien difficile de les dire ; parce que ces travaux, provenant des causes surnaturelles, l'âme n'en peut sortir par son industrie ; seulement on peut dire qu'elle les peut porter avec humilité et patience, parce que telles peines font la purgation entière de l'esprit.

D. Quels exercices sont nécessaires à l'âme, tandis qu'elle agit par elle-même dans cette voie illuminative, auxquels elle puisse s'adonner pour son plus grand profit et avancement ?

R. Il y en a quatre plus remarquables, que nous signale le troisième livre de l'Imitation de Jésus-Christ ; c'est à savoir : 1° Le culte et la vénération des saints. 2° La pieuse mémoire de la Passion de Jésus-Christ. 3° La soigneuse garde du cœur. Et 4° le désir de faire progrès en l'acquisition des vertus.

D. Comment faut-il pratiquer le premier exercice qui est le culte des saints ?

R. Par une grande dévotion : 1° envers Jésus-Christ, qui est le Saint des saints ; 2° envers la sainte Vierge ; 3° envers les autres saints ; 4° envers les anges.

D. Quelle doit être la dévotion des chrétiens envers Jésus-Christ ?

R. C'est d'avoir une mémoire de lui et de ses mystères fort ordinaire, fréquente, ou continuelle, principalement de ceux de son Incarnation, et Enfance, des travaux de sa vie et de sa mort, puis de sa gloire, ayant une très grande dévotion au saint Sacrement, le visitant et recevant avec grande piété et ferveur.

D. *En quoi consiste la dévotion envers la sainte Vierge ?*

R. On peut la pratiquer en l'invoquant ordinairement en nos besoins, la prenant pour Mère et pour avocate, et se dédiant à elle une fois en chaque mois, ou bien à ses principales fêtes, récitant sa couronne ou chapelet, en goûtant quelque-une de ses vertus à chaque dizaine, comme son humilité, sa patience, sa charité, pureté, modestie et silence.

D. *Quelle dévotion faut-il avoir envers les saints ?*

R. Une invocation fréquente, à mesure que, par le cours de l'année ils sont représentés comme les astres du ciel ; ainsi il est besoin de savoir quelque chose de leur vie, et les prier qu'ils nous assistent à l'heure de la mort, ayant particulièrement égard à saint Joseph, et à celui dont on a reçu le nom au Baptême.

D. *Quelle dévotion faut-il avoir envers les Anges ?*

R. Il s'y faut comporter de même qu'envers

les saints, demandant leur assistance dans les nécessités ; et il est bon de les invoquer trois fois le jour, quand on entend la cloche pour le salut de la sainte Vierge.

D. En quoi consiste le second des exercices dont vous nous avez parlé, qui est la mémoire de la Passion ?

R. Dans un souvenir fréquent des souffrances de Notre-Seigneur, en faisant un faisceau de myrrhe qui repose sur notre cœur ; ayant cinq fleurs principales jointes à cette myrrhe, qui sont les cinq principaux mystères : 1° L'oraison au jardin. 2° Les dérisions chez les Pontifes et Hérode. 3° La flagellation. 4° Le couronnement. Et 5° le crucifiement.

D. En quoi consiste le troisième exercice, qui est la garde du cœur ?

R. En trois choses. La première de tenir les sens clos et fermés, ne faisant entrer rien de préjudiciable à l'âme. La seconde de se défendre des premières impressions du mal, les étouffant dès le commencement. La troisième de chasser promptement ce qui aurait pénétré ou endommagé, sans permettre plus grand mal, repoussant vigoureusement l'ennemi qui se serait glissé au dedans.

D. En quoi consiste le quatrième exercice, du désir de profiter dans les vertus ?

R. Il consiste en l'affection de s'y avancer, sans se lasser de les pratiquer.

D. *Quelles pratiques sont convenables pour le progrès et avancement de l'âme en la vertu ?*

R. Il y en a deux plus importantes. La première est de faire tous les ans une retraite de huit ou dix jours, en laquelle on rentre en soi-même, et on prenne force pour bien faire. La seconde est d'user d'une fréquente rénovation pour se rafraîchir et reprendre de la vigueur, la pratiquant deux fois l'année, puis chaque mois au premier dimanche.

D. *Que faut-il faire durant la retraite qui se fait une fois l'an ?*

R. Trois choses principales. La première de méditer les vérités les plus importantes, comme des quatre dernières fins de l'homme, et la vie de Jésus-Christ. La seconde, tâcher de reconnaître nos principaux manquements et péchés, les purgeant par une confession générale. La troisième, s'affermir dans de bons propos pour l'avenir touchant l'amendement de sa vie et la pratique des vertus.

D. *Comment se faut-il employer pendant la rénovation qui se fait deux fois l'an et au commencement de chaque mois ?*

R. Trois choses sont nécessaires. La première, de connaître les défauts et les principaux désordres de l'âme, afin de les corriger. La seconde, de faire de bons propos pour l'avenir.

La troisième est de renouveler ses exercices, si on s'était ralenti en quelqu'un d'eux.

• D. *Quelles sont les marques du progrès spirituel ?*

R. Il y en a trois principales. La première est de ne s'ennuyer point en l'oraison. La seconde d'être indifférent à toutes sortes d'emplois et offices. La troisième est de se réjouir dans les mépris et injures, comme les gens du monde se plaisent dans les honneurs et les prospérités mondaines.

D. *Outre les exercices que vous nous avez dit propres à l'avancement spirituel, n'y en a-t-il point quelques autres intérieurs, qui disposent de plus près l'âme à l'union divine ?*

R. Il y en a trois principaux, où il faut qu'elle s'exerce. Le premier est de mourir intérieurement à soi-même, se dégageant des choses plus délicates, comme sont le goût des vertus, et leurs pratiques, qui sont soustraites à l'âme pour un temps, par la dispensation de la grâce, pour un plus grand abandon et perte de soi-même. Le second, c'est de chercher Dieu en tout, s'habituant à ne regarder que lui. Le troisième est l'exercice de l'amour divin, où il faut qu'elle s'adonne, s'embrasant en cet amour, et prenant sujet en toutes choses d'y prendre accroissement, en telle sorte qu'elle n'aime rien

que lui, et le reste en lui seulement, et pour lui, sans qu'aucun autre motif l'attire à aimer quoi que ce soit. Par ces trois exercices, l'âme se purifie au dedans, et se rend propre à l'union divine.

CHAPITRE VII

DE LA VIE UNITIVE

D. Qu'est-ce que la vie unitive ?

R. C'est un état de l'âme, dans lequel, après avoir tout à fait purifié son cœur, et passé par les épreuves et pratiques des vertus, elle se trouve en une entière union et communication avec Dieu.

D. Quand est-il temps que l'âme entre en cette communication ?

R. Lorsque l'opération de la grâce la mène si haut, qu'elle se trouve entièrement occupée aux choses célestes, et ne sent aucun empêchement à cette communication avec Dieu.

D. En quoi consiste cette union et cette communication divine ?

R. En trois choses plus remarquables. 1° En un continuel abandon que l'âme fait de soi-même entre les mains de Dieu, n'ayant plus aucun souci par une totale confiance qu'elle a en la bonté divine. 2° En une grande familiarité avec Jésus-Christ. 3° En un très ardent amour, dont les flammes sont toujours allumées en son cœur.

D. *Comment expliquez-vous cet abandon ?*

R. Par trois sortes de repos que l'âme sent. Le premier est par le recueillement qu'elle a en soi-même, où elle sent toujours Dieu présent, et où elle se donne à lui sans cesse. Le second dans le cœur de Jésus-Christ où elle habite. Le troisième dans le sein de la Providence, où elle dort fort doucement, sans qu'aucune adversité de cette vie puisse troubler sa tranquillité.

D. *En quoi consiste cette familiarité avec Jésus-Christ ?*

R. En trois choses. 1° En sa continuelle présence et jouissance. 3° En un colloque familier et ordinaire, qui lui est aussi facile que la respiration. 3° En une telle union avec lui, qu'elle semble n'être qu'une même chose, traitant avec lui de toutes ses affaires, en sorte qu'il lui est avis qu'elle n'agit et ne vit que par lui.

D. *Cette communication est-elle seulement avec Jésus-Christ ?*

R. Il semble qu'elle est aussi avec les Personnes divines, qui traitent et conversent avec l'âme, suivant ce qu'il a promis : *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (1).

D. *Quel est l'effet principal de cette grâce ?*

R. C'est la transformation entière de l'âme

(1) Joan. xiv.

en Jésus-Christ et en Dieu : l'âme étant configurée avec lui selon qu'il est dit : *In eandem imaginem transformamur, à claritate in claritatem, tanquam à Domini spiritu* (1) : l'âme recevant en soi les impressions de Dieu et de Jésus-Christ, de leurs grandeurs et perfections, et les possédant en soi par la grâce, ainsi que le cristal reçoit la lumière, et en est tout pénétré, ou comme du bois pénétré du feu par une flamme très paisible, après qu'elle en a consommé toute l'humidité et ôté toute la dissemblance.

D. *Qu'arrive-t-il à l'âme par suite de cette transformation ?*

R. Il arrive qu'elle est une créature toute nouvelle, semblable à un homme ressuscité : ce sont en tout nouveaux instincts, nouveaux mouvements, les facultés toutes réparées ; Dieu inondant toutes les puissances de l'âme, tant les spirituelles que les inférieures, savoir l'imagination et l'appétit ; remplissant le tout de ses dons, même le corps qui en devient tout embaumé, l'homme entier menant une vie toute céleste ; l'imagination est remplie d'espèces surnaturelles, l'appétit des impulsions de même sorte, le Saint-Esprit comblant tout de ses saillies divines ; l'entendement est rempli de lumière,

(1) II Cor. III.

la mémoire bornée aux choses divines, et dans la volonté il y a un brasier toujours allumé, rendant le corps agile et souple à l'esprit. Voilà l'état de l'homme en cette transformation divine. Ses vertus sont toutes autres : la foi élevée, l'espérance vive, et la charité ardente ; les vertus morales divinisées, n'y ayant rien en lui qui sente la terre.

D. *Vous ne nous avez rien dit de la troisième chose en quoi consiste l'union divine qui est l'amour ; dites-nous donc comment il se pratique ?*

R. Il consiste en trois choses principales. La première est une disposition affective de l'âme aimant uniquement Jésus-Christ comme son Époux, et s'élevant amoureusement en Dieu à la rencontre de toutes choses, voire des moindres, ce brasier augmentant à la vue des plus petites créatures. La seconde est un soin continu et désir de procurer la gloire et l'honneur de Dieu. La troisième est un très doux acquiescement de l'âme au bon plaisir de Dieu en toutes occurrences, qui est le repos éternel des saints.

D. *Quels sont les biens principaux de l'âme en cet état ?*

R. Il y en a trois plus remarquables, qui sont : la paix, la liberté d'esprit, et une lumière qui l'éclaire en toutes choses.

D. *En quoi consiste cette paix ?*

R. Elle consiste en trois choses. La première est une certaine douceur infuse que le Saint-Esprit donne comme un goût céleste qui fait tressaillir l'âme de joie, de laquelle saint Paul dit dans son Épître aux Colossiens : *Pax Christi exultet in cordibus vestris*. Cette paix n'étant pas sensible, ne laisse pas d'apaiser l'esprit au dedans, et de le tenir en grand repos. La seconde est une disposition d'esprit calme, qui le rend imperturbable à tous accidents contraires, dans lesquels il ne s'ébranle jamais, mais demeure toujours dans la soumission, douceur et tranquillité, sans que les choses fâcheuses puissent l'altérer ni l'inquiéter. La troisième est une certaine trempe d'esprit, qui jamais ne se presse, quelque rencontre qui lui survienne, allant toujours d'une mesure égale, et qui est, dans la multitude des occupations, comme qui n'a rien à faire.

D. *En quoi consiste la seconde chose qui est la liberté ?*

R. En trois points. Le premier en ce que l'âme, n'ayant aucun souci, mais étant parfaitement conforme à la volonté divine, fait en tout ce qu'elle veut, et comme elle veut, n'étant exclave d'aucun désir ni d'aucune passion. Le second en ce qu'elle est tellement libre, qu'elle ne s'assujettit point à la considération d'aucune personne, quelque puissante qu'elle soit ; qu'elle parle et dit franchement ce

qu'elle pense, sans que la crainte de la mort ou d'aucun mal temporel la fasse appréhender. Le troisième en ce que l'âme étant libre de ses vices et passions, ne sent plus aucun empêchement à toute sorte de biens.

D. *En quoi consiste la troisième chose, qui est la lumière que ces âmes ont en toutes occasions ?*

R. En une connaissance dont leur entendement est doué, qui leur sert de flambeau en toutes rencontres ; et cette connaissance a trois branches. La première est une grande sagesse pour goûter les choses célestes, et une science de beaucoup de choses hautes, dont leur entendement est rempli, tant des objets surnaturels que des naturels mêmes. La seconde est une grande lumière d'intelligence et de prudence pour ce qui les concerne, qui les assiste dans le besoin, les tirant des mauvais pas, où souvent les plus sages se trouveraient en peine, faisant que leur conduite soit tout à fait irréprochable ; quoique ce soient des personnes simples et nullement rusées, on ne les voit jamais trébucher en de grands défauts, à cause de l'aide continuelle qu'elles reçoivent de Dieu, qui en tout les gouverne. La troisième est une intelligence qu'elles ont aussi pour autrui, donnant conseil à ceux qui les consultent, avec grande sagesse ; ce qu'elles font à la faveur de ces quatre dons du

Saint-Esprit : sagesse, entendement, science, et conseil.

D. *Quels sont les désirs de l'âme en cet état ?*

R. Elle n'a point, à proprement parler, de désirs ; néanmoins, si elle en pouvait avoir, elle aurait une continuelle soif de trois choses, dont elle ne se peut lasser : de prier, de pâtir, et de gagner les âmes.

D. *Comment est-ce qu'elle agit en cet état pour ce qui regarde la prière ?*

R. Elle s'y comporte en trois façons. La première est que les heures de l'oraison sont le temps de son repos, étant dans ses autres occupations comme une pierre qui tend à son centre, ayant toujours son affection à ce repos. La deuxième est que cette oraison est fervente, recommandant à Dieu trois choses : les biens généraux de l'Église, les particuliers où elle s'emploie, la rémission de ses péchés, et autres choses qui la concernent. La troisième est, que le temps de son oraison n'a point de mesure, comme étant son élément propre.

D. *En quoi consiste la seconde chose, qui est la soif de pâtir ?*

R. En une continuelle ardeur venant de l'amour qui la porte à souffrir trois sortes de croix. La première est la persécution des hommes, les affronts et injures dont elle ne se peut rassasier

par amour et respect pour Jésus-Christ, qui s'en est revêtu pour l'amour d'elle. La deuxième est les incommodités de cette vie, comme le chaud, le froid, la faim, la soif, les maladies. La troisième, les croix intérieures et travaux qui l'exercent, comme sont les désirs de posséder Dieu, et autres peines occultes et surnaturelles ; toutes choses en lesquelles elle est insatiable de souffrir, les prenant toutes comme une faveur de Dieu.

D. *En quoi consiste la troisième chose, qui est la soif de gagner les âmes ?*

R. En une grande affection qu'elle sent toujours de gagner le prochain en trois sortes de fonctions. 1° En la conversation. 2° En la direction. 3° En la prédication, quand l'état de vie le permet, s'étudiant toujours en ces trois sortes de fonctions à avancer le salut et la perfection du prochain.

D. *Comment tâche-t-elle d'aider les âmes en la direction, nommément les novices en la vertu ?*

R. C'est en les conduisant avec amour à toute sorte d'âpretés selon la nature, par l'abnégation entière d'eux-mêmes.

D. *Quelles choses exerce-t-elle dans la prédication pour la rendre utile ?*

R. Elle y observe trois conditions : la piété, la simplicité et le zèle. La piété consiste en une grande dévotion, qui se remarque dans

les paroles, touche les cœurs et les émeut à l'amour de Dieu. La simplicité est un mépris de tout l'appareil de l'éloquence humaine, de tout artifice ou curiosité de paroles, aussi bien que de la recherche des pensées et doctrine trop élevées. Le zèle se fait voir dans l'ardeur qu'elle montre à reprendre les vices et à prêcher la vertu, avec une sainte liberté, paraissant remplie de ferveur apostolique.

D. *Comment aide-t-elle les âmes en la conversation ?*

R. En trois façons. 1° En tirant les pécheurs du vice. 2° En excitant ceux qui profitent à la plus grande perfection. 3° En tâchant de faire croître en amour les parfaits.

D. *Quelle est la nourriture de cette âme en cet état, et pendant tout le chemin de la perfection ?*

R. C'est la divine Eucharistie, qui conduit toute cette œuvre par sa grâce et par la force qu'elle donne à l'esprit ; aussi, doit-elle être reçue comme l'organe de toute l'entreprise des vertus, conformément à l'état et à l'avancement de chaque personne ; au commencement une ou deux fois la semaine, puis trois, et à la fin elle doit servir de nourriture journalière aux âmes parfaites, qui tirent de là toute leur vie.

D. *Quelle préparation doit-elle apporter à la réception de ce Sacrement ?*

R. Trois principales : 1° révérence en vue de la dignité de Jésus-Christ comparée à notre néant ; 2° contrition, pour se purifier ; 3° amour, pour s'incorporer et s'unir à lui.

D. *Quel est le principe et le sujet des opérations divines dans les âmes qui sont arrivées à cet état ?*

R. Le principe n'est autre que le Saint-Esprit, qui agit en elles par ses sept dons, leur imprimant ses mouvements, et ses dons leur tenant lieu des instincts naturels, qui sont comme anéantis par la grâce. Le sujet sont les facultés intérieures, qui sont vivifiées par ce même Esprit : elles sont en tout comme hors d'elles-mêmes, et comme possédées par l'Esprit divin, qui les meut et anime, se servant d'elles comme d'instruments non pas morts, mais vivants ; c'est ce que dit l'Apôtre, qu'ils sont conduits par l'Esprit de Dieu : *Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei* (1).

D. *Où est-ce enfin qu'aboutit cet état heureux, et cette vie céleste ?*

R. A une certaine union avec Dieu, étroite et permanente, que plusieurs saints personnages ont appelée mariage spirituel, à raison de cette grande communication de faveurs et grâces occultes, que ces âmes reçoivent de

(1) Rom. VIII

Dieu, et l'intime alliance et familiarité qu'elles ont avec lui : en sorte que véritablement on peut dire que l'âme est en Dieu, et Dieu en elle, se livrant mutuellement l'un à l'autre dans ces embrassements délicieux, qui sont un avant-goût de la vie céleste. De cet état merveilleux nous n'en dirons pas de plus amples particularités : saint Bernard en a écrit au long dans les sermons sur les Cantiques ; Blossius, dans le dernier chapitre de son Institution spirituelle, et sainte Térèse dans la septième Demeure

CHAPITRE VIII

DES TENTATIONS ET ILLUSIONS

D. *Qu'est-ce que la tentation ?*

R. C'est un effort fait sur l'âme, qui la porte avec violence à quelque mal.

D. *Qu'est-ce que l'illusion ?*

R. C'est une déception, par laquelle l'âme est poussée et entraînée subtilement au mal sous apparence du bien.

D. *Combien y a-t-il de sortes de tentations ?*

R. Il y en a particulièrement de deux sortes : elles se rapportent ou à l'abattement du cœur, ou à l'élévation trop grande. La première comprend tout ce qui porte au découragement, qui rend le cœur faible, même les troubles et doutes sur la foi, et ce qui flatte les sens. La seconde se rapporte tout ce qui est de l'appétit des grandeurs et des richesses.

D. *N'y a-t-il point encore quelque autre chef auquel se rapportent ces tentations qui nous assaillent ?*

R. On les peut encore rapporter à trois sources :

1° à la sensualité ; 2° à la vanité, et 3° à l'aversion du prochain. A la sensualité se rapportent la luxure, la gourmandise, et autres semblables. A la vanité se rapporte l'appétit des grandeurs et des louanges humaines. A l'aversion se rapportent les grandes impressions de haine et d'aigreur, qui transportent quelquefois les hommes contre leurs supérieurs, et contre les autres.

D. *Quel remède y a-t-il contre les tentations ?*

R. Le remède général contre la tentation, c'est la prière, comme Notre-Seigneur le dit : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem.*

D. *Quel remède particulier avez-vous contre la tentation de la foi ?*

R. Le principal remède consiste en l'oraison et en la pratique des choses spirituelles ; parce que les hommes s'adonnant aux exercices de dévotion, s'appriivoisent aux choses de Dieu, et se confirment en la foi.

D. *Quel remède avez-vous contre la tentation du désespoir ?*

R. C'est le même : car l'âme, s'adonnant aux choses divines, prend confiance, parce que tels exercices pour l'ordinaire remplissent l'âme de consolations et goûts célestes, qui confirment le cœur et raniment l'espérance.

D. *Quels remèdes avez-vous contre la vaine confiance et la présomption ?*

R. C'est qu'il faut, dans le progrès des choses spirituelles, marcher continuellement dans la vue de son néant, et dans les sentiments de sa bassesse, ayant toujours ses misères et ses péchés présents.

D. *Quels remèdes avez-vous contre la sensualité ?*

R. Le principal remède à la luxure, c'est de fuir les occasions, et de pratiquer la pénitence. A la gourmandise, c'est de lui tenir tête par l'abstinence, résistant fortement jusqu'à ce qu'on soit libre en l'exercice de la vertu de tempérance.

D. *Quels remèdes avez-vous contre l'avarice du prochain contraire à la charité ?*

R. C'est d'aller à la rencontre des personnes qui nous sont fâcheuses, les prévenant, et leur parlant doucement et humblement.

On pourrait bien encore diviser les tentations en celles qui sont contre la foi, l'espérance, et la charité. Celles de la foi consistent en ténèbres et troubles, dans lesquelles l'âme est poussée à désavouer les choses qu'elle a déjà crues par la foi. Celles qui sont contre l'espérance consistent en des affaiblissements de cœur, et des découragements au chemin de la vertu, pour faire reculer l'âme, et quitter l'entreprise du bien ; et de même contre les autres vertus, à toutes lesquelles sont opposés les remèdes que nous avons dits.

D. N'y a-t-il point de tentation contre la charité ?

R. Outre ce que nous avons dit de l'aversion du prochain, il y a encore de fortes impressions de l'aversion de Dieu et des choses divines, par lesquelles les esprits malins tentent les âmes quelquefois les plus justes ; mais il faut mettre cela parmi les choses extraordinaires : pour les ordinaires, ce sont de grandes tentations, dont il y a comme trois degrés, par lesquels les démons tâchent de combattre cette vertu. Le premier est un éloignement de Dieu et des choses divines, auquel sont sujets les mondains. Le deuxième est un dégoût et froideur pour la perfection à laquelle on a commencé de s'appliquer. Le troisième est une langueur et paresse, affaiblissant la ferveur de la charité, qui cause parfois un travail, lequel peut passer pour grande tentation en plusieurs âmes. Les remèdes à ces tentations sont la force, le courage, la persévérance dans les bons exercices, et l'usage continuuel de la foi.

D. Quelle tentation est la plus ordinaire aux personnes religieuses et spirituelles ?

R. C'est celle que nous venons de dire, de langueur et tiédeur dans les voies de la perfection, par laquelle le diable tâche de les faire relâcher et retourner en arrière.

D. Quel remède u a-t-il contre cette tentation ?

R. C'est de porter dans l'esprit trois sortes de dispositions nécessaires à se maintenir au bien qu'on a entrepris, qui sont la vigilance, l'assiduité, et la force. La vigilance, en tenant l'âme attentive à découvrir et empêcher le mal qui peut causer le retardement. L'assiduité, à le faire toujours, sans interrompre cette vigilance, et le faire en se maintenant dans une continuelle garde de soi-même, en repoussant vigoureusement tout le mal qui se présente, et entreprenant avec courage tout ce qui est nécessaire pour persévérer en la vertu, comme l'oraison et la pénitence, n'en quittant jamais la pratique.

D. *A quelles choses est-ce que se doit employer cette vigilance et cette force ?*

R. Particulièrement à trois : à l'oraison, pour la pratiquer avec diligence ; à la récollection, pour s'y conserver avec soin ; et à la victoire sur soi-même, pour s'y adonner jusqu'à la fin.

D. *Combien y a-t-il de sortes d'illusions dangereuses aux personnes spirituelles ?*

R. Particulièrement deux, dont l'une arrive aux personnes qui ont fait quelque progrès en la vertu ; la seconde, aux personnes qui, étant plus avancées, sont sur le point d'entrer en l'union divine, et au bout de la perfection. On y peut ajouter une troisième pour ceux qui commencent.

D. *Quelle est la première sorte d'illusion ?*

R. Elle consiste en ce qu'une âme ayant fait quelque progrès dans la vie purgative, et voyant les douceurs qui sont dans la vie unitive et les choses relevées de la perfection, étant attirée par leur suavité, fait comme un saut, allant d'un plein vol embrasser ces choses hautes, sans s'être au préalable exercée en la mortification et en la pratique des vertus, en déracinant les vices et mauvaises habitudes. Ces sortes de personnes, envisageant ce qui est agréable dans la vertu, et dont les âmes parfaites jouissent, s'y attachent, y pensent, et, s'y entretenant avec quelques désirs, croient que ces choses leur étant familières, se trouvent réellement en elles. Elles disent qu'il n'y a qu'à aller à Jésus-Christ, se lier à sa grâce et à ses mystères ; qu'il ne faut que le regarder, que tout est en lui ; parce qu'elles trouvent là quelque élévation et contentement qui apaise pour un temps leurs mouvements et passions, elles croient avoir tout fait, se dispensent de la pénitence, de l'humiliation contraire à leur nature, et d'autres choses rudes aux sens, vivent plusieurs années dans cet accoisement, et semblent grandement spirituelles ; parce qu'ayant de l'esprit et de la capacité naturelle, le goût qu'elles ont des choses intérieures leur en fait parler comme si elles en avaient l'expérience ; quand les tentations

se présentent, elles n'ont point d'autre exercice que [de tourner leur pensée vers Jésus-Christ, disant que tout est en lui. On trouve plusieurs personnes, même dans la vie mondaine, qui suivent ce qui est favorable aux sens, qui ne se mortifient presque en rien, et qui ne pratiquent point les exercices de la vie austère, laissant les choses dont les saints nous ont donné l'exemple ; et avec certaines pratiques relevées elles croient s'acquitter de tout, et passent pour des âmes dévotes.

D. *Qu'arrive-t-il à telles sortes de gens ?*

R. Il arrive qu'après avoir vécu longtemps en cette manière, quand elles sont avancées en âge, ou que quelque infirmité leur survient, elles paraissent vides de grâce, dégarnies de vertu, faute d'avoir passé par les épreuves de la vie purgative, et de s'être adonnées à combattre la nature et vaincre leur amour-propre.

D. *En quoi consiste donc le remède à cette illusion ?*

R. Il consiste en la pratique solide et sérieuse de ce que nous avons dit au chapitre de la vie purgative, s'y occupant exactement.

D. *N'est-il pas utile et convenable à ceux qui commencent, d'aller à Jésus-Christ même ?*

R. Il n'est pas selon l'ordre, que ceux qui commencent, étant remplis de vices et d'imperfections, s'appliquent au baiser de sa bouche, avant que de s'être humiliés à ses pieds ; et

quoiqu'il soit le Maître de toutes les âmes, et qu'il les attire souvent avec amour, il ne faut pas qu'elles se reposent en cela, de telle sorte qu'elles se croient quittes des peines de la vie pénitente, et il ne suffit pas, dans les tentations, de penser à lui, à son Enfance et à sa Croix, se dispensant du cilice, du silence, de la retraite, du combat avec les vices ; elles ne doivent pas faire comme ceux qui, pour remédier au trouble que leur causent leurs passions, s'élèvent à quelques idées sublimes, amusant la partie sensible sans guérir les plaies qu'elle reçoit.

D. *En quoi consiste la seconde illusion ?*

R. Elle consiste en ce que ceux qui sont déjà avancés dans le goût des choses spirituelles, étant attirés par les attraites d'une certaine sensibilité et douceur spirituelle, trompés par une vaine confiance par laquelle le diable les amuse, et oublieux de la crainte nécessaire à toute bonne âme, se laissent induire à une indifférence à tout, et, ne se tenant pas sur leurs gardes, et ne voyant, comme ils disent, rien que Dieu en tout, se portent en des indiscretions et familiarités, sans avoir égard au sexe et à la condition des personnes, et négligeant la retenue nécessaire : de là, ils tombent en des manquements notables, le diable les précipitant au mal sous cette apparence ; ils sont emportés par la joie et allégresse qui se coule dans les sens, et ils ferment les

yeux à l'esprit, lequel est trompé sous le faux prétexte de bien. Et ainsi on a vu les Adamites, Gnostiques, et autres illuminés de ce siècle, par ces commencements tomber en de grandes ordures et fautes énormes, demeurant obstinés, disant qu'ils ne voyaient en tout que Dieu, et qu'étant venus à la première innocence, ils ne discernaient plus rien ; qu'ils étaient au-dessus de toute loi ; qu'il fallait suivre les mouvements de l'esprit. Ce furent les erreurs de plusieurs hérétiques, et de plusieurs personnes mêmes qui, s'étant adonnées à l'oraison dans l'expérience de cette simplicité sans prudence, ont été surprises, et n'ont pas évité cet écueil, d'où se détournent les saints vraiment sages. Plusieurs ayant travaillé quelque temps dans la vie dévote, par un orgueil secret qu'ils n'ont pas assez épuré, aux premiers rayons d'une joie sensible se sont dilatés dans les sens, et ont pris pour vertu et vie céleste des choses contraires aux bonnes mœurs, et même à la pudeur et gravité nécessaire à toute personne sainte ; et s'étant enivrés du vin de cette grâce sensible, ont, comme Noé, servi de risée aux autres. Les saints, avec une pratique toute contraire, se sont retirés de tels dangers, marchant toujours en esprit, et dans les pratiques vertueuses. Ce mal vient de ce qu'au commencement les âmes peu expérimentées et discrètes se prennent à l'amorce d'une lueur

et d'une consolation qui les flatte, se dispensant des lois ordinaires, qui sont comme les bornes dans lesquelles les sages se retiennent, et sans lesquelles nul ne se peut garantir des pièges de l'ennemi. L'âme qui ne se retient dans de telles bornes, ne peut échapper aux tromperies ; ce sont les remparts dans lesquels se trouve la force contre Satan ; et quand les saints ont parlé de s'abandonner, et perdre tout pour Dieu, ils ont toujours présumé les bornes de la Foi et de la sagesse enseignée par l'Eglise et par les Docteurs ; desquelles choses se séparent ces illuminés, qui se croient eux-mêmes, au préjudice de la vérité prescrite à tous les fidèles. C'est pour cela que le rempart de la Foi est si nécessaire pour servir de contrepoids à l'expérience, laquelle étant suivie, cause des illusions sans nombre, dont la foi est le correctif avec le secours de la doctrine des saints : outre que la vraie humilité consiste en cette déférence que les âmes rendent aux lumières supérieures, laquelle les affranchit de ces fausses persuasions qui les font se hasarder en des choses opposées à la vraie prudence, qui doit être compagne de la simplicité, laquelle leur sert de prétexte. Aussi les vrais humbles, quoiqu'ils soient libéraux envers Dieu, et fort courageux pour s'exposer à toutes choses pour son service, sans trop chérir leur vie et leurs biens, sont néanmoins for

réservés et prudents en Jésus-Christ, pour ne se pas laisser emporter à leurs fantaisies, et ils examinent les esprits pour vraiment suivre celui de Dieu en ce qu'il veut, et autant qu'il veut, conformément à ce qu'il a déclaré à son Église, tenant toujours en leurs mains, comme un bâton sur lequel ils s'appuient, la conduite de l'obéissance et la lumière de la foi.

D. Quelle est l'illusion à laquelle sont sujets les commençants ?

R. C'est, après avoir fait quelque profit, de s'adonner avec une ferveur indiscrete, ou à la pénitence, ou à l'oraison, d'où vient qu'ils en perdent leurs forces, et se débilitent bientôt.

D. Que leur arrive-t-il ?

R. C'est qu'étant ainsi abattus par leur mauvaise conduite et imprudence, ils sont contraints de relâcher de leurs exercices, et de s'abandonner au soin et commodité du corps, se laissant aller à la sensualité, au préjudice de la vigueur nécessaire à la vie de l'esprit.

D. Quel remède y a-t-il contre cette illusion ?

R. C'est que l'âme doit, en usant de discrétion, se conduire plutôt par le conseil d'autrui que par sa prudence, prenant l'avis d'un sage directeur, qui puisse, avec la bénédiction que Dieu donne à l'obéissance, la gouverner en telle façon qu'elle ne penche trop ni d'un côté ni de l'autre.

D. N'y a-t-il point quelque autre illusion dangereuse aux personnes spirituelles?

R. Il y a encore celle de ceux qui, après avoir longtemps pratiqué la dévotion, s'imaginant qu'ils sont ordinairement en Dieu, qu'ils voient toutes choses en Dieu, que toutes choses leur sont un, se dispensent de l'oraison et des autres exercices de piété, se disant être parvenus à l'uniformité, qui les rend également disposés en toutes choses ; et ainsi ils n'observent aucune régularité par une singularité vicieuse.

D. Quel remède y a-t-il contre cette illusion?

R. C'est de se persuader qu'encore que l'âme qui voit toutes choses en un, ait un goût de Dieu si relevé, qu'elle se trouve presque également en toutes choses, ce qui est la sainte uniformité des parfaits ; néanmoins, étant vraiment humble, elle doit s'acquitter de tous les devoirs et accomplir toutes les obligations des autres chrétiens jusqu'aux moindres choses : ainsi, tant s'en faut que telle personne néglige les choses qui lui sont présentes, qu'elle les honore toujours, sans se retirer de la règle commune.

D. Que jugez-vous de ceux qui, sentant en eux des mouvements qui les portent au bien, disent qu'étant possédés de l'Esprit de Dieu, ils sont dispensés des règles des autres, et même de l'obéissance qu'ils avaient vouée, et que telles choses étouffent et limitent l'Esprit

de Dieu, lequel est libre, et semble ne pouvoir souffrir telle contrainte ?

R. Je juge qu'encore qu'il soit vrai que l'Esprit de Dieu ait des voies extraordinaires, par lesquelles il conduit quelques saints, ceux qui néanmoins ont été appelés à l'obéissance, se sont toujours portés à se soumettre en toutes choses ; et que les autres mêmes qui étaient libres, se sont soumis à la direction d'autrui, y assujettissant jusqu'à leurs plus grands mouvements, autant qu'il était en leur puissance de le faire ; tellement que c'est erreur à une personne qui vit en communauté, quand la cloche sonne pour l'oraison, de s'en aller ailleurs, disant que l'Esprit de Dieu demande autre chose d'elle ; et que de suivre tels mouvements c'est le plus court chemin de la perfection. Je dis que telle chose est une erreur, parce que, bien que les mouvements du Saint-Esprit méritent un grand respect, néanmoins le même Saint-Esprit prétend que les âmes soient sujettes à la loi commune des autres, et surtout à l'obéissance : et tant s'en faut que les attrait diminue, qu'au contraire ils se rendent plus parfaits et plus excellents, les faveurs de Dieu croissant en l'âme qui est humble et obéissante.

CATÉCHISME SPIRITUEL

DEUXIÈME PARTIE

OU SONT CONTENUS PLUSIEURS POINTS IMPORTANTS

A LA PERFECTION DE L'ÂME

CHAPITRE PREMIER

DES MALADIES DE L'ÂME

D. *Quelles sont les principales maladies du cœur humain ?*

R. Trois entre autres. 1° L'endurcissement. 2° L'aveuglement. 3° La précipitation.

D. *Qu'est-ce que l'endurcissement ?*

R. Une insensibilité aux choses de Dieu et de la grâce.

D. *D'où vient cet endurcissement ?*

R. Du goût des choses mondaines, et des chutes fréquentes.

D. *Quel remède ?*

R. L'esprit de dévotion, et l'exercice de l'âme

par la tendresse, comme on fait la terre en la bêchant pour la rendre capable de recevoir la pluie du ciel.

D. *Qu'est-ce que l'aveuglement ?*

R. Une privation de la lumière de la grâce, avec incapacité dans l'âme de voir les maladies, et les biens qui sont dans la vertu.

D. *D'où vient cet aveuglement ?*

R. De l'ignorance, et de ce qu'on a le cœur trop souvent rempli de passion.

D. *Quel remède ?*

R. Le recours à la lumière, qui se puise principalement dans l'oraison, et le fréquent examen des mouvements intérieurs.

D. *Qu'est-ce que la précipitation ?*

R. Un mouvement hâté, qui porte le cœur comme courant à ses désirs avec empressement et inquiétude, faute de se tenir en paix.

D. *Quel remède ?*

R. Mortifier l'activité naturelle, laquelle lasse l'esprit, empêche et prévient les mouvements de la grâce, pour y substituer les rapidités de la nature, sans attendre l'impression du Saint-Esprit, ni les règlements de la considération et les conduites de la raison supérieure, qui ne souffrirait pas ces larcins de l'amour-propre.

D. *Outre ces maladies, n'y en a-t-il point d'autres encore plus grandes ?*

R. Il y a en effet des vices, desquels on peut

dire qu'ils sont les vrais maux de l'âme : leur principale racine est l'amour propre, qui est une affection dérégulée qu'un homme a pour soi-même, en la recherche de son intérêt, au préjudice de celui de Dieu.

D. Dites un peu les branches de cette tige malheureuse ?

R. Il y en a particulièrement deux, que saint Bernard appelle les sangsues qui crient toujours : Apporte, apporte ; la vanité, et la volupté, ou l'appétit des grandeurs, et l'appétit des plaisirs. Car, tout ce que nous faisons de vicieux, et toutes nos inclinations mauvaises tendent à contenter l'orgueil, lequel est une envie d'être grand et excellent ; ou bien à satisfaire au désir que nous avons d'avoir du plaisir et du contentement.

D. Quels sont les effets de la première branche, qui est la vanité ?

R. De cette première branche naissent l'opinion de nous-mêmes, le désir d'être loués et chéris de tout le monde, la présomption et confiance en nos forces, l'ambition ou la poursuite de l'honneur et des dignités, le propre jugement, la suffisance, l'enflure qui vient de la science, le dédain et le mépris des autres, l'habitude de parler toujours de soi-même, de ses exploits, de ses maladies, des lieux où on a paru, des personnes qu'on a obligées ; bref de ce qui

nous touche, comme si c'était quelque chose qui fût devenue précieuse et considérable par le rapport qu'elle a à notre excellence. Car tout cela se fait non pas avec prudence et dans le besoin, ni avec la liberté sainte des hommes consommés en vertu, comme fait saint Paul, lorsqu'il est obligé de déclarer ses travaux, mais c'est un instinct d'orgueil secret, et une servitude à l'amour propre, à raison de la persuasion que nous avons d'être quelque chose digne de considération : de là suit la vanterie, l'audace, la liberté de juger, condamner, censurer, parler mal des séculiers et religieux, comme si nous avions quelque droit sur eux, ou un si grand et si visible avantage, que l'autorité de les reprendre nous soit acquise manifestement par l'éminence de nos qualités. De là vient encore la hardiesse de contrôler les actions et les sentiments des supérieurs, murmurer d'eux, mettre leur gouvernement sur le tapis, interpréter leurs intentions, deviner leurs desseins. De là aussi la peine d'obéir et de recevoir leurs avertissements, se préférant à eux pour ce qui est du jugement et de la conduite ; la difficulté de s'humilier, une certaine fierté en ses procédures, l'aversion des offices abjets, et des emplois méprisables devant les hommes, le soin de faire et entretenir des amis pour avoir des personnes qui nous annoncent, et

parlent bien de nous ; le désir immodéré de savoir, d'étudier, et de se voir éloquent, subtil, et d'un esprit délicat. D'où naissent les affectations : 1° à parler ; 2° à prononcer ; 3° à mettre par écrit ; 4° à se bien comporter dans les civilités profanes. De là les envies et émulations entre égaux et concurrents à paraître dans la conversation, avec mille importunités qui en procèdent ; comme distinguer toutes les propositions que les autres avancent, faire le grand philosophe, décider, subtiliser sur toutes choses, user d'exagérations, de rodomontades, prendre ascendant, interrompre ceux qui parlent, et mille autres désordres, qui tous viennent faute d'humilité, et sortent de cette première branche qui se nomme vanité, et qui montrent un homme tout plein de soi-même, et vide de solidité et de vérité.

Pour les gens du monde, ce vice les porte à des ardeurs étranges de grandeur, de richesses, de s'ennoblir, s'établir, bâtir des édifices somptueux, s'habiller superbement, de piaffer en meubles, chevaux, carosses, dignités, charges, nombre de serviteurs, se parer pour acquérir réputation de beauté, de bonne grâce, et choses semblables qui viennent toutes d'orgueil, suivant la vanité et la pompe mondaine.

D. Quels sont les effets de la seconde branche, qui est la volupté ?

R. Tous les vices sensuels qui nous portent

à prendre nos plaisirs soit du corps, soit de l'esprit, au boire, au manger, au dormir, au vêtir, etc., en quoi on peut même être esclave de la chair dans un ordinaire réglé, et dans ce que fournit une communauté religieuse, quand on n'a pas le pouvoir de commander, pour la quantité, le temps, la qualité, la façon, etc. On doit aussi y rapporter le trop grand soin de sa santé, avec mille réflexions et appréhensions, tant sur les choses contraires qu'en la recherche des commodités, dans les meubles, vêtements, voyages, etc.

Après cela vient la paresse, qui procède de la crainte des travaux, et qui porte à un état oisif et lâche ; la faiblesse à résister aux inclinations déshonnêtes, les excessives récréations, les promenades faites non par nécessité, mais pour le plaisir ; la raillerie et effusion en paroles gaillardes ; le caquet, le libertinage, par lequel un homme vit à sa guise, et croit que tout lui soit permis. De là viennent encore les amitiés particulières pour la sympathie qu'on a avec certains naturels, les antipathies avec d'autres, parce qu'on n'y a pas de plaisir ; la curiosité de savoir les choses nouvelles touchant les affaires d'État, les dispositions des personnes, les divers évènements ; comme encore la curiosité d'aller voir des choses rares et bien faites, tableaux, cabinets, livres du temps, poésies, etc., toutes

choses qui sont pour le plaisir de l'esprit, et viennent de cette seconde branche, qui est la volupté. Et quant aux personnes séculières, cette racine de volupté produit l'inclination à contenir le corps en tous ses appétits, à chercher des passe-temps, à se plaire au jeu, danses, bals, aux cercles, comédies et autres divertissements vains ; à aimer les festins, les lieux de plaisance, les lectures de romans, les conversations agréables, quoique nuisibles, le vain repos, les couches délicates, la mollesse des vêtements ; dans toutes ces choses, elles se rendent esclaves de la volupté.

D. *De ces deux sources et fontaines de maux, qu'est-ce qu'il revient à l'âme ?*

R. Il faut dire qu'à ces deux fontaines se joignent deux autres maux, comme aides à l'homme pour arriver à ses prétentions, savoir : la passion et la malice. Car l'âme pleine de l'appétit de grandeur et de plaisir, emploie pour en venir à bout ces deux principes. Par la passion on entend tout ce qui est impétueux et véhément dans l'âme pour arriver à son objet, et par la malice s'entend la ruse, finesse et industrie pour arriver à ce même objet. Aussi un homme, après avoir vu s'il est enclin à l'orgueil ou à la volupté, se doit examiner sur les passions qui prédominent en lui, et sur ce principe malicieux, qui est duplicité d'esprit, finesse, dissimu-

lation et subtilité mondaine, qui est contraire à la simplicité des petits enfants, à laquelle Notre-Seigneur nous exhorte : et ce principe est un des grands empêchements au divin Esprit.

D. Qu'est-ce qu'il arrive de ces deux maux dont vous venez de parler ?

R. De ces deux ordres ou étages de maux en provient un troisième, qui contient deux maladies de l'âme très grandes, qui se suivent le plus immédiatement, et qui sont des effets de tout ce que nous venons de dire. La première est une continuelle évagation d'imagination ou distraction d'esprit, qui fait qu'un homme ne se saurait recueillir, et trouve une extrême peine à l'oraison. La seconde, une continuelle faim et indigence de cœur, par laquelle l'âme, vide de Dieu, va et vient avec inquiétude et dégoût, cherchant toujours quelque chose pour se remplir ; cela fait que quelques-uns ne peuvent demeurer seuls en un lieu, mais sont vagabonds, cherchant quelque objet qui les rassasie, ou quelque conversation qui les réjouisse, ou quelqu'un qui les loue, ou quelque autre qui les mène dehors : bref, laissés à eux-mêmes, ils sont dans une peine continuelle, demandant variété de choses, afin de suppléer par la quantité le défaut qui est en la qualité des objets, et la disproportion qu'ils ont avec leur appétit, lequel secrètement demande Dieu, et ne le trouve pas, parce qu'il ne le

cherche pas où il est. Un homme, avec ces maladies, est incapable d'oraison et de récollection, et par conséquent de profiter en la vie intérieure; car le tumulte qui est continuel dans les puissances de son âme, empêche qu'elle ne puisse recevoir l'opération de Dieu, particulièrement la distraction étant entretenue par ces deux principes, la curiosité et la passion. La curiosité entretient une multitude de fantômes inutiles et préjudiciables, qui se mettent au rencontre de Dieu; et les passions qui règnent dans l'appétit, envoient incessamment des vapeurs à la tête, c'est-à-dire à l'esprit, et l'empêchent de dormir du somme de l'oraison.

D. *Quels remèdes donc à ces maux, et quel moyen pour ôter telle maladie?*

R. Pour remédier à tous ces désordres, deux choses sont nécessaires, auxquelles un homme doit appliquer son étude. La première, de se séparer quelque temps de tout extérieur, pour se retirer par une vraie récollection au dedans de son cœur, et s'y unir avec Dieu, gardant pour cet effet ses sens, évitant les compagnies et connaissances des choses inutiles, pour vaquer à l'oraison et continuelle communication avec Dieu. La seconde, de tâcher par de fréquents examens de se connaître, et, en suite de cette connaissance, peu à peu se vaincre en ce qui souille la pureté de l'âme et entretient ses vices; le tout plutôt

par suavité et par instinct d'amour, que par une violence mélancolique. Et faire ces deux choses, c'est-à-dire prier Dieu instamment et puis se vaincre peu à peu, c'est tendre directement à la perfection.

D. *Outre ces maladies que nous avons dites, n'y en a-t-il point quelque autre dont nos âmes soient infectées?*

R. Il y en a encore deux bien importantes, qui sont l'aigreur contre le prochain et la paresse et lâcheté naturelle, qui mettent toutes deux un grand empêchement à la grâce.

D. *Quels maux proviennent de l'aigreur contre le prochain?*

R. Premièrement les accusations, animosités, dissensions et contestations, puis les humeurs noires, les bizarreries, soupçons et autres telles misères.

D. *Quel remède à cette aigreur?*

R. C'est une étude continuelle et assidue de la douceur et bénignité, étude où l'âme doit s'adonner, persévérant à combattre tous les mouvements d'amertume, de dépit et d'impatience, jusqu'à ce qu'il n'y ait en elle aucune impression que de suavité et de paix, supportant avec tranquillité toutes les attaques, affronts, mauvais traitements, rendant le bien pour le mal, en mémoire de la douceur ineffable de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

D. *Quels sont les effets de la nonchalance et lâcheté naturelle ?*

R. Il y en a particulièrement trois. Le premier est une langueur et un dégoût dans l'exercice des choses vertueuses. Le second, une affection au repos et à l'oisiveté. Le troisième, une inclination à se relâcher par une pente au divertissement et aux entretiens inutiles.

D. *Quel remède à cette liberté ?*

R. Il y en a trois. Le premier est une vigueur d'esprit, et une forte détermination de ne quitter jamais prise, et de persévérer toujours en ses exercices ordinaires, sans avoir égard à ce poids de paresse qui est contraire à la vertu. Le second est d'avoir des occupations prescrites, qui empêchent l'âme de croupir dans cette fondrière de mal, ayant toujours ou lecture, ou oraison, ou quelque bonne œuvre à pratiquer. Le troisième remède, c'est l'usage fervent de la pénitence, et particulièrement de la discipline, qui chasse l'esprit malin, et qui donne vigueur au corps et à l'esprit.

Ainsi l'âme, combattant contre ces deux ennemis, s'exerce utilement, et ôte les empêchements à son bien.

Outre ces maladies, il y a encore d'autres infirmités en l'homme, qui sont les impétuosités déréglées de son âme, les instabilités de son esprit, les perplexités de son cœur, les troubles,

craintes et autres agitations qui l'inquiètent, l'affligent et le désolent, ôtant l'embonpoint et la santé de l'âme, qui consiste en la vigueur de bien faire, et en la facilité d'exécuter toute sorte de choses bonnes et vertueuses.

Cette santé de l'âme se maintient par la nourriture des Sacrements, par l'attention perpétuelle qu'elle a à soi-même, par le zèle de son avancement, par l'oraison, et par l'emploi infatigable de son esprit aux saints exercices. Car comme le corps a besoin de pâture, de sommeil et d'exercice, sans lesquels, croupissant dans la langueur, il contracte des maux qui menacent sa vie, ainsi l'âme fervente, pour éviter sa ruine, doit s'appliquer aux choses que nous avons dites, quelque disposition qu'elle ait à la lâcheté et aux vices dont nous avons parlé.

CHAPITRE II

DE LA PÉNITENCE ET DE L'ORAISON

D. *Quelle est à tout chrétien la vraie porte de salut ?*

R. C'est la pénitence et l'oraison.

D. *En quoi consiste la pénitence ?*

R. En trois choses : au véritable regret des péchés, en l'amendement de vie, et en une manière de vie rude au corps et pénible à la nature.

D. *En quoi consiste l'amendement de vie ?*

R. A déraciner de soi les vices et péchés auxquels on est enclin, qui sont les sept capitaux, orgueil, avarice, etc.

Principalement trois, l'orgueil, la sensualité, et la paresse.

D. *Quel moyen faut-il employer pour déraciner quelque vice ?*

R. Il y en a trois principaux. Le premier est l'examen assidu sur celui qu'on a entrepris de combattre. Le second, qu'étant tombé en faute, on se hâisse pour cela soi-même. Le troisième,

de se punir, ainsi qu'on châtie les serviteurs lorsqu'ils sont trouvés en faute.

D. *Qu'est-ce que mener une vie rude au corps, et pénible à la nature ?*

R. C'est par exemple la vie des religieux, qui consiste toute en pénitence et austérité.

D. *Quel est l'esprit de la vie religieuse ?*

R. Il consiste en trois choses. 1° En l'abandon des choses de la terre pour vaquer à Dieu. 2° A s'adonner sans réserve au culte divin. 3° A vivre en perfection et mortification, pour se rendre capable des opérations de la grâce.

D. *Hors la vie religieuse, comment peut-on mener une vie pénitente ?*

R. Dans la pratique des choses semblables à celles des religieux, auxquelles se peut exercer en son particulier quelque personne que ce soit, et dans l'usage de l'aumône qui supplée à la pénitence.

D. *Comment est-ce que les aumônes peuvent tenir lieu de pénitence ?*

R. Quand elles sont grandes et notables, non médiocres et communes, parce qu'elles sont pour lors bien pénibles à la nature.

D. *Quel autre grand remède aurez-vous aux maux et aux misères de la nature corrompue ?*

R. C'est l'oraison.

D. *Dites-nous donc ce que doit faire une*

personne qui cherche remède à ces maux par ce saint exercice?

R. La première chose qui est nécessaire à une personne qui se met dans le chemin de l'oraison, et qui a quelque vocation à cet exercice divin, ou volonté de s'y adonner, c'est qu'elle doit prendre une telle estime des choses surnaturelles, qu'elle se rende morte à toutes les choses de la terre, et fasse désormais état, si elle veut atteindre au sommet de la perfection, de ne tirer d'elles consolation quelconque, n'en user que par nécessité, par désir de plaire à Dieu et de lui faire service; sans cette résolution réduite en pratique, l'oraison n'aura pas son fruit entier en elle, et même lui sera souvent pénible; malgré cela elle ne doit pas attendre, pour s'y adonner, de sentir en soi cette mort intérieure, pourvu qu'elle ait quelquefois le courage de se retirer en solitude, pour y converser avec Dieu.

Il faut, outre cela, se résoudre à avoir un grand courage pour persévérer nonobstant les diverses dispositions de l'âme, car ce chemin est toujours mêlé de consolation et de désolation, de fertilité et de stérilité: voilà pourquoi il faut être prêt à cette diversité d'états, de joie et de peine, ne désirant que rendre service à Dieu, et ne demandant le don d'oraison que pour apprendre à l'honorer et à l'aimer parfaitement

Tout le plus grand effort de l'âme doit être de ne point entreprendre la vie d'oraison avec un esprit de mercenaire, cherchant sa consolation dans les misères de cette vie; mais voulant vivre en grande fidélité, suivant la lumière présente, se maintenir dans la résolution de ne participer à la jouissance d'aucune chose créée, lors même que les aridités seraient continues, gardant toujours la pureté de son cœur, s'exerçant aux bonnes œuvres, sans attendre qu'elle soit prévenue de grâce forte, ou de mouvement intérieur qui l'assure, opérant ce qu'elle peut, appuyée sur la seule foi, et servant son Dieu en esprit et vérité.

Il faut entrer en l'exercice de l'oraison avec grande foi et humilité, retenue, simplicité, contrition, résignation, affection et attention; ne se fiant point, pour la nourriture de son âme, en l'opération de l'entendement, qui, quelque bonne, vraie et forte qu'elle soit, étant toute seule, enfle et dessèche l'esprit; c'est pourquoi elle a besoin de grands correctifs. Mais il faut se présenter devant Dieu, pour se donner à lui par de vrais actes du cœur, pour suivre sa volonté, pour exalter sa grandeur, chanter ses louanges, implorer sa miséricorde, et ne se mettre en peine du discours qu'autant qu'il est nécessaire pour produire tels actes. Et il ne faut pas croire avoir fait une bonne oraison,

lorsqu'on a trouvé plusieurs sens et raisons, ou inventions ; mais quand on en sort confus de sa misère, animé contre soi-même, ardent aux intérêts de Dieu, tranquille en l'esprit, recolligé en son intérieur, et résigné au divin vouloir : car l'oraison se fait plutôt par onction que par spéculation.

D. *Quel temps est-il convenable de donner à l'oraison, pour faire progrès en cet admirable exercice ?*

R. Il faut y donner autant de temps que l'on peut, suivant ce que dit Notre-Seigneur : *Vigilate, omni tempore orantes* (1). En quoi il faut avoir égard à l'état et condition d'un chacun ; c'est-à-dire que tout le loisir qui reste à une âme, après les œuvres par lesquelles elle rend service ou obéissance à Dieu comme auteur de la nature et de la grâce, doit être employé à traiter avec lui, autrement on n'avance que fort peu. Et il ne suffit pas de se tenir ordinairement en la présence de Dieu parmi les occupations, d'élever à lui souvent la pensée ; mais il faut prendre un temps notable, destiné à cela, autant que les forces et la santé le permettent. Il est bon, de temps en temps, de passer plusieurs heures, et même de destiner certain nombre de jours vides de toute autre occupation, pour se mettre

(1) Luc **xxi**.

en oraison, tout le temps que l'esprit sera disposé et le corps obéissant à ce dessein : par ce moyen il se fait une impression forte de Dieu en l'âme, et le divin Esprit en prend possession, en sorte qu'elle se sanctifie et se divinise insensiblement.

D. Quelle préparation faut-il apporter à l'oraison ?

R. Il y en a de deux sortes ; l'une est prochaine, et l'autre éloignée ; mais la plus importante est la préparation éloignée, sans laquelle l'autre sert de fort peu. Elle consiste généralement dans une vie sainte et innocente. Et pour spécifier davantage ce qui rend l'esprit plus disposé pour l'oraison, nous pouvons dire que ce sont deux choses : la première, se garder de curiosité et évagation des sens et puissances de l'âme, les vidant de toutes choses inutiles, et éloignant de soi toute connaissance frivole et vaine. La seconde, de se conserver en grande liberté d'esprit, sans admettre aucune affection à chose quelconque, et sans former de dessein hors les choses nécessaires, ou tout à fait raisonnables. Sans la première de ces deux conditions, notre âme se remplit d'une diversité quasi infinie de formes et d'imaginations de choses éloignées de Dieu, et qui, par le tumulte qu'elles causent dans la fantaisie, troublent la paix et la récollection du cœur, laquelle est entièrement néces-

saire pour ouïr la voix de Dieu ; et sans la seconde elle est tout à fait captive des objets où elle s'applique, qui, comme des tyrans, ne lui laissent pas un quart d'heure pour les pensées libres, ni pour les occupations importantes, mais sans cesse lui reviennent et la tirent hors de son secret : tellement que la pauvre âme, ainsi esclave de ses affections, au lieu de s'élever à Dieu, ne fait que tourner autour de son piège, et ne peut songer à autre chose, qu'à ce que son maître lui permet, c'est à dire l'objet de son amour. Pour cela Notre-Seigneur a dit, qu'on ne pouvait servir deux maîtres ; car, pour servir Dieu en esprit et vérité dans l'oraison, il faut être libre de tout autre seigneur, lequel, durant qu'on fait service à Dieu, puisse venir interrompre l'action et demander pour soi ce qui lui est dû. Cet inconvénient arrive toujours, si l'on ne se résout à servir un seul maître, et si l'on ne se fait quitte de cette captivité.

On peut encore réduire à deux autres points la préparation éloignée. Ces deux points touchent deux ressorts de notre âme fort importants, et qui peuvent en quelque façon revenir aux deux autres. Le premier est de se garder de s'appliquer fortement à quoi que ce soit, mais procéder en toutes ses actions sans presser son intérieur ; car telle occupation véhémence met et laisse

une impression de distraction et d'aridité, et d'ordinaire il se forme aux personnes actives une obscurité dans l'âme, qui émousse la pointe du divin Esprit. La seconde est de se garder de multiplicité ou connaissances distinctes et particulières des choses, autant qu'il est possible dans le cours et usage de la vie. Par exemple, quand on converse avec des personnes, ne s'arrêter qu'aux raisons générales de leur état chrétien, qu'elles sont l'image de Dieu, et sans considérer leur humeur, l'âge, sexe, et autres choses semblables, porter une pensée élevée, autant qu'il se peut, aux objets généraux et universels, ne discernant pas beaucoup les conditions et circonstances menues et individuelles des choses ; ainsi touchant et appréhendant seulement les notions confuses : d'autant que telles distinctes notions charrient force fatras d'images et fantômes, et causent un abaissement, lassitude, langueur et impureté dans l'esprit, qui préjudicie à la vigueur qui lui est nécessaire, et à la simplicité qu'il doit apporter à la conversation divine ; ce qui n'empêche pas pourtant que chacun, suivant sa condition et son obligation, ne se puisse appliquer à ce qui est de son devoir, comme est le soin de sa famille et l'étude de s'en bien acquitter, conservant toujours la liberté de son cœur.

L'âme ne doit pas, en cette occasion, se tra-

vailler beaucoup pour chasser telles images, mais seulement aller au service de Dieu avec une intention droite, s'appliquant aux bons objets et saintes œuvres, d'autant que sans prendre la peine de combattre ces fantômes, ce qui est un travail insupportable, peu à peu telles images se retirent, et les autres sont substituées en leur place ; en sorte qu'il suffit de mener une vie fervente, pour nettoyer son esprit des vaines fantaisies, s'en détournant suavement, plutôt que par force.

D. *En quoi consiste la préparation prochaine ?*

R. L'âme qui pratique les choses que nous venons de dire, n'a pas besoin d'autre préparation prochaine, elle est ordinairement disposée pour l'oraison en quelque temps que ce soit, n'ayant besoin que de fournir sa mémoire de la matière qu'elle voudra méditer, le recueillement étant déjà formé en elle, par l'étude dont nous avons parlé.

§ I.

AVIS TOUCHANT L'ORAISON

D. *N'avez-vous pas quelque avis à donner touchant l'oraison ?*

R. Oui, il y en a un très important ; c'est que l'oraison étant la nourriture ordinaire de

l'âme, et le plus fréquent exercice auquel elle se doive adonner, il est d'une grande conséquence qu'elle lui soit rendue si facile et si agréable, que non seulement il ne soit pas besoin de s'y contraindre, mais que l'on y sente un certain attrait et suavité continuelle, et, si faire se pouvait, il faudrait que cette occupation nous devînt si familière, que pas une autre de notre vie ne le fût davantage. Quand il en arrive autrement, il est mal aisé qu'elle soit agréable, et que l'esprit y persévère, et la continue autant qu'il faut pour arriver à la perfection du pur amour de Dieu. Or, pour faire en sorte qu'elle soit douce et facile, il faut bien prendre garde à la manière que l'on tient en la faisant, et bien aviser à ne prendre un train si pénible et si fâcheux, qu'à la fin on soit réduit ou à tomber en des angoisses d'esprit étranges, ou à quitter le métier, comme intolérable : ce qui arrive néanmoins à plusieurs, faute d'être prémunis de l'avis que nous voulons donner en ce lieu.

Cet avis est de procéder avec Dieu d'une manière fort libre et filiale, autant que la révérence que l'on doit à sa majesté le peut permettre. On voit beaucoup d'âmes qui, pour vouloir trop bien faire, ou pour avoir mauvaise conduite, se captivent et gênent tellement en cet exercice, qu'il n'y a rien au monde de si laborieux que leur oraison, et s'exposent à des

tentations très périlleuses et, croyant bien faire, mettent un continuel empêchement à l'opération divine : c'est qu'étant instruites au commencement suivant la forme ordinaire à prendre des points, et à méditer, elles se limitent tellement dans leur sujet, qu'elles n'osent s'en départir ; mais sont comme des animaux attachés à un pieu, qui ne peuvent aller que jusqu'où leur corde se peut étendre, et qui après ne font que tourner avec ennui. Ainsi ces personnes se lient à certains nombres de points, avec telle attache que c'est pitié de les voir.

De cette captivité leur arrivent plusieurs désordres. Premièrement une distraction notable, provenant du soin de remplir tout le temps de leur oraison en la considération de leurs points, et de la crainte que la matière ne leur manque, n'osant sortir si tôt de ce point, de peur qu'il n'y ait trop de temps pour les autres : elles comptent les quarts d'heure, pour les proportionner avec leur matière, et font mille autres considérations sur leur état, qui les rendent fort distraites. Secondement, une inquiétude continuelle, et affliction d'esprit travaillé de l'aridité qui les assaille, quand elles ne trouvent point de goût à la chose qu'elles se sont proposée, et que leur cause l'attache qu'elles ont à leur point, hors duquel elles n'oseraient entreprendre de sortir : inquiétude qui va tou-

jours croissant, parce qu'elles voient que leur oraison revient tous les jours, et longtemps à l'avance appréhendent de s'y mettre, redoutant ce travail et effort pénible, qui consiste à se pousser et exciter à une chose de laquelle on est entièrement dégoûté ; elles tournoient ce point, et le promènent par la bouche, sans y trouver de suc ; elles le regardent de tous les visages qu'il peut avoir, et n'osent cependant passer outre, craignant d'avoir abandonné la matière trop tôt, et s'amusant même volontiers aux préludes, pour ne pas venir si tôt à ces points, dont elles prévoient l'aridité. Cela leur fait une merveilleuse peine : et de là vient que l'oraison, qui devrait être le soulagement de leur âme et la réfection du cœur, est plutôt le tourment qui les afflige, la faim qui les vide et la soif qui les dessèche.

Or, le remède à tout ce mal, n'est autre que de mettre, ainsi que nous avons dit, ces âmes au large, et les élever dans l'amplitude de l'esprit, tellement que quand elles sont un peu habituées aux choses de Dieu, et que Notre-Seigneur les attire par quelques attrait de douceur, on leur permette de se mettre à l'oraison, sans se limiter par trop à leurs points préparés, leur laissant la facilité de suivre le goût spirituel quand il se présentera, selon l'avis qu'en donne saint Ignace au livre des

Exercices, et leur donnant liberté, selon que le Père du Pont l'enseigne en l'Introduction à l'Oraison, chapitre x, d'avoir certaines matières convenables au goût de l'âme, soit de la vie de Notre-Seigneur, soit de quelque autre bon sujet, où elle se puisse réfugier comme à un port. Et, de fait, il est certain que quand la communication avec Dieu vient à arriver jusqu'à la familiarité, alors elle est la plus parfaite; et la familiarité exclut toute sorte de contrainte, et donne liberté à un ami de se communiquer à son ami sans art et sans méthode. Il suffit que dans leur conversation l'amitié et la familiarité s'augmentent. Et comme le plus grand fruit que l'on puisse remporter de l'entretien d'un homme que l'on aime, est d'en revenir l'esprit satisfait et désireux de le rejoindre, de même le vrai fruit de la conversation divine n'est pas seulement d'avoir eu telle ou telle considération, mais d'en revenir avec lumière, joie, goût de Dieu, et propos de le servir. Celui-là ne serait pas familier avec un homme, qui, l'allant voir, préparerait trois points à lui proposer, sans en oser sortir; et même ce lui serait une continuelle géhenne de se tenir renfermé dans ce discours prémédité. Mais la familiarité veut qu'après avoir représenté votre affaire, si vous en avez, vous traitiez en propos libres et affectueux, suivant l'ouverture que vous en donne la bonté

de celui avec qui vous traitez. Ce n'est pas que, nous condamnions les préceptes et les méthodes qui sont très utiles aux âmes pour les former et styler aux saints exercices ; mais nous désirons . . . seulement ôter la contrainte que se donnent celles qui s'y attachent, lors même que le Saint-Esprit, les attirant par sa grâce à une plus grande liberté, semble les mettre au large : ce qui se fait quand il les attire à un doux repos, qui est le vrai fruit de l'esprit de piété, qui fait souvent cesser l'action propre de l'âme, pour y introduire celle de Dieu ; alors il faut que l'âme, suivant cette liberté que l'Esprit divin lui donne, entre en sa familiarité, que tous les saints nous recommandent. Et le grand saint Ignace, en plusieurs endroits de ses *Constitutions*, enjoint aux siens de se rendre familiers à Dieu en leurs exercices spirituels. Or, quel moyen d'être familier avec Dieu, si l'on n'est résolu de l'écouter que sur un sujet, et si on ne va en sa présence avec toute facilité et liberté ? Cette manière de procéder apporte deux grands biens qu'il faut peser. Le premier, c'est qu'elle rend l'oraison douce et agréable, ce qui est une très excellente invention pour rendre aisé ce qui nous est si nécessaire, car il importe extrêmement que les âmes s'approchent de Dieu sans frayeur et sans alarmes, puisqu'elles le doivent faire si souvent ; et que, moralement, une chose violente et pénible ne

peut durer, et il arrive qu'avec le temps on abandonne le chemin de l'oraison, l'ayant éprouvée si difficile. Nos besoins sont si grands, et la nécessité de recourir à Dieu si pressante, qu'il faut nous en rendre l'abord non seulement aisé, mais encore, si faire se peut, délicieux. Sitôt donc qu'une âme, par quelque exercice de méditation, s'est remplie des idées divines, et que Dieu l'attire à cette méditation, dont nous avons parlé, il la faut mettre en une entière étendue d'esprit et liberté de parler à Dieu selon le mouvement de son cœur, et passer d'un sujet à un autre, non par légèreté et instabilité, mais par élançement d'amour. Le second bien que cette manière apporte, est que l'âme s'avance bientôt, et en peu de temps acquiert le don d'oraison, parce que cette procédure la rend souple aux mouvements divins, et instruite du Saint-Esprit, qui ne trouvant rien de déterminé dans une grande volonté de contenter Dieu et s'entretenir avec lui, souffle où il lui plaît, et touche où bon lui semble. Il faut seulement prendre garde que les pensées qui entrent en l'âme, entretiennent le goût de Dieu et l'union de la volonté avec lui : pourvu qu'elles aient cet effet, il importe fort peu quelles qu'elles soient. Ainsi qu'un joueur de luth tient son instrument en bon accord quoiqu'il fredonne avec grande diversité, pourvu que la grosse corde qui

fait le fond et la basse de sa chanson demeure en même ton ; de même, pourvu que l'union du cœur demeure, on peut toucher toute sorte de cordes dans l'oraison, si elle est accordante à ce ton principal et fondamental. Cette variété pourtant de pensées doit venir plutôt de l'Esprit de Dieu que du choix de la créature, qui de son propre poids doit aller plutôt au sujet proposé qu'à tout autre.

Quant à ce qui regarde les distractions, ce qui est le plus à craindre en cette manière, l'âme ne s'en doit point empresser, mais s'y comporter paisiblement. 1° Elle ne doit tenir pour distraction aucune bonne pensée, qui aide à entretenir son cœur en dévotion et union à Dieu. 2° Quant à celles qui sont profanes et vaines, elle doit à Dieu cette fidélité, de ne les admettre point volontairement tant soit peu, crainte d'irrévérence et d'inutilité dans un temps si précieux, et devant une si grande majesté que celle de Dieu. 3° Quand elle s'en trouve surprise, elle ne doit pas par réflexion et déplaisir s'y amuser, mais au plutôt se tourner vers Dieu, comme si rien n'était arrivé ; et il ne se faut pas roidir contre, parce qu'il n'est pas en notre pouvoir de suspendre notre esprit, d'arrêter l'imagination et les inepties de notre cœur.

§ II

DE LA CONTEMPLATION

D. *N'auriez-vous point quelque chose à nous dire touchant la Contemplation ?*

R. Ce qu'on en peut dire en peu de mots, c'est que la contemplation est une opération par laquelle l'âme regarde l'universelle vérité. Le propre de cette opération est d'être fort simple, fort peu distincte, mais qui repose avec paix en quelque chose qui est beaucoup plus inconnue et cachée, que découverte et connue. Plus elle est haute, plus elle est confuse ; et quand même par des notions surnaturelles l'âme connaît des choses distinctes et clairement manifestées, il y reste quelque chose d'inconnu et de caché, dont elle fait plus de cas, et qui est le meilleur objet de ce qui la touche. C'est un objet qui termine la vue de l'esprit, non comme les corps illuminés terminent l'action de nos yeux, mais comme ce que connaît celui qui regarde en l'air, et se porte vers la lumière en elle-même. L'ignorance de ceci, et le peu de connaissance qu'on a de la vraie contemplation, cause un grand mal aux hommes, qui ne prisent d'ordinaire que ce qu'ils possèdent distinctement, et quide leur nature sensible sont portés aux

choses particulières et limitées : de façon que quand Dieu les attire à cette opération sublime et regard universel, ils ne le prennent pas comme il faut, et en sortent pour chercher quelque chose déterminée. Cependant il est certain que la vraie science de l'esprit et la lumière d'en haut se puisent par cette voie, et par ce moyen l'âme s'enrichit des dons de la sagesse divine. C'est cette tant vantée ignorance très sage, recommandée par les mystiques, appelée ignorance, parce que, ne se terminant à rien de particulier, dont l'entendement demeure instruit, il semble que l'homme n'y apprend rien : c'est néanmoins une grande sagesse ; car l'esprit élevé à une haute notion de la vérité éternelle, en revient avec de merveilleux goûts, et des impressions de grand prix et profit, qui ne se connaissent pas tant en elles-mêmes, que dans leurs effets : d'autant qu'un homme accoutumé à cette opération est fécond en lumières, et en vertus, même pratiques ; et il ne saurait dire par où, ni comment elles lui sont communiquées. C'est donc en cela, c'est-à-dire en cette opération très simple, très confuse et distincte, que consiste la contemplation, et non dans la multitude des raisons et notions dont l'entendement se remplit : et jusqu'à tant qu'une âme soit parvenue à cet état, elle n'est jamais bien humiliée devant Dieu, ni illuminée en la vie

spirituelle. C'est pourquoi, dès qu'une personne est exercée en saintes méditations et lectures, et qu'elle a acquis une suffisante instruction dans les choses de Dieu, elle devrait se disposer à cette heureuse contemplation, laquelle à la vérité ne se peut enseigner par préceptes, ni acquérir par art, mais pourtant peut être rencontrée assez facilement par ceux qui savent ôter les empêchements qui sont en grand nombre dès son entrée ; entre lesquels est celui de s'attacher fort au discours, et prendre une grande confiance en sa méditation et travail de l'entendement.

D. Que fera donc une âme qui veut jouir de ce trésor ?

R. Après qu'elle aura senti les attraites de Dieu la conviant à chercher ce bien, elle mettra toute son étude à accoiser les mouvements turbulents et impétueux de son cœur ; elle s'efforcera de détourner de soi toutes choses qui l'embrouillent et inquiètent ; elle modèrera ses désirs et les activités de son naturel, se rendant modeste, tranquille, déflante de son opération et méprisant ses propres industries ; elle tâchera même, au temps de l'oraison, de se tenir en la présence divine avec un simple regard, respectueux et amoureux envers cette divine présence, modérant l'effort de son entendement actif, se mettant peu en peine de ses raisonnements, et tâchant

d'entrer par un amour pacifique dans les choses divines, pourvu qu'elle puisse posséder ce paisible et amoureux regard vers Dieu; elle ne se souciera d'autre chose, en jouissant aussi longtemps qu'il lui sera possible; car elle ne trouvera rien de meilleur, quand même elle ne tirerait autre fruit de son oraison, que de tranquilliser son cœur, ce sera bien assez; persévérant ainsi, Notre-Seigneur l'introduira avec le temps en cette douce contemplation, qui est la cave de ses vins; cave obscure à cause de l'universalité et indistinction de l'objet, qui est cette nuée où Moïse fut introduit, qui est appelée par saint Denys *divina caligo*: ce n'est pas qu'elle n'ait grande lumière, car par là on entre dans les secrets de Dieu; mais c'est qu'on ne l'aperçoit pas, et l'œil de la raison demeure ébloui à cause de l'éclat qui le remplit et l'occupe. Par cette procédure l'âme atteint à la perfection évangélique, non seulement par suite des bons mouvements qui sont donnés, mais comme formellement dans le même acte de contemplation: car l'homme occupé de Dieu en cette manière, renonce par une vraie abnégation à ses opérations propres, les plus sublimes qui soient dans son entendement; en cet état son âme étant noyée et absorbée dans cet obscur abîme de la vérité universelle, elle ne sait où se prendre, et ne se satisfait en nul objet qui puisse naturelle-

ment lui plaire ; elle s'élance en Dieu, et par une dévote volonté se plonge elle ne sait où, car elle ne voit rien de particulier où elle s'arrête, ni ne reçoit le goût d'aucune chose distincte, soit sensible, soit spirituelle, soit naturelle, soit surnaturelle. Ainsi sevrée de tout appas, conduite par la seule foi, elle se précipite dans la Vérité incréée, où elle demeure confondue et perdue ; puis de cette manière de prier suit en la pratique la parfaite abnégation de soi en toutes choses, grandes et petites ; vu que l'âme apprise à se séparer de toutes choses distinctes et particulières en l'oraison, ne s'attache plus à aucune, ne distingue plus les conditions des objets créés, pour en avoir sentiment ; elle n'est touchée ni de la douceur, ni de l'amertume ; le haut et le bas lui, sont tout un ; elle ne tend qu'à la Vérité qu'elle connaît, et en la façon qu'elle la connaît, c'est-à-dire universelle, dépouillée de ces qualités individuelles, ce qui la maintient en une parfaite pureté et lui donne une éminente sagesse pour discerner de toutes choses, n'étant imbue du goût d'aucune, d'autant que sa pratique est de se dépouiller et de se dessaisir sans cesse de tout ce qu'il y a d'individuel, de limité et de particulier, et se porter à ce qui est innomable et impénétrable. Elle sacrifie au Dieu inconnu, qui est plus grand que le Dieu connu ; car, ce

qu'on connaît de Dieu n'est rien au prix de ce qu'on ne connaît pas ; et ainsi l'esprit, par la contemplation et par l'action, cherche ce qui est par-dessus sa portée, et se perd dans un admirable chaos.

CHAPITRE III

DE LA VIE INTÉRIEURE, ET DE LA FAMILIARITÉ
AVEC JÉSUS-CHRIST.

D. *Qu'est-ce que la vie intérieure ?*

R. C'est une vie fondée en foi, conduite par la grâce, occupant l'homme aux objets de piété et de sainteté.

D. *Pourquoi l'appellez-vous intérieure ?*

R. Parce qu'elle tient l'homme entièrement occupé au dedans de soi-même.

D. *En quoi consiste cette vie intérieure ?*

R. En trois choses : au recueillement, au renoncement, à s'employer aux saints exercices.

D. *En quoi consiste la vie intérieure de recueillement ?*

R. En trois choses. 1° A fermer la porte aux objets extérieurs, et à ce qui peut tirer l'homme de son intérieur pour l'appliquer vainement aux choses basses. 2° A une attention d'esprit à la présence de Dieu. 3° A avoir quelque emploi utile au dedans en choses saintes.

D. *En quoi consiste le renoncement de soi-même ?*

R. Aussi en l'abnégation de trois sortes de choses

dans lesquelles l'esprit humain se peut rechercher. 1° Aux choses temporelles, qui contentent les sens et la nature. 2° Dans les choses de l'esprit, dans lesquelles il se satisfait, comme l'honneur, la science, etc. 3° Dans les choses spirituelles et vertueuses, dans lesquelles encore souvent l'homme se peut rechercher soi-même ; et le propre de la vie intérieure est de rendre l'homme libre d'attache en toutes ces choses.

D. En quoi consiste l'emploi des choses saintes, et l'occupation de l'âme en tels objets ?

R. A avoir une continuelle occupation en des pensées qui l'entretiennent saintement, l'appliquant principalement vers Notre-Seigneur Jésus-Christ, et lui donnant familiarité avec lui.

D. Comment se contracte cette familiarité ?

R. En remplissant la mémoire et le cœur, de sa vie, de ses actions, et des choses qui le concernent. Or, on peut diviser sa vie en trois parties. 1° En sa venue au monde. 2° En sa demeure au monde. 3° En sa sortie du monde.

D. Comment faut-il s'occuper sur les choses qui concernent sa venue au monde ?

R. En considérant trois choses : son Incarnation, sa naissance, son enfance.

D. Comment faut-il méditer sa demeure au monde ?

R. En considérant aussi trois autres choses,

qui sont : sa conversation, sa prédication, ses travaux et miracles.

D. Comment faut-il entretenir son esprit en la méditation de sa sortie du monde ?

R. Considérant aussi attentivement trois choses : sa passion, sa résurrection, son ascension. L'âme vraiment intérieure occupe son cœur en toutes ces choses, qui appartiennent à l'amour et connaissance de Notre-Seigneur : et ce sont ces trois points que nous devons maintenant connaître en détail.

§ I.

DE LA VENUE DE JÉSUS-CHRIST AU MONDE.

D. Dites-nous donc quelque chose touchant sa venue au monde ?

R. La venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ au monde consiste en tout ce qui le regarde depuis la conception de saint Jean jusqu'à ce qu'il se retira à Nazareth au retour d'Égypte : sur quoi il faut considérer l'ordre de son avènement. Les préparatifs sont : 1° Les grâces conférées à saint Joseph, pour être Époux de la sainte Vierge. 2° La naissance et élévation de la même Vierge à une éminente sainteté. 3° Le mariage des deux, duquel devait sortir un Homme-Dieu, quoique le Saint-Esprit, pour

conserver la virginité de ces deux chastes Époux, tînt la place de saint Joseph en la génération de Jésus, lui laissant le droit de Père, suppléant à ce qui ne pouvait être sans déshonorer un mariage angélique comme le sien : voilà pour l'un des préparatifs.

Un autre fut l'élection d'un précurseur, qui fut comme l'aube de ce Soleil naissant, et qui, pour cette seule qualité, fut fait le plus grand d'entre les enfants des hommes, miraculeux en sa naissance et en sa vie, duquel il y a à remarquer :

1° Qu'il naquit de parents saints et âgés ; ce qui rend sa conception très remarquable. 2° Que la nouvelle de sa naissance, son nom et ses grandeurs furent annoncés du Ciel par un ange dans le plus saint lieu de l'univers qui était le Temple de Dieu. 3° Ayant été rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère, sa naissance fut accompagnée de miracles, donnant la parole à son père muet.

Or, sa fonction de précurseur a été si exacte, que sa conception a un peu précédé celle de Jésus ; sa naissance, la naissance de Jésus ; sa prédication, la prédication de Jésus ; son baptême, le baptême de Jésus ; sa mort, la mort de Jésus : et la sainteté de ce grand homme a été un merveilleux ornement de l'Incarnation du Verbe et de la Rédemption des hommes. Comme donc

il fut conçu, Dieu fit succéder la conception de son Fils, et la rendit grande et signalée en trois choses :

En l'ambassade de l'un des plus grands de ses ministres vers la Vierge, qui fut l'ange Gabriel. En ce que son Fils fut engendré par une voie extraordinaire, une fille demeurant vierge et mère tout ensemble. En ce que cette conception se fit par l'opération du divin Esprit, concourant surnaturellement avec la Vierge, afin de rendre la personne de la Mère et l'Humanité du Fils alliées à la Divinité, et faire cet ouvrage plus auguste. Cette génération inénarrable ainsi accomplie, voilà que ce nouvel homme commence à opérer, avant même de sortir des entrailles de sa mère. 1° Sur sa Mère, la remplissant continuellement de grâces et de lumières très hautes. 2° Sur son précurseur, le faisant tressaillir au ventre de sa mère. 3° Sur Élisabeth, qui, aux approches de la Vierge, se trouva saisie du Saint-Esprit. 4° Sur Zacharie même, qui en faveur de ce divin Enfant, duquel saint Jean était le précurseur, fut rempli du Saint-Esprit, et prophétisa en termes très relevés du mystère de l'Incarnation. Où il faut remarquer que les opérations de Jésus durant ce temps sont conformes à son état, lequel était caché et secret ; ainsi les opérations sont intérieures dans ces grandes âmes. A ces choses succéda la plus

remarquable partie de son avènement, qui fut sa naissance, accompagnée ou suivie de bien près de grands honneurs, procédant tant du côté du Père Éternel que du côté des anges et des hommes. Le Père créa une étoile dans le ciel ; les anges chantèrent ses louanges dans l'air ; et les hommes le vinrent adorer, tant les pauvres que les riches, c'est à savoir les pasteurs et les mages. Et il faut observer que Jésus-Christ en cet avènement fut loué par les anges trois fois. 1° Avant qu'il fût conçu, par l'ange Gabriel. 2° Avant qu'il fût né, par le même à saint Joseph, l'appelant Sauveur du peuple. 3° Après qu'il fut né, aux pasteurs par une troupe d'anges, dont l'un le nomma encore Sauveur. Pour couronnement, Dieu voulut que le jour de la Présentation au Temple il fût encore loué par deux personnes âgées, qui semblaient n'attendre pour mourir que de lui avoir rendu cet office, pour finir la gloire de sa venue au monde. Après quoi il entra dans une vie cachée et inconnue à la terre, jusqu'à un certain temps qu'il commença derechef à paraître. Voilà donc les grandeurs de son avènement, qui consistent dans la glorieuse naissance de son précurseur, dans les louanges que les anges lui donnèrent, dans l'apparition de l'étoile, en l'adoration des mages, et dans les éloges qu'il reçut de saint Siméon et d'Anne la prophétesse.

D'une autre part ses abaissements, humiliations et souffrances consistent : 1° En l'humble mariage de sa Mère avec un artisan. 2° En l'affliction de saint Joseph sur le soupçon de sa génération. 3° Dans les accidents et incommodités de sa naissance arrivée de nuit, en un temps froid, dans une étable, faute de retraite. 4° En la douleur et opprobre de la circoncision. 5° Au funeste accident du massacre des innocents. 6° En son bannissement en Égypte, accompagné de mille incommodités, et causé par la persécution faite à sa vie. J'avais omis incontinent après sa naissance, le séjour de neuf mois au sein maternel, qui fut pour lui une grande captivité, et la purification de sa Mère. Les moments les plus considérables de cet avènement sont : 1° Celui de son Incarnation. 2° Celui de sa naissance. 3° Celui auquel il reçut l'imposition du Nom de Jésus. 4° Celui de l'oblation qu'il fit au Temple à son Père, pour exécuter ses volontés, qui contiennent les quatre principaux mystères. Cet avènement a été célébré et exalté par trois cantiques merveilleux : le *Magnificat*, le *Benedictus Dominus Israël*, et le *Nunc dimittis*.

§ 2.

LA DEMEURE DE JÉSUS-CHRIST AU MONDE

D. Parlez-nous maintenant du second point, qui est sa demeure au monde ?

R. Le séjour de Notre-Seigneur Jésus-Christ au monde consiste en tout ce qui se passa depuis sa retraite en la ville de Nazareth, jusqu'à la veille de sa mort, temps pendant lequel nous remarquons particulièrement ces choses. 1° Une longue et grande retraite dans Nazareth, vivant en sujétion, et cachant sa gloire sous une profession mécanique. 2° Une vie publique très glorieuse, et la plus illustre qui ait jamais été au monde, éclatante en miracles, prodigieuse en doctrine, merveilleuse en puissance de paroles, en sainteté de vie, et odeur de vertu nonpareille. 3° De grands travaux, contradictions et opprobres, causés par les envieux et ennemis de sa gloire.

Dans sa Vie cachée nous pouvons peser trois choses. Sa continuelle contemplation jointe au silence et à la solitude, n'étant connu que de deux personnes, et vaquant à prier pour les hommes. Sa sujétion et dépendance de Marie et de Joseph. Son emploi bas et pénible au métier de charpentier.

Dans sa Vie publique et glorieuse nous pouvons contempler : 1° Ses actions miraculeuses, qui sont infinies en nombre et en espace. 2° Les honneurs qui lui ont été rendus par les hommes, par les anges, et par son Père. Les honneurs des hommes consistent en la grande vogue qu'il a eue, étant suivi de troupes innombrables ; aux louanges et applaudissements qu'il reçoit ; en l'autorité qu'il avait sur les peuples, eux sortant du Temple quand il les chassait, sans oser résister, quoiqu'ils fussent en grand nombre ; le voulant faire roi, se pressant pour le voir, montant sur les arbres, ne lui donnant pas le loisir de manger, et se prosternant à genoux devant lui. L'honneur que les anges lui ont rendu parut quand ils le servaient après sa tentation, et quand les diables fuyaient de sa présence, et étaient contraints de l'appeler le Saint de Dieu. Le Père Éternel lui a aussi rendu de grands honneurs, faisant trois fois entendre la voix du Ciel à sa recommandation : à son baptême, sur le Thabor, à Jérusalem quand il dit : *Et clarificavi, et iterum clarificabo.* 3° Nous pouvons considérer dans sa Vie publique son éminente doctrine, qui paraît : 1° En la grandeur des choses qu'il dit, en leur sublimité, perfection, et sainteté. 2° En la multitude de ses divers enseignements. 3° En la puissance de les prononcer, qui faisait que le peuple était si

ravi des paroles précieuses qui sortaient de sa bouche, qu'ils accouraient au Temple pour l'ouïr, surpris des merveilles qu'ils entendaient, et que les ennemis mêmes de sa personne disaient que jamais homme ne parla mieux.

Dans cette même Vie publique nous contem-
plons ses principales actions extérieures, comme
son baptême, ses jeûnes, ses voyages, ses prédi-
cations, sa gloire sur le Thabor, ses divers
séjours aux déserts, dans les villes, en Judée,
en Galilée, chez ses amis et familiers, chez les
étrangers, sur les montagnes, sur les eaux, etc.

Pour ce qui touche le troisième point de son
séjour au monde, qui comprend ses souffrances,
il faut considérer ses peines, ses combats et
contradictions avec les méchants, qui consistent :
1° Dans les efforts faits malicieusement pour le
surprendre et le calomnier. 2° Les résistances,
oppositions et disputes dans le Temple touchant
sa mission, sa doctrine, ses actions. 3° En injures
atroces, l'appelant endiablé, fou, ivrogne, et
le voulant lapider, précipiter, enchaîner comme
furieux. 4° Ses peines consistent encore en sa
vie laborieuse, voyageant et se lassant, ayant
soif et faim ; en ses veilles, passant la nuit
dehors, sur les collines, en longues oraisons, et
en sa disette et pauvreté.

§ 3.

DE LA SORTIE DE JÉSUS-CHRIST DU MONDE

D. Qu'avez-vous à dire touchant le troisième point, qui est sa sortie du monde ?

R. La sortie de Notre-Seigneur Jésus-Christ du monde, se prend depuis la veille de sa mort, lorsqu'il prit congé de ses amis, jusqu'au jour qu'il quitta la terre pour aller au Ciel. Cette sortie contient trois nobles parties : 1° Sa douloureuse Mort. 2° Sa glorieuse Résurrection. 3° Sa triomphante Ascension. Et ces trois mystères accomplirent son départ de ce monde.

Sa Mort ou Passion comprend cinq principales parties, en lesquelles elle est divisée. La première contient ce qui se passa dans le Cénacle. La seconde ce qui se passa au Jardin. La troisième ce qui arriva chez les magistrats ecclésiastiques. La quatrième ce que Notre-Seigneur endura chez les magistrats séculiers. La cinquième ce qu'il souffrit depuis sa condamnation jusqu'à sa sépulture.

Dans le Cénacle, trois choses sont principalement considérables : le Lavement des pieds, l'Institution de l'Eucharistie, et l'excellent Entretien qu'il eut avec ses disciples, tellement qu'il fit trois choses prenant congé d'eux : Il s'humilia

devant eux, leur donnant ce dernier exemple de vertu par le lavement des pieds ; Il leur donna pour nourriture, et pour gage de son amour, son propre Corps ; Il leur laissa, pour consolation et instruction, les plus belles paroles qu'il ait jamais dites. Ce qui est notable et admirable en Notre-Seigneur Jésus-Christ durant cette soirée, c'est d'avoir souffert en une action si auguste, si secrète et si amoureuse, la personne intolérable de son traître, l'ayant toujours devant les yeux avec un crève-cœur indicible, comme témoigne saint Jean, disant que pour en parler il se troubla, et protesta qu'un d'entre eux le devait trahir, et supportant avec une bénignité ineffable la vue de ce malheureux, l'admettant à sa table, lui lavant les pieds, essayant même de le gagner, et ne chassant pas loin cette épine piquante ; mais il voulut dès lors commencer à souffrir, et entrer au chemin de sa mort par cette mortification. Deux paroles me semblent particulièrement remarquables, en ce que les Évangélistes ont écrit. La première est celle que dit saint Jean : Que Jésus, sachant que le Père lui a tout mis entre les mains, qu'il est sorti de Dieu, et qu'il s'en retourne à Dieu, se leva de table, quitta ses vêtements, mit de l'eau dans un bassin, et se prit à laver les pieds des disciples et les essuyer d'un linge, voulant dans une action de la plus haute humilité, faire mention

des grandeurs du Fils de Dieu ; comme s'il disait que Notre-Seigneur, dans la vue de sa plus grande gloire, dans la représentation de son pouvoir sur toutes les créatures, nonobstant qu'il connût qu'il était sorti de Dieu comme son Fils, qu'il sût qu'il devait retourner triomphant au ciel pour y régner à jamais, voulut néanmoins s'abaisser jusque-là, que de laver les pieds à des bateliers et pêcheurs. La seconde parole est en saint Luc, chap. XXII, et aussi dans les autres Évangélistes. Notre-Seigneur l'a dite sur la trahison qui lui était faite : *Je trempe la main au même plat que celui qui me doit trahir ; et quant au Fils de l'Homme, il va suivant qu'il est défini ; mais malheur à celui qui le trahira.* Le secret de ces paroles consiste à découvrir comme Notre-Seigneur se laissait aller et conduire à l'ordre que son Père avait prescrit sur lui, comme s'il avait dit : on machine ma mort, et je le sais bien, et je le peux empêcher, j'en sais tout l'appareil et le complot ; cependant je continue mon chemin, sans y avoir égard ; je n'ai devant les yeux que de suivre le dessein de mon Père ; je me laisse aller à sa conduite, j'oublie mon intérêt et ma vie, je marche comme il est défini ; on me trahit, et je fais comme si je n'en savais rien ; arrive ce qui pourra, je suis prédestiné à la Croix ; je n'ordonne point de moi-même, mon destin est

écrit et gravé dans le vouloir de Dieu ; je n'ai rien à voir là-dessus, mais j'ai seulement à obéir. Ainsi devons-nous dire, quoi que les hommes fassent ou entreprennent sur nous : un tel fait ceci ou cela, un tel machine contre moi, ou parle mal de moi ; on me calomnie, on me trahit, on interprète sinistrement mes desseins : n'importe, je marche suivant qu'il est défini, selon que Dieu m'a fait connaître son vouloir, en simplicité et pureté, tout le reste ne m'est rien.

Je veux ajouter une troisième parole notable en saint Jean. C'est qu'après le morceau reçu, Judas, possédé du diable, sortit pour exécuter sa trahison. Aussitôt qu'il fut sorti, Notre-Seigneur, voyant l'affaire faite, et qu'il n'y avait plus de remède à sa mort, puisque ce disciple endurci n'avait pu être amolli, et qu'il allait quérir ses complices, se mit à dire, parlant de sa mort : *Nunc clarificatus est Filius hominis, et Deus clarificatus est in eo*, etc. Voici la détermination prise, il n'y a plus moyen d'échapper la mort, en moins de vingt-quatre heures c'en sera fait, c'est à cette heure que je suis rendu glorieux, puisque je m'en vais mourir ; voici le jour arrivé où Dieu doit être glorifié par moi ; que s'il se glorifie par moi, sans doute que je serai glorifié en lui. Où il faut remarquer que Notre-Seigneur appelle sa mort sa gloire et celle de Dieu son Père. Les autres paroles que dit Notre-Seigneur

sont toutes admirables : les unes s'adressent à ses disciples, les autres à son Père. Celles qu'il dit à ses disciples sont pleines de préceptes et de promesses. Le principal précepte est de s'entr'aimer, la principale promesse est celle de la venue du Saint-Esprit. Celles qui s'adressent à son Père sont des prières pour lui-même et pour les siens : pour lui il demande la gloire qui lui est due et promise ; pour les siens, il demande qu'ils soient parfaitement établis en Dieu et en la charité.

La seconde partie de la Passion consiste en ce qui se passa au Jardin, et contient deux choses. La première, la souffrance extrême qu'il y porta. La seconde, sa capture. Cette souffrance parut extrême par deux preuves : l'une de parole. car le Fils de Dieu dit que son âme était affligée jusqu'à la mort ; l'autre d'effet, par la sueur de sang qui sortit de son corps. Or, dans cette souffrance intérieure et désolation, le Sauveur n'a point d'autre remède que l'oraison et la communication avec Dieu, Il a ses disciples avec soi, mais il s'en éloigne ; ils s'endorment au lieu de le consoler ; il est, dans cette agonie délaissé à Dieu seul, qui le conforte par un Ange ; le Ciel vient au secours de celui que la terre persécute et abandonne. Sa prière a trois conditions : elle est longue, *prolixius orabat* ; elle est répétée, *eundem sermonem dicens*, jusqu'à

trois fois; elle est résignée, *non mea voluntas*. La capture est très affligeante et rigoureuse, parce que deux choses y interviennent, la finesse et la violence; la finesse, par la trahison du chef, qui baise en tuant; la violence, par l'effort des soldats armés. Jésus reçoit de la part des siens deux insignes affronts et sujets de douleur en cette prise: la trahison d'un de ses Apôtres et la fuite des autres; et néanmoins il oppose à cela deux effets de bonté: l'un au traître, l'appelant son ami; l'autre aux fuyards, ayant soin d'eux: car, parlant à ses ennemis, il leur dit: *Sinite hos abire*. Et parce que partout il est éclatant en merveilles, il fait deux miracles en cette rencontre: l'un de puissance, l'autre de bonté; le premier, terrassant ses adversaires par une parole: *Ego sum*; le second, guérissant l'un des meurtriers et lui remettant l'oreille, ce qui est une extrême mansuétude: en l'un il agit en lion, en l'autre il agit en agneau débonnaire, tempérant ainsi toutes ses actions de grandeur et de douceur, de majesté et d'amour.

La troisième partie de la Passion comprend ce qui se passa chez les magistrats ecclésiastiques; deux choses y sont remarquables, sa patience et son courage. Sa patience, à souffrir les maux qu'on lui fit, qui sont fausses accusations, qu'il écouta sans rien dire: injures, l'appelant blasphémateur et coupable de mort; tourments, lui

donnant des soufflets et coups de poing ; outrages, qui furent des crachats et dérisions honteuses, lui voilant la face, et disant, *prophetisa*, etc., lâchetés et infidélités de son principal ami et disciple, qui dans son affliction désavoua de le connaître, et le Seigneur pour toute vengeance ne fit que lui donner une œillade, qui lui apporta sa grâce.

Son courage parut en trois rencontres : 1° Au premier coup qu'il reçut par un officier insolent, qui lui dit en le frappant : *Sic respondes Pontifici* ; reprenant librement celui qui l'outrageait, il repartit généreusement, mais sans aigreur, *Si male locutus sum*, etc. 2° Aux réponses et paroles hardies qu'il tint au prince des prêtres, lui disant : *Quid me interrogas ? interroga eos*, etc. Et encore plus, en ce que, confessant qu'il était Fils de Dieu, il ajouta qu'un jour ils le verraient à la droite de Dieu, venant sur les nuées pour juger le monde. 3° En ce que la demande lui fut faite, s'il était Fils de Dieu, prévoyant bien que ces paroles, *Ego sum*, devaient être le fondement de son procès, et lui devaient coûter la vie, il les dit néanmoins hardiment, pour rendre témoignage à la vérité, et à sa personne l'honneur qui lui était dû : sur quoi il fut dit : *reus est mortis*. Où il faut remarquer que Jésus mourut pour la confession de sa divinité, et du mystère de l'Incarnation. Il y a donc trois parties en

cette troisième : la première, l'accusation faite devant le conseil des prêtres : la deuxième, la condamnation : la troisième, la punition ; *cœperunt quidam conspuere eum, et velare faciem ejus*, etc.

La quatrième partie de la Passion, qui consiste en ce qui arriva chez les magistrats séculiers, Pilate et Hérode, est considérable en plusieurs choses. Elle présente d'abord trois spectacles tragiques, où le Fils de Dieu est l'objet de notre compassion. Le premier, c'est de voir le Fils de Dieu tout-puissant, la sagesse du Père, en présence d'Hérode, moqué de lui et de toute sa cour, traité comme un fou. Le second est de contempler le même Seigneur à la colonne, déchiré de coups de fouets. Le troisième est de le regarder en l'état où il était, quand il fut produit au peuple, et que Pilate dit : *Ecce Homo*, tous criant contre lui : *Tolle, crucifige, sanguis ejus*, etc. Ce sont les points les plus considérables de cette quatrième partie.

Le premier de ces états est honteux, le second douloureux, et le troisième est affreux et tragique. Au premier il est offensé par un roi, au second par un juge, au troisième par une populace. Au premier il est objet de mépris, au second un objet de rigueur, au troisième un objet de haine.

Pour le second chef, nous devons considérer

deux grandes indignités exercées en son endroit. La première est que sa vie soit mise en concurrence avec celle de Barrabas, et que par le jugement et les demandes de tout un peuple qu'il avait tant obligé, il soit comparé à un voleur et meurtrier. La seconde est exercée par le juge, qui, connaissant clairement son innocence, le livra à la mort, aimant mieux assouvir la passion d'une multitude insensée, que sauver la vie à un si grand personnage.

Pour troisième chef, nous pouvons contempler deux choses en cette quatrième partie : ses souffrances et ses paroles. Il a souffert des accusations, des injures, des opprobres et des tourments. Ses accusations sont de trois choses : d'avoir troublé sa nation, d'avoir défendu de payer le tribut, de s'être dit Roi et Fils de Dieu : cela lui fut objecté devant Pilate, qui, le pressant de se justifier, n'en put tirer aucune parole. Il fut aussi accusé de plusieurs crimes devant Hérode, à qui il ne répondit rien. Pour les injures, il fut appelé par les Juifs malfaiteur, et par les soldats, Roi, par dérision. Quant aux opprobres, ils furent étranges : le premier chez Hérode, où il fut honteusement méprisé par lui et par ses soldats ; le second chez Pilate, étant comparé à Barrabas ; le troisième en ce même lieu, par la demande continuelle de sa mort : *tolle, crucifigatur* ; le quatrième, le traitement

que lui fit la cohorte, l'habillant en roi prétendu, et lui faisant mille outrages, par feintes adorations, lui crachant au visage, le frappant d'un roseau, le couronnant d'épines. Ses tourments furent aussi fort grands, et de trois sortes : la flagellation, le couronnement d'épines, les coups que lui donnèrent les soldats sur la tête. Maintenant, pour les paroles, elles sont fort remarquables ; elles sont toutes adressées à Pilate, et marquent une grande générosité et liberté d'esprit. Les plus signalées sont ces trois. La première quand il fut interrogé s'il était roi, et étant pressé de répondre, car autrement il ne parlait point, il dit qu'à la vérité il était roi, mais que sa royauté n'était pas de ce monde, c'est-à-dire qu'elle avait son principe ailleurs, et que son titre venait de plus haut que de la terre : il ne dit pas qu'il n'était pas roi en ce monde, mais qu'il n'avait pas son royaume de ce monde, *non est hinc*. La deuxième parole fut sur la même question, s'il était roi, qui fut répétée par le juge : *Ergo rex es tu ?* A quoi il dit qu'oui, qu'il était roi, puis lui exposa la fin de son Incarnation et de sa venue au monde, qui était pour rendre témoignage à la vérité ; et que c'était la fonction de sa royauté sur la terre, que d'établir les vérités de Dieu dans le monde. C'était faire la leçon à ce juge qui, ayant une autorité souveraine, ne ren-

daît pas honneur à la vérité, ne défendant pas l'innocence reconnue. Il faut remarquer un grand sens en ces termes : *Ego in hoc natus sum, etc., et ad hoc veni in mundum, etc.* Car Jésus semble dire que sa naissance éternelle en Dieu, et sa venue temporelle dans les créatures, se terminent à manifester la vérité ; car naissant par voie d'entendement en l'éternité, il est vérité produite, et manifestée en Dieu, et il vient au monde pour instruire les hommes, et leur faire connaître la première vérité, dont il est le témoin principal. Puis il ajoute que tout homme qui est de vérité écoute sa voix. La troisième parole est quand le juge lui dit : *Mihi non loqueris, nescis quia potestatem habeo, etc.*, il répondit : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* ; faisant ainsi deux choses : 1° Mortifiant l'orgueil de cet homme qui se vantait d'avoir droit sur sa vie. 2° L'instruisant du dessein de Dieu sur la vie de son Fils, et lui enseignant que le pouvoir qu'il avait de le faire mourir venait d'une puissance supérieure, qui était en celui qui lui parlait, qui avait dit : *Potestatem habeo ponendi animam meam, et potestatem habeo iterum sumendi eam.* Jésus étonnait merveilleusement cet homme, et le mettait en peine, autant par ses paroles que par son silence, et lui touchait la conscience par l'un

et par l'autre, tellement qu'agité de divers mouvements, il ne savait à quoi se résoudre ; mais les mauvaises habitudes et les sentiments politiques étouffaient en lui les commencements de la grâce, que les paroles de Jésus opéraient en son âme, et enfin lui firent commettre cette honteuse lâcheté et ce crime énorme, de livrer injustement l'Innocent entre les mains de ses ennemis, le laissant à leur discrétion.

Restent les deux dernières parties de la Passion, qui comprennent depuis sa condamnation, jusqu'à sa sépulture : tout est contenu en trois points : au chemin jusqu'au Calvaire ; en ce qui se passa au Calvaire jusqu'à la mort ; en ce qui arriva après sa mort ; et ces trois parties contiennent trois états du Fils de Dieu. Le premier est laborieux, le second douloureux, et le troisième prodigieux.

Dans le premier trois choses se présentent : Premièrement le travail excessif de Jésus à porter sa croix, tellement qu'on fut contraint de lui donner de l'aide. Secondement, les divers sentiments de deux sortes de personnes, dont les unes sont très joyeuses de sa calamité, comme les Juifs ; les autres pleurent son désastre, comme les femmes pieuses. Troisièmement, les merveilleuses paroles qu'il dit en ce voyage, qui témoignaient une grande générosité d'esprit, et étaient comme des foudres épouvantables, qu'il

lançait sur les auteurs de sa mort. Voyant les cris et les pleurs de ceux qui le suivaient, et nommément des femmes, il se tourna et dit : « Ne pleurez point sur moi, mais sur vous, et sur vos enfants, car le jour effroyable viendra, où celles qui seront stériles seront les plus heureuses ; alors elles diront aux montagnes : tombez sur nous. Car si la justice de Dieu est si âpre sur le bois vert, que sera-ce sur le bois sec ? » Ces paroles n'ont besoin que d'être pesées, pour faire un grand effet. Seulement il faut remarquer que par trois fois le Sauveur en sa Passion a menacé les hommes du dernier jugement, et transféré leurs pensées de son état méprisable et ignominieux à sa venue redoutable et pleine de majesté.

La seconde partie contient ce qui se passa sur le Calvaire où il faut peser ses tourments, ses opprobres, ses paroles. Ses tourments ont été intérieurs et extérieurs. Les intérieurs consistent au délaissement de Dieu son Père ; au souvenir de tous les péchés des hommes, qui lui furent représentés sur la croix au moment de sa mort, comme la cause de cette même mort ; et en la vue de sa Mère, tout abîmée dans la douleur. Les extérieurs consistent, premièrement, au crucifiement, qui contient le clouement des membres à la croix, l'élévation de la croix, et l'état violent qui le tint suspendu l'espace de

trois heures. Deuxièmement, en la soif étrange, de laquelle il donna témoignage par sa plainte, *Sitio*. Troisièmement, en la boisson de fiel et de vinaigre.

Les opprobres ont aussi été étranges. Le premier, *et cum iniquis deputatus est* : son supplice au milieu de deux larrons. Le second, il meurt comme malfaiteur, puni par la justice, d'un châtiment plein d'opprobre. Le troisième, sa nudité à la vue de tant de peuple. Le quatrième, les moqueries et les blasphèmes des passants, des soldats et des compagnons de son supplice, par lesquels on le bravait avec des injures et des défis insolents.

Ses paroles ne furent que sept. La première fut de prier pour ceux qui le tourmentaient ; acte de singulière bénignité. La seconde de promettre le paradis à un larron, qui fut un acte de merveilleuse miséricorde. La troisième, de donner à sa Mère un fils adoptif pour l'assister et la servir, et au disciple favori, la plus digne Mère qui fût au monde : acte d'insigne charité. La quatrième de se plaindre de son délaissement à son Père : marque d'une extrême souffrance. La cinquième, de témoigner sa soif, pour accomplir l'Écriture, qui avait prédit qu'il serait abreuvé de vinaigre : acte d'une insigne patience et désir de souffrir, pour obéir aux desseins de son Père, exprimés dans les Écritures ; **car**

voyant que cela restait à souffrir, et sachant que s'il ne parlait, il passerait sans ce tourment ; pour ne le pas échapper, il crie : *Sitio*. La sixième, de déclarer que tout était consommé ; et ce fut une production de son obéissance, comme une complaisance en l'accomplissement de tout le vouloir de Dieu sur lui, ainsi que s'il eût dit : Dieu soit loué, tout est accompli, suivant le commandement qui m'a été donné ; mes désirs sont remplis : puisque mon obéissance est faite, il ne reste qu'à mourir. La septième de livrer son esprit entre les mains de son Père, qui était finir sa vie comme il l'avait commencée, par une oblation de soi-même à Dieu, avec cette différence, qu'entrant au monde il s'offrit pour la souffrance, et à cette heure il s'offre pour la gloire avec conclusion de souffrance. Et disant cela il expira, qui est mourir faisant oraison à son Père, et parlant avec lui ; et c'est ainsi que les enfants de Dieu doivent sortir du monde, à l'imitation de ce Fils naturel du Père, premier-né entre plusieurs frères.

Pour le troisième point, qui consiste en ce qui se passa après la mort du Sauveur, il est plus honorable et glorieux au Fils de Dieu, qu'ignominieux ; car, quoique de la part des hommes il reçût encore ce déshonneur, d'être frappé au cœur d'une lance, pour rendre ce qui lui restait de sang, il fut pourtant si honoré de

son Père, et par la piété de ses amis en sa sépulture, qu'on peut dire que soudain après son trépas il n'y eut que gloire pour lui : le ciel se couvrit de deuil, les pierres se rompirent, la terre s'ébranla, les tombeaux furent ouverts, le voile du temple se rompit et se déchira, qui sont des prodiges honorant la mort et la croix du Sauveur, et qui sont semblables à ceux qui arriveront dans la destruction générale du monde. Outre cela, la troupe qui assistait à ce spectacle, qui le blasphémait en sa désolation, se repent, frappe sa poitrine, et rend louange à ce Juste, déclaré tel par les merveilles opérées en sa mort. Le centenier qui avait présidé à ses tourments et était le principal exécuter de sa mort, avoue qu'il était innocent, et Fils de Dieu. Les soldats suivent en cette confession, qui semblait réparer l'honneur de celui qui avait été traité comme malfaiteur. De plus, le juge qui l'avait livré à la mort, permet que son corps soit traité honorablement, et que ceux qui l'avaient honoré durant sa vie lui rendent les derniers devoirs, selon la coutume des Juifs. Outre cela, il veut qu'il soit écrit sur sa tête : *Rex Judæorum*, en dépit de ses ennemis. Ainsi le juge, les exécuteurs, et les spectateurs font honneur au Fils de Dieu, et comme amende honorable à sa mémoire. Même le disciple qui l'avait trahi, confesse son péché. Et quoique la mort triomphe

de lui quelques heures, ce n'est que pour rendre sa Résurrection plus merveilleuse et glorieuse, de laquelle, aussi bien que de l'Ascension, je ne dirai pas maintenant beaucoup de choses, remettant le tout à l'occasion qui se présentera de parler de ces mystères.

D. *En attendant dites-nous quelque chose qui puisse servir de méditation et d'entretien à l'âme, pour ces deux mystères de la Résurrection et de l'Ascension.*

R. Il y trois choses considérables, qu'il faut qu'une personne intérieure repasse souvent dans son esprit, lesquelles Notre-Seigneur y a fait paraître, c'est à savoir : sa force, sa douceur et sa gloire. En sa Résurrection, sa force, surmontant la mort dans le tombeau, où elle triomphe des autres, descendant aux enfers pour y exercer sa justice contre les démons, et sa miséricorde et puissance, retirant les âmes captives des anciens pères, et en épouvantant les soldats qui gardaient son sépulcre. Sa grande douceur a paru en consolant premièrement sa sainte Mère, deuxièmement les Apôtres, troisièmement la Madeleine et les autres femmes dévotes, par de fréquentes apparitions. Enfin sa gloire et sa majesté, en la beauté et agilité de son corps, entrant les portes closes dans les chambres où étaient les Apôtres, et menant une vie toute surnaturelle. En son Ascension il a aussi fait

voir sa grande force, s'élevant au ciel par sa puissance ; sa douceur, par la bénédiction et consolation donnée aux siens, par les promesses de son assistance perpétuelle et de l'envoi de son Esprit ; enfin sa majesté et sa gloire, par la pompe de son triomphe, par l'apparition et les paroles des anges, par la déclaration de sa qualité de juge, notifiée aux assistants, par l'accompagnement de plusieurs saints ressuscités, qui, montant au ciel avec lui, furent d'illustres marques de ses victoires.

Par ces choses que nous avons dites de la venue de Notre-Seigneur, de sa demeure et conversation parmi les hommes, et de sa sortie du monde, s'entretient la vie intérieure de l'âme, qui, s'y appliquant assidument, acquiert enfin une continuelle habitude de la présence de Jésus-Christ et d'une intime communication avec lui, qui est la vraie occupation de l'âme dans son intérieur.

D. *Quel fruit est-ce que l'âme tire de telles pensées ?*

R. 1° Un goût perpétuel de Jésus-Christ ; 2° une vue ordinaire de sa vie, de ses actions et de ses bons exemples ; 3° un remède à ses maux et à ses péchés, lequel elle puise dans la contemplation de ses vertus, ne lui restant plus rien pour l'accomplissement de sa vie intérieure, que la pratique de ces mêmes vertus et l'usage de ces saints exercices spirituels, qui forment en nous la vie sainte et parfaite.

CHAPITRE IV

DES VERTUS

D. *Qu'est-ce que la vertu?*

R. C'est une habitude vigoureuse en l'âme, l'inclinant à bien faire.

D. *Combien y a-t-il de sortes de vertus?*

R. Elles sont différentes, selon les objets où l'homme s'applique; mais on peut dire qu'il y en a particulièrement de trois sortes : les unes sont théologiques, savoir : la foi, l'espérance et la charité; les autres morales humaines, ce sont la prudence, la justice, la force, la tempérance; les autres morales chrétiennes, dont la principale est la religion : ses actes regardent le culte divin; les autres sont : humilité, bénignité, patience, charité portant à bien faire à autrui, pauvreté, chasteté, obéissance et autres semblables.

D. *A laquelle spécialement entre toutes faut-il que s'applique une personne spirituelle?*

R. C'est principalement à la bénignité, pour trois raisons. La première est que dans sa pratique se comprennent les actes de plusieurs

autres. La deuxième, parce que l'exercice de cette vertu est un grand ressort dans l'intérieur de l'homme. Et la troisième, que Notre-Seigneur a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, proposant celle-là comme un but particulier à tous ses disciples.

D. *Comment vérifiez-vous cette proposition que vous dites ?*

R. En ce que dans la douceur bien pratiquée, et dans la suavité et bénignité d'esprit, s'enveloppe l'humilité, l'orgueil étant vaincu et atterré par les reparties douces et débonnaires : aussi l'âme ornée de cette vertu est inclinée à faire du bien à tout le monde. Généralement toutes les vertus se nourrissent à la mamelle de la bénignité, prenant force de ses attraits et de sa douceur.

D. *En quoi consiste l'exercice de la foi ?*

R. Principalement à vivre en esprit, sans suivre son sens et son expérience, qui souvent détournent les âmes de la vive foi (dont le juste doit vivre), quand on ne sait pas bien ménager ce que l'on croit avec ce que l'on sent. Outre cela elle consiste à adhérer fermement aux choses révélées, et à conformer ses mœurs et sa vie aux maximes de la même foi, même dans les choses surnaturelles.

D. *En quoi consiste l'exercice de l'espérance ?*

R. La perfection de cette vertu consiste dans une parfaite confiance, abandon et décharge de cœur en la providence de Dieu.

D. *En quoi consiste la charité et l'amour divin ?*

R. En la parfaite conformité à la volonté de Dieu ; à prendre sujet de croître en son amour par la vue de toutes les créatures qui se présentent à nos yeux ; et en un grand soin d'avancer son service et procurer sa gloire en toutes choses.

D. *En quoi consiste l'exercice de la pauvreté religieuse ?*

R. En un dépouillement volontaire de tous les biens de la terre ; en l'usage modéré des choses temporelles, fuyant toute abondance ; et à triompher de joie quand tout manque.

D. *En quoi consiste la chasteté ?*

R. En trois choses : A se tenir exempt de tout plaisir charnel, évitant tous les attrait qui y peuvent induire ; en une exacte garde de ses sens dans la fuite des occasions qui peuvent tant soit peu souiller cette vertu, et à éviter toute délicatesse qui flatte le corps.

D. *En quoi consiste l'obéissance religieuse ?*

R. En trois choses : A exécuter promptement les commandements de son supérieur, comme tenant la place de Dieu ; à faire cela même avec une prompté volonté accompagnée d'allégresse

D. *Comment se pratique la Tempérance ?*

R. Spécialement en trois choses. 1° A ne se rassasier pas tout à fait durant le repas, sortant de table avec appétit. 2° A chaque mets retrancher quelque chose, pour mettre des bornes à sa concupiscence. 3° A ne prendre rien entre les repas sans cause d'infirmité, ou grand travail : cela étant de grande importance pour profiter en esprit.

D. *Quelles conditions sont nécessaires aux vertus pour être véritables ?*

R. Il y en a trois principales : la première qu'elles demandent d'être pures ou saintes ; la deuxième qu'elles soient profondes ; la troisième qu'elles soient solides.

D. *Qu'est-ce à dire saintes ?*

R. C'est-à-dire pratiquées purement, non à la façon des philosophes, mais à celle des chrétiens, c'est à savoir pour plaire à Dieu, et en la vue de Jésus-Christ.

D. *Qu'est-ce à dire profondes ?*

R. Cela veut dire qu'elles ne doivent pas être superficielles, mais enracinées bien avant dans l'intérieur ; non à la façon de quelques personnes qui n'abandonnent et ne mortifient jamais le dedans par une vraie abnégation, mais seulement pratiquent quelques biens sans entamer leurs vices jusques au fond.

D. *Qu'est-ce à dire solides ?*

R. C'est-à-dire qu'elles aient passé par les épreuves convenables, sans quoi on ne s'y peut pas grandement fier. Or nous avons parlé de ces épreuves et de cette solidité au chapitre VI^e de la première partie.

CHAPITRE V

DES SAINTS EXERCICES

D. *Qu'entendez-vous par saints exercices?*

R. C'est un emploi des puissances de l'âme vers les objets de piété, avec ordre et continuation.

D. *Combien y a-t-il de saints exercices?*

R. Ils sont différents, suivant les divers objets où l'âme s'applique. comme envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge, les saints anges, et les saints.

D. *Quel exercice avez-vous envers Notre-Seigneur Jésus-Christ?*

R. C'est de s'appliquer aux choses qui le concernent, exerçant son esprit à les considérer, l'honorant par ce moyen, et imprimant en nous son image et son amour; et ces choses sont particulièrement cinq: ses grandeurs, ses états et mystères, ses actions, sa doctrine, ses souffrances.

D. *Comment se faut-il exercer envers ses grandeurs?*

R. C'est de les considérer souvent, les ayant présentes à l'esprit; et cela doit servir de fondement à toute la dévotion que l'on a envers

Jésus-Christ : car tout le reste de sa vie est relevé par les grandeurs qui sont en lui. Or ses grandeurs sont de deux sortes : les unes sont absolues en lui, les autres relatives envers nous. Les absolues sont qu'il est Dieu et homme : comme Dieu, il est Fils de Dieu vivant, principe, comme il dit dans l'Évangile, Verbe divin, en lui et par lui sont toutes les créatures ; comme homme, il est Fils de la Vierge, très parfait et relevé en tout, plein de grâce et de vérité. Les relatives envers nous sont qu'il est notre Chef, premier-né de toutes créatures, Rédempteur, Réparateur, Source de grâce, Juge des vivants et des morts. Par la considération de ces qualités, il se forme une grande idée en l'âme, et vénération de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le fond de tous les devoirs de piété et des saints exercices qu'on peut former envers lui.

D. Comment faut-il s'exercer envers ses états et mystères ?

R. En les considérant souvent, et les ayant présents à l'âme. Les mystères sont les choses notables faites par lui, ou reçues en lui qui ont donné fondement à quelqu'un de ses états : par exemple, l'Incarnation qui fonde l'état humain ; sa Nativité fondant l'état de son Enfance ; la Circoncision, celui d'appartenance à Dieu ; l'Épiphanie fonde son état de gloire dans le monde ; sa Transfiguration et son Baptême fondent aussi

son état glorieux sur la terre ; ses douleurs, sa Passion et sa Croix fondent son admirable Rédemption ; sa Résurrection fonde sa vie sur-naturelle ; l'Ascension sa gloire à jamais ; sans omettre l'Eucharistie, fondant son état de résidence avec nous. Ces mystères doivent être fort présents à l'esprit, et souvent médités et considérés, pour recevoir l'impression de chacun d'eux, et la grâce qu'ils portent en nous.

D. *Comment faut-il s'exercer envers ses actions saintes ?*

R. En les parcourant, les suivant pas à pas, dans toute la suite de sa vie, s'en remplissant la mémoire et l'affection : on trouvera que de ces actions les unes sont vertueuses, les autres laborieuses, et les autres glorieuses. Les vertueuses sont des exemples de vertu qu'il a donnés, comme d'humilité et de pauvreté, qu'il a fait voir en sa naissance et en tout le cours de sa vie, étant Fils d'un charpentier selon l'apparence ; son humilité paraît dans la Circoncision et le Baptême ; sa patience dans ses travaux, en la fuite en Égypte, dans ses persécutions, et dans sa mort ; son obéissance en la soumission à la sainte Vierge et à saint Joseph ; son attachement à Dieu, se séparant d'eux à l'âge de douze ans ; son zèle en prêchant, convertissant les peuples, en reprenant les pharisiens, en chassant du temple les vendeurs.

Les actions laborieuses sont ses voyages en Égypte et par la Judée, son jeûne, ses fatigues, courant pour sauver les pécheurs, ses veilles et ses oraisons. Il y a d'autres actions qui sont glorieuses, comme ses miracles, la multiplication des pains, marcher sur les eaux, chasser les diables, ressusciter les morts. Toutes ces actions du Fils de Dieu doivent être souvent méditées et repassées dans l'esprit, afin que l'âme par là contracte une familiarité avec Jésus-Christ, et prenne goût aux mystères de sa vie.

D. Comment faut-il s'exercer en ce qui est de sa doctrine ?

R. C'est de tâcher d'en avoir les principaux points imprimés dans l'esprit, et principalement huit, qui sont l'abrégé de toute la Doctrine évangélique ; c'est à savoir : l'amour de la pauvreté, la débonnairété, la miséricorde, la pureté de cœur, la faim et la soif de profiter en grâce et justice, la continuelle mortification, la paix de l'esprit, et la patience dans les persécutions. Toutes vertus que Notre-Seigneur fit connaître au monde en son premier sermon, comme une fontaine qui dégorge d'abord tout ce qu'elle a de meilleur. L'âme doit si souvent ruminer ces points, et méditer cette doctrine, qu'elle les convertisse pour ainsi dire, en soi-même, ne respirant que la doctrine de Jésus-Christ : et c'est proprement s'exercer comme

il faut aux Écritures saintes, tirant un suc de ces vérités, dont elle se nourrisse à toute heure.

D. Comment se faut-il exercer dans ses souffrances ?

D. En méditant continuellement sa Passion, et la portant comme un bouquet de myrrhe entre ses mamelles, pensant sans cesse à ses douleurs. Or ses souffrances sont spécialement de trois sortes : à savoir ses peines intérieures, ses mépris, puis enfin les douleurs de son corps. Ses peines d'esprit sont cinq principales : son agonie au jardin, la trahison d'un de ses disciples, le reniement de l'autre, le délaissement de tous, et enfin l'abandonnement de son Père en la croix. Ses mépris sont aussi cinq plus remarquables : les bafouements chez les pontifes, les dérisions chez Hérode, les huées du peuple chez Pilate, la préférence donnée à Barrabas, les malédictions qui lui étaient données sur la croix par les pontifes et autres spectateurs. Les douleurs de son corps sont aussi cinq principales : les coups de poing donnés par les soldats chez les pontifes, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de la croix, le crucifiement. Toutes ces choses doivent être si fréquemment représentées à l'âme, qu'elle ait Jésus-Christ souffrant imprimé dans ses entrailles, et qu'elle tire de là sa vie et sa

consolation. Ce sont là les exercices principaux que l'âme peut avoir envers Jésus-Christ, que nous avons recueillis comme dans un abrégé de toutes les choses qui ont été dites au chapitre précédent, mettant le tout en ordre, pour favoriser la pratique continuelle qu'il en faut avoir. Entre toutes ces pratiques et exercices, le principal est le dernier, celui des souffrances, et surtout envers le crucifix, même vers les cinq plaies, qu'il faut adorer et baiser, s'endormant, s'éveillant, en toutes rencontres s'attachant avec lui à la croix, avec les clous, soit de pauvreté, chasteté et obéissance pour les religieux, soit d'humilité, charité et patience. Outre ces choses, l'âme doit encore avoir une habitude familière d'aller en esprit par la foi, dans les lieux principaux où Notre-Seigneur fut durant sa Passion, et y résider avec grande dévotion. Ces lieux sont : le jardin des Olives, les maisons des pontifes, le palais d'Hérode, le prétoire de Pilate, et le Calvaire. Et il faut y aller souvent en esprit, se repaissant de la vue et connaissance particulière de ces lieux, ayant là ses demeures ordinaires, et s'exerçant en leur visite en des temps différents, sans jamais se rassasier de les considérer. Particulièrement l'âme peut user de tels exercices quand elle est en angoisse et tentation, se cachant et plongeant dans les plaies du Sauveur, se reposant quelque-

fois entre les bras du Crucifix désolé, méprisé, bafoué et mourant pour son amour ; n'ayant autre appui sur la terre que Jésus accablé de douleurs et de souffrances.

✓ D. *N'avez-vous point quelque exercice envers les états de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans lequel on se puisse entretenir durant le cours de la semaine ?*

R. Nous avons dit que les états étaient des choses stables et permanentes en lui, lesquelles il est bon d'avoir grandement imprimées dans l'esprit, pour en avoir l'effet et le goût fort pénétrant. Ses états sont sept principaux qu'il faut considérer, s'exerçant chaque jour sur quelqu'un d'eux. Par exemple, le lundi, avoir l'Incarnation fort présente, et sa demeure dans les entrailles de la Vierge ; le mardi, son enfance, commençant par le mystère de la nativité ; le mercredi, sa vie conversante et prêchante ; le jeudi, sa résidence dans l'Eucharistie ; le vendredi, sa Passion ; le samedi, sa mort ; et le dimanche, sa gloire. Cet exercice est tout saint, de porter chaque jour son esprit sur ces états, les adorer, s'en remplir, et se les rendre familiers : cela engendre une perpétuelle et solide dévotion vers Jésus-Christ.

D. *N'aurez-vous point quelque exercice convenable pour s'entretenir en dévotion pendant le cours de l'année ?*

R. Il faut aussi, suivant le temps, avoir de générales idées des principaux états du Fils de Dieu, se les représentant pendant ce temps-là : comme serait, 1° dans l'Avent, sa venue au monde ; 2° son enfance, jusqu'à la Septuagésime ; 3° sa Passion, jusqu'à Pâques ; 4° son état glorieux, jusqu'à la Pentecôte ; 5° la venue du Saint-Esprit et le Saint-Sacrement ; 6° le reste de l'année, les actes particuliers de sa vie, dans sa prédication, conversation et miracles. Ainsi ces idées, beaucoup plus générales que celles des autres exercices, font un effet encore plus doux et plus élevé à l'âme, qui s'entretient ainsi sans aucune peine avec Jésus-Christ.

D. *Donnez-nous encore quelque exercice pour assister à la sainte Messe?*

R. Il faut avec le prêtre au commencement se prosterner en grande humilité, demandant pardon de ses péchés ; puis d'autant que la sainte Messe est une vive image de la vie de Jésus-Christ et de sa mort, il la faut parcourir l'envisageant avec suite, commençant à considérer sa naissance au *Gloria in excelsis* ; puis sa prédication à l'Évangile, quand le prêtre le dit ; l'oblation quand on découvre le Calice ; sa Passion, son entrée à Jérusalem quand on dit *Sanctus, Sanctus, hosanna in excelsis* ; puis l'élévation sur la Croix, quand l'Hostie est élevée en haut ; sa mort, en la division de l'Hostie ; et sa Sépulture, lorsqu'on

met la particule dans le Calice; s'entretenant ainsi jusqu'à la Communion : alors il faut se préparer à la participation du Sacrifice, et à l'union avec Jésus-Christ, soit réelle, soit spirituelle, le recevant avec ardeur, humilité et contrition ; le reste jusqu'à la fin se doit employer en action de grâces.

D. *N'avez-vous point quelque exercice pour honorer la sainte Vierge?*

R. Il faut avoir dans l'esprit les choses les plus importantes qui la concernent, et s'y exercer en les méditant et les goûtant. Ces choses sont particulièrement trois : à savoir ses principales joies, ses douleurs, et ses vertus. On y peut ajouter ses principales actions, ou choses passées en elle, qui donnent sujet à ses plus grandes solemnités, l'honorant en toutes ces choses, à mesure que l'esprit vient à les découvrir. Tous ces objets de piété nous remplissent ainsi de l'idée et de l'affection envers la sainte Vierge, qui est une des principales dévotions nécessaires aux âmes intérieures. Ses joies sont donc principalement six : 1° celle qu'elle reçut en concevant le Verbe divin dans ses entrailles, par l'opération du Saint-Esprit, à la salutation de l'Ange ; 2° celle qu'elle eut en la naissance de son Fils très saint ; 3° celle qu'elle eut encore quand elle le vit adorer par les rois, et reconnaître par Siméon et Anne la prophétesse ;

4° celle qu'elle reçut quand elle le trouva au Temple ; 5° celle qu'elle avait le voyant ressuscité ; 6° lorsqu'elle vit son triomphe pour l'éternité.

D. *Quelles sont les principales douleurs de la sainte Vierge, sur lesquelles il faut exercer son esprit ?*

R. Il y en a six encore principales : celle de la circoncision, lorsqu'elle vit son Fils blessé en son sacré Corps ; celle qui lui fut portée par la parole de Siméon, quand il lui dit que le glaive de douleur la transpercerait ; la troisième quand elle le perdit durant trois jours au voyage de Jérusalem ; la quatrième, celle de la fuite en Égypte, et de la persécution qu'il lui fallut souffrir ; la cinquième quand elle apprit la nouvelle de sa prise et de ses tourments ; la sixième quand elle le vit mort sur la croix.

D. *Quelle est la troisième chose en laquelle il se faut exercer honorant la sainte Vierge ?*

R. C'est le goût et la méditation de ses vertus, dont la première est sa grande humilité : *Ecce ancilla Domini* ; la deuxième, sa pureté : *Virum non cognosco* ; la troisième, son obéissance et résignation : *Fiat mihi secundum verbum tuum* ; la quatrième, sa charité, visitant sainte Elisabeth ; la cinquième, sa patience aux travaux et persécutions, tant en son accouchement pauvre qu'en sa fuite ; la sixième, sa constance aux pieds de la

Croix; *Stabat juxta crucem*. Toutes ces vertus se doivent goûter, en les repassant souvent en son esprit, même en disant le chapelet, qui est une pratique de piété fort générale, et utile aux bonnes âmes. On peut encore s'exercer sur les principales choses passées en elle, qui répondent à ce que nous avons dit des mystères de Notre-Seigneur, et qui ont donné sujet aux principales fêtes que l'Église célèbre en son honneur, les considérant aussi l'une après l'autre avec respect. Elles sont six en nombre : sa Conception, sa Nativité, son Annonciation, sa Visitation, sa Purification, sa Mort et Assomption. Toutes ces choses, ainsi souvent goûtées et considérées, engendrent avec le temps la cordiale affection et pieuse volonté que toutes les âmes doivent avoir à l'endroit de la très sainte Vierge, qui est un des plus grands trésors que puissent posséder les personnes pieuses : si bien que l'on trouve par expérience que les âmes qui entrent fort avant dans la participation de l'esprit de Jésus-Christ et de sa grâce, n'oublient jamais de se lier spécialement à Notre-Dame, et de la prendre pour leur Mère, trouvant qu'elle est véritablement le réservoir ou le canal des grâces et bénédictions du Ciel.

A ces saints exercices on peut ajouter quelque devoir qui honore la sainte Vierge, comme serait la sainte consécration de soi-même en ces prin-

ciales fêtes, ou les jeûnes du samedi, et autres choses semblables.

D. *N'avez-vous point quelque exercice pour honorer les anges ?*

R. Premièrement il faut en avoir un spécial pour l'ange gardien, se recommandant fréquemment à lui, se souvenant des grandes obligations qu'on lui a. Il faut aussi s'adresser, dans les besoins, aux anges gardiens des âmes avec lesquelles on traite, afin qu'ils les meuvent selon les bonnes intentions qu'on a pour elles. Secondement, il faut avoir recours aux anges des lieux, nations et pays où l'on est, et où l'on travaille, pour être aidé par eux dans les occasions et rencontres, conversant familièrement avec eux, croyant qu'ils assistent et se rendent presque toujours présents aux lieux saints et temples sacrés, et aux fonctions pieuses de la religion chrétienne ; d'autant qu'ils ont emploi et ministère de charité envers toutes les âmes soumises au royaume de Jésus-Christ.

D. *Quels exercices avez-vous pour honorer les Saints ?*

R. On en peut avoir divers, suivant l'ordre différent des saints. 1° Envers les plus illustres, comme sont les saints Apôtres, et avec eux saint Joseph, saint Jean-Baptiste, sainte Madeleine et sainte Anne ; envers ceux-là de plus grands et fervents, parce qu'ils sont comme les colonnes

parmi les saints. 2° Envers les saints qui sont d'un ordre inférieur, et qui sont néanmoins grands, comme sont par exemple : saint Étienne, saint Laurent, et les autres grands martyrs de l'Église ; sainte Thècle, sainte Catherine, sainte Agnès ; envers ceux-là aussi on peut avoir de grands respects et devoirs, portant grande vénération à leur mémoire. 3° Envers d'autres saints, qui sont les objets ordinaires de la piété répandue dans tous les siècles, comme sont : saint Grégoire Thaumaturge, saint Nicolas, saint Martin, saint Benoît, saint Bernard, saint Dominique, saint François, saint Vincent Ferrier, saint Bernardin, saint François de Paule, saint Ignace, saint François-Xavier, sainte Térèse, saint Charles Borromée, dont la mémoire, parcourant les siècles, excite la dévotion des bonnes âmes.

D. En quoi consistent les exercices qu'il faut avoir envers les Saints ?

R. 1° En une fréquente mémoire des principaux points de leur vie, la possédant par abrégé. 2° En une vénération de leurs reliques. 3° En une invocation fréquente, les priant de nous secourir à l'heure de la mort. On peut encore, considérant la généralité des saints, en choisir pour chaque jour quelqu'un plus remarquable, et l'avoir présent, conversant familièrement avec lui ; ou bien pour chaque mois, portant dans son souvenir cinq ou six des principaux

dont on célèbre les fêtes, s'entretenant avec eux en esprit, par la mémoire de leurs principales vertus : comme sont, par exemple, au mois de juillet, saint Jacques, sainte Anne, saint Alexis, Saint Bonaventure, saint Ignace de Loyola, et ainsi aux autres temps. Mais chacun doit avoir soin, entre autres dévotions, d'avoir celle de son patron, qui est le saint dont il porte le nom, l'ayant présent, non seulement au jour de la fête, mais très souvent, et en ses plus grandes nécessités.

CHAPITRE VI

DE LA VIE PARFAITE

D. *Qu'est-ce que la vie parfaite ?*

R. C'est une vie en laquelle l'homme, après avoir travaillé beaucoup de soi-même, avec l'assistance ordinaire de la grâce, est entièrement sous la conduite du Saint-Esprit, sans agir plus de soi-même, mais recevant l'opération de Dieu passivement.

D. *Qu'est-ce que Dieu opère en l'âme qui n'agit plus par elle-même, mais par la seule conduite du Saint-Esprit ?*

R. Il opère particulièrement trois choses : il la purge, il l'illumine, il l'embrase en son amour.

D. *Comment est-ce qu'il la purge ?*

R. Par les souffrances.

D. *Quelles souffrances ?*

R. Particulièrement de trois sortes. La première est une impression de la majesté de Dieu, qui la tourmente. La seconde par un sentiment de la justice qu'il exerce sur elle. La troisième par l'impression du mal qu'il permet lui être faite, lui laissant le sentiment des vices auxquels la nature est sujette.

D. *Comment est-ce que l'âme est travaillée par cette impression de la majesté de Dieu ?*

R. C'est par une vive représentation de cette grandeur qui l'opprime en la façon que disait Job : *Nolo multa fortitudine contendat mecum, nec magnitudinis suæ mole me premat*. Et encore dans ces autres paroles : *Quasi tumentes super me fluctus timui Deum* (chap. xxxi) ; et cette peine est très grande, semblant être un perpétuel poids à l'esprit humain.

D. *Comment est-ce que l'âme est travaillée par la justice divine qui l'exerce ?*

R. C'est par un sentiment perpétuel que l'âme a en toutes choses, de la censure que Dieu fait de ses défauts et de ses actions, et par une répréhension constante et continuelle de ses moindres mouvements, sans qu'il lui soit permis de respirer un moment, dont il semble que Job avait l'expérience, lorsqu'il disait : *Usquequo non parcis mihi, nec dimittis me ut glutiam salivam meam* (chap. vii). Car l'âme en est tellement pressée et travaillée, qu'il lui semble ne lui être pas permis d'avaler sa salive : elle croit que Dieu lui est ennemi. *Quare posuisti me contrarium tibi*. Il lui semble même quelquefois que Dieu va cherchant jusqu'au profond de son défaut : *Ut quæras iniquitatem meam, et peccatum meum scruteris* (chap. x). Elle se voit assaillie de tant de côtés, que cela donne

lieu à Satan de lui persuader qu'elle est abandonnée, ce qui lui fait dire : *Pereat dies in qua natus sum*, et lui fait penser que Dieu lui reproche toutes choses, même le péché d'autrui, comme si elle en était criminelle : *Nunquid tibi bonum videtur si calumnieris me ?* (chap. vii), et que les péchés de sa vie lui étant reprochés, elle regarde Dieu comme si c'était lui-même qui la pressât : *Et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ* (chap. xv). *Et consilium impiorum adjuves* (chap. x). Le diable lui faisant tels reproches, et lui persuadant en sa faiblesse que Dieu ne l'aime pas, et qu'il lui est tout à fait contraire : *Quare persequimini me sicut Deus* (chap. xix). Quoiqu'en même temps Dieu embrase l'âme avec un grand amour, et que cette opération est de l'amour même, qui pour la purifier l'afflige, et, comme dit un docteur (1) sur cette matière, la purge afflictivement. Aussi est-il croyable, pour justifier Job, comme Dieu le justifie, qu'il avait de terribles impressions que Satan soufflait en son âme, en suite de celles que Dieu lui faisait de sa justice, pour le rendre plus pur ; ce qui fait que ces paroles sont moins suspectes aux bonnes âmes.

D. *Comment est-ce que l'âme est travaillée par les impressions du mal ?*

(1) Le B. Jean de la Croix.

R. En ce que Dieu permettant à Satan d'exciter tous les principes des vices, soit naturels, soit habituels, il lui en donne de très vifs sentiments, comme si elle y était actuellement sujette ; en telle sorte qu'elle ne peut comprendre qu'elle ne soit en tout méchante et maligne ; de plus il réveille ses passions, et la met quasi à deux doigts de trébucher, ce qui lui fait croire qu'elle est tout à fait perdue : cela lui est une peine qui ne se peut expliquer, puisqu'ayant extrêmement aimé Dieu, et travaillé pour lui plaire, s'étudiant aux vertus, elle se voit néanmoins attachée à tous ses premiers défauts, ne lui semblant pas avoir avancé en vertu ; nonobstant quoi elle reçoit parfois de grandes assistances de la grâce, mais non un plein affranchissement ; tandis que le temps de la purgation dure, elle se voit comme réprouvée par l'opération de l'esprit diabolique, qui, fermant la porte à toute joie, ne lui laisse que la vue de son mal.

D. *Comment se peut-il faire que l'âme soit purifiée par de telles impressions ?*

R. C'est tout ainsi que la vaisselle quand on la veut fourbir et rendre nette, on la salit plus que devant, mais en telle sorte que bientôt elle paraît resplendissante. L'âme de même est humiliée par l'impression de l'orgueil, rendue pure et chaste par les impressions d'impudicité,

parfaitement débonnaire par les aigreurs involontaires, qui la font gémir auprès de Dieu, et soupirer après le véritable bien.

D. *Comment arrive-t-il que l'âme est purifiée par cette opposition au bien déjà acquis et imprimé en elle par l'opération de la grâce ?*

R. C'est qu'il advient qu'elle a recours à Dieu plus fortement, et s'éloigne plus vigoureusement du mal qui lui est imprimé pour lors, se purifiant comme l'or dans la fournaise ; l'amour qui la gouverne, lui faisant voir de temps en temps les accroissements du bien qui s'enracine plus profondément en elle. Aussi s'accomplit ce que dit l'Ecclésiastique au chap. xxxiv : *Qui tentatus non est, quid scit ?* et ce que dit saint Pierre au premier chapitre : *Probatio vestræ fidei multo pretiosior auro, quod per ignem probatur*. Ces impressions du mal réitérées servent d'une rude croix à l'âme, et en lui faisant rendre preuve de sa fidélité, la font enfin triompher de tous ses ennemis, jusqu'à déraciner du fond l'amour propre et la rouille du vieil homme, et le reste de la tache originelle contractée en sa naissance. C'est pour cela qu'il arrive que telles âmes sont fortes, et très ardentes en l'amour divin, qui les a, par sa vigueur, embrasées comme le feu, séparant ce qui est impur, grossier et matériel, du plus pur suc de la grâce, n'épar-

gnant en rien la nature, lui faisant voir toute sa misère avec une peine presque intolérable ; d'où vient qu'elle se croit extrêmement contraire à ce même amour, qui lui est si nécessaire, et auquel pourtant elle ne peut atteindre : tout ainsi que les âmes qui sont dans les flammes du purgatoire ont des désirs inconcevables du bien souverain ; et par le retardement et opposition qui leur vient de leurs péchés, et de la pureté même divine, qui leur répugne, sont préparées à ses amoureux embrassements. De même l'âme, dans cette fournaise de la tribulation spirituelle, où la justice divine la tient, étant exercée par le diable, et plus encore par sa propre misère, est disposée à sortir entièrement de sa vie animale et grossière, pour être transférée en la surnaturelle et divine, que son Époux lui prépare.

D. Comment est-ce que Dieu illumine l'âme dans la vie parfaite ?

R. Par l'infusion de la lumière reçue en elle, sans qu'elle y contribue autrement que par une simple disposition passive ; ce qui se fait parfois en la première conversion à Dieu, au premier attrait, parce qu'en un moment l'âme voit toutes les choses qu'elle doit connaître toute sa vie : la grandeur de Dieu, le néant des créatures, les conseils évangéliques, toutes les vérités morales ; si bien que tout ce qu'elle entend par

après, ou dans les sermons, ou dans les lectures des livres, n'est qu'une réminiscence du bien qu'elle a connu en ce premier moment : ce que le Père spirituel, le Directeur lui disent, ne fait que remettre en son esprit ces vérités connues dans ce premier rayon. L'Esprit de Dieu se comporte quelquefois d'une autre manière, l'illuminant successivement à la vue de presque toutes les créatures ; lui faisant voir, par les instincts des animaux, par les arbres, par les fleurs, et autres créatures, de grandes choses, et lui apprenant par de telles voies, d'une manière très occulte, ce qu'elle doit faire.

D. N'y a-t-il point d'autre manière par laquelle Dieu illumine les âmes dans cette voie parfaite et surnaturelle ?

R. Elles sont encore très éclairées par la vue de ce qui se passe en elles-mêmes, voyant dans leur intérieur, comme dans un miroir, presque toutes choses, et touchant du doigt par leurs propres expériences et par le sentiment de leurs misères, les ressorts de la grâce qu'elles connaissent très bien. Telles âmes voient beaucoup en autrui, spécialement en ceux qu'elles instruisent, ou qui s'adressent à elles pour recevoir aide spirituelle, pénétrant leur fond, discernant les mouvements de nature et de grâce, et entrant jusqu'au plus secret de leur cœur. Elles reçoivent encore une grande lumière par les

rigueurs de la purgation intime qui a précédé, arrivant comme dit le Prophète : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* (1), parce que l'affliction donne de l'entendement, de la sagesse, et du conseil. L'âme est rendue pleine de doctrine et de savoir, recevant aussi par la lecture des Prophètes, Psaumes et Évangiles, de grands sens, et l'intelligence des choses, tant spéculatives que pratiques ; comme dit le saint qui a fait le Livre de l'Imitation de Jésus, que l'âme humble reçoit en peu de temps la connaissance de plus de vérités, que si elle avait étudié plusieurs années dans les écoles. Alors l'âme, conduite de telle manière, ne doit pas beaucoup faire effort d'elle-même pour l'intelligence des choses, mais se tenir en grande paix et repos, parce que, dans cette tranquille attente, elle sera plus capable de voir ce qui lui convient, et recevra de son Époux au dedans plus d'assistance pour trouver des adresses aux choses difficiles, et de fortes et puissantes lumières, que si elle opérait beaucoup par elle-même. C'est le propre de cet Esprit, que de donner à l'âme humble de prompts expédients pour sortir des rencontres difficiles ; de donner sagesse contre les subtilités du monde, et les ruses des prudents de la terre, comme il parut en Jésus-Christ comme chef des saints,

(1) Psalm. cxxxviii.

en divers démêlés avec les pharisiens. C'est pour cela que l'Esprit de Dieu est appelé dans la Sagesse (chap. VII) subtil, ayant les forces de débrouiller ce que les mondains tiennent enveloppé dans leur sagesse humaine et grossière. Aussi est-il vrai que les habiles du siècle sont faibles et confondus en la présence des serviteurs de Dieu : *Dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri* (1). De là vient que ce même Esprit donne aussi, par le don de science, grande lumière sur les choses naturelles, mais bien plus encore sur les surnaturelles, et c'est ainsi que plusieurs femmes, éclairées de la grâce, ont subtilement pénétré les choses célestes, et même les matières théologiques, sans errer en des chefs surpassant l'intelligence commune. Ces âmes ont encore grande lumière sur les mystères de la foi, lesquels elles pénètrent, ayant des notions véritables des choses qui touchent la nature de Dieu, la sainte Trinité, le mystère de l'Incarnation, les Sacrements, l'économie de la grâce, les actions morales; ayant de toutes ces choses de véritables connaissances, et de quoi rendre raison des principaux mystères de la religion chrétienne.

(1) Luc, XXI.

D. *Combien y a-t-il de sortes de lumières dans cette voie surnaturelle et parfaite?*

R. Il y en a deux principales : l'une distincte, éclairant l'âme sur des vérités particulières, et l'instruisant sur des sujets distincts, tant de pratique que de spéculation ; l'autre indistincte, générale, et confuse, éclairant l'âme sans spécifier aucune chose particulière, mais la remplissant avec grande paix et accoissement des puissances, sans y rien laisser qu'une idée générale de Dieu, avec un goût amoureux de sa bonté, contenant néanmoins en vertu les vérités distinctes, qui dans les occasions et besoins viennent à se produire ; si bien qu'il arrive souvent qu'en l'oraison l'âme est remplie de la lumière céleste, sans notion particulière de quoi que ce soit, sinon de Dieu, qu'elle adore au sommet de son intelligence ; mais l'esprit en sort plein de force, de recueillement et de science, sans pouvoir dire spécialement ce qu'il connaît. Mais en toute rencontre, ce même esprit est aidé surnaturellement par la vertu de cette lumière parfaite et tranquille, qui lui a été communiquée, et il produit de son trésor quantité de connaissances, quand il faut parler de Dieu : et son trésor a été puisé dans cette lumière, qui semblait n'être rien, pendant qu'elle lui était départie ; mais qui se trouve en effet toutes choses, comme dérivée du principe universel de tout bien.

D. *Ne croyez-vous point que cette sorte d'oraison soit une pure oisiveté?*

R. Nullement, car quoique l'âme semble ne point agir, n'ayant qu'un simple repos, les effets néanmoins font connaître qu'elle est dignement occupée, et l'attention de l'esprit qui est plein d'un objet excellent et qui écoute en silence la parole intérieure, fait voir qu'elle n'est point oisive; et ce serait lui porter un grand préjudice, que de l'ôter de ce repos, et de l'appliquer à des opérations distinctes, de beaucoup inférieures à cette simple vue qui la tient attachée au bien invariable qui la repaît de soi-même.

D. *Cette âme connaît-elle toujours le bien qu'elle possède en cette oraison?*

R. Souvent il arrive qu'elle l'ignore, ne s'apercevant pas de cette lumière, tant elle est simple, et croyant que les autres sont mieux partagés, pouvant dire ce qu'ils ont connu, et ne sachant d'où lui viennent les biens qu'elle éprouve hors de là, et qui pourtant émanent de cette source de son oraison de repos. Mais c'est au Directeur de connaître le trésor qu'elle porte, et de ne point empêcher l'opération de la grâce, par une conduite contraire à celle de l'Esprit de Dieu.

D. *Comment est-ce que Dieu embrase les âmes de son amour, en la vie parfaite?*

R. Par la découverte qu'il leur fait de son essence et bonté divine au fond de leur cœur, et par la manifestation de ses attributs, par laquelle il allume un brasier très grand et très ardent, qui les consume savoureusement. L'Époux céleste déploie ses beautés et ses richesses à ces âmes, c'est-à-dire ses attributs, les touchant tantôt par l'un, tantôt par l'autre. Il leur montre ses diverses perfections, sa puissance, son immensité, sa majesté, sa suavité, et les autres grandeurs de son Être divin, dont l'âme demeure pâmée et tellement embrasée, qu'elle est comme dans une défaillance continuelle. Ces touches de la grâce sont si pénétrantes, qu'elle en reste parfaitement instruite, et comme substantiellement enseignée par l'Époux même, non plus par ouï-dire, mais ayant goûté et vu combien le Seigneur est doux. L'âme est parfois conduite à un état comme d'une perpétuelle expérience de sa bonté, et jouissance de ses richesses ; et cet état est appelé communément par les saints, les noces spirituelles : l'âme jouissant sans cesse de son Époux au profond de son intérieur, quoique cette possession ne soit pas toujours de même sorte ; car souvent elle le possède en un doux repos, l'ayant en forme d'un brasier lent, qui est entretenu par l'onction de sa douceur céleste ; quelquefois il se communique par des ardeurs soudaines, et prompts embrasements,

semblables à ceux d'une étincelle qui tombe sur la poudre, mettant toute l'âme en flamme, par la notion de quelque perfection nouvelle ; d'autres fois il la surprend au dépourvu ; et ainsi sa vie se coule en cet heureux commerce et communication. Ce que Notre-Seigneur a donné à entendre, quand il a dit : *Cœnabo cum illo, et ipse mecum* : (1). *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* (2), signifiant l'étroite familiarité qu'il veut avoir avec l'âme, ainsi que lorsqu'il dit : *Manifestabo ei meipsum* (3). C'est donc ainsi qu'il embrase en son amour l'âme qui ne fait que recevoir, et qu'il consomme en elle le mariage spirituel tant exalté par les saints amants.

D. *N'y a-t-il point quelque autre manière par laquelle cet Époux céleste excite ce même amour dans les âmes ?*

R. Il le fait encore par la vue des créatures, à la rencontre desquelles il touche et embrase l'âme, ajoutant comme de nouveaux charbons à ce brasier. Parfois la vue d'une fleurette, ou d'un moucheron, fait un grand incendie dans cette âme, laquelle il caresse à tous les moments, lui faisant voir des trésors de sa sagesse et bonté

(1) Apoc. III.

(2) Joan. XIV.

(3) Joan. XIV.

dans les créatures. Parfois aussi il la touche par des paroles saintes, qui sont comme des éventails pour exciter la flamme qui est dans les entrailles.

D. *Quelles sont les conditions de cet amour, dont l'âme est remplie en cet heureux état ?*

R. Il y en a trois principales : 1° Il est universel. 2° Délicieux. 3° Continuel. Universel, en ce qu'il s'épanche dans toutes les facultés, influant même sur le corps, qui en est tellement changé, qu'il est méconnaissable à soi-même. Délicieux, en ce que l'âme qui en est remplie, marche avec un goût continu de la sagesse et suavité divine, qui est le prix et la récompense de ses mortifications et pénitences passées. Continuel, en ce que l'âme ne perd jamais de vue ce bien éternel qu'elle possède ; mais incessamment elle brûle comme un bûcher inextinguible, entretenant sa flamme dans l'huile de cette onction délicate dont elle est comblée ; et cette âme en est tellement saisie, que même parfois le sommeil ne peut interrompre son commerce avec Dieu.

D. *Ces grandes faveurs que vous venez de dire, ne s'expérimentent-elles que par ces âmes dans leur vie parfaite ?*

R. Il arrive bien parfois que dans le commencement elles en reçoivent des expériences bien grandes ; mais ce n'est qu'en passant, et puis

elles retombent dans leurs faiblesses et obscurités. Mais quand elles ont passé par les travaux et exercices que nous avons dits, elles ont cela comme un état permanent et acquis ; et quelquefois le Paradis semble être commencé en elles dès cette vie.

D. Comment se doit comporter l'âme qui est parvenue à cet état ?

R. Comme elle est plus passive qu'active, elle a besoin de deux choses : l'une est (tant dans cet état d'amour, que dans celui de purification) de s'éloigner fidèlement de tout mal, des moindres défauts, imperfections et recherches de nature ; l'autre est de conserver une attention et regard vers Dieu, pour ne se point détourner de l'aide qu'il lui donne pour faire et exécuter ce qu'il faut en toutes choses. Après cela elle peut se décharger de tout soin et de toute pratique, comme ayant en soi un secours qui vaut mieux que toutes ses industries ; sans exclure pourtant la diligence nécessaire à tous les chrétiens pour bien s'aquitter de leurs obligations et devoirs, mais cette diligence ne lui donne aucune peine.

D. Quelles sont les vertus convenables à cet état ?

R. Singulièrement trois : une humilité très profonde, une simplicité très parfaite, et une inclination et charité bienfaisante à tout le

monde : parce que telles âmes étant ointes de la grâce surnaturelle, elles sont spécialement portées et attirées à une douceur inexplicable, dérivée de Celui qui dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

D. *Par quel moyen et conduite les personnes vertueuses peuvent-elles arriver à un si grand bonheur ?*

R. C'est principalement par trois excellentes pratiques, qui consomment l'esprit en toute vertu. La première, de s'exercer en choses grandes et excellentes, agissant beaucoup, sans toutefois produire vainement ce que l'on a fait, mais opérant en silence et en secret. La seconde, de prendre à tâche de souffrir, épousant la croix comme la chose la plus précieuse qui soit au monde, ne trouvant point de plus riche trésor que la souffrance. La troisième, de tenir l'esprit attentif et attaché à l'unique principe de tout bien, ramassant toutes ses forces pour l'envisager. C'est cet un nécessaire, qui consiste en la vue de Dieu présent, et en l'affection et désir de lui plaire, tirant de là et force et vigueur pour s'appliquer en détail aux actions et fonctions de la vie, pratiquant ce que dit le Livre de l'Imitation de Jésus : « Celui à qui tout est un, et qui tire tout à un, et qui voit toutes choses en un, peut être véritablement stable en son cœur, et demeurer pacifique en Dieu. »

Cet esprit a vraiment force pour atteindre au sommet de la perfection, étant sans cela faible, et par le recueillement parfait que lui donne cette pratique, il surmonte les empêchements ordinaires à la grâce, qui conduit l'homme en cet heureux état. Que l'homme donc s'étudie à ramasser ainsi ses forces intérieures, ne s'occupant jamais au dedans des choses qu'il fait, ou qu'il manie, mais se remplissant de ce seul bon plaisir de Dieu, et étant affranchi de tout autre soin, pour s'exempter du reproche que Jésus-Christ fait à Marthe, à qui semblait manquer cette perfection.

D. *Quelle est l'aide principale dont l'âme peut se servir pour exécuter telles choses?*

R. C'est d'avoir grand soin de maintenir la paix intérieure, qui est comme le ressort de cet ouvrage, et qui se conserve principalement par l'invariable application à éloigner toutes les altérations du cœur, s'empressant d'éteindre le feu de la moindre émotion qui se fait en l'âme. Elle doit aussi éviter toutes les affaires d'autrui, démêlés et disputes, pour préparer ainsi le lit où puisse reposer Celui dont il est dit : *Factus est in pace locus ejus* (1).

(1) Psal. LXXV.

CHAPITRE VII

DU BON DIRECTEUR

D. *Quelles sont les qualités d'un bon Directeur ?*

R. Il y en a trois principales : la prudence, la science, et le zèle.

D. *En quoi consiste la prudence d'un bon Directeur ?*

R. Spécialement en trois choses. La première, à ne point avoir une même conduite pour toutes sortes de personnes, étouffant ainsi les mouvements de la grâce par ses propres idées, faisant comme ceux qui n'ont qu'une même chaussure à tout pied, et appliquant à toutes sortes d'âmes leur méthode, les forçant à suivre leurs imaginations. Il y en a qui ont certaines pratiques, par lesquelles ils veulent faire passer les personnes qui leur sont commises, ne connaissant rien de mieux, imitant ceux qui n'ont qu'un même emplâtre à toutes blessures : c'est une imprudence, parce que les voies de la grâce et les conduites de Dieu sur les âmes sont différentes. Il faut donc qu'il considère ce qui est

convenable à chacun, avant de lui prescrire le remède, ayant grande défiance de soi, et grande soumission à l'Esprit de Dieu, ne prenant point appui sur ses connaissances et propres lumières ; d'où vient la seconde partie de la prudence, laquelle consiste à suivre les mouvements du Saint-Esprit, et à ne les pas prévenir. Pour cela il doit aviser en toutes choses à tenir ce procédé, savoir : de voir premièrement ce qu'il y a de Dieu en l'âme, afin de le cultiver et le faire croître ; que s'il n'y trouve rien du tout, alors il la doit conduire d'une autre sorte, y semant de bons conseils et de saintes instructions sans rien hâter ni précipiter. La troisième chose est de proportionner toujours ses conseils à la qualité et nécessité de l'âme, sans aller en aveugle, et sans donner aux commençants ce qui appartient aux parfaits, ainsi que font quelques-uns, qui, voyant quelque attrait de Dieu dans les âmes, les élèvent à des embrassements divins avant de les purifier. C'est prudence de donner à chacun selon sa portée : aux commençants ce qui purifie, et aux autres à proportion, se gardant d'anticiper les mouvements de la grâce par des conduites inconsidérées, et suivant pas à pas Celui qui est le maître du cœur.

R. *En quoi consiste la science d'un bon Directeur ?*

R. Outre celle des saintes Écritures et de la

théologie, et autres nécessaires à ceux qui ont pour emploi d'instruire les âmes, il doit principalement être versé dans la connaissance et science de l'esprit, laquelle consiste en trois choses. Premièrement à savoir que l'Esprit de Dieu conduit souvent les âmes de bonne volonté, c'est-à-dire celles qui ont délibéré de le servir en grande fidélité, à un grand repos dans l'oraison, laquelle est le fondement de la vie spirituelle ; et ce repos est la vraie contemplation, qui est un don qui ne s'enracine que dans les personnes de bonne volonté. Ce repos vide l'âme de ses propres discours et de sa propre opération, pour l'établir dans la paix, en laquelle Dieu demeure comme sur son trône. Or la science du Directeur consiste à bien reconnaître cette voie de paix et de repos, et se bien persuader que quand elle est de Dieu, elle est très utile à l'âme. Il doit aussi savoir discerner cette vraie paix de l'oisiveté et du faux repos qui vient du Diable, afin de la tirer de l'un et de la maintenir en l'autre ; d'autant que l'ignorance du Directeur, croyant que ce vrai repos et calme du Saint-Esprit est une perte de temps, engage l'âme dans sa propre opération, l'obligeant à des actes et pratiques qui contrarient la grâce de son état. Le second point de cette science consiste à bien discerner les opérations de grâce et de nature ; car il arrive fort ordinairement

qu'en suite de ce repos où Dieu a conduit les bonnes âmes, et dans lequel il les maintient, elles sont assaillies d'une grande aridité, sans goût et presque sans connaissances distinctes ; elles sont néanmoins en recueillement et en paix, avec une lumière très grande qui les accoise et les instruit occultement. Mais le Directeur, ignorant cette opération délicate, prend pour oisiveté ce qui est une véritable occupation de l'esprit, et contraint ainsi l'âme d'opérer de soi-même, faisant grand tumulte près du lit de l'Époux qui est endormi dans son sein. Il est comme celui qui viendrait, en guise de forgeron, battre l'enclume dans le cabinet du roi, ne sachant pas que la boutique du Saint-Esprit est comme celle d'un peintre, ainsi que dit saint Chrysostome, en laquelle il ne se fait point de bruit. Voilà pourquoi le Directeur doit reconnaître, par les marques du vrai repos dont nous avons parlé ci-devant, quand ce n'est point oisiveté. Le troisième point de cette science consiste à guider l'âme dans les peines et travaux qui lui arrivent en cette voie de repos, qui en effet est la contemplation ; et le Directeur doit avoir expérience et lumière, pour connaître les peines qui viennent de la nature, ou de la mélancolie, et les discerner de celles qui viennent de la grâce purifiante. Il doit donc savoir que le Saint-Esprit, qui est le divin Amour, exerce les âmes par de

grands travaux, à cause de la disproportion qui existe entre leur nature impure et grossière et celle de Dieu. Or ces travaux viennent de cette force : c'est que, comme le peintre tend une toile et l'arrête de tous côtés, la rendant fixe, pour lui imprimer la figure qu'il veut représenter ; ou comme un brodeur étend une toile sur un métier, pour y travailler en or et en soie pour un excellent ouvrage : ainsi l'Amour divin attache l'âme à une croix intérieure fort pénible, la privant de l'usage d'elle-même, et arrêtant l'opération de ses puissances ; puis, l'ayant mise en cet état, il permet qu'elle soit attaquée d'un grand nombre de contrariétés, et lui-même l'attaque par sa justice ; d'où vient qu'elle tombe en de grandes angoisses et misères n'ayant rien qu'un soutien occulte. Cette âme alors a besoin de souffrir cette croix en patience ; car si elle se veut démenier pour agir, elle se tourmente à l'extrémité. Il faut donc que le Directeur sache pour elle ce qui lui est nécessaire : ce qui consiste en trois choses. La première, qu'elle se tienne à sa croix, sans s'épuiser en efforts pour se tirer de sa pauvreté, attendant que Notre-Seigneur lui redonne l'usage libre de ses puissances ; ce qui sera quand il l'ordonnera. La deuxième, c'est qu'elle demeure fidèle, se détournant de tout mal. La troisième est de conserver un regard simple vers Dieu, se contentant de

cela, et accomplissant néanmoins au dehors toutes les obligations de sa charge. En ceci donc la science est nécessaire au Directeur; car, ignorant telle conduite, il est en grande peine, et l'âme qui est dirigée par lui se trouve sans aucun remède.

D. *En quoi consiste le zèle d'un bon Directeur?*

R. Spécialement en trois choses. La première est d'avoir un grand dessein de retirer les âmes qui tombent en sa conduite, de toute affection et vanité du siècle, ne permettant point qu'aucune de celles que Notre-Seigneur lui a mises en main, vive mondainement; mais il faut qu'il traite de telle sorte avec elles, qu'elles abandonnent le péché, et tout ce qui est contraire à la sainteté du christianisme. La seconde est que non seulement il ait cette affection de les retirer d'une façon de vie mondaine, mais encore qu'il les porte à la perfection de leur état, tâchant de les y acheminer par toutes les voies qui lui seront possibles. Il doit donc former sur chacune ses prétentions, suivant leur capacité et la grâce reçue, sans se lasser, et sans y souffrir jamais aucune imperfection, qu'il n'arrache tôt ou tard. Il doit encore avec grand amour les porter à ce qui est d'abnégation, les y engageant avec adresse, et faisant ce que dit saint Paul: *Bono dolo cepi vos*. Il doit insensiblement les conduire

au bon propos de se donner à la vertu sans réserve, gagnant leur volonté, et ensuite faire la guerre à tous les vices, mettant en pratique ce qui est au chapitre v de la 1^{re} partie. Ce zèle le doit tenir attentif à observer tous leurs mouvements, afin de connaître par eux les principes intérieurs du mal ; et enfin il faut arracher le tout en son temps et à propos. Le plus grand effort de son zèle et de sa prudence doit être à gagner totalement la bonne volonté de l'âme, et ne laisser tremper aucune des personnes qu'il conduit, dans une vie lâche. La troisième chose, c'est qu'il doit, dans l'ardeur de sa charité, pour obtenir de Dieu abondance de grâces pour les âmes, faire pour elles beaucoup de pénitences, étant devant Dieu dans cet esprit : autrement il ne faut pas qu'il croie pouvoir faire grand'chose pour la conversion des pécheurs, ni pour la perfection des âmes. Aussi le zèle donne cette ardeur, de ne cesser ni jour ni nuit de penser au bien de ceux que l'on aide spirituellement, sachant ce qu'un grand directeur (c'était le P. Balthasar Alvarez) disait au dernier siècle : « que Dieu lui demanderait compte non seulement des fautes de toutes les âmes qu'il avait en charge, mais encore du peu d'avancement qu'elles auraient fait par ses négligences. »

CATÉCHISME SPIRITUEL

TROISIÈME PARTIE

CONTENANT

PLUSIEURS POINTS IMPORTANTS A LA VIE PARFAITE

CHAPITRE PREMIER

DES EMPÊCHEMENTS A LA GRACE

(La doctrine de ce chapitre est tirée
d'un ancien auteur inconnu.)

D. Quels sont les principaux empêchements à la grâce ?

R. Il y en a neuf plus importants, que nous rapporterons ici avec leurs remèdes.

D. Quel est le premier empêchement ?

R. C'est l'amour de soi-même ; car il arrive par là que plusieurs, avec une impureté d'intention, se cherchent eux-mêmes en toutes choses, c'est-à-dire leur utilité, leur honneur, leur bien particulier, et préfèrent tout cela à la gloire de Dieu. Et cette recherche d'intérêt ne se fait

pas seulement dans les actions ordinaires et naturelles, mais aussi dans les vertus, dans les dons de Dieu, et en la poursuite du ciel; d'où vient qu'ils tombent ensuite en plusieurs erreurs et péchés.

D. *Quel remède y a-t-il à cet empêchement?*

R. C'est, après avoir imploré le secours divin, sans lequel vous n'avez aucune force, de prendre garde à toutes vos paroles, vos œuvres, vos désirs, et dans chaque chose examiner vos intentions, pour ne chercher rien que l'honneur de Dieu, quitter les créatures et soi-même pour le temps et pour l'éternité, et ne dire et ne faire rien que ce qu'on croit agréer à Dieu.

D. *Quel est le second empêchement?*

R. C'est l'amour désordonné des créatures. Cet amour inquiète le cœur humain sur l'évènement de chaque chose; de façon que l'œil de l'âme, troublé confusément des passions d'amour, de haine, de joie, de douleur, de crainte, etc., ne peut plus discerner ni Dieu, ni soi-même, ni son devoir.

D. *Comment peut-on remédier à ce mal?*

R. En gardant son esprit net et libre de l'amour des créatures, remettant à la conduite de la Providence divine tout ce qui nous arrive, de quelque part qu'il nous vienne; lui commettant ses soins et ses pensées, faisant toujours une sérieuse réflexion, à ce que rien n'entre dans le

cœur, ni l'occupe, que Dieu seul : il faut donner la terre pour le Ciel, le monde pour posséder le royaume de Dieu : tout ce qui est ici-bas est méprisable et indigne de notre amour ; laissez le monde à ceux qui sont du monde, pour lequel Jésus-Christ n'a pas daigné prier ; vous ne pouvez pas servir deux maîtres, ni aimer des choses contraires. Si vous désirez savoir ce que vous aimez, étudiez sur quel objet se portent vos pensées ; car où est votre trésor, là est sans doute votre cœur et votre esprit.

D. Quel est le troisième empêchement ?

R. C'est le défaut de mortification de la sensualité, qui fait que l'homme, suivant un penchant qui lui est naturel, se porte aux plaisirs des sens et au soulagement de la nature, hors les termes de la nécessité et d'une discrétion raisonnable ; ce qui paraît au manger, au boire, aux paroles, aux occupations, et autres pratiques vaines et curieuses, qui font perdre absolument, ou qui empêchent du moins la paix intérieure, la consolation de l'esprit, et la grâce de Dieu ; et comme ces personnes sèment dans la chair, elles moissonnent aussi la corruption de la chair.

D. Quel remède avez-vous à ce mal ?

R. Il vous faut prendre garde soigneusement à vos sens, résister avec courage à vos appétits et à vos convoitises, fuir les occasions et tout ce qui peut exciter la concupiscence ; faire des efforts

pour acquérir les vertus contraires, jusqu'à ce que la sensualité et les vices étant vaincus, la chair se soumette volontairement à l'esprit.

D. Quel est le quatrième empêchement ?

R. C'est la superbe, la vaine gloire, l'estime de soi-même, ou bien la complaisance, le désir ou la joie que l'on conçoit de la faveur, des louanges et de l'estime des hommes. Plusieurs sont abandonnés de Dieu à cause de ces vices ; car, comme ils s'estiment jouir d'une santé parfaite, ils ne cherchent ni ne reçoivent aucun remède.

D. Que faut-il faire pour obvier à cet empêchement ?

R. Il vous faut tâcher d'acquérir l'humilité, qui est la voie la plus assurée et l'unique pour aller à Dieu ; demandez-la sans cesse, vous persuadant que vous êtes et très superbe et très vil : ayant encore toujours devant les yeux de l'esprit, d'un côté l'infinie majesté, la sagesse et bonté de Dieu, et de l'autre l'abîme de votre néant. Jugez sans aucune feintise de vous-même, que vous êtes le plus grand pécheur du monde, à cause de votre ingratitude et malice, indigne de tous les bienfaits de Dieu et des créatures, et de ceux que vous recevrez à jamais ; digne de toutes les peines imaginables. Ainsi soumettez vous à tous les hommes, et choisissez au ciel et en la terre la dernière place ; et criez comme

un misérable au Seigneur : O Dieu, soyez miséricordieux à ce pécheur ! et dans ce sentiment désirez d'être méprisé et foulé aux pieds de tout le monde. Cette humilité plaît grandement à Dieu, et rend l'homme capable de toutes les grâces. Hélas ! quel est celui qui se puisse attribuer la sainteté, vu qu'il est si difficile de savoir si nous avons vaincu la sensualité et la volonté propre, et que bien souvent, par une tromperie étrange, les mouvements de la nature sont pris pour des arguments d'une sainteté éminente ?

D. Quel est le cinquième empêchement ?

R. C'est l'amertume de cœur, par laquelle quelques-uns sont portés à l'impatience, la haine, la vengeance, le mépris des autres : ceux-là murmurent contre leurs supérieurs ; ils jugent leur prochain, et en font peu d'état ; ils regardent toutes choses avec le même venin dont leurs yeux sont malades ; ils interprètent chaque chose en mauvaise part, et se rendent par là haïssables à Dieu et aux hommes.

D. Comment peut-on remédier à ce mal ?

R. On y remédie en tâchant d'aimer en Jésus-Christ tous les hommes, honorant en chacun d'eux l'image de Dieu, ne laissant asseoir au fond du cœur aucune fâcherie, ou amertume contre personne ; se présentant à tous avec un visage serein, dans la douceur de la charité, et

la bénignité de paroles : il faut être toujours disposé à supporter les infirmités et défauts de tous, à soulager leurs nécessités, pardonner leurs offenses, à interpréter leurs actions en bonne part, à ne juger ni attrister personne, à servir et assister indifféremment ceux qui ont besoin de secours ; en un mot, il faut être prêt à épancher sur tous et en tout lieu notre compassion et notre amour.

D Quel est le sixième empêchement ?

R. Il consiste en la propriété de la volonté, des sentiments de l'esprit, et du conseil intérieur de l'âme : quelques-uns s'appuient si fortement là-dessus, qu'ils n'osent se fier ni à Dieu ni aux hommes. Cette propriété opiniâtre à juger selon leurs propres lumières, et à choisir ce qui leur plaît, se fait chez eux comme la base et le fondement sur lequel ils bâtissent tous leurs ouvrages, qui, quelque grands qu'ils paraissent au dehors, sont néanmoins aux yeux de Dieu chargés de saleté et d'ordure. Qui a détruit en soi ce principe, verra tomber au dedans de soi les murailles de Jéricho, c'est-à-dire la plupart des imperfections.

D. Par quelle voie peut-on se prémunir contre un si grand mal ?

R. Par le renoncement de soi-même, jetant en soi un fondement contraire, qui est un abandon plein et parfait de soi-même, par lequel on se

dépouille de tout ce qui est propre, et on se résigne entièrement au bon plaisir de Dieu, sans que le cœur réserve rien ; embrassant jusqu'au fond la sainte volonté de Dieu avec beaucoup de complaisance intérieure, et avec cela se soumettant à l'obéissance des hommes dans les choses licites, se confiant avec une assurance parfaite à la bonté divine, qui est toujours présente à ceux qui se donnent à elle de corps et d'esprit, et qui les gouverne dans la prospérité et dans l'adversité jusqu'aux moindres choses, avec une providence plus douce qu'ils ne pourraient souhaiter. Il faut donc recevoir tout ce qui arrivera de la part des hommes ou des autres créatures, comme si cela partait immédiatement de la main de Dieu, d'un esprit égal, sans trouble, élevé au-dessus de tous les changements ordinaires aux choses humaines, et établi par amour en Dieu, ne souhaitant pas davantage la prospérité que l'adversité, jusqu'à ce que la propriété du jugement et de la volonté soit tout à fait anéantie.

D. Quel est le septième empêchement ?

R. C'est une étude immodérée, par laquelle l'entendement s'occupe à des spéculations, où l'on ne cherche ni la dévotion, ni l'ardeur de la volonté, mais on s'attache simplement à la lecture, parce qu'elle plaît, ou qu'elle nous donne la science sans rapport à une fin plus haute. Ceux

qui sont tels, se rendent vains, enflés dans leurs sentiments, présomptueux, stériles de cœur, qui savent parler des choses de l'esprit, et qui ne peuvent les goûter.

D. *N'avez-vous point de remède à ce mal ?*

R. Il faut pour cela que vous ne lisiez pas afin de passer pour savant, mais afin de vous rendre dévot. Pensez toujours que vous ne savez rien ; et de vrai ne souhaitez de savoir rien que Jésus-Christ crucifié. Si vous avez Jésus-Christ, c'est assez, quoique vous ignoriez le reste. Exercez-vous continuellement en sa Vie et en sa Passion, contemplant ce qu'il souffre, pour lui compatir ; comment il souffre, c'est-à-dire ses vertus, pour l'imiter ; pourquoi il souffre, afin de répondre à son amour par le vôtre ; que sans cesse croisse en vous le désir de vous rendre conforme à lui, souffrant avec courage toutes les adversités qu'il voudra vous envoyer selon son bon plaisir. Que si vous étudiez pour autrui, que ce soit purement en l'amour de Jésus-Christ.

D. *Quel est le huitième empêchement ?*

R. C'est l'inconstance de cœur, la trop grande liberté des pensées, et la négligence de l'homme intérieur. De là vient que le cœur, couvert de tant de fantômes, ne prend point garde aux inspirations divines.

D. *Comment faut-il arrêter ces désordres ?*

R. Il faut pour cela, après avoir quitté toutes les occasions de distraction, chasser les imaginations, formes et ressemblances des choses, tout le souvenir des paroles et des actions qui ne sont pas saintes ; et réunissant les forces de votre âme, demeurer au dedans de vous en silence et repos d'esprit, afin que l'entendement soit purifié de toutes images, le cœur libre des créatures, et la mémoire même élevée en Dieu. Quoi que vous fassiez, courez toujours vers lui, par une tendance amoureuse. Car pourquoi vous embarrasser de tant de choses ? N'en souhaitez qu'une seule, et vous trouverez le repos. Ainsi, dans quelque lieu que vous soyez, que cette parole frappe toujours vos oreilles : *Mon fils, retournez à votre cœur* ; vous détachant des créatures, afin que votre esprit étant dépouillé, et réduit à la simplicité, vous puissiez demeurer immobile en Dieu, ne pensant et ne désirant rien hors de lui, comme s'il n'y avait que lui seul et vous en ce monde. Aspirez à cela avec une ferveur et une humilité égale, afin que votre âme, avec toutes ses forces et ses puissances recueillie en Dieu, se fasse un même esprit avec lui. —

D. *Quel est le neuvième empêchement ?*

R. C'est la tiédeur, de laquelle plusieurs étant emportés par une mauvaise habitude, ils font plusieurs bonnes œuvres, mesurant la perfection

plutôt par le nombre des bonnes actions que par la ferveur de la charité et la pureté d'intention : ainsi ils ne suivent point l'attrait divin, qui les excite à un parfait renoncement, et ils font peu de progrès dans les voies de la grâce.

D. Comment peut-on remédier à ce vice ?

R. En prenant cette règle comme un abrégé de toute perfection, qu'en tout temps vous ayez le cœur élevé à Dieu par une conversion amoureuse vers lui, avec un fervent désir de lui plaire et de l'aimer parfaitement, soupirant et criant sans cesse avec des prières courtes et enflammées, et des aspirations toutes de feu, comme seraient : O mon Dieu ! ô la vie de mon âme ! ô tout mon désir et ma joie ! quand pourrai-je vous aimer très ardemment, et me mépriser et le monde entier pour vous ! O mon Dieu ! que je souhaiterais, cessant d'être ce que je suis, pouvoir, par l'effort de mon amour, me fondre, m'abîmer, me transformer en vous ! O mon Seigneur ! donnez-moi que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, etc. Et par semblables mouvements chérissez votre Bien-aimé, le désirant, le louant, lui rendant grâces, vous offrant à sa gloire, comme vous enseignera l'onction du Saint-Esprit. Cet exercice est très noble, avec lequel vous pourrez demander des biens infinis à Celui qui est infini ; car les désirs de la charité ne doivent point avoir de bornes.

Or, Dieu a commandé qu'on lui demandât, et il a promis de donner, et qu'il ne permettra jamais, ayant une libéralité infinie, que le moindre gémissement qui lui est adressé, retourne vide et sans effet ; car, ou bien il prépare une nouvelle grâce, ou il augmente celle qui est déjà infuse, ou il attire plus puissamment votre cœur, ou il le console plus doucement et l'éclaire plus parfaitement, ou il l'appuie plus fortement. Donnez-vous donc bien de garde de négliger par paresse tant de biens que vous pouvez recevoir à chaque moment ; ne cessez jamais. Ne fuyez point le visage du Seigneur, suivez votre Bien-aimé par l'eau et par le feu ; et tout distrait, tenté et abattu que vous êtes, ayez recours comme un vrai pénitent au Seigneur de la miséricorde. Commencez derechef courageusement, souhaitez de vous consommer tout dans son amour et dans ses louanges ; car l'ingratitude dessèche la fontaine des miséricordes, et l'esprit intérieur nous avertit incessamment que nous répondions aux dons de Dieu, qui nous sont faits à chaque moment, en louant de cœur et d'action Celui qui mérite tout honneur.

CHAPITRE II

DES CHOSES EN QUOI CONSISTE LE PLUS GRAND
AVANCEMENT DE L'ÂME

D. *En quoi consiste principalement le plus grand avancement de l'âme ?*

R. En six choses plus remarquables : la récollection ; la paix du cœur ; le détachement des créatures ; le délaissement de soi-même ; l'esprit de bénignité ; la résignation et l'entier abandon de soi-même entre les mains de Dieu.

D. *En quoi consiste ta récollection ?*

R. Particulièrement en trois choses : au silence, à la retraite, et à ne se point mêler des affaires d'autrui.

D. *En quoi consiste le silence ?*

R. 1° A ne parler que fort peu, voire point du tout hors la nécessité, et si ce n'est des choses de Dieu, en sorte que l'esprit ne reçoive par la parole aucun empêchement à la dévotion.

D. *En quoi consiste la retraite ?*

R. A se tenir dans sa cellule ou dans sa maison, s'éloignant de toute conversation humaine,

ne la prenant que par nécessité, ou pour le service de Dieu, se souvenant de ces paroles d'Isaïe : *Intra in cubacula tua, claude ostia tua super te* : se fermant aux choses extérieures, retranchant les visites autant que l'état d'un chacun et la bienséance le peuvent permettre.

D. *En quoi consiste l'éloignement des affaires d'autrui ?*

R. 1° A ne s'intéresser en quoi que ce soit qu'aux choses de sa charge et de son devoir. 2° A s'éloigner des nouvelles et connaissances des objets mondains, s'écartant de toutes les choses temporelles, déchargeant son esprit des idées inutiles, et s'adonnant entièrement aux choses saintes, comme sont les mystères de Jésus-Christ, ou les paroles de l'Écriture sainte, et surtout tenant l'âme attentive à la présence de Dieu. 3° Ayant les actions de vertu, de charité et d'humilité toujours en vue et en dessein, sans se détourner ailleurs.

D. *En quoi consiste la paix du cœur ?*

R. Principalement en trois choses. La première est en l'abnégation et décharge générale de toute affection, prétention, désir et soin ; parce que l'âme qui ne prétend à rien, est bientôt accoisée. La seconde, à ne souffrir en soi aucune émotion de passion, ou de vif sentiment, ou d'empressement quelconque, calmant aussitôt le cœur. Pour cela il importe de n'avoir aucune contestation, évi-

tant les occasions de dispute avec le prochain.

2° En un baume céleste répandu sur le cœur, qui s'écoule dans l'âme par le goût des choses divines, en vertu duquel elle se maintient en une tranquillité perpétuelle, et opère toutes choses dans ce même goût, sans donner lieu à aucun trouble. Par ce moyen l'homme jouit de la véritable paix, qui quelquefois passe dans la partie supérieure au-dessus de tout goût, ainsi que dit saint Paul : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum*. Alors l'âme est calme et tranquille dans l'esprit, lors même que cette onction lui manque, étant imbue spirituellement de la suavité divine.

D. *En quoi consiste le détachement des créatures ?*

R. En trois choses. 1° Dans une abnégation et dépouillement de tous les biens temporels, d'effet ou de volonté, n'ayant rien en quoi l'âme se contente et s'appuie temporellement.

2° En un usage fort modéré de toutes choses extérieures, fuyant l'abondance, les commodités, les meubles précieux et curieux, et tout ce qui n'est point précisément nécessaire.

3° En un entier dégagement de cœur et d'affection de tout ce qui nous environne, ne tenant à rien, et, comme dit un saint, n'ayant pas sa chemise plus proche de la peau que si elle était en Espagne ou aux Indes.

D. *En quoi consiste le délaissement de soi-même ?*

R. En trois choses. 1° A ne se point chercher en aucune chose, et à se dépouiller de tous ses intérêts. 2° A se mortifier en tout, contrariant ses goûts, appétits et sentiments dérégles, sans donner aucune satisfaction à la nature, soit au corps, soit à l'esprit, hors la raison ou la nécessité. 3° Dans un entier oubli et sainte haine de soi-même, suivant laquelle l'homme se comporte comme s'il était une créature insupportable qui mérite d'être foulée aux pieds de tout le monde.

D. *En quoi consiste l'esprit de bénignité et de douceur ?*

R. En deux choses. 1° En une inviolable tranquillité et suavité de mœurs en toutes rencontres de la conversation humaine, particulièrement dans les contrariétés et rebuts, ne montrant jamais d'aigreur ni de ressentiment pour quoi que ce soit. 2° Dans une patience infatigable en des accidents fâcheux, faisant état que c'est la propre vertu de Jésus-Christ et des saints, auxquels il a dit qu'il les envoyait comme des brebis parmi les loups, leur ordonnant de ne jamais perdre ce cœur rempli de mansuétude parmi les adversités de cette vie.

D. *En quoi consiste la vraie résignation et abandon de soi-même entre les mains de Dieu ?*

R. En trois choses. 1° En une entière soumission et acquiescement à tout ce qui vient de sa part. 2° En l'abandon aveugle entre ses mains. 3° En la pratique de la conformité à la divine volonté.

D. *En quoi consiste cette soumission ?*

R. En ce que l'âme se résigne de bon cœur, et prend à gré les ordres de Dieu en trois choses. 1° En ce qui la concerne, se soumettant volontiers à tous les effets de sa volonté, quelque fâcheux et rigoureux qu'ils soient. 2° A trouver un grand repos et une résignation parfaite dans les accidents publics, qui sont les renversements des États, les guerres, et autres changements qui arrivent, soit dans les royaumes, soit dans les Églises, prenant le tout à gré, demeurant aux pieds de la divine Bonté, la priant d'apporter le remède à tels désordres. 3° En se soumettant même aux permissions de Dieu touchant les choses scandaleuses, les fautes notables qui se commettent par les personnes dévotes, et autres telles choses, en toutes lesquelles cette âme adore les ordres de Dieu, se résignant à ses volontés.

D. *En quoi consiste cet abandon aveugle entre les mains de Dieu ?*

R. En ce que l'âme trouve son repos à l'égard de trois choses. 1° En ce qui touche la Providence, en acceptant tous les effets soit de santé, soit de maladie, de gain ou de perte, en nous

ou en ceux qui nous touchent, sans aucun murmure, voire avec joie et allégresse. 2° En l'obéissance due à ses supérieurs, en quoi l'âme s'abandonne sans se réserver aucune chose. 3° En l'observation de la loi évangélique, en quoi elle s'abandonne absolument, risquant tout pour lui être fidèle ; par exemple en l'observation de la bénignité, ou de la pauvreté, et se fiant en la sagesse et bonté de Celui qui a établi cette loi. Ainsi un jeune homme quitte son père, sa mère et ses biens, s'abandonnant à ce qui peut arriver ; ainsi saint François entendant ces paroles : *Vade, vende omnia, etc.*, quitte tout par un véritable abandon.

D. *En quoi consiste le troisième point de la conformité à la volonté divine ?*

R. En la pratique la plus utile et excellente de toutes, laquelle seule, étant observée, peut conduire l'homme à la perfection : et c'est la pratique de la divine volonté, qui consiste en trois points. Le premier est de faire ce que Dieu veut ; le second de le faire comme il le veut ; le troisième de le faire parce qu'il le veut : tellement que l'âme désireuse de son avancement doit faire une perpétuelle réflexion sur ces trois choses, s'examinant pour voir si la chose qu'elle fait est véritablement pour Dieu ; puis si elle observe les choses et la manière qu'il faut tenir pour la faire comme Dieu désire ; et enfin si

son motif en la faisant est de l'exécuter parce qu'il le veut.

D. *Quel moyen y a-t-il pour exécuter telle pratique, et en tirer fruit ?*

R. C'est que tous les jours, pendant plusieurs mois, cette âme en son examen de conscience fasse une revue et réflexion exacte sur ces trois points, jusqu'à ce qu'elle en ait fait une habitude. incorporant en soi-même cette pratique.

CHAPITRE III

DE LA VOIE SURNATURELLE OU EXTRAORDINAIRE

D. *Qu'est-ce que la voie surnaturelle ou extraordinaire ?*

R. C'est un état dans lequel l'âme n'agit plus par soi-même, mais par la conduite du Saint-Esprit et l'assistance spéciale de sa grâce.

D. *Pourquoi l'appellez-vous surnaturelle ?*

R. Pour la distinguer de la vie ordinaire, où l'on ne voit pas manifestement l'opération de la grâce ; car, quoique toutes les œuvres où le Saint-Esprit aide, soient des effets de la grâce et puissent être nommées surnaturelles, cela ne se connaît pas néanmoins partout si clairement qu'en cette vie qui passe évidemment la nature.

D. *Avez-vous quelque adresse ou méthode pour parvenir à cette voie ?*

R. Il n'y en a point qui y mène directement, parce que cela dépend spécialement de Dieu ; mais on peut seulement donner quelques avis pour s'y bien conduire quand on y est appelé, et pour s'y disposer, autant que cela est possible, par sa diligence.

D. Comment entre-t-on dans cette voie ?

R. C'est par la miséricorde de Dieu, qui appelle qui il lui plaît, par quelque rencontre et par les voies dont sa providence se veut servir. Ce que la créature peut, c'est de s'y disposer par une grande fidélité à la grâce, se rendant agréable à Dieu par des actes fervents.

D. En quoi consiste le progrès en cette voie ?

R. En trois différents états, ou en trois degrés divers. Le premier est l'état dans lequel l'âme, prévenue du Saint-Esprit, et conduite par son opération, agit en toutes choses par sa grâce. Le second est celui dans lequel l'âme meurt à son action et semble ne rien faire, pour donner lieu entièrement à l'œuvre du Saint-Esprit. Le troisième est celui dans lequel l'âme reçoit une vie nouvelle, comme ressuscitant avec Jésus-Christ avec plus de force que jamais. En ces trois états, l'homme fait peu de soi-même, et presque tout par principe de grâce et assistance du Saint-Esprit.

D. Ce premier état comment se reconnaît-il en l'âme ?

R. Il consiste principalement en trois choses. La première est la récollection fondée dans un repos que le Saint-Esprit donne aux âmes, auquel il les attire, et dans lequel il les fait agir durant un temps où se font ces commencements de la

vertu, les aidant à prier, à se mortifier, pratiquer les vertus, etc., où l'âme est guidée partout par ce saint mouvement fondé dans le repos, et mainten upar une récollection perpétuelle, qui est comme le mur renfermant en tout cette voie surnaturelle; et les âmes qui y sont, s'y doivent maintenir avec grand soin, ne se séparant jamais de l'heureuse attention à Dieu, qui est la source de tout leur bien, et évitant les choses contraires à la paix, et à la perpétuelle présence de l'Époux céleste, qui se communique d'abord aux âmes appelées à cette voie. La deuxième chose est une continuelle correspondance d'esprit à ce même Époux, d'autant qu'il donne sans cesse des connaissances, ne manquant jamais d'assister l'âme par ses lumières; et dans cet état elle connaît ce qu'elle doit éviter, et ce qu'elle doit faire, ayant intérieurement un oracle qui l'avertit comment elle se doit comporter en toutes choses, apercevant le tout à la faveur de cette lumière. D'où vient la troisième chose, qui est une disposition fidèle pour se rendre aux saints mouvements de la grâce, et pour ne se point divertir à suivre la nature.

D. *Qu'est-ce que le divin Esprit fait faire à l'âme en cette voie?*

R. 1° Il la guide dans la pénitence dont il lui a imprimé les mouvements. 2° Dans l'amendement de ses mœurs en la pratique des vertus. 3° En

tous ces saints exercices, elle reste au dedans toujours tranquille et en repos avec lui, sans se dispenser des pratiques de régularité et des occupations extérieures auxquelles sa charge l'oblige. C'est dans cet état que l'âme reçoit souvent des faveurs extraordinaires, quand elle y est appelée, comme visions, révélations, ravissements, etc., quoique tout cela ne soit pas nécessaire.

D. Que doit-elle faire quand elle reçoit pareilles faveurs ?

R. Elle ne s'y doit pas arrêter, mais s'appuyer en la foi, faisant son fondement sur la pratique de la vertu, d'autant que la personne qui fait grand cas de telles grâces, s'y complaisant et s'y appuyant, quoique ce soient d'excellentes aides, est en danger de tromperie.

D. Pourquoi cela ?

R. Parce que partout où l'âme est attachée hors de Dieu à quelque chose, quelque bonne et sainte qu'elle soit, il y a danger de piège, si on n'en use bien ; et que d'ailleurs par telles opérations Dieu ne laisse pas de faire son effet dans l'âme, sans qu'elle s'y complaise ; et elle gagne plus en s'en séparant intérieurement, laissant le tout pour ce qu'il est, qu'en s'y attachant par amour-propre. Ce n'est pas pourtant qu'elle n'en doive savoir bon gré à Notre-Seigneur, et l'en remercier comme de très grands biens ; mais c'est qu'elle

doit croire que le même Seigneur fait plus d'état de son humilité et de son obéissance, que de toutes les faveurs et caresses célestes.

D. *En quoi consiste le second état ou degré de cette voie ?*

R. En ce que l'âme meurt par la force de la grâce, non seulement à la nature, mais encore à sa propre activité, demeurant presque sans action à l'égard des objets vers lesquels elle opérait auparavant avec tant de liberté.

D. *Quelles sont les parties de cette mort ?*

R. Elles consistent en trois effets principaux, qui sont aridité, impuissance et peine, qui sont trois choses que l'âme éprouve en ce second degré.

D. *Comment se passe en elle cette aridité ?*

R. En ce que l'âme ayant joui longtemps de beaucoup de goûts spirituels et d'une grande facilité à s'appliquer aux choses saintes, se trouve sèche et aride, tout ainsi qu'en un désert sans eau. Ce n'est pas que l'esprit soit alors dépourvu, au contraire, sa lumière devient plus pure et plus simple ; mais c'est que le sens est mis en pauvreté spirituelle, et comme en une diète, se trouvant privé de ses goûts ordinaires : par ce moyen l'âme meurt, prenant une vie secrète dans la foi et dans l'esprit.

D. *En quoi consiste l'impuissance ?*

R. En ce que cette âme non seulement est

privée du goût et sentiment des choses saintes, mais encore en ce qu'elle se trouve en si grande incapacité d'opérer, qu'il semble qu'elle n'a plus ni vertus, ni désirs, ni actions; sentant ses puissances liées et garrottées, n'ayant que l'extérieur libre, mourant ainsi à soi-même. Ce qui s'explique par la ressemblance d'un petit animal qui est le ver à soie, enfermé dans le tombeau qu'il tire de sa substance, dans lequel il meurt à la vie qu'il avait auparavant, pour en acquérir une nouvelle qui est fort différente de la première. Ainsi l'âme, dans ce tombeau, se dessaisissant de soi-même, semble perdre son premier être, n'ayant qu'une vie occulte pour ressusciter ensuite; cependant elle demeure en ténèbres et comme sans action.

D. En quoi consiste la troisième chose qui est la peine?

R. En de grandes angoisses et souffrances que l'âme porte pendant cette mort spirituelle; tandis qu'elle est dans ce tombeau, elle est attaquée et exercée par de grands travaux et souffrances qui viennent de trois chefs: 1° du côté de Dieu; 2° du côté du diable; 3° du côté des hommes.

D. En quoi est-ce qu'elle souffre du côté de Dieu?

R. En ce que l'amour divin trouvant en elle de la disproportion avec sa pureté infinie, combat

l'impureté de la nature, faisant comme si elle lui était contraire, tout ainsi que le feu agit sur le bois vert. L'âme dans cette peine sentant Dieu comme adversaire, porte avec grande angoisse de se voir éloignée de lui et rejetée : elle trouve avec l'aridité encore cette opposition insupportable ; car il lui semble que Dieu lui est inaccessible, s'appliquant ces paroles du prophète, *Conclusit semitas meas lapidibus quadris* ; les routes qu'elle avait pour aller à lui lui semblent être renversées comme quand les chemins sont labourés et confondus, *semitas meas subvertit* ; elle se lamente sans cesse d'être séparée de lui, et trouve tous ses biens enlevés, n'ayant ni goût, ni repos, ni souvenir des choses passées, *oblitus sum bonorum*, et la présence de Dieu qui lui était si douce, est devenue amère ; sentant une grande majesté qui l'environne et l'épouvante sans cesse, il lui semble que cette majesté la combat, *contra folium, quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam*.

D. *Qu'est-ce qu'elle souffre du côté du diable ?*

R. Cela ne lui semble rien au prix des impressions qu'elle a d'être contraire à Dieu, qu'elle considère toujours comme armé en sa justice, pour tirer raison de ses péchés. Elle endure néanmoins du côté du diable de grands travaux, car, la voyant ainsi abattue de crainte, il lui fait souffrir trois sortes de maux. 1° En exci-

tant les vices qui étaient assoupis, et non encore éteints en leur racine, les rendant si vifs, qu'ils semblent dominer en elle. 2° Par des rages et des horreurs infernales, mettant son esprit en un état qui ne se peut mieux comparer qu'à celui des damnés, comme dit sainte Térèse, l'ayant éprouvé. 3° Par des impressions d'erreurs et de fausses opinions qui lui semblent si véritables, qu'elle ne peut presque acquiescer au contraire; et ajoutant des perplexités et instabilités, qui font pitié à tout le monde, elle se trouve combattue de vices, de passions, de désespoir; et parmi tout cela elle vient à s'écrier qu'elle a perdu Dieu qu'elle aime avec ardeur, pour qui elle a tant fait; ayant persévéré plusieurs années à le servir, elle le voit toujours la menaçant, la perçant par ses regards, quoique néanmoins il fasse cela pour la combler de biens, comme ferait un médecin qui voudrait guérir un malade par une médecine bien amère qui lui serait nécessaire.

D. Qu'est-ce qu'elle souffre du côté des hommes?

R. C'est que les hommes, la voyant ainsi désolée, en font souvent mépris; mais surtout son grand travail vient du côté de son directeur, qui, la voyant impuissante à bien faire, et la croyant pleine de défauts, ignorant cette voie délicate de l'esprit de Dieu, la gourmande, dit qu'elle est trompée, se met de son côté quand

elle s'accuse, et rend sa peine, comme dit sainte Térèse, presque insupportable, ne voyant pas que par telle voie Dieu fait un bien incomparable à cette âme, et une grâce qui surpasse plusieurs autres.

D. *A quoi servent donc toutes ces peines et ces tourments si étranges ?*

R. Cela sert à purifier l'âme, et à la mettre au dernier point nécessaire à l'union divine : et sainte Térèse dit que, comme le purgatoire dispose les âmes au Ciel, ainsi cet état pénible prépare l'âme à l'union parfaite avec Dieu. Cela la purifie donc de trois choses : 1° de ses péchés passés, qui se lavent parfaitement en cette lessive ; 2° de plusieurs vices qui sont occultes en elle ; 3° du fond de son amour-propre, qui n'est jamais déraciné que par cette peine extrême, parce qu'elle apprend à se dégager de tout soi-même.

D. *En combien de façons ces peines sont-elles communiquées aux âmes ?*

R. En deux principalement : car les unes sont travaillées de ces peines sans relâche et comme tout de suite, demeurant dans ces épreuves pendant des trois et quatre années sans voir le jour, et quelquefois plus longtemps, comme il est dit de saint François en sa *Chronique*. D'autres en sont travaillées par intervalle, portant ce pesant fardeau pendant deux ou trois mois,

après lesquels elles reçoivent le beau jour de la grâce, pour se replonger derechef dans ces ténèbres, ainsi que sainte Térèse rapporte de soi ; mais toutes parviennent au même but, qui est l'entière sérénité de l'esprit.

D. Quelle preuve avez-vous que telles choses arrivent aux saints et aux bonnes âmes ?

R. Cela est rapporté dans leur vie, comme il est dit de saint François, qui fut trois ou quatre ans en telle épreuve ; sainte Térèse l'assure d'elle-même ; et la même chose est rapportée de la Bienheureuse Angèle de Foligno, et de la Bienheureuse Madeleine de Pazzi, et du Frère Alphonse Rodriguez de la Compagnie de Jésus.

D. D'où vient donc qu'il y a quelques saints dont on n'entend point telles choses ?

R. Souvent cela est suppléé par de grands travaux soufferts au service des âmes, ou bien par d'autres choses ; de plus que les écrivains en ont peu de connaissance, étant choses très secrètes. Cependant cela est assez commun, comme l'expérience le fait voir ; même Blossius, auteur très signalé, en rapporte plusieurs exemples, et on l'a aussi remarqué de saint Ignace en sa vie.

D. Quel est le troisième état ou degré de cette voie ?

R. C'est celui dans lequel l'âme ayant passé par ces travaux et cette nuit pénible de la mort spirituelle, prend une vie nouvelle, et ressuscite

en Jésus-Christ. Ainsi que le ver à soie, faisant ouverture à son tombeau, sort avec une vie toute nouvelle à sa nature, avec des yeux qu'il n'avait point, des ailes, et de nouvelles couleurs, surpassant son premier être ; de même cette âme, après cette mort, se trouve participante d'un être de grâce qu'elle n'avait jamais goûté ; elle a des ailes, des yeux, elle se repaît de la lumière du Ciel, et vit parfaitement en la conduite du Saint-Esprit, accomplissant ce que dit l'Apôtre, *vivo ego, jam non ego, etc.*, ne se sentant plus soi-même, mais Jésus-Christ vivant en soi.

D. *En quelles choses est-ce que le Saint-Esprit conduit cette âme ?*

R. En trois particulièrement : en l'oraison, en l'action, et en la souffrance.

D. *Comment dans l'oraison ?*

R. En ce que sa prière est animée et fervente, n'ayant plus besoin de se préparer, parce qu'elle a toujours de quoi s'entretenir avec son Époux ; elle reçoit de lui diverses lumières sur ce qui la touche, ou qui regarde les âmes qu'elle doit aider, son cœur étant continuellement enflammé, et se trouvant d'abord dans le ciel, se vérifiant principalement en ce temps ce que disait l'Apôtre ; *conversatio nostra in cœlis est*. Il y a peu de choses qui concernent cette âme, de quoi Notre-Seigneur ne l'avertisse, et sur

quoi il ne la prépare; outre qu'elle reçoit en ce lieu l'accroissement d'amour pour le servir dans les occasions avec plus de perfection.

D. *Comment est-ce qu'il la conduit en l'action ?*

R. En ce que l'âme en cette nouvelle vie ayant secoué le joug de ses imperfections, est parfaitement en la main de Dieu, pour entreprendre et faire toutes choses à sa gloire, Dieu lui faisant rencontrer les occasions dans lesquelles il s'en désire servir; comme il est dit aux Actes, que saint Paul voulant aller en quelque lieu, l'Esprit de Jésus l'en empêcha, *non permisit illos spiritus Jesus*. Cet Esprit divin les accompagne suavement, les produit, les cache, les avance et les retire selon son gré; comme il est dit même de Notre-Seigneur : *duxit eum Spiritus in desertum*. Ainsi, en toutes choses, ils sentent sa conduite; et un cheval n'est pas plus dépendant de la main de son maître, que ces âmes de la main de Dieu, qui néanmoins agit avec elles avec liberté : *ubi Spiritus Domini, ibi libertas* : et cette maxime de saint Paul se trouve véritable en elles, *qui Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei*. Telle conduite est douce, forte et amoureuse plus qu'on ne se peut persuader, ne se passant presque rien en elle qui ne vienne de la conduite de la grâce, et de l'assistance du Saint-Esprit.

D. Comment la conduit-il dans la souffrance ?

R. En ce que, dans des occasions qu'elle a de souffrir, il l'accompagne de telle manière qu'il la fortifie, assiste, et soutient merveilleusement, se vérifiant ce qui est écrit : *Cum ipso sum in tribulatione*. Ce qui se fait en trois manières, et par trois grands profits que telles personnes tirent des croix et des peines qu'elles ont à porter. Le premier est la dépendance très étroite qu'elles ont en cela de Dieu, se soumettant dans la douleur à sa providence, qui est une chose bien plus parfaite que de le faire dans l'action. Le second est que l'âme dans les croix augmente sa force et sa vigueur à bien faire, y devenant plus puissante, suivant ce que dit Tertullien : *Virtus duritia extruitur, mollitia destruitur*. Le troisième, en ce que, dans les croix et les souffrances, l'âme profite en amour, et se rend semblable à Jésus-Christ crucifié, n'y ayant rien au monde qui la lie plus étroitement à Dieu que la croix, qui contient les caresses les plus intimes qui lui soient faites de la part de son Époux, à l'imitation de Jésus-Christ même, duquel l'Apôtre dit : *Decebat enim eum Auctorem salutis eorum per passionem consummare*.

CHAPITRE IV

DE L'Oraison convenable à cet état.

D. *Quelle est l'oraison convenable à cette voie ?*

R. C'est la contemplation.

D. *Qu'est-ce que la contemplation ?*

R. Nous l'avons déjà dit ailleurs ; mais, pour l'état présent, il suffit de dire que c'est une facilité de traiter avec Dieu, car sans ce don on ne saurait pratiquer qu'avec peine ce saint exercice.

D. *Combien y a-t-il de sortes de contemplation ?*

R. Il y en a trois, qui sont comme trois degrés différents, répondant aux trois états dont nous avons parlé aux chapitres précédents.

D. *Quel est le premier degré de la contemplation ?*

R. C'est un doux repos, dans lequel l'âme, envisageant Dieu avec amour, se tient en grande paix en sa présence, n'usant pas beaucoup de son discours, ni de son action propre, mais ayant la liberté de traiter familièrement avec lui par l'assistance de la grâce et le mouvement du Saint-Esprit.

D. Quel est le second degré de la contemplation ?

R. C'est celui dans lequel l'âme, demeurant dans ce repos, est tellement privée de son action, qu'elle devient comme immobile ; et cette sorte d'oraison s'appelle silence, parce que l'âme, recevant l'inspiration divine, écoute simplement ce qui est dit à son cœur.

D. Quel est le troisième degré de la contemplation ?

R. C'est celui dans lequel l'âme reçoit de nouveau la liberté de son action d'une manière plus haute et plus parfaite, et a de manifestes opérations de Dieu. Sur ces trois degrés on peut dire, que le premier est avec abondance de grâce, accoisant les facultés de l'âme, la mouvant et faisant agir, pour parler, pour demander, pour s'offrir et produire autres actes semblables. Dans le second, elle demeure fixe et arrêtée, sentant une opération du Saint-Esprit qui la pénètre et l'attache simplement à Dieu, avec une notion générale et confuse, sans distinction et sans grand pouvoir d'agir, et c'est comme une impression de la présence du Saint-Esprit en elle. Et cette opération est de deux sortes : en l'une l'âme se trouve parfois avec peine comme se sentant pressée et en souffrance ; et cette peine est une marque d'une opération plus haute, qui tend à purifier l'âme,

et qui la conduit à une grande perfection. En l'autre elle ne sent rien que douceur et suavité. Au troisième degré, ce sont choses claires, et qui marquent déjà une communication plus manifeste avec l'Époux céleste.

D. Quel conseil faut-il donner aux âmes parvenues à cette manière d'oraison ?

R. Il y en a trois plus nécessaires, dont le premier est qu'elles doivent procéder avec grande simplicité, sans se mettre en peine si leur degré d'oraison est haut ou bas, et se laisser conduire à Notre-Seigneur, lui parlant ou se tenant en silence, car de telles réflexions leur nuisent, et retardent grandement l'opération de Dieu.

D. Quel est le second conseil nécessaire ?

R. C'est qu'elles doivent soigneusement prendre garde, quand elles sont en la possession de ce saint repos, de ne le point interrompre mal à propos par leur propre action, et de ne pas apporter de trouble au Saint-Esprit, mais demeurer entièrement souples à ses mouvements.

D. Quel est le troisième ?

R. C'est de se garder aussi de l'autre extrémité, ne se laissant point aller à une oisiveté et inutilité d'esprit, lorsque, par épreuve, Dieu les laisse à elles-mêmes, de peur que par ce moyen elles n'ouvrent la porte aux illusions de Satan, à la vanité et à l'amour-propre, comme

il arrive souvent, lorsque, sous prétexte de laisser faire Dieu, on laisse agir la nature et le diable.

D. *Avez-vous quelque moyen par lequel l'âme puisse atteindre à ce degré d'oraison ?*

R. Il y a trois choses qui peuvent seulement disposer et préparer une âme à ce grand bien. La première est un soin continuél depuis longtemps de se vaincre soi-même, et se mortifier en toutes choses. La seconde, une attention perpétuelle à éviter les égarements inutiles des sens, obéissant à l'attrait de la grâce qui porte à se recueillir. La troisième est de prendre garde autant qu'il est possible de tenir l'esprit élevé dans le bien universel, sans s'arrêter aux différences particulières des choses et des objets présents. Par exemple, quand on est aux repas, ne prendre pas garde si ce qu'on donne est bien ou mal apprêté, chaud ou froid, mais seulement s'il est convenable à la nourriture ; de même, faisant voyage, ne pas s'arrêter continuellement à la considération des châteaux, des oiseaux, des rivières, et autres objets distincts, mais passer comme pèlerin. Ainsi faut-il faire à l'égard des autres choses, tenant son esprit attaché aux motifs communs et relevés, le retirant pour le moins de cœur de ceux qui sont trop particuliers ; ce qui se doit faire non par une élévation affectée, mais par une suave attention aux choses

pieuses et aux biens du ciel, plutôt qu'à ceux de la terre.

D. Ne semble-t-il pas que ce repos est moins utile que l'action propre de l'âme, vu que ce repos semble ne rien dire, et que les actes ont beaucoup de mérite ?

R. Tant s'en faut que les actes que l'âme peut faire de soi puissent égaler ce repos qui est un don spécial du Saint-Esprit, qu'il est si excellent au prix de ces actes, qu'il donne à l'âme tant de grâces de Dieu par soumission et humilité, que, quoi qu'il n'ait qu'une très simple vue et abaissement de cœur, il est capable d'obtenir toutes choses, comme il est remarqué de sainte Gertrude, laquelle obtenait quantité de choses qu'elle n'avait pas distinctement prévues, Notre-Seigneur lui disant qu'elle les avait suffisamment demandées. Aussi la notion générale de Dieu reçue avec humilité dans cette oraison, laisse une lumière infuse qui comprend beaucoup de vérités, dont l'âme demeure secrètement instruite, et qui se produisent aux occasions, dans lesquelles elle paraît véritablement éclairée en vertu de ce saint repos ; et c'est l'oraison propre de plusieurs saints, expliquée par saint Denis. C'est la raison pourquoi cette sorte de contemplation, comparée à l'oraison commune qui a plusieurs actes, mais d'un ordre inférieur, est de plus grand prix ; quoique le désir de

l'âme qui reçoit cette faveur, doit être plutôt en la volonté de Dieu, et dans le choix du plus bas degré et de la voie la plus commune, que non pas en la participation de tels goûts pour relevés qu'ils soient; estimant les autres qui humblement et simplement prient par les actes ordinaires à la piété chrétienne, meilleurs, s'ils sont plus humbles, et plus avantagés par cette humilité que s'ils étaient rayonnants de la plus sublime lumière; aussi est-ce un avis convenable à tous, de prendre plutôt ces dons pour aides à la vertu, que pour leur satisfaction propre.

D. *N'avez-vous point quelque comparaison pour expliquer cette doctrine du saint repos?*

R. Oui, c'est celle d'une pièce d'or, qui étant une et simple, contient en éminence et en sa valeur plusieurs deniers: ainsi ce saint repos, quoi qu'il soit un en son acte et peu sensible, contient en valeur plusieurs actes particuliers, qui tous ensemble n'approchent pas de son excellence.

D. *Quel fondement avez-vous pour établir cette doctrine?*

R. Outre l'exemple des saints, leurs écrits en font honorable mention, comme il se voit en saint Bernard, dans les œuvres de deux docteurs de Saint-Victor, de saint Bonaventure, et du saint évêque de Genève, lesquels en divers endroits font mention de ce repos et tranquillité

de l'âme, et le susdit évêque, en quelque endroit de ses écrits, dit qu'il veut demeurer sans pensée et sans actes, ni d'entendement, ni de volonté, en la simple présence de Dieu.

D. *Quel conseil voudriez-vous donner aux personnes qui ne peuvent méditer ni s'entretenir à l'oraison par discours ?*

R. Il faudrait leur suggérer que, s'ils trouvaient accès à ce doux repos, ils s'y arrêtent, et ils se réfugient volontiers au goût de quelques vérités qui leur sont familières, comme sont celles du Livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ou au goût de quelques mystères, pour s'en rassasier, s'arrêtant en ce goût, et s'en repaisant, sans se mettre en peine de se borner aux points qu'ils se seraient proposés. Ce conseil est du P. Louis du Pont, en l'introduction qu'il a faite à l'*Oraison*, chapitre, x. Outre cela, ce même Père justifie et recommande ce repos en la *Vie du Père Balthasar*. Et il dit du B. Louis de Gonzague, que rendant compte de son oraison au cardinal Bellarmin, son confesseur, il lui dit qu'il entraît *in divinam caliginem*, et que cette sorte de prière ne l'éloignait point de la vocation où il était appelé de procurer le salut du prochain. Et sainte Térèse dit en sa *Vie* que son oraison était en silence, et qu'étant suspecte pour cela à plusieurs, elle en communiqua avec le Père Borgia, duc de Candie, lequel

lui dit que ce n'était point tromperie du diable, mais opération de Dieu, et que la sienne était de même.

D. Pourquoi donc saint Ignace, dans ses Exercices donne-t-il des méditations pour exercer les puissances de l'âme, entretenant l'esprit par sa propre action, plutôt que par le repos dont vous avez parlé ?

R. Il l'a fait sagement pour s'accommoder à la conduite commune, et accoutumer les esprits à l'exercice de l'oraison, qui dans la voie ordinaire doit aller de la sorte. Mais aussi le même saint donne une répétition de ce qu'on a médité, qui se fait par le goût des mystères et des vertus connues, ajoutant l'application des sens, qui est une vraie contemplation. Aussi tous les saints de son Ordre, dont nous avons connaissance, ont tenu cette manière d'oraison que nous avons décrite dans ce chapitre ; et les Docteurs, comme Suarez, Alvarez de Paz, et autres, disent que la contemplation est propre à cette Compagnie ; le P. Claude Aquaviva le témoigne aussi dans une de ses épîtres. Or, ces Docteurs, parlant de la contemplation, disent qu'elle est un repos et un simple regard ; et Suarez ajoute que le sermon du prédicateur est un acte de contemplatif. En effet, la vraie contemplation n'est qu'une notion simple du Bien souverain, qui étant fort parfait ne multiplie pas les connaissances, d'autant qu'il

est très simple. Voilà pourquoi saint François passa toute une nuit disant toujours la même parole. Et sainte Térèse, dans l'endroit où elle parle de son oraison, qu'elle découvrait au B. P. François de Borgia de la Compagnie de Jésus, qui lui disait que la sienne était semblable, rapporte que son oraison était sans aucune pensée. Tout ceci fait voir que ce repos, fort unique en son égard, est l'usage ordinaire des saints, et le vrai moyen par lequel l'âme s'unit à Dieu : et bien que parfois l'Esprit divin applique l'âme, et lui donne de quoi parler à lui, agir et connaître diverses choses, le fond pourtant de tout est cette paix unique et ce simple repos, qui suffit entièrement à l'esprit comme un doux sommeil qui l'arrête ; et cela a été le propre non seulement de ceux dont la vie a été contemplative, mais encore de ceux qui ont beaucoup agi pour Dieu. Et cette manière d'oraison s'est trouvée non seulement en ceux qui étaient simples et ignorants, mais encore parmi les plus savants, qui, trouvant cet accoisement, n'avaient que faire de leurs discours, et s'y reposaient tout à fait, comme ayant trouvé le terme de leur désir, et ce que l'homme peut chercher par les actions de ses puissances.

D. Puisque dans ce repos Dieu parle à l'âme, comment est-elle sans action, puisque cette parole est si vive et si puissante ?

R. C'est parce que cette parole dit beaucoup dans la paix, et plus que la multitude des paroles ne peut dire ; aussi Héli disait que Dieu était *in sibili auræ tenuis* ; et l'Auteur du Livre de l'Imitation de Jésus-Christ dit : *Cui æternum Verbum loquitur, multis opinionibus expeditur* ; et le même : *Sileant omnes Doctores, tu loquere solus*. Par proportion l'âme en cet état voulant parler dit peu, et son silence parle à Dieu, et lui dit toutes choses. Outre cela, nous ne disons point que l'âme soit ici tout à fait sans action, mais qu'elle en a une si déliée et si subtile, qu'elle est presque imperceptible.

D. *L'âme habituée à ce repos n'est-elle point engourdie et énervée en son action et dans les fonctions de sa charge, puisque cet accoissement amortit la nature, et fait cesser ses opérations ?*

R. Au contraire, elle en est rendue plus forte, et plus sa paix est grande, plus son action est vigoureuse ; d'autant que l'expérience fait voir que les saints habitués à la contemplation ont plus opéré à l'extérieur que les autres qui ne jouissaient pas de cette faveur de Dieu. Saint Xavier fut trouvé une fois étant sorti du vaisseau avec les autres, absorbé dans la contemplation et hors de soi-même : en cela il prenait force pour les actions qu'il opérait par après. Ainsi, plus ce repos est grand en l'âme, plus il y a

d'amour; et par cet amour le désir est plus grand de s'employer au salut du prochain, et même c'est comme un port tranquille où elle se délasse de toutes ses peines, cette parole se pouvant appliquer à ceux qui vont en ce doux repos : *Amodo jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis*, cette contemplation étant comme une douce mort aux choses de la terre, qui rend l'âme heureuse : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*.

D. *Qui sont ces personnes à qui arrive ce doux repos ?*

R. Ordinairement c'est la récompense des travaux passés; néanmoins Dieu le donne souvent d'abord à ceux qui le cherchent en simplicité de cœur, non qu'il y ait aucune règle et méthode assurée pour y parvenir, mais parce qu'il lui plaît d'en user ainsi. Il est vrai que les âmes humbles, simples et de bonne volonté y sont reçues plus facilement. A cela sert, non par méthode assurée, mais par disposition convenable, le détachement des choses de ce monde et des plaisirs de la vie, avec le soin continuel de chercher Dieu partout par une intention droite et sincère : aussi l'Écriture dit que la vraie sagesse ne se trouve point dans la région des voluptueux : *Non invenitur in terra suaviter viventium*.

CHAPITRE V

AVIS NÉCESSAIRES A CEUX QUI SONT EN CETTE VOIE

D. *N'y a-t-il point quelques avis nécessaires à ceux qui marchent par cette voie surnaturelle ?*

R. Il y en a plusieurs qui sont différents, suivant la diversité des degrés où l'âme se trouve.

D. *Quels avis sont nécessaires à ceux qui sont dans le premier degré de cette voie, que nous avons dit être un état de repos, mais dans lequel le Saint-Esprit donne liberté à l'âme d'agir surnaturellement ?*

R. Il y en a deux plus importants. Le premier est que l'âme ne se doit point détourner de cette voie de repos, ni contrarier à cette douceur et tranquillité où le Saint-Esprit la met, s'embrouillant par son action propre ; mais fidèlement persévérer ainsi à recevoir les mouvements de la grâce, et à y obéir, ne multipliant pas trop ses propres pratiques. Cela est nécessaire, car ordinairement les âmes sont fort combattues par plusieurs, voire même par les directeurs, disant

qu'elles ne font rien, que leur état est une illusion et oisiveté pure. Nous avons déjà dit ailleurs, que cette simple vue en laquelle elles demeurent, est préférable à beaucoup d'actes qui sont moins nobles et moins méritoires ; que cet unique regard dans lequel elles vivent, vaut plus que tout ce qu'elles sauraient faire ; et que ce même regard, aidé par la lumière divine, les emploie et les fait agir saintement en beaucoup de choses. Le second avis est qu'il leur est nécessaire de prendre garde à éviter l'autre extrémité, et ne pas faire comme plusieurs qui se laissent emporter à des choses trop relevées et à de fausses dévotions, qui se glissent facilement en cette voie.

D. Comment est-ce que les fausses dévotions se glissent en l'âme ?

R. Elles s'introduisent souvent par quelques directeurs aussi bien que par les âmes mêmes, qui, ayant vu ou lu certaines voies sublimes de mort spirituelle, d'inaction, de laisser faire Dieu en tout, de perte de soi-même, qui se trouvent dans certaines personnes véritablement conduites du Saint-Esprit, et voyant en celles qu'ils conduisent quelques commencements de grâce, les portent incontinent à ces choses sublimes, et leur appliquent ces conduites hautes, d'où se forme en elles une estime propre et une grande opinion de leur état ; si bien qu'il se glisse dans leur

esprit une dévotion fort relevée et fausse. Elles ont recours aux subtilités de l'entendement avec quelques goûts forcés ; mais le tout n'est que chimère, orgueil, complaisance, ou pour le moins un pur néant.

D. Quels avis sont nécessaires aux âmes qui sont parvenues au second degré, que nous avons dit être comme une mort spirituelle ?

R. Ils sont différents, suivant les choses diverses qui leur arrivent, que nous avons dit être l'aridité, l'impuissance, et la peine.

D. Comment se doivent-elles donc comporter dans cette aridité ?

R. Ce qui est le plus nécessaire à l'âme en cet état de dégoût spirituel, c'est la fidélité à ne se point relâcher dans les saints exercices, observant exactement tous ceux qu'elle a coutume de pratiquer, et vivant de la foi. Cet état d'aridité donne force à l'esprit par la soustraction faite aux sens, et laisse l'âme plus vigoureuse qu'elle n'était ; d'autant plus que n'ayant pas le secours du goût, le seul esprit opère, et s'établit dans la seule lumière de la foi, les vertus s'y rendant plus solides.

D. Que faut-il observer dans cette impuissance que nous avons dit arriver à telles âmes, se trouvant comme privées de la liberté de leurs actions intérieures, même de leurs bons désirs ?

R. Il est convenable à telles personnes non seulement de prendre avec patience telle perte et privation, mais encore de s'abstenir de faire trop d'efforts pour sortir de cette impuissance, d'autant qu'elle leur est pour un temps fort utile. Et ce n'est pas merveille que Dieu permette cette impuissance aux bonnes âmes, souffrant avec amour qu'elles soient privées de l'usage d'elles-mêmes, pour les revêtir d'un bien plus parfait; parce qu'il se comporte ainsi qu'un père qui ôterait de la main de son enfant du pain bis, et lui en enverrait quérir d'autre; cependant l'enfant se trouverait sans pain, mais aussi en attente et en grand désir d'un autre qui vaut mieux que celui qu'on lui a pris. Mais, quoi qu'il en soit, il faut porter en patience et en tranquillité ce qui se passe, sans se travailler inutilement à ce qui est pour lors comme impossible.

D. *Quels avis sont nécessaires à ceux qui sont dans la troisième partie de ce degré, qui est la peine, que nous avons dit être très grande?*

R. Pendant cette grande peine que nous avons décrite au chapitre III, il faut prendre garde à trois choses. L'une est de porter cette croix avec grande résignation et patience. La deuxième de se défendre vigoureusement du mal, l'âme étant tentée par le diable en toutes façons. La troisième, parce que cette peine est accompagnée

d'une grande obscurité, elle doit faire choix d'un bon directeur, et lui être grandement soumise ; d'autant que ses forces étant fort petites, sa lumière courte, et les attaques fortes, elle doit prendre grand appui en l'oraison et en l'obéissance.

D. Quels avis sont nécessaires pour le troisième degré, que nous avons dit être une résurrection et une vie nouvelle, pleine de vigueur et de liberté, dans les choses vertueuses et saintes ?

R. Ordinairement les âmes en ce degré n'ont pas grand besoin d'avis, parce que leur voie est accompagnée de tant de force et de lumière, qu'il y a fort peu de difficultés qu'elles ne surmontent facilement ; on peut seulement dire qu'elles en ont besoin au passage du second degré au troisième ; parce que, quand l'âme qui est en obscurité commence à recevoir la lumière, il est facile que le faux jour se mêle avec le véritable, et que Satan se transfigure en ange de lumière, ce qui ne manque jamais d'arriver, si l'âme n'est sur ses gardes, et si elle n'est bien conduite.

D. Quel est ce faux jour ?

R. C'est que pour l'ordinaire la consolation surnaturelle survenant, et se coulant dedans le sens, il arrive ce que nous avons décrit au dernier chapitre de la première partie, où nous avons parlé de ce qui se passe dans les âmes

avancées ; cela est convenable à l'état présent, où plusieurs illusions se mêlent par l'artifice de l'ange des ténèbres, auquel convient cette parole : *A negotio perambulante in tenebris* ; car il négocie pendant cette nuit pour dresser des embûches à l'âme qui est à demi aveugle, et qui pour lors a besoin de trois rayons de lumière, qui ne doivent jamais s'éclipser, et qui sont la foi, l'humilité, c'est-à-dire l'humble sentiment de soi-même, et l'obéissance.

D. *Quelle illusion en la vie spirituelle est la plus grande, la plus dangereuse et la plus difficile à guérir ?*

R. C'est celle en laquelle l'âme est tellement disposée intérieurement par l'artifice de Satan, qu'il lui semble que les choses où elle est portée viennent immédiatement de Jésus-Christ ou de la sainte Vierge ; et quoiqu'elle soit bonne et habituée aux visites de Notre-Seigneur, elle ne peut néanmoins en rien reconnaître la tromperie : tellement qu'il lui semble qu'après la communion Jésus-Christ lui parle, et lui dit des choses qui sont après condamnées de tout le monde. Et nous avons vu en ce siècle une personne à Rouen qui n'était pas de mauvaise vie, qui tenant Jésus-Christ entre les mains (car c'était un prêtre qui disait la messe) croyait entendre de lui des paroles et des conseils qui se terminèrent à un grand désordre. Nous avons

un exemple très remarquable de ceci en la vie de sainte Catherine de Bologne, laquelle ayant été fort bonne, et accoutumée aux grâces célestes, fut enfin durant trois ans trompée par le diable sous la forme de Jésus-Christ et de la Vierge, de quoi Notre-Seigneur la délivra par après. Cela peut venir de l'obscurité intérieure où les âmes se trouvent, nonobstant qu'elles soient bonnes ; car celles qui sont dans la claire lumière connaissent bien aisément, comme dit sainte Térèse, la différence des véritables et fausses visites.

D. *Quel remède y a-t-il donc à ce mal, et comment une âme se peut-elle garantir de telles illusions ?*

R. Il n'y en a qu'un seul, qui consiste à se tenir fortement à la foi et à l'obéissance, ainsi que fit sainte Catherine de Bologne, laquelle dans ses travaux et tromperies se tint inviolablement à la conduite de sa supérieure, d'où lui arriva un très grand bien, et l'entière délivrance de ses peines.

CHAPITRE VI

DE LA PERFECTION ET EXCELLENCE DE CETTE VOIE

D. Quelles sont les perfections de cette voie?

R. Il y en a particulièrement trois, qui sont la simplicité, la force ou énergie, et la vérité.

D. En quoi consiste la simplicité de cette voie?

R. En ce que nonobstant qu'elle ait grande variété de biens et de richesses spirituelles, elle ne s'y arrête point vainement; elle consiste encore en un seul regard de l'entendement, et en un acquiescement de la volonté, ayant pour tout exercice ces deux actes, et encore si simples, qu'à peine sont-ils perceptibles à l'âme.

D. L'âme donc est oisive en cet état, puisqu'il semble qu'elle n'a ni pensée, ni acte de volonté?

R. Nous ne disons pas qu'elle soit sans pensée et sans opération de la volonté, mais que ces actes sont si profonds et si délicats, que l'âme ne peut tirer la satisfaction de dire qu'elle a fait tel ou tel acte; car ce simple regard ne dit

distinctement et par exprès telles ou telles connaissances ; et l'acquiescement de la volonté ne dit formellement ni remerciement, ni contrition, ni oblation, mais tout cela en éminence ; et toutefois ce regard et cet acquiescement sont très agréables à Dieu, et sont la source d'un très grand bien.

D. *N'avez-vous point quelque comparaison pour expliquer cette disposition d'esprit ?*

R. On peut se servir de la comparaison apportée par quelque mystique, d'une fille que la reine voudrait habiller et parer à son plaisir. Le devoir de cette créature serait de se tenir en un simple regard et acquiescement à ce que la reine voudrait faire en elle et sur elle ; ses propres actions et compliments seraient alors inutiles : il suffirait, après l'action accomplie, de faire une révérence et se retirer, et en cela serait le contentement de la reine. Ainsi en est-il de l'âme tandis qu'elle est dans l'exercice très simple de ce repos dont nous avons parlé.

D. *En quoi consiste la force et l'énergie de cette voie ?*

R. En ce que nonobstant que ce regard soit très simple, et cet acquiescement au bon plaisir de Dieu très unique, néanmoins il contient en éminence une vertu singulière, et donne une capacité à l'âme de faire grande quantité de choses qui surpassent tout à fait sa puissance

naturelle, le Saint-Esprit opérant par ce regard en elles, et faisant qu'elles ont comme dans un trésor les dons de sapience, c'est-à-dire la connaissance savoureuse des choses hautes et divines ; comme aussi l'entendement, qui est la pénétration des principes souverains ; le conseil, qui est la prudence, discrétion et lumière en la conduite des âmes ; et enfin la science de plusieurs choses spirituelles, et parfois même humaines : toutes choses qui sont ramassées comme en un point, et se trouvent comprises dans ce regard unique. L'âme, sans faire magasin ni réserve, se trouve garnie au besoin de tout ce qui lui est nécessaire pour parler, soit aux peuples assemblés, soit aux particuliers, puisant dans cette lumière toute science et vertu ; et c'est la promesse de Notre-Seigneur : *Flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ*. La clef de ce trésor est dans la main de celui qui le donne, et jamais il ne tarit ; aussi est-il dit de celui qui le possède : *Tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ*. De même ce simple acquiescement qui est dans le cœur, contient une vigueur pour toutes choses, et donne à l'âme une merveilleuse puissance, comme un trésor d'affections et de saintes impétuosités ; de là viennent les saillies de l'esprit de Dieu, les ardeurs du zèle et les opérations des autres dons du Saint-Esprit, à savoir de force, de piété et de crainte

de Dieu ; et généralement c'est un magasin de lumières, d'affections, de talents, de facultés, qui toutes procèdent de cette fontaine d'eau vive, dont la source est, comme nous avons dit, très simple, et comme un seul tuyau qui se partage en plusieurs : aussi l'Esprit de Dieu est appelé en la Sagesse : *unicus multiplex*. L'homme établi en cette voie porte avec facilité et comme en un seul ressort une âme pleine et pourvue de toutes choses, qu'il produit au besoin, ayant, comme celui qui est maître dans un grand palais, une seule clef pour ouvrir toutes les serrures ; ou comme un médecin qui aurait en une seule herbe un remède à tous maux. Sur cela est fondé l'éloignement de tout soin que Notre-Seigneur enjoint à ses disciples : *Nolite cogitare quomodo aut quid loquamini* ; parce que l'âme pleine de cet esprit très simple n'est chargée de rien, et est en lui pourvue et munie de toutes choses.

D. *Qu'est-ce que cette chose si simple que vous dites être dans l'âme ?*

R. Ce n'est autre chose que le Saint-Esprit même, qui n'étant que liberté et paix pour cette âme, et en soi feu et lumière, est le principe de cet unique regard et de ce doux acquiescement, faisant par eux toutes choses dans le cœur et dans l'esprit de l'homme avec très grande force et puissance. Cela faisait que les

Apôtres sans science, sans philosophie et sans autres talents humains, avec très grande énergie gouvernaient tout le monde à leur volonté. Il est dit de ce don merveilleux qui leur fut communiqué, qu'ils attendissent d'être revêtus de la vertu d'en haut : *Donec induamini virtute ex alto*. Ces paroles montrent la force et l'énergie de cette grâce.

D. *En quoi consiste la vérité de cette voie ?*

R. En ce que c'est le véritable et le plus agréable service qui se puisse rendre à Dieu par les âmes humbles ; si bien que l'autre conduite, en comparaison, est une chose faible, et une demi-vie au prix de celle-ci, qui est une vie pleine et entière. Telles personnes ont une vigueur en toutes choses, leurs paroles touchent et embrasent les cœurs, comme ayant en soi l'esprit de Jésus-Christ ; les autres, quoiqu'ils soient bons et assistés de la grâce en plusieurs choses, ont une parole peu efficace, et leur esprit intérieur étant mêlé de nature et de leur propre action, ne produit aucun effet notable, et ils ne s'efforcent pour Dieu que faiblement ; si néanmoins ils vivent en pauvreté intérieure et humilité, ils lui sont fort agréables. Mais ceux-ci étant vraiment solides, ont le surcroît de cette grâce, qui fait que pour eux-mêmes et pour le prochain ils sont pleins de force, et qu'ils pénètrent les vérités de Dieu dans une

lumière et puissance tout à fait haute. Voilà pourquoi il est dit du premier Martyr : *Nemo poterat resistere Sapientiæ et Spiritui qui loquebatur*. Et bien que dans le fond cette grâce soit très simple, comme nous avons dit, ne consistant qu'en une œillade et acquiescement, néanmoins elle est la fontaine d'un très grand nombre d'actions, si ce n'est en l'état d'impuissance que nous avons dit appartenir au deuxième degré de cette voie, dans lequel l'âme est privée de cette liberté d'agir, quoiqu'au dedans elle ait une occulte opération, imperceptible à elle-même, qui fournit à tout son besoin sans sa satisfaction propre.

D. *Vous ne dites rien des extases, ravissements, visions, paroles intérieures ?*

R. Non, car nous cherchons ici simplement la pratique de la vertu en cette voie ; et nous avons dit ailleurs que l'âme en telles choses se doit comporter avec dégagement, sans y prendre son appui, ne les rejetant ni ne les méprisant, puisque ce sont des dons de Dieu ; mais ne les suivant pas, voire plutôt s'en dépouillant pour s'établir dans la foi.

D. *N'avez-vous point quelque autre avis nécessaire aux âmes en cette voie ?*

R. Le principal est de leur dire qu'il faut tellement suivre la conduite intérieure de l'Esprit de Dieu, qui est extraordinaire, que l'on ne

choque en rien l'extérieure qui est prescrite à tous, savoir : la foi, le conseil des sages et l'obéissance ; et que la perfection consiste en l'assemblage de ces deux voies, suivant tellement la conduite du dehors, que l'on laisse l'esprit libre et adhérant tellement au mouvement de la grâce, que l'on se tienne à la dépendance qu'il faut avoir d'autrui, à la foi, et à la droite raison ; j'entends la raison conduite dans l'esprit de sainteté et de vertu, et non celle qui suit la seule prudence humaine. Or, ce qui est le plus à remarquer, est que, bien que les personnes conduites par cette voie aient un grand don pour bien faire, elles doivent néanmoins faire leur fonds principal de la vertu qui est commune aux autres, et nécessaire à tous, faisant plus de cas de l'humilité bien fondée que de toute autre chose. Il est vrai que l'union de l'un et de l'autre état fait la sainteté entière ; et nous ne connaissons guère de saints qui n'aient participé à cet esprit que nous avons décrit en tout ce traité de la voie surnaturelle ; et nous remarquons qu'ayant été élevés à la contemplation, c'est-à-dire à ce simple regard et à ce goût céleste, ils ont été par là ensevelis en Dieu, et cachés au monde, vérifiant ainsi ce que dit l'Apôtre : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo*. Cette occulte opération du Saint-Esprit est comme un tombeau qui les

cache avec Jésus-Christ en Dieu même, et les cache à eux, au monde et à tout ce qui est de la nature, pour établir en eux la vie de la grâce, qui est l'organe de tout le bien qu'ils font sur la terre. Mais quelles que soient les merveilles qui s'opèrent en ces âmes, elles ont toujours soin de maintenir ce en quoi elles sont plus agréables à Dieu, qui est la charité, l'humilité et les autres vertus qui rendent l'homme digne de la récompense éternelle, Dieu se plaisant plus aux exercices des véritables vertus, que dans les faveurs et élévations qu'il met en telles âmes, lesquelles, proprement, donnent à Dieu par la pratique des saintes actions, et reçoivent de lui lorsqu'il leur donne ces dons et faveurs non communes. Et ainsi se vérifie ce qui est écrit, qu'il vaut mieux donner que recevoir. Ce qui attire les grâces célestes, c'est de vivre saintement, plutôt que d'être grand en dons surnaturels, et riche en splendeurs et joies célestes.

CHAPITRE VII

DE L'AMOUR PARFAIT

D. *En quoi consiste l'amour parfait?*

R. En trois choses. 1° En un grand repos que l'âme prend en Dieu. 2° Dans un détachement général de tout ce qui est hors ses intérêts. 3° Dans la totale résignation et conformité à ses volontés, avec un merveilleux abandon que l'âme fait de soi-même à sa providence, sans appréhension d'aucun accident de cette vie.

D. *En quoi est-ce principalement que paraît la douceur de ce repos?*

R. C'est particulièrement dans les tempêtes et les travaux où l'âme dort comme enivrée de cet amour. Or, ces tempêtes viennent de trois chefs. 1° De la nature, par les agitations et passions que le cœur humain peut avoir. 2° Elles peuvent venir de la part du monde, par les persécutions des hommes, à *conturbatione hominum*. 3° De la part de Satan, qui cause autant qu'il peut des bouleversements, troubles et agitations dans la partie inférieure de l'homme. En toutes ces tempêtes, l'âme avec une extrême paix repose sans inquiétude, et on lui peut appli-

quer par un heureux contre-sens ce qui est dit aux Proverbes : *Et eris sicut dormiens in medio mari, et quasi sopitus gubernator amisso clavo; et dices: verberaverunt, sed non dolui; traxerunt me, et ego non sensi.*

*Son plaisir est parmi les flots,
Sans craindre le vent et l'orage,
De prendre un paisible repos,
Malgré leur tempête et leur rage;
Et tant plus grand est leur courroux,
D'autant plus son sommeil est doux.*

D. *Quelles sont les suites de cet amour?*

R. Il y en a deux. La première est une continue ardeur de l'âme de faire toute sorte de service à son Dieu, si bien que sans relâche elle pense jour et nuit aux moyens de lui plaire.

D. *En quoi consiste ce service?*

R. 1° Il consiste en une volonté générale de faire en tout suivant son bon plaisir, conformément à cette parole de Jésus-Christ : *Quæ placita sunt ei facio semper.* 2° En une grande ferveur qui embrase le désir de l'âme, et la pousse à pratiquer toute sorte de bonnes œuvres.

D. *Quelles sont ces bonnes œuvres?*

R. Elles sont spécialement de trois sortes. La première est ce qui concerne le culte divin, comme le chant, l'office, la réparation et l'embellissement des églises, le culte des saints, et

toutes autres choses semblables. La seconde est l'emploi cordial au soulagement des pauvres, et l'application au secours de toute sorte d'affligés, comme sont les malades, ceux qui sont dans les hôpitaux, et les prisonniers. La troisième est l'exercice assidu de faire du bien aux âmes, ou les aider en esprit, ayant un cœur ardent pour la conversion et perfection de tous les hommes : l'âme touchée de l'amour divin est comme une épouse qui ne désire rien tant que d'engendrer des enfants à Dieu son époux. Telles bonnes œuvres sont l'objet de la continuelle affection du cœur vraiment amoureux.

D. Quelle est la seconde suite de cet amour parfait ?

R. C'est un embrassement continuel de l'âme avec Jésus-Christ, provenant de l'union perpétuelle qu'elle sent avec lui par le même amour.

D. Quelles sont les conditions de cet embrassement ?

R. Trois particulièrement. La première, qu'il est délicieux ; la seconde, qu'il est perdant et abîmant l'âme ; la troisième, qu'il est transformant.

D. Pourquoi est-il délicieux ?

R. Parce que dans cet embrassement Jésus-Christ demeure uni à l'âme, et lui communique un très doux attouchement de la substance divine, ainsi que le disent tous les Docteurs

mystiques, et que nous le savons par l'expérience des âmes appelées à telles faveurs. Ceux qui en voudront savoir davantage pourront lire ces mêmes Auteurs : saint Bernard sur les Cantiques, Blosius et plusieurs autres l'expliquent assez clairement, même les récents, comme Thomas à Jesu-Maria. Cet attouchement inexplicable par nos paroles est très délicat, et néanmoins très véritable, enivrant l'âme d'un bien surcéleste. Il consiste en une jouissance actuelle du Bien souverain, dont pourtant elle n'a point la vue, et qui laisse une notion si grande de ce même Bien, que l'âme peut dire avoir touché et senti ce qui est au-dessus de tout être créé. Saint Augustin en ses Confessions dit : *Aliquando intromittis me in affectum inusitatum, in nescio quam dulcedinem, quæ si perficiatur in me, nescio quid erit, quod vita ista non erit*. Quoique ces paroles ne disent pas formellement ce que nous venons de dire, néanmoins elles le marquent. La principale connaissance de cette vérité est fondée en l'expérience assurée des personnes qui ont eu cette même faveur, et de la sincérité desquelles on ne peut douter.

D. *En quoi est-ce que cet embrassement est abîmant et perdant l'âme ?*

R. En ce qu'il la pénètre de telle sorte qu'elle ne se sent plus elle-même, mais seulement Jésus-Christ qui la tient en soi : *Vivo ego, jam non*

ego, etc. Et l'âme en cet état est tellement hors de soi-même, qu'elle est en effet comme perdue, ne s'apercevant pas plus de soi que si elle était anéantie, tant elle est possédée intimement de son Époux. Les tendresses de cet amour et les élancements de cette joie sont comme les flots de la mer qui viennent sur elle et la couvrent; et comme elle veut exalter et remercier son Bien-aimé, il survient après plusieurs inondations du saint Amour, comme un dixième flot qui l'engloutit et l'abîme, la laissant noyée dans la volupté divine, qui est un avant-goût de la gloire future: aussi les saints ont appelé cet état mariage spirituel.

D. *Comment est-ce que cet embrassement est transformant ?*

R. En ce que l'âme se trouve unie à Jésus Christ sans entre-deux par la force de cet attouchement divin, et ce d'une façon si étroite qu'elle ne se distingue pas bonnement de son divin habitant en elle, lui semblant que ses membres sont les membres de Jésus-Christ, que sa parole est sa parole même, que son cœur est son propre cœur: *Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est.* Et ce que Notre-Seigneur a dit en la dernière Cène: *Tu in me, et ego in eis, ut sint consummati in unum.* Il n'y peut avoir rien de plus étroit qu'une telle chose, qui fait qu'ils sont non seulement unis, mais en

quelque façon un. C'est pour cela que l'on dit que, comme la nourriture se transforme en la substance de l'animal, ainsi en l'Eucharistie Jésus-Christ se donne pour être uni en cette façon inexplicable. Aussi saint Augustin disait : *Non tu mutaberis in me, sed ego in te*, entendant parler de la force de cet aliment. Plusieurs Docteurs, même scolastiques, entre autres Vasquez, un des plus graves de ce siècle, dit que dans l'Eucharistie il se fait une union avec Jésus-Christ très intime et très étroite, qui est la consommation du mariage spirituel. Tout cela marque que par la force de l'amour qui est de sa nature transformant, ce lien vient à tel point, que malaisément se peut-il expliquer par nos paroles, et qu'il faut déférer à l'expérience des saintes épouses de Jésus-Christ, à qui se peut attribuer ce que dit saint Paul, qu'elles savent *arcana verba quæ non licet homini loqui* ; et ce qui est dans l'Apocalypse : *nemo novit nisi qui accipit*.

D. *Quelles marques avez-vous pour connaître la pureté de cet amour ?*

R. Il y en a trois principales qui se trouvent en ceux qui en sont véritablement touchés. La première est une grande humilité et obéissance. La seconde est une inclination pour la croix et les mépris. La troisième une affection particulière au service des pauvres et au salut des âmes.

Sainte Térèse dit en la *Septième Demeure* :
« Qu'est-ce qu'être spirituel ? C'est être esclave
de Jésus-Christ, acheté par sa Croix, marqué de
son chiffre qui est la Croix, pour être vendu par
lui comme esclave de tout le monde. »

CHAPITRE VIII

DE L'HEUREUX ÉTAT DE L'ÂME FONDÉE
EN L'ACQUIESCEMENT AU BON PLAISIR DE DIEU.

D. *En quoi consiste ce bienheureux état de l'âme fondée en l'acquiescement au bon plaisir de Dieu ?*

R. En l'entière conformité à la divine volonté, de laquelle nous avons parlé à la fin du chapitre de la troisième partie.

D. *Expliquez-nous un peu cet état ?*

R. C'est un repos que l'âme prend, lequel est fondé sur l'estime de ce divin bon plaisir, et sur le goût qu'elle trouve en son exécution, ne voulant chercher aucune satisfaction sur la terre qu'en ce seul bien qu'elle préfère à toutes les choses du monde.

D. *Peut-on arriver à ce bienheureux état en cette vie ?*

R. L'Écriture sainte, en plusieurs endroits, présuppose que cet état est possible, et la troisième demande de l'oraison dominicale l'enseigne à tous les chrétiens.

D. *Avez-vous des exemples de quelques*

saints qui aient joui de ce grand bonheur durant leur vie ?

R. Tous les vrais saints en général qui sont arrivés à l'état de la perfection évangélique, qui est l'état d'union ou mariage spirituel, ont joui sans doute de ce bien, qui n'est qu'une suite de l'union avec Dieu. Mais néanmoins cet état éclate spécialement en la vie de quelques-uns, ainsi que vous verrez aisément vous-même si vous y appliquez votre attention. Je mets en ce nombre le fameux pauvre dont parle Thaulère, et de notre temps le bienheureux François de Sales, que nous pouvons dire avoir été l'un des grands amateurs et prédicateurs de ce bon plaisir.

D. Quels sont les avantages de cet heureux état ?

R. Ils consistent en trois qualités principales ; en sa dignité, en sa suavité, et en son utilité.

D. Quel est sa dignité ?

R. Elle consiste en trois choses. 1° Qu'en cet état consiste la véritable perfection, n'y ayant rien de plus haut en ce monde que la pratique de ce bon plaisir. 2° Que c'est lui qui relève et consacre toutes choses, rien ne pouvant être précieux sans lui. 3° Que c'est lui qui fait proprement la vie de Dieu et des Bienheureux dans le ciel.

D. En quoi consiste cette suavité ?

R. En ce que la participation de ce bien est

un avant-goût du Paradis et la vraie félicité de cette vie.

D. *En quoi consiste son utilité ?*

R. En ce qu'il a ce privilège, que toutes les actions faites dans la vue du bon plaisir de Dieu, sont d'un mérite incomparablement plus relevé que toutes les autres.

D. *Que faut-il faire pour atteindre à cet excellent état ?*

R. Cela consiste en trois choses : à aimer, à connaître et à exécuter le bon plaisir de Dieu.

D. *Que faut-il faire pour l'aimer ?*

R. Il faut en connaître la dignité et l'excellence, que nous avons déduites auparavant.

D. *Que faut-il faire pour connaître cette divine volonté ?*

R. Il y a quatre choses qui nous peuvent servir de règle pour savoir en quoi elle consiste, qui sont : la foi, l'obéissance, l'inspiration et la raison.

D. *Qu'est-ce que vous entendez par la Foi ?*

R. J'entends la révélation de Dieu qui nous est faite par l'Écriture ou autrement, et qui nous donne assez à connaître ce que nous avons à faire, tant envers Dieu qu'envers le prochain et envers nous-mêmes.

D. *Qu'entendez-vous par l'Obéissance ?*

R. C'est le commandement et la volonté d'une personne qui a droit légitime sur nous en toutes les choses qui concernent notre conduite.

D. Qu'est-ce que l'Inspiration ?

R. C'est ou une connaissance dans l'esprit, ou un mouvement dans la volonté, ou tous les deux ensemble donnés de Dieu ou du bon Ange en des occasions particulières, afin qu'on fasse ou qu'on ne fasse pas certaines choses, qui d'ailleurs ne nous sont point prescrites, ni par l'obéissance ni par la foi.

D. Que veut dire la Raison humaine ?

R. Par cette dernière règle nous entendons les principes ou maximes pour agir, reçus communément parmi les hommes dans la conversation civile et dans l'usage des choses de cette vie, avec mélange d'incertitude et conjecture parmi les véritables lumières.

D. Toutes ces règles sont-elles certaines ou enseignent-elles assurément la divine Volonté ?

R. Encore bien que ces règles ne soient pas également assurées en elles-mêmes, et même que quelques-unes soient absolument fautives, si pourtant elles sont bien entendues et bien appliquées, nous ne manquerons jamais en les suivant ; et ainsi nous découvrirons toujours par leur entremise la divine Volonté.

D. Quel ordre faut-il garder en ces quatre choses ?

R. Il faut tenir cette subordination : que la foi soit toujours consultée la première ; si elle ne dit mot, il faut écouter l'obéissance, et à son défaut

les inspirations ; enfin si ces trois nous manquent, il faut suivre la raison humaine. On peut néanmoins dire que la loi ordinaire des enfants de Dieu est, présupposant les choses extérieures établies, d'avoir une douce pente que le Saint-Esprit donne et que saint Ignace, au commencement de ses Constitutions, appelle loi intérieure de charité, qui doit aider plus que tous les règlements extérieurs auxquels l'âme se soumet et se conforme pour suivre le bon ordre de la Providence de Dieu. Ce sont les paroles de ce saint : et cet attrait de la volonté fait résoudre la raison, et fait connaître ce que Dieu veut.

D. *Comment faut-il se servir de la raison humaine en chose douteuse ?*

R. Saint Ignace, dans les Exercices spirituels, parlant de l'élection, donne des règles qu'il faut suivre : 1° qu'il faut mettre son esprit en indifférence, et le rendre libre de toute passion ; 2° balancer les raisons qui se présentent ; 3° prier Dieu ; 4° ajouter l'avis des sages, puis suivre ce qui paraît meilleur.

D. *N'avons-nous point encore d'autres règles que celles-ci pour connaître la volonté de Dieu ?*

R. Les autres se peuvent facilement rapporter à ces quatre. Par exemple, les Canons des saints Conciles, ou les Constitutions des Ordres religieux approuvés du Saint-Siège, appartiennent

à la Foi; les Ordonnances particulières des Supérieurs ecclésiastiques, les Lois ou Statuts des princes et magistrats politiques appartiennent à l'obéissance; et ainsi des autres.

D. *En quoi consiste la troisième partie nécessaire à ce bienheureux état d'exécution de la divine Volonté?*

R. Elle comprend trois conditions. La première, qu'elle doit être l'objet de nos pensées et de nos affections, et de toutes les puissances de notre âme; c'est-à-dire que le matériel de nos actions soit chose prescrite, ordonnée ou réglée par la volonté de Dieu. La deuxième, qu'elle doit être le motif qui nous pousse à exécuter toutes choses, les faisant parce qu'elles sont agréables à Dieu. La troisième, qu'elle en doit être le principe et comme la première cause efficiente; ce même Esprit de Dieu, qui est en lui son divin plaisir, nous poussant et conduisant à l'exécution de ce que nous avons à faire, et ainsi se trouve accompli ce que dit saint Paul : *Qui Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei.*

D. *Que faut-il donc faire pour mettre en pratique ce que vous venez de dire?*

R. Il faut que l'âme soit en une fervente volonté de s'appliquer en toutes choses à cette volonté de Dieu, envisageant partout ce divin bon plaisir; et cette pratique a comme trois parties, qui sont comme le sommet de la perfection,

savoir : la conformité, l'uniformité et la déiformité. La conformité consiste à regarder ce divin bon plaisir et à s'y accommoder en tout, sans se départir jamais de ce qu'on connaît être prescrit par lui, d'où vient que l'âme s'accoutume à regarder en toutes choses ce même bon plaisir, n'ayant que lui dans la vue pour motif, et cela s'appelle uniformité; d'où résulte ensuite une transformation totale du cœur en Dieu, qui fait que par un amour très pur elle lui est rendue semblable, autant que la faiblesse humaine le peut permettre, et cela se nomme déiformité.

D. *A qui est-ce que peut appartenir proprement une telle pratique?*

R. C'est aux âmes de bonne volonté.

D. *Qu'appellez-vous âmes de bonne volonté?*

R. Ce sont celles qui de tout leur cœur cherchent à faire le bien et ce qui est de la perfection, en quoi plusieurs personnes qui s'estiment dévotes n'ont pas quelquefois fait le premier pas.

D. *Croyez-vous que toutes les personnes religieuses puissent être ainsi nommées?*

R. Nenni, car bien souvent plusieurs faisant profession d'une vie religieuse, et qui seront docteurs et prédicateurs, n'ont pas fait ce premier pas, pour autant qu'il ne suffit pas pour cela de faire plusieurs choses estimées bonnes, mais il faut entrer dans un certain ordre et chemin de perfection, sans lequel on ne peut arriver à cette fin.

D. *Quel est le premier pas ?*

R. C'est une volonté déterminée de laisser tous les empêchements à la sainteté et de renoncer aux propres satisfactions, pour demeurer en la présence de Dieu et opérer en sa lumière le bien qui sera connu, sans lui rien refuser. Or, peu de personnes se mettent dans cet ordre et chemin, voilà pourquoi elles ne sont pas pour parvenir à ce bienheureux état ; et quoiqu'elles fassent beaucoup de bonnes choses, elles demeurent pourtant en arrière et ne peuvent être dites véritablement parfaites.

D. *Quels sont les effets de cette sainte pratique ?*

R. Il y en a particulièrement trois, auxquels l'âme est conduite, procurant ainsi partout d'avoir le bon plaisir de Dieu en vue, et tâchant de pratiquer ce que nous avons dit. 1° Elle acquiert un si grand repos, que nul accident de cette vie ne la trouble ; 2° une grande pureté, et intention de chercher en tout le bon plaisir de Dieu, chassant bien loin tout défaut, et toute chose qui n'est point pour Lui, ce qui nettoie l'âme en peu de temps, de telle sorte qu'elle devient belle comme un soleil ; 3° elle entre en une parfaite liberté, en ce que cette intention continuant en l'âme, et la vue de ce bon plaisir mettant l'esprit en un affranchissement de tout soin, et en un dégagement de toute créature, elle n'est esclave de rien,

ni dépendante d'autre chose que de Dieu. D'où vient une admirable simplicité qui est le comble de la vie parfaite; d'autant qu'on méprise tout respect humain par cette sainte pratique, et que l'on vit séparé de toute autre chose que de ce bon plaisir de Dieu, lequel on considère uniquement. Ainsi, les âmes parvenues à cette simplicité sont comblées de trois avantages : 1° d'une grande joie provenant de la paix et tranquillité du cœur; 2° d'une grande ardeur en tout ce qu'elles font, qui accompagne la pureté dont elles sont douées; 3° et d'une merveilleuse force pour fournir à beaucoup d'occasions pour Dieu en suite de la liberté d'esprit qu'elles possèdent; ces trois avantages répondant aux trois états de cette pratique.

D. *Quel est le fondement de ce bienheureux état?*

R. C'est la persuasion établie en l'âme, de ce qui est écrit par saint Augustin, que rien ne se fait en ce monde sans la volonté de Dieu, laquelle il fait accomplir en trois façons : *Vel sinendo ut fiat, vel jubendo ut fiat, vel ipse faciendo*; c'est-à-dire, ou permettant que la chose se fasse, ou ordonnant qu'elle soit faite, ou la faisant lui-même. Ainsi, on lui peut attribuer toutes choses, acquiesçant paisiblement en tout, d'autant même que dans les choses mauvaises qu'il ne peut faire, sa Providence se glisse en telle sorte, qu'il fait

tout réussir à ses desseins en faveur des bons, et à la confusion de ses ennemis. Voilà pourquoi l'âme fonde son repos en cette connaissance, et demeure en parfaite paix en tout ce qui lui peut arriver, reconnaissant partout les effets du bon plaisir de Dieu, d'où lui vient la parfaite joie et la très douce conformité à la volonté divine, qui est son Paradis en ce monde.

CATÉCHISME SPIRITUEL

QUATRIÈME PARTIE

où

SONT COMPRIS PLUSIEURS POINTS IMPORTANTS

A LA PERFECTION DE L'ÂME

CHAPITRE PREMIER

DE LA CULTURE DES ÂMES

D. *Quelle chose y a-t-il à observer dans la culture des âmes?*

R. Particulièrement trois, qui sont : l'assujettissement, l'amendement et l'épreuve.

D. *En quoi consiste l'assujettissement?*

R. En ce que le Directeur ou conducteur des âmes doit par-dessus tout établir en elles la disposition d'un parfait assujettissement d'esprit, qui est comme la préparation à tout le bien qu'on y peut faire, tâchant de les rendre souples et sans résistance à la conduite qui leur sera proposée ; de telle sorte qu'elles aient ce que Jésus-

Christ désirait en ses disciples : *Nisi efficiamini sicut parvuli*, etc.

D. *En quoi consiste cette disposition d'esprit?*

R. Elle dit trois choses : humilité, obéissance et simplicité. Humilité, en ce qu'elles s'estiment vraiment enfants, en la présence de celui qui les gouverne ; obéissance, en l'exacte observation de toutes les choses prescrites ; simplicité, en un bandeau mis sur leur entendement, qui les empêche de voir toute opposition à la conduite qui leur est proposée, excepté quand il y a de telles choses que la droite raison ne les pût souffrir, ni la juste attention à Dieu ; comme il arrive quand le Directeur paraît manifestement errer, ou favoriser l'imperfection ; alors il faut avoir la prudence du serpent avec la simplicité de la colombe. Le Directeur se doit efforcer de mettre dans les âmes telle disposition d'assujettissement, parce que sans cela il ne peut accomplir son ouvrage.

D. *Quelle est la deuxième chose qu'il faut observer en cette culture?*

R. L'exact amendement, parce que le Maître spirituel doit être comme ce Prophète à qui il est dit : *Ecce constitui te ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipas, et ædifices, et plantes* ; ainsi il faut qu'il se propose d'arracher toutes les mauvaises herbes du jardin de

l'âme. En quoi il doit observer deux choses : l'une est une vigueur, pour ne laisser aucun défaut qu'il puisse apercevoir ; l'autre est une prudence si grande, qu'il n'anticipe en rien la capacité que le Saint-Esprit doit mettre en cette âme, de recevoir comme il faut l'admonition ; et si on ne garde cet ordre, l'on apporte grand dommage aux personnes, et on empêche souvent leur avancement. Quand donc l'âme est disposée et capable de recevoir la connaissance de son défaut, il faut alors le lui faire découvrir, et non plus tôt ; imitant en cela la Lumière divine, qui ne fait voir que par degré l'imperfection de nos âmes, allant des moindres aux plus grandes, pour les conduire avec paix au bien où elles sont destinées.

D. Qu'entendez-vous par l'épreuve ?

R. C'est qu'il se faut garder, dans la conduite des âmes, de faire comme ces directeurs qui sont incessamment avec les personnes qu'ils dirigent, et qui semblent ne les pouvoir perdre de vue, employant beaucoup de temps à leur parler ; mais, le maître spirituel, au contraire, doit quelquefois se retirer, et comme abandonner les personnes, pour éprouver leur esprit.

D. En quoi consiste cette épreuve ?

R. Spécialement en trois choses : 1° dans le délaissement et la privation, se retirant pour un temps, et leur soustrayant toutes les choses qui

les contentent, les mettant, comme l'on fait des fruits, à la gelée, et ne faisant pas semblant de les affectionner ; 2° en des exercices positifs, les faisant passer par des contrariétés, résistant à leurs inclinations, et y opposant des mortifications, comme sont : les rebuts, les mépris et autres choses semblables ; 3° en des surprises, les assaillant au dépourvu, comme font les vrais maîtres spirituels, qui attaquent les âmes par des exercices rudes et difficiles, quand elles s'y attendent le moins. Par telles choses les esprits profitent et s'avancent ; faute de cela, on demeure en un état médiocre, parce que l'esprit a besoin de telles épreuves pour devenir fort, comme les arbres pour s'enraciner ont besoin d'être secoués du vent. Aussi le livre de l'Imitation de Jésus-Christ dit que le vrai serviteur de Dieu *optat fortes exercitationes, et duros pro Christo sustinere labores.*

D. *Quelle est donc la conduite d'un vrai supérieur et directeur envers les âmes qu'il gouverne ?*

R. Elle consiste proprement à les mortifier avec amour, car mortifier sans amour est chose intolérable ; aussi aimer sans mortifier est chose vaine et préjudiciable à l'âme. Mais le vrai maître spirituel, avec grande charité et démonstration d'amour, sans épargner aucunement les âmes, s'efforce de leur ôter tout ce qui est contraire

à leur bien, mortifiant leurs inclinations naturelles et acquises, et les déracinant jusqu'au fond. Premièrement celles qui empêchent, comme nous avons dit, l'entière soumission de cœur ; faisant qu'elles aient cette disposition enfantine, qui est comme le fondement de tout leur bien. En second lieu, tâchant par les oppositions à leurs volontés et par les humiliations, d'ôter tout l'orgueil et propre volonté qui sont les empêchements ordinaires à la grâce, et qu'un homme ne saurait bonnement vaincre sans l'aide d'autrui. Ainsi donc le vrai directeur, à l'exemple des grands personnages dont parle Cassien, et de plusieurs qui sont venus depuis dans l'Église, entre autres du P. Balthasar Alvarez, directeur de sainte Térèse, et encore d'autres saintes personnes qui vivaient en ce même temps, use de cette industrie et excellente invention, nécessaire au bien des âmes, non seulement de les fortifier de bons conseils, mais aussi de les avancer par l'épreuve continuelle, jusqu'à ce que l'esprit de Dieu en soit entièrement le maître.

Voyez comme quoi ce Père, dont nous avons parlé, éprouva Marie Dias et sainte Térèse de Jésus, tant par les soustractions que par les rudes exercices qu'il donna à ces âmes vraiment fortes et dignes d'un tel maître.

CHAPITRE II

DES AIDES EXTÉRIEURES A LA PERFECTION

D. *Qu'entendez-vous par des aides extérieures à la perfection?*

R. Ce sont des choses qui, quoiqu'elles aient leur occupation au-dedans, sont néanmoins visibles, et paraissent à l'extérieur, comme par exemple : l'oraison, l'examen, la lecture, la confession, la communion, la retraite annuelle et la rénovation qui se fait parfois en l'année.

D. *Qu'avez-vous à dire touchant l'oraison?*

R. Elle a trois conditions principales : elle doit être humble, tranquille, fervente. Humble, c'est-à-dire avec un grand abaissement d'esprit, et dans la disposition d'un pauvre qui est devant Dieu, attendant à sa porte. Tranquille, c'est-à-dire avec telle paix, que l'âme n'empêche aucunement l'opération de Dieu, suivant le mouvement du Saint-Esprit, quand elle est attirée à l'écouter en silence ; à quoi pourtant plusieurs manquent par la trop grande vivacité de leur entendement, et par le trop grand appui en leur propre discours, lequel se doit rabaisser par l'esprit de piété, pour

donner lieu à la sainte paix que Dieu répand dans l'âme. Elle doit être fervente, en résistant à la lâcheté naturelle par une diligente application et attention, se tenant en vigueur d'esprit, non seulement quand l'âme traite avec Dieu, mais encore en la considération des choses saintes.

D. Comment se faut-il comporter en l'examen de conscience?

R. L'âme, après la recherche de ses péchés, se doit interroger spécialement sur la récollection, comme elle l'a maintenue; sur la victoire de soi-même, comme quoi elle y a été fervente; et sur le vice particulier qu'elle entreprend de combattre, présupposé qu'elle ne fasse point l'examen qu'on appelle particulier.

D. Quels sont les principaux défauts des personnes qui commencent à s'adonner à bien faire?

R. Le respect humain, le défaut de vérité et de sincérité, le peu de charité pour le prochain, les inutilités de l'esprit, et les négligences en l'exercice de piété et de vertu.

D. Que dites-vous à ce qui est écrit par un grand spirituel, que durant l'examen il y a peu à s'examiner, mais que le principal temps se doit employer à la contrition?

R. Je crois que cela s'entend principalement des personnes tièdes et lâches, qui ont besoin de se repentir de leurs fautes, et qui manquent de

détermination au bien, et trébuchent souvent, et non pas tant de celles qui sont plus avancées; parce qu'une âme déjà résolue à bien faire, et qui est dans la pratique de la vertu, est dans une continuelle aversion de ses défauts. Ainsi elle a bien de quoi employer son temps à s'examiner et réfléchir sur les points que nous avons dits, s'arrêtant spécialement sur le recueillement et la victoire de soi-même, qui sont les deux ressorts de son avancement, sans qu'il soit nécessaire qu'elle emploie une grande partie de son temps à la contrition de ses fautes.

D. Que dites-vous de la lecture?

R. Je dis que c'est la nourriture de l'âme, qui doit être: 1° solide; 2° dévote et spirituelle, accommodée à la nécessité de l'âme. Solide, c'est-à-dire éloignée de toute curiosité et subtilité, comme est celle qui se trouve dans les livres trop relevés et alambiqués. Dévote, donnant goût de piété, et instruction de pratique. Proportionnée à l'âme, étant conforme à sa disposition et à son besoin; par exemple, qui voudrait donner les livres mystiques aux personnes vaines, commençantes, et non encore nourries en la vraie doctrine de l'esprit, celui-là ne proportionnerait pas la lecture à la capacité de l'âme.

D. Quels livres sont utiles à ceux qui veulent apprendre cette doctrine spirituelle?

R. Entre les récents, Blossius, Grenade, du

Pont, et Rodriguez; la Vie des Saints est très importante pour enflammer, instruire et toucher les cœurs; outre les Écritures saintes, le Traité de saint Vincent Ferrier de la Vie spirituelle, et le Livre de l'Imitation de Jésus-Christ, sont très propres pour échauffer le cœur, et illuminer l'esprit avec peu de paroles.

D. *A quoi sert la lecture des livres spirituels?*

R. Outre l'instruction qu'elle donne en cette science de l'esprit, elle sert de préparation et de matière à l'oraison, en fournissant un trésor de connaissances pour s'entretenir avec Dieu.

D. *Qu'avez-vous à dire des livres mystiques?*

R. Ils peuvent donner grand fruit à plusieurs âmes, leur excitant et relevant le cœur aux choses divines, moyennant qu'ils soient pris avec discrétion et conseil. Ils appartiennent plus proprement aux Directeurs qu'aux autres, qui ordinairement en sont moins capables.

D. *Qu'y a-t-il à dire pour la confession et la communion?*

R. Pour ce qui est de la confession, elle doit avoir trois conditions. Elle doit être nette, fidèle, sérieuse. Nette, avec grande clarté et distincte explication des choses. Fidèle, sans donner lieu aux excuses que l'amour-propre fournit. Sérieuse, non de bagatelles et choses qui ne touchent pas

le fond des défauts, mais des vrais manquements, suivant qu'on les reconnaît en la véritable lumière : car plusieurs se confessent plutôt de quelques manquements extérieurs, que non pas des péchés qui proviennent de leurs inclinations déréglées, ou des habitudes contractées en suite de leurs inclinations. Il est bon aussi de s'accuser des émotions de passion, qui se forment dans l'âme, quand elles sont notables ; parce que souvent il y a négligence, et que par humiliation on en dessèche la racine avec la force du sacrement, qui en est le remède.

D. *Et quoi de la communion?*

R. Nous en avons parlé au chap. VII de la 1^{re} partie ; mais ce qu'on peut dire de plus, est que ce devoir consiste en deux choses : en la préparation et en la réception. La préparation dit trois choses : 1^o la pureté qui s'obtient par la confession, et par quelques pénitences pratiquées avant que de s'approcher de ce divin Sacrement ; 2^o le respect auquel l'âme se dispose, pensant à la dignité de Jésus-Christ, et à son indignité propre ; et 3^o l'amour, s'enflammant au désir de le recevoir. La réception consiste en l'entretien qu'il faut avoir avec Lui, Lui représentant nos propres nécessités, s'offrant et se dévouant à Lui ; le remerciant de la faveur reçue. Et quant aux âmes déjà parvenues à un état plus relevé, qui est d'union ordinaire avec Lui, la préparation

consiste en une faim et soif de cette Viande sacrée; et le devoir de la réception, en un embrassement de Jésus-Christ, s'endormant avec repos dans son sein, et jouissant de sa présence.

D. Comment faut-il pratiquer la retraite ou les Exercices spirituels qui se font chaque année?

R. Il faut observer spécialement trois choses. La première est une grande solitude, pour vaquer à Dieu avec plus de liberté, se séparant de toutes les créatures et occasions de divertissement. La deuxième, un emploi de l'esprit dans des méditations solides et en tout propres à profiter spirituellement. La troisième, avoir un certain but, comme l'amendement de quelque chose notable, qui serve de fond à l'emploi de toute l'année, sans exclure les autres provisions spirituelles, qui se doivent faire en ce temps, pour se soutenir intérieurement jusqu'à la prochaine retraite.

D. Quel sujet de méditation faut-il prendre pendant ces saints Exercices?

R. Il faut toujours prendre au commencement celles de la fin dernière pour fondement nécessaire; puis quelques-unes sur les propres défauts, afin de purger l'âme de ses manquements passés, ensuite d'autres sur la vie de Jésus-Christ et sa Passion : les autres sujets que l'on peut prendre étant beaucoup inférieurs à ceux que nous venons

de dire. Saint Ignace a donné en ses Exercices des matières que Dieu a fait voir, par la bénédiction qu'il leur a donnée, être fort utiles.

D. *Outre les méditations y a-t-il quelque chose à laquelle il faille avoir égard?*

R. On pourrait prendre et considérer par chaque jour, pendant quelque temps, un point de perfection important au bien de l'âme, comme quelqu'un de ceux qui sont au 1^{er} chapitre de la III^e partie, des Empêchements à la grâce, en prenant un par chaque jour, ou bien les six points d'avancement, qui sont au II^e chapitre. Outre cela, par chaque jour on peut faire considération sur quelque action importante de celles qu'on pratique d'ordinaire, comme sont l'Oraison, la Messe, le soin de la famille, l'office auquel on est obligé, la conversation, la récréation, le traitement du corps en la nourriture, et telles choses semblables; considérant devant Dieu le moyen de s'en acquitter saintement, et d'ôter les défauts qu'on y a remarqués pendant cette retraite. Outre cela, à la fin il faut mettre par écrit les principales réflexions et résolutions qu'on aura faites pendant ces exercices, pour les garder comme un mémorial, et un objet de son souvenir et de ses applications.

D. *Comment se doit pratiquer la rénovation d'esprit?*

R. Quelquefois en l'année il faut prendre le

temps d'un, de deux ou de trois jours, principalement aux grandes fêtes, pour rentrer en soi-même, et renouveler son esprit dans les bons propos et fervents désirs de bien faire. L'emploi de ce temps se doit faire comme un abrégé des Exercices spirituels, renforçant son esprit en trois choses ; 1° dans le dessein de la récollection, remontant son horloge, reprenant vigueur pour cet exercice, qui est comme la clef de tout le bien spirituel ; 2° dans la victoire de soi-même, qui est l'autre ressort important de tout le profit que l'âme peut faire ; 3° dans le choix du défaut qu'il faut principalement combattre, soit que l'on continue l'entreprise de celui qu'on tâchait de corriger, soit qu'on en choisisse un autre de nouveau, selon qu'il sera trouvé plus expédient pour le bien de l'âme.

CHAPITRE III

DES AIDES INTÉRIEURES A LA PERFECTION

D. *Quelles sont les aides intérieures à la perfection?*

R. Trois principales : le courage, la soumission et la discrétion.

D. *Comment entendez-vous que le courage doit aider à la perfection?*

R. En trois occasions ou points principaux : en la première détermination et résolution qu'il faut prendre de s'adonner à la Perfection, et de s'opposer généreusement à trois empêchements qui viennent, l'un du côté des hommes, qui pour d'ordinaire s'opposent à ceux qui prennent le chemin de la vertu, et parfois les persécutent ouvertement, se moquant d'eux. L'autre, du côté de la nature, qui apporte de grands empêchements à ce même dessein. Et le troisième du côté de Satan, qui renverse tout, pour contrarier et donner peine à ceux qui entreprennent le chemin de la perfection.

D. *Quelle est la seconde chose en quoi le courage doit aider?*

R. C'est à surmonter les difficultés qui se

trouvent dans la poursuite, et à se tenir fortement contre ce torrent qui nous veut entraîner, sans se rebuter et lasser, jusqu'à ce qu'on ait habitué l'esprit tant à s'unir intérieurement à Dieu, comme à dompter ses appétits et ses inclinations naturelles.

D. *Quelle est la troisième chose en quoi ce courage est nécessaire?*

R. C'est en la persévérance, ne continuant pas seulement un et deux ans, mais tout autant qu'il est nécessaire pour venir à bout de soi-même; parce que l'on trouve plusieurs personnes qui continuent cinq et six mois, mais peu qui mettent le temps nécessaire pour mettre à chef leur entreprise.

D. *Qu'appellez-vous venir à bout de soi?*

R. C'est avoir acquis une disposition d'esprit stable dans la dévotion, une attache du cœur aux choses surnaturelles, et une facilité à se vaincre et à résister à ses mouvements, pour fonder par ces deux moyens la paix intérieure tant nécessaire, et qui est comme le fondement de la véritable perfection.

D. *Comment est-ce que les hommes se dispensent de pratiquer avec courage ces choses que nous avons dites?*

R. Ils favorisent leur lâcheté ordinaire, disant que pour les choses ardues et difficiles il faut des inspirations particulières; et quand on leur

allègue les exemples des Saints, ils attribuent leurs actions à des mouvements surnaturels extraordinaires.

D. Comment faudrait-il donc dire en telles occasions ?

R. Il faudrait dire : ce saint a eu plus de foi, plus de courage, plus de fidélité que moi ; autrement les hommes mettent une barrière entre eux et les Saints, se séparant de la communication qu'ils peuvent avoir avec eux par l'imitation de leur vie, et se retranchant dans leur prudence et dans leur raison naturelle, qui sont les obstacles au véritable courage.

D. Quelle est la seconde aide intérieure à cette perfection ?

R. C'est la soumission.

D. En quoi consiste cette soumission ?

R. En une entière dépendance que l'âme doit avoir de quelque directeur, pour le choix duquel il faut avoir grande prudence et discrétion ; mais après l'avoir choisi avec la lumière du Saint-Esprit, il faut entièrement s'abandonner à sa conduite, et s'il y a un chemin court en la vie spirituelle, on peut dire avec saint Vincent Ferrier que c'est l'obéissance, laquelle est un abrégé de beaucoup de peines et travaux que prennent ceux qui se conduisent eux-mêmes. Aussi saint Jean Climaque parlant de cela, dit que l'obéissance est un mouvement que l'âme suit sans exa-

men ni discussion aucune; une mort volontaire, une vie qui n'a point de curiosité, un abandon de la discrétion parmi les richesses de la plus sublime discrétion, un mépris égal de la vie et de la mort, une navigation exempte de tout péril, un voyage fait dans les délices du sommeil.

D. *En quelle chose consiste cette soumission?*

R. Elle n'a point de réserve; mais particulièrement on doit avec un esprit d'enfant soumettre trois choses : l'exécution, la volonté et le jugement propre, obéissant à la personne qui nous est donnée, ou par l'ordre de Dieu, ou par notre choix, tout ainsi qu'à Dieu même, prenant d'elle en tous les doutes le conseil et la résolution.

D. *Si on a pris une fois un directeur, ne peut-on point le changer, ni aspirer à rien de mieux que ce que la conduite présente découvre?*

R. Il se peut faire que Dieu, voulant donner quelque chose de mieux à l'âme, l'inspirera de changer de directeur, lorsqu'elle verra clairement qu'un autre la peut porter à quelque chose de mieux; et c'est mettre un obstacle à son bien, de se lier tellement à quelqu'un, ou par vœu ou en quelqu'autre manière, que l'on n'en puisse prendre un autre, quand il se rencontre qu'il montre une voie plus parfaite, et qu'il ait plus d'expérience et de lumière. Ainsi il se faut toujours garder la liberté de passer à une conduite

plus excellente, quand il plaira à Dieu de la découvrir. Il est vrai que parfois il a donné de telles marques de sa volonté pour le regard de la soumission à quelques personnes, qu'il n'y a aucun sujet d'en douter : comme il advint à la première Supérieure de la Visitation, à l'égard de Monsieur de Genève. Il faut néanmoins remarquer qu'on ne doit pas changer de directeur par légèreté ou par curiosité, mais par un véritable désir de plus grand avancement, ne faisant ce changement qu'après avoir instamment recommandé l'affaire à Notre-Seigneur.

D. Quelle est la troisième chose que nous avons dit être aide véritable intérieure à la perfection?

R. C'est la discrétion.

D. En quoi consiste cette discrétion?

R. En un tempérament et sainte prudence que l'âme apporte pour modérer tous les excès où elle peut tomber en la vie spirituelle; sans laquelle modération elle reçoit des empêchements très notables pour sa perfection.

D. Quels sont ces excès?

R. Il y en a trois sortes. Premièrement en ce qui regarde le recueillement, dans lequel elle se plonge parfois avec indiscretion, s'attachant à la présence de Dieu, outre et par-dessus la grâce qui lui est communiquée, par une propriété vi-

cieuse; d'où vient qu'elle se lasse le cerveau et se rend par après inhabile à l'oraison.

D. *Que peut-il arriver de cette indiscretion?*

R. Que l'âme tombe en un égarement des sens et telle dissipation, qu'elle est incapable de retenir son cœur, s'épanchant toute dans les choses extérieures.

D. *Quel remède à ce désordre?*

R. De prendre avec telle modération cette attention à la présence divine, que l'on n'outrepasse pas les forces naturelles, ni celles que la grâce donne.

D. *Quel est le second excès dans lequel on tombe?*

R. C'est une application immodérée et trop véhémence à mortifier les passions et les puissances, car bien qu'il n'y ait point d'excès à retrancher le mal et à mortifier le vice, si est-ce néanmoins que les âmes parfois oppriment par une ferveur inconsidérée tellement la nature, qu'elles la rendent incapable de ses fonctions, et par conséquent inapte au bien qu'elle se propose dans le dessein de la perfection. Le remède donc est en cette discrétion sainte, qui suit la grâce et non l'ardeur naturelle et l'amour-propre.

D. *En quoi consiste le troisième excès contraire à la discrétion?*

R. En la pratique de la pénitence et austérité corporelle, où l'âme se laissant emporter à une

indiscrète ferveur, se détruit par peines, fatigues et travaux corporels, consumant ses forces naturelles et se rendant incapable de servir au zèle de l'esprit. Il arrive de ce désordre, que ceux qui ont excédé en pénitences immodérées, sont contraints, comme nous avons dit ailleurs, de relâcher du tout, et de s'adonner avec servitude à avoir soin de leur corps tombant en infirmité : *Et tam est importuna eorum infirmitas, quam fuit odiosa sanctitas*. Le remède donc à tous ces maux est la sainte discrétion, que saint Antoine disait être la première de toutes les vertus, parce que sans elle il n'y a point d'ordre dans la conduite de l'esprit.

D. *N'y a-t-il point quelque autre chose qui puisse servir d'aide intérieure à la perfection de l'âme ?*

R. Il y a encore le soin et l'étude d'acquérir familiarité avec Jésus-Christ, d'autant qu'il est la voie pour arriver à tout bien ; et l'âme doit contribuer de tout son effort pour parvenir à ce bonheur. Ce qui se fait par la considération des mystères, actions et paroles de sa vie, ayant une conversation continuelle avec Lui, suivant la forme que nous avons donnée au chap. III^e de la II^e partie, conservant toujours certains chefs principaux de sa vie et états en sa mémoire et son cœur, comme ceux qui suivent :

Jésus dans les flancs de la Vierge.

Jésus dans la Crèche.

Jésus Enfant.

Jésus fuyant en Égypte.

Jésus au Temple.

Jésus à Nazareth.

Jésus au Désert.

Jésus prêchant.

Jésus faisant des Miracles.

Jésus aux prises avec les Pharisiens.

Jésus dans le Cénacle.

Jésus au Jardin des Olives.

Jésus chez Caïphe, Hérode et Pilate.

Jésus au Calvaire.

Jésus au Sépulcre.

Jésus en gloire.

CHAPITRE IV

DES PRINCIPALES VERTUS

D. *Quelles sont les principales vertus?*

R. Nous avons dit ailleurs qu'il y en a particulièrement trois : l'Humilité, la Bénégnité et la Charité envers le prochain.

D. *En quoi consiste l'humilité?*

R. Elle est considérable en deux chefs : en l'intérieur et en l'extérieur.

D. *En quoi consiste l'humilité quant à l'intérieur?*

R. En trois choses : 1° en un bas sentiment que l'homme a de soi-même, s'estimant vil et méprisable, et se tenant en son cœur très abject, comme la poussière et l'ordure ; 2° en une affection que l'homme a de s'assujettir et soumettre, vivant en obéissance et dépendance d'autrui ; 3° en une telle horreur de soi-même, qu'il se juge digne des outrages et des mépris, et se réjouisse quand on lui fait des affronts et mauvais traitements, croyant que cela lui est dû et lui est proportionné.

D. *En quoi consiste l'humilité quant à l'extérieur?*

R. Aussi en trois choses : 1° à prendre en

toutes les occasions et rencontres le plus bas lieu, fuyant les honneurs, les dignités et prélatures ; 2° à céder en tout à autrui, faisant la volonté des autres plutôt que la sienne, et se soumettant aux moindres créatures ; 3° faisant paraître en tout son extérieur, en ses habits, en sa demeure, en sa parole, en son équipage, une conduite conforme à l'humilité évangélique.

D. *Que dites-vous donc de ces femmes, qui nonobstant qu'elles soient chrétiennes et désirent de passer pour dévotes, sont néanmoins superbes en leurs habits et en leur appareil extérieur ?*

R. Je dis que pour les justifier il faudrait un autre Évangile que celui de Jésus-Christ ; les saints Apôtres et les saints Pères de l'Église prescrivent toute autre chose. Il suffit donc d'avoir un habillement propre et modeste, dans la bienséance, convenable à l'esprit chrétien.

D. *Que dites-vous de celles qui n'ayant point d'habits somptueux et de grand prix, ont la curiosité et le soin de s'ajuster en telle sorte, qu'il y paraît beaucoup de vanité ?*

R. Je dis que nonobstant que les habits ne soient pas précieux, on peut beaucoup manquer par un excès de propreté affectée, et contraire en cela à l'humilité chrétienne.

D. *Que faudrait-il donc faire pour conserver l'humilité ?*

R. Il faudrait que sans préjudice de la netteté et de la bienséance, il parût en tout l'extérieur un vrai mépris du monde et de soi. Ça été la pratique de toutes les saintes femmes dont nous avons les exemples dans l'Église, des Rois mêmes, des Reines et Princesses, qui ayant pris le train de la dévotion, observaient ce mépris du monde, faisant gloire pour Jésus-Christ de se ravalier même au-dessous de leur condition.

D. *En quoi consiste la pratique de la bénignité?*

R. Cette pratique consiste aussi en deux choses, savoir : en l'intérieur et en l'extérieur.

D. *En quoi consiste cette pratique quant à l'intérieur?*

R. En trois choses : 1° en une grande douceur et tranquillité d'esprit dans les rencontres fâcheuses et dans les attaques qu'on peut recevoir d'autrui ; 2° à rendre le bien pour le mal, au moins par souhaits, désirant avec amitié toute sorte de bien à ceux qui nous persécutent ; 3° de triompher de joie au milieu des croix, portant avec allégresse les persécutions, selon le conseil de Notre-Seigneur et celui de saint Jacques : *Omne gaudium existimate fratres mei, cum in tentationes varias incideritis.*

D. *En quoi consiste la pratique de cette vertu quant à l'extérieur?*

R. Aussi en trois choses : 1° à avoir une parole

douce et un visage gracieux et serein en toutes occasions, répondant avec grande débonnairété aux injures ; 2° à traiter en ami et en esprit d'agneau ceux qui nous font quelque déplaisir ; 3° à prendre à tâche, comme quelques-uns des saints ont fait, de combler de bienfaits et traiter avec spéciale bonté, comme singuliers bienfaiteurs, ceux qui nous auraient outragé, ou grièvement offensé ; et cela se doit pratiquer particulièrement en priant Dieu pour eux, comme Notre-Seigneur a fait pour ceux qui le crucifiaient. On raconte de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, qu'ayant été volé par un sien compagnon d'école, et ayant su qu'il était tombé malade à trois journées de là, il partit sur l'heure pour l'aller secourir, avec tant d'allégresse, qu'il fit tout ce chemin à pied, sans boire et sans manger, tant il était transporté de la joie de faire du bien à celui qui l'avait offensé.

D. *En quoi consiste la troisième de ces vertus, qui est la charité envers le prochain ?*

R. En une affection très grande qu'on lui doit témoigner avec toute sorte de soin et d'étude, portant ses intérêts comme les nôtres propres, et pratiquant cela en trois choses : en pensée, en parole, en effet.

D. *Comment se pratique la charité en ce qui regarde la pensée ?*

R. Elle se pratique en trois façons, et demande

que l'on ait trois choses au regard du prochain, qui sont : bonne opinion, excuse et compassion. La bonne opinion : en ce qu'il faut avoir une disposition de cœur si bonne envers tous, que l'on soit enclin à avoir estime favorable de tout le monde, croyant bien de tous, sans soupçonner aucun mal de personne, et cela par une pieuse inclination qui procède de la charité. Excuse : lorsque l'on remarque quelque chose défectueuse dans le prochain, il faut tâcher de l'excuser, disant en soi-même que la faiblesse, l'infirmité, l'intention, ou autre telle cause le mettent à couvert. Compassion : lorsqu'on remarque de tels désordres, que l'on ne peut les excuser en aucune façon ; pour lors on lui porte compassion sans concevoir aucune aigreur et sans esprit de rigueur envers lui.

D. *En quoi consiste le devoir de la charité envers le prochain pour la parole ?*

R. A prendre garde soigneusement de ne médire de personne, mais au contraire de parler d'un chacun en bonne part, se rendant l'avocat de ceux qui seraient blâmés.

D. *En quoi consiste cette même charité pour ce qui regarde l'œuvre et l'effet ?*

R. En un très grand soin et affection de rendre toute sorte de bons offices à un chacun, tâchant de combler de bienfaits tout le monde. Mais ces bonnes œuvres envers le prochain

regardent trois sortes de personnes : 1° les pauvres qu'il faut soulager par aumônes ; 2° toute sorte d'âmes qu'il faut tâcher d'aider par zèle, leur procurant tout le bien spirituel qu'il est possible ; 3° les autres affligés, et spécialement les malades, en qui la charité a son lieu et son exercice.

D. *Comment faut-il pratiquer l'aumône ?*

R. Non seulement dans un ordre établi qu'un chacun peut avoir de distribuer telle partie de ses biens aux pauvres qu'il aura connu et jugé devoir soulager en particulier, mais encore se réservant le moyen de pourvoir à ceux qui se présentent, suivant le mouvement que le Saint-Esprit donne dans l'occasion, à la vue des personnes indigentes ; parce qu'il n'est guère bon à la rencontre de tels objets d'arrêter le mouvement de la grâce, et ne point satisfaire à l'inclination sainte que l'on sent de bien faire, en disant en son intérieur : j'ai pourvu ailleurs, ou j'ai donné autre part ; d'autant que l'âme doit toujours être prompte à suivre les bons instincts aux rencontres et aux occasions ; en quoi toutefois il faut garder une telle mesure, que l'on n'entre pas en inquiétude, quand la droite raison ne permet pas d'accomplir tous les desirs qu'on aurait ; mais seulement est-il convenable de conserver en son cœur cette tendresse et inclination de don-

CHAPITRE V

DES TRAVAUX DE L'ESPRIT

D. *Combien y a-t-il de sortes de travaux de l'esprit?*

R. Entre les peines qui arrivent aux hommes en la vie spirituelle, il y en a de deux sortes : les unes sont naturelles et les autres surnaturelles. Les naturelles sont celles qui viennent de l'humeur, ou de mélancolie, et se guérissent par remèdes conformes au besoin naturel. Les surnaturelles sont celles qui ne viennent point de la nature, et qui sont soulagées par des moyens surnaturels, c'est-à-dire par l'aide de la grâce, et par de bons conseils.

D. *Combien y a-t-il de peines surnaturelles?*

R. Il y en a deux : les unes sont ordinaires, les autres extraordinaires.

D. *Quelles sont les ordinaires?*

R. Ce sont celles qui arrivent communément aux personnes qui s'adonnent au service de Dieu. Elles sont de trois sortes : les unes sont tentations, c'est-à-dire des instincts qui portent violemment à mal faire ; les autres sont abattements ; les troisièmes sont des perplexités.

D. *Qu'entendez-vous par les abattements?*

R. Ce sont des travaux qui arrivent souvent dans la voie spirituelle, et qui sont un poids sur l'esprit avec un grand dégoût, aridité et angoisse, causant trois effets en l'âme. L'un est une impression si continuelle, qu'elle est incapable de profiter en esprit, à cause du découragement qu'elle sent par l'obstacle de ses vices et imperfections. Le second est une impulsion véhémence de quitter tout pour avoir repos, lui semblant que jusques à tant qu'elle se soit résolue d'aller à la naturelle, sans se tant contraindre, qu'elle n'aura jamais de paix ; et c'est un artifice de Satan pour la détourner du bien. Le troisième est un certain désespoir qu'elle a de ne pouvoir jamais parvenir à la perfection, étant chose trop haute pour elle.

D. *Que doit donc faire l'âme pour lors?*

R. Elle doit, au contraire, par une vive foi, prendre confiance, et faire trois choses. La première, de ne prendre jamais résolution dans ce trouble, n'étant pas le temps de changer ses desseins. La deuxième, de se maintenir en grande fidélité, ne se laissant point aller à aucun mal, et ne se relâchant, ni dans les entretiens inutiles, ni en ce qui regarde la sensualité. La troisième, de ne discontinuer ni abandonner les bons exercices de pénitences et autres, même celui de l'oraison, contre

lequel il y a de plus grands efforts, le diable voulant étouffer la dévotion, et la priver de ce secours. Quant à ce désespoir qu'elle sent, elle doit se persuader que cela vient de son ennemi, pour empêcher tout à fait son progrès; et il tournera enfin à son avantage puvu qu'elle persévère, se fondant en humilité, parce que Dieu la laissant ainsi désespérée de soi-même, lui fait voir son néant et son peu de pouvoir, d'où il résulte ensuite une entière défiance de soi, provenant du sentiment qu'elle en conçoit; qu'elle se rejette totalement en Dieu pour y trouver tout son appui, accomplissant ce conseil de saint Vincent Ferrier, au livre de la Vie Spirituelle : *Oportet ut diffidas de teipso totaliter, et de tota vita tua, et de omnibus bonis tuis, et reclines te totum super brachia Jesu Christi, pauperrimi, despecti, et mortui propter te*. Prenant ainsi la force de la confiance en Jésus-Christ, en sa grâce, en ses mérites, et en la seule miséricorde de Dieu, elle vient à se mépriser soi-même entièrement, par l'expérience qu'elle a eue de ses misères.

D. *Qu'entendez-vous par perplexité?*

R. C'est une angoisse qui tombe souvent en l'esprit de ceux qui ont entrepris le chemin de la vertu, et qui consiste en deux choses. L'une est en l'irrésolution qui les prend quand il est question de faire quelque chose, ne sachant

s'ils feront ou s'ils ne feront pas, trouvant le mal de tout côté. La deuxième est une peine après avoir fait quelque chose, s'il y a du mal, ou grand mal, ou peu de mal; et cela s'appelle scrupule.

D. *Quel remède y a-t-il à telles perplexités?*

R. Le vrai remède vient de la grâce de dévotion quand elle est confirmée en l'âme, qui l'adoucit et dissipe les nuages qui sont formés par ces doutes et obscurités, qui servent enfin à la purifier quand ils sont pris en patience. Le second remède, c'est l'obéissance et soumission d'esprit rendue à son Directeur, prenant appui et confiance en sa parole, qui donne par la bénédiction de Dieu l'entier repos aux bonnes âmes; n'y ayant point de plus grand remède pour se soulager de tels maux, que de se remettre avec humilité au soin d'autrui, et à la conduite de quelque personne sage; parce que cela donne un esprit d'enfant, dont le propre est de vivre sans souci. En quoi il faut remarquer que la personne qui nous conduit tient la place de Dieu qui est la source de toute lumière et de toute bonté, et d'où partent tous les biens, et de qui il faut attendre tous les soulagements que l'on peut espérer en ce monde et en l'autre.

CHAPITRE VI

DES PEINES EXTRAORDINAIRES

D. *Qu'entendez-vous par peines extraordinaires?*

R. Ce sont celles qui arrivent à moins de personnes, et qui sont plus graves, plus violentes, et plus difficiles à souffrir, et lesquelles communément sont préparées de Dieu pour ceux qu'il veut conduire à une grande perfection; lesquels peu avant que de parvenir à l'union divine, passent par ce purgatoire, et sont éprouvés par ces rudes travaux. Et ces peines sont ordinairement de trois sortes, comme nous l'avons déjà remarqué. Les unes viennent du côté de Dieu, les autres du côté du diable, et les troisièmes du côté des hommes. Or, toutes ces peines mettent les âmes qui ont reçu quelque impression de l'amour divin, en de grandes angoisses et désolations très sensibles, qui sont représentées par l'Écriture sainte en plusieurs endroits, particulièrement en Job, de qui les paroles les expriment naïvement; dans Jérémie où il commence : *Ego vir videns pau-*

pertatem meam in virga indignationis, etc., et dans les Psaumes de David, comme au *Domine, ne in furore tuo*, etc., où l'on voit l'angoisse de ce Prophète exprimée par des paroles qui montrent la connaissance et le sentiment qu'il avait de la colère de Dieu : comme quand il dit : *Sagittæ tuæ infixæ sunt mihi, et confirmasti super me manum tuam*. Outre cela il déclare les persécutions de ses ennemis et le délaissement des créatures, par ces mots : *Amici mei, et proximi mei adversum me appropinquaverunt et steterunt* : c'était pour lui faire des reproches : *Et qui juxta me erant, de longe steterunt*; pour l'abandonner. Et lors les démons se ruaient sur lui pour l'accabler : *Et vim faciebant qui quærebant animam meam*. Aussi dit-il ailleurs dans les Psaumes que l'Église chante en la 5^e férie, tant de choses semblables, qu'il semble que le Saint-Esprit lui ait suggéré tout cela, pour servir de figures, ou pour représenter les douleurs étranges de telles âmes. *Afflictus sum et humiliatus sum nimis, rugiebam a gemitu cordis mei*. Ce qui ne pouvait provenir que de ces terreurs et de ces craintes dont nous avons parlé ci-devant, et non des persécutions des hommes, qui, à un homme de courage comme lui, ne pouvaient donner de telles appréhensions; ni même la filiale reper

avait de ses péchés ne pouvait s'exprimer par des termes si terribles; et ces paroles ne pouvaient être animées que des sanglots et des douleurs, pour ainsi dire, infernales, dans lesquelles sont abîmées ces saintes âmes, dans cette purgation de l'Amour divin; lequel permettant ces impressions de mal les rend plus pures et plus innocentes, suivant ce que dit saint Grégoire : *Quanto quis fit mente purgator, tanto se deteriorem sentit*. Quelquefois ces âmes, au milieu des joies qui leur surviennent, et dans les rafraîchissements de la grâce où elles semblent quasi être dans une consolation céleste, sont en un moment, et par une légère occasion, replongées dans l'amertume de leurs souffrances, à quoi se peut appliquer ce que dit Job : *Et sic repente præcipitas me*. Elles ont au milieu de leurs ténèbres parfois certains éclairs, dans lesquels elles voient ce qui se passe au dedans, ressentant de la confiance, et connaissant leur pureté et avancement, en aperçoivent le progrès; mais tout soudain, par quelque rencontre, elles rentrent dans leurs peines, et les expérimentent encore plus terribles qu'elles ne paraissaient auparavant, comme un homme qui étant tombé dedans l'eau, sortirait de temps en temps pour voir le jour, et puis après y serait plus profondément plongé. Quelquefois ces âmes se trouvent

si avant dans la peine et l'expérience du mal, même dans le sentiment des vices, sans y donner pourtant aucun consentement, qu'il leur semble qu'au dedans et au dehors, les eaux les environnent: *Infixus sum in limo profundis, et non est substantia* : parce que souvent le soutien leur manque, se trouvant presque abandonnées de tous, et n'ayant plus le support agréable de la main de Dieu. De ce fond de misères elles s'écrient : *De profundis clamavi ad te, Domine*, disait le Prophète ; et ailleurs : *Salvum me fac, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam*. Leurs péchés et imperfections vicieuses les environnent : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum*. Et parfois elles en portent le poids : *Conturbata sunt ossa mea, et anima mea turbata est valde*. Car c'est dans cette rencontre que leur âme se trouve tout à fait troublée dedans et dehors ; elle est toute pleine de mal ; son aridité est si extrême qu'il semble qu'elle est dépourvue du suc de la dévotion et de la piété véritable : *Et ego sicut fœnum arui*. Leur vertu même semble se dessécher : *Arui tanquam testa virtus mea*. Et d'autant que les bonnes âmes ont ordinairement un retranchement où le mal ne peut atteindre, suivant ce qui est dit : *Flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo* ; alors la sécheresse semble

être parvenue jusque dans l'intérieur : *Et ossa mea sicut cremium aruerunt*. Aussi les ténèbres et l'obscurité sont si profondes, qu'il semble qu'il n'y a plus de lumières pour elles; ce qui cause une grande défaillance et délaissement de toutes forces : *Dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum*. Ces ténèbres sont si épaisses et si profondes, que ces âmes semblent être réduites à l'ombre de la mort : *Collocavit me in obscuris sicut mortuos seculi*. Elles ont une telle appréhension de Dieu, qu'elles le regardent comme leur Juge, qu'elles n'en osent approcher pour y trouver refuge contre leurs ennemis : *Quare me repulisti, et quare tristis incedo dum affligit me inimicus*. Ou, si elles le cherchent, elles ne peuvent le trouver : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie ubi est Deus tuus?* Elles ont même grande appréhension de s'approcher du Pain de vie, qui est la sainte Eucharistie, et dans l'oppression qu'elles souffrent, se plaignant de leurs maux, elles disent que c'est pour n'avoir pas pris cette viande qu'elles sont affligées : *Quia oblitus sum comedere panem meum*. Leur entendement est troublé de telle sorte à cause de la grandeur des maux qui les environnent, qu'elles n'ont aucune autre vue que de ces maux, et il

leur semble qu'elles n'ont jamais eu autre chose que des peines, et qu'elles sont envieillies dans l'expérience de leurs tourments : *Turbatus est in ira* (c'est-à-dire dans l'angoisse) *oculus meus, inveteravi inter omnes inimicos meos*. Il leur est avis qu'elles n'ont jamais eu de bien ; et quoiqu'elles aient reçu autrefois de grands goûts et sentiments du divin amour, il leur semble qu'elles en sont si éloignées, que c'est pour elles comme une chose oubliée : *Quare Domine recessisti longe, iratus est furor tuus super oves pascuæ tuæ*. Aussi un autre Prophète dit, parlant des biens autrefois reçus, *oblitus sum bonorum*, à cause de la longue privation qu'il avait soufferte. Et quant à ce qui regarde la nourriture du Pain céleste, quoiqu'elles appréhendent beaucoup d'en approcher, néanmoins elles ne s'en retirent pas totalement, ni ne peuvent s'abstenir de ce soutien nécessaire. Ainsi la bienheureuse amante de Jésus-Christ, Madeleine de Pazzi, nonobstant ses grands travaux, se traînait avec peine pour le recevoir, et se soutenait par cette divine Viande. Outre ce que nous avons dit, il y a certaines tempêtes d'esprit qui proviennent des contrariétés, dans lesquelles l'âme se trouve tellement secouée, qu'il lui semble qu'elle doit être perdue : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me*.

D. *Qu'est-ce que la tempête dans l'âme?*

R. C'est lorsque, par la rencontre de diverses causes, elle est tellement agitée, qu'il semble qu'elle est tout à fait hors de capacité d'en être délivrée ; car en même temps sa disposition étant au dedans d'une très grande peine, par les ordinaires objets qui la tourmentent, qui sont ces angoisses intérieures, il se rencontre qu'à l'extérieur tout se bande contre elle, et que les passions à même temps se soulèvent, et Satan se met de la partie, qui la presse aussi de son côté. Ainsi, c'est comme une tempête dans la mer, lorsque le ciel, les vents et les flots semblent combattre le vaisseau. Voilà pourquoi le Prophète criait en semblable rencontre : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum.* Cet état lamentable de ces âmes amoureuses de Dieu dans le fond et la réalité, mais ainsi maltraitées par ce même amour, pour être rendues meilleures et plus saintes, a été exprimé ailleurs en la II^e Partie de ce Catéchisme.

D. *Combien de temps ont coutume de durer telles peines?*

R. Nous avons dit ailleurs que saint François en fut affligé durant trois ans, pendant lesquels il ne pouvait vivre ni seul, ni en compagnie. Saint Éloi y a passé deux ans, comme il est écrit par Odoenus, en sa vie ; saint Hugues les a portées

très longtemps, et beaucoup d'autres ont eu cette même charge jusqu'à la mort, comme le Bienheureux Henri Suso, qui en fut travaillé quatorze ans. Et nous avons deux exemples remarquables en ce siècle, l'un du P. Jean à Jesu-Maria, général des Carmes déchaussés, qui a été une grande partie de sa vie dans des peines intérieures très violentes, et même au point de sa mort il témoignait n'en être pas quitte. L'autre, de la Mère de Chantal, qui trente ans durant souffrit ces travaux intérieurs, et à sa mort fit paraître qu'elle n'en était pas délivrée. Ce travail, quoique bien grand et qui semble marquer une grande ruine dans l'âme, se trouve néanmoins très souvent en des personnes que Dieu prépare à une grande perfection, et en ses plus excellents serviteurs, qui mettent telle sorte d'affliction entre les plus grandes grâces et faveurs de la vie, car elles sont la source d'un bien inestimable. Aussi Blossius, parlant de telle sorte de personnes, dit : *Hujusmodi homo videtur sibi prorsus a Domino derelictus, abjectusque, et quodammodo Satanae traditus. Si tibi istud acciderit, vide ut strenue et sapienter te geras, confidens in Deo tuo, qui ex vero amore ita te flagellat.* (Chap. II, Spec. special.) Et au chap. VI : *Isti incredibilibus angustiis pressi, se quidem multorum criminum reos esse putant, sed coram Deo præclari mar-*

tyres sunt. En un autre endroit il dit : *Eos quos aliquando gloriosissime coronaturus est in cœlis, jam deserere ac projicere, eorumque sanctis studiis ac conatibus obsistere videtur.* Il dit encore en son Institution spirituelle, chap. VIII : *Licet forte usque adeo se derelictum esse sentiat, ut Deus ei dicere videatur : recede a me, non novi te, non places mihi; nequaquam tamen ob id spem abiciat sed fide plenus cum B. Job dicat : etiamsi me acciderit, in eum sperabo.* Il dit encore ailleurs : *Hic jam homo totus sibi ipsi relinquitur ; puis, il ajoute : Si ad Deum se revocat, ut illi intendat, mox inde veluti depellitur, excutiturque, tötum etiam tempus suum se perdere putat, tamen statuit cœlesti Sponso assidua reddere obsequia, quamvis pro his graves pœnas post hanc vitam se luiturum formidet.* Et un peu après : *Dum in hunc modum duris scopis a Domino atteritur, omnia se perdidisse arbitratur, unde et in gravem tristitiam, horribilemque desperationem prolapsus dicit : jam de me actum est, perii, lumen perdidi, omnis gratia a me recessit.* Par tous ces passages, on peut voir quel était le sentiment de ce grand personnage, touchant telles personnes, et quel jugement on doit faire de ceux qui sont travaillés de semblables peines, et de qui il ne faut pas

prononcer suivant l'apparence, mais par une connaissance de la conduite de Dieu, qui a des voies bien différentes de celles des hommes, en sorte que, par tels exercices, l'amour divin mettant l'âme comme dans la fournaise, ôte toute la rouille de sa corruption naturelle, et par l'expérience et sentiment de cette même corruption, la nettoie de ses vices et l'embrase par ce moyen en l'ardeur de son amour, qui, ayant ôté l'empêchement à la grâce, domine par après paisiblement et entièrement en elle, ne trouvant plus de résistance à ses desseins.

D. *Quels sont donc les fruits qui proviennent de cette peine?*

R. Il y en a trois principaux, qui sont représentés en figure par ce qui advint à Job en suite de ses peines. L'Écriture dit qu'il eut trois filles : l'une se nommait le Jour ; l'autre Casse, qui est un suc médicinal ; et la troisième Corne d'abondance : ainsi l'homme sortant de cette fournaise, est comblé de trois sortes de biens qui sont : lumière, remède à ses maux, et abondance de tous biens spirituels.

D. *A quels maux donc est-ce que par ces peines l'homme trouve remède?*

R. Principalement à trois sortes : 1° A ses fautes passées ; 2° aux vices spirituels qui sont encore en lui ; 3° au fond de son amour—propre.

D. *Comment est-ce qu'il se purifie des péchés passés?*

R. En ce que cette peine et ces grands travaux lui sont une pénitence très rude et servent de satisfaction pour les défauts passés, suivant ce qui est écrit des enfants de la fournaise, qu'ils en sortirent plus nets qu'ils n'étaient quand ils y furent jetés ; et le saint personnage Job fut plus vigoureux après sa peine, et plus réparé en ses forces, qu'il n'était auparavant que de l'avoir soufferte. Durant cette peine, l'âme par ses regrets et gémissements fréquents, par ses soupirs continuels, par sa résignation et persévérance à bien faire, efface ses crimes passés, et se lave dans ces saintes eaux, et dans ce déluge d'amertume, pouvant dire : *Transivimus per ignem et aquam* ; et pouvant chanter : *Nisi quia Dominus adjuvit me, paulominus habitasset in inferno anima mea* ; ou bien encore : *Forsthan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem*, et tout le reste de ce psaume, où il est fait mention des attaques des hommes, qui, comme des flots, viennent pour noyer l'âme et pour l'engloutir ; toutes lesquelles choses ont servi à la travailler et à faire sa pénitence, et dont enfin elle se voit quitte avec grande joie, ayant sujet de se réjouir comme Moïse après le passage de la mer Rouge, et comme les autres patriarches et prophètes après leurs combats et

victoires. Ainsi, l'âme se voyant libre, chante ses cantiques spirituels et passe le reste de ses années en joies et remerciements, ne se pouvant rassasier de bénir son libérateur.

D. Comment est-ce que cette peine sert de remède aux vices spirituels?

R. En ce que, outre les vices ordinaires dont l'homme se purifie, il y en a d'autres plus intérieurs et spirituels, dont il ne peut guère se corriger par son industrie et par son effort, et dont ordinairement il est purgé par ces peines extraordinaires.

D. Quels sont ces vices intérieurs de l'esprit?

R. On les peut rapporter par ressemblance aux sept vices capitaux, leur nombre étant le même; ce sont l'orgueil spirituel, l'avarice spirituelle, etc.

D. Qu'est-ce donc que l'orgueil spirituel?

R. C'est un secret désir d'excellence et appétit de grandeur dans les choses spirituelles, convoitant les choses hautes et sublimes, et se portant en des objets trop relevés, avec mépris de ceux qui sont dans une voie commune; à quoi souvent se trouvent sujets les spirituels, quand ils n'ont pas passé par l'épreuve de l'humiliation intérieure, et dont ils sont guéris par la souffrance de ces misères dont nous avons parlé.

D. Qu'est-ce que l'avarice spirituelle?

R. C'est une attache trop grande que les hommes ont souvent aux choses spirituelles, à diverses pratiques, à leurs goûts, aux personnes intérieures, aux images, croix, médailles, et autres choses qui aident à la dévotion, lesquelles ils ont et possèdent avec dérèglement, et dont ils sont dégagés par l'expérience de ces peines que nous avons expliquées.

D. *Qu'est-ce que la luxure spirituelle?*

R. C'est une trop grande inclination et attache à la dévotion sensible, à quoi l'âme se porte démesurément, ne cherchant pas Dieu purement pour lui-même, mais pour le goût et satisfaction propre qu'elle en reçoit, et qui est une spirituelle fornication.

D. *Qu'est-ce que la gourmandise spirituelle?*

R. C'est une extrême avidité que plusieurs spirituels ont des choses bonnes, ne se pouvant rassasier de lectures, de pratiques, de communications avec les personnes dévotes, et autres telles choses, dont ils demeurent las et tellement remplis, qu'ils tombent parfois en dégoût de ces mêmes choses, faute de les avoir prises avec modération. De même, l'envie spirituelle consiste en une jalousie que souvent ceux qui s'adonnent à la vertu, ont envers les autres qu'ils voient profiter en vertu et en grâce.

D. *Qu'est-ce que la colère spirituelle?*

R. Une indignation que plusieurs ont contre les façons de faire d'autrui, ne pouvant supporter leurs défauts. Ce qui arrive souvent aux spirituels quand ils sont en récollection, et qu'ils voient les autres dissipés et distraits, ils s'en indignent et ne les peuvent supporter.

D. *Qu'est-ce que la paresse spirituelle?*

R. Une lâcheté en toutes choses bonnes, de laquelle sont attaqués bien souvent ceux qui s'adonnent à la vertu, et dont on ne se corrige facilement qu'après les exercices rudes et violents où ces sortes de peines engagent ceux qui les souffrent, et que par les pénitences qu'ils sont contraints de pratiquer pour remède à leurs maux et pour fléchir la miséricorde de Dieu. Ils sont aussi nettoyés de tous les autres vices, acquérant une véritable connaissance d'eux-mêmes, et en suite un amortissement de leurs passions, et une véritable douceur à cause qu'ils sont beaucoup vaincus en leur naturel par ces peines, qui abattent entièrement la force de la nature.

D. *L'esprit n'est-il pas aussi purifié des erreurs et autres vices de l'entendement?*

R. Oui, et ce, parce que l'affliction qu'il reçoit en ses peines, lui donne sagesse, intelligence et lumière pour être détrompé en trois sortes d'erreurs. 1° En fausses maximes qui sont, en grand nombre, pour favoriser l'amour-propre, dont l'âme est désabusée en cet état. 2° En fausses

dévotions, qui par plusieurs déguisements et altérations de la solide conduite et voie parfaite, s'établissent en grand nombre parmi les hommes, spécialement en ce siècle. 3° En ce qui regarde les illusions qui se glissent aisément dans cet état d'obscurité, dont les principales sont: quand l'âme prend pour chose de Dieu ce qui vient de Satan, à quoi il n'y a autre remède, comme nous avons dit ailleurs, que de se tenir à la foi et à l'obéissance.

D. *Dites-nous quelles sont les fausses dévotions dont l'âme est purifiée en cette voie pénible?*

R. Ce sont les affectations des choses hautes et relevées, lorsqu'on évite le travail qu'il faut prendre à se mortifier, et qu'on veut aller d'un plein vol à l'usage et à l'expérience des pratiques que tiennent les plus parfaits, se déchargeant mal à propos de l'examen de son intérieur, pour se perdre, comme disent ces nouveaux spirituels, en Dieu; et n'ayant pas les vertus en pratique, s'unissant à Jésus-Christ avec peu de solidité, disant en toutes choses que tout est en Lui, et croyant avec un simple regard de ses mystères ou de son humanité sainte satisfaire à tout; non qu'il ne soit utile d'avoir sa présence en toutes choses, mais non pas mettre tout en cela, se dispensant de vaincre ses mouvements et imperfections, ce qui ne se fait jamais en peu de temps;

là où ces gens croient bientôt expédier toute leur affaire, vaincre la chair, leur concupiscence, et tous leurs vices, en regardant Jésus-Christ, et se tenant en repos. Une autre sorte de fausse dévotion est dans les subtilités de l'entendement, ayant des conceptions hautes et délicates, et mettant dans la tête toute la piété par les réflexions, qui ne servent de rien à fonder les vertus dans l'âme, mais qui donnent seulement un goût superficiel qui engendre dans l'esprit la vanité, et l'élévation contraire à la simplicité. Or, il arrive que telles âmes en cette purgation souffrent d'étranges renversements, voyant que ce qu'elles estimaient beaucoup n'est que du vent. Oh ! que bien souvent elles ne participent pas à ce bien, parce que telle conduite n'est que pour les âmes qui ont sincèrement et pendant longtemps travaillé à se mortifier ! Si toutefois quelqu'une participait à cette grâce, il faut qu'elle soit délivrée de telles erreurs, ce qui ne se peut sans de grands travaux. Voilà pourquoi ces fausses dévotions sont de très grands empêchements, et néanmoins plusieurs âmes y sont engagées. Car ce que Notre-Seigneur dit est vrai, que quand un aveugle conduit un autre, ils tombent tous deux dans la fosse : et c'est pour cela que les âmes ont besoin d'être conduites par la voie de grande sincérité et simplicité, suivant plutôt les mouvements de la grâce que ces élévations dont

nous avons parlé, qui ne consistent qu'en de belles paroles, et sont vides du vrai suc de dévotion, qui se doit puiser de la doctrine des saints qui est établie sur la pierre vive et solide, qui est Jésus-Christ. Le danger est que telles personnes, par les dévotions fausses, bâtissent sans fondement, perdent beaucoup de temps, et trouvent enfin que leur occupation a été vaine, n'ayant amassé que de fausses richesses. Aussi le bienheureux saint François, vrai spirituel, disait que tout esprit qui ne tendait pas à mortifier la nature, et à humilier la chair, n'était nullement de Dieu, quelque belle apparence qu'il eût. Or, le peu de soin que telles gens ont de ce point est la source assurée de tout leur mal; car ils cherchent seulement une spiritualité commode, qui laisse la nature en paix, sans humilier l'esprit, comme il est nécessaire pour bien vivre. Ils font grand mépris de ce qui n'est point haut et relevé, et n'affectionnent que ce qui plaît à l'esprit, au lieu de mettre leur étude dans la sujétion et dans le bien difficile aux sens, qui est la route des véritables serviteurs de Dieu, dont l'inclination est de priser tout ce qui est bon, et de choisir le plus bas, pourvu qu'il soit véritable, attendant que Dieu les élève: faisant plus d'estime de la simplicité naïve que des ornements du langage et des qualités de nature, sachant que tout cela au prix de la grâce

n'est qu'un pur néant. Le propre donc de la grâce est d'émousser la pointe de toutes les perfections naturelles, et les tenir fort basses, afin de bâtir le vrai édifice sur le néant de la créature : ce qui n'arrive point en ces spirituels dont nous avons parlé. Il advient ordinairement, après cette purgation, que ces mêmes facultés naturelles sont redonnées aux âmes, mais comme renouvelées et purifiées, pour servir au dessein de Dieu : tellement que l'esprit, le jugement, la parole, l'industrie naturelle sont saintement employés par l'esprit de Dieu, à sa gloire et à son service, sans que l'âme soit en danger de s'enorgueillir comme auparavant, parce qu'elle sort de cette lessive avec l'équipage d'une pureté et humilité vraiment chrétiennes. Le mal est que ces spirituels ne connaissent pas le secret : au lieu d'humilier l'âme par la simplicité et mortification véritable, ils lui donnent beaucoup de vie, et l'engraissent par les choses spirituelles même, en repaissant les facultés et les sens des choses bonnes. Mais c'est pour discourir, et pour rendre l'extérieur de l'homme plein, et l'intérieur occupé plutôt de soi-même que de Dieu : ce qui resserre les entrailles de la vraie charité, qui ne peut avoir lieu que dans une âme tout à fait simple, et qui regarde seulement Dieu pour l'honorer et faire sa volonté. Ainsi leur charité est mêlée, et leur vin n'est point pur, faute de pure intention, qui

devrait être le fondement de toute leur entreprise.

D. Comment est-ce que par ces peines l'homme est purifié du fond de son amour-propre?

R. En ce que par diverses rencontres et maux très cuisants, il est attaqué dans ses intérêts les plus délicats et ses inclinations les plus profondes; et ainsi il est délivré des attaches plus secrètes qu'il peut avoir à soi-même, notamment par les continuels périls de se perdre, qui lui donnent occasion de s'abandonner entièrement à Dieu.

CHAPITRE VII

DU FRUIT DE CES PEINES, QUI EST LUMIÈRE ET
ABONDANCE DE BIENS SPIRITUELS

D. *Quel est le second fruit que nous avons dit revenir à l'âme de ces peines extraordinaires ?*

R. C'est la lumière dont ces âmes sont éclairées, selon ce qui est écrit : *Exortum est in tenebris lumen rectis*. Au milieu de leurs grandes ténèbres, où cet état d'affliction les engage, il se fait un grand jour dans leur âme ; et en vertu de cette lumière, et par la force de la grâce qui la suit, ces personnes voient plus clairement les vérités de la foi et les choses spirituelles, connaissant l'intérieur de leur âme, tous leurs défauts, tout étant débrouillé en elles : comme quand le jour se fait au milieu de la nuit, qui fait voir distinctement les objets qui ne se voyaient auparavant qu'avec peine ; s'accomplissant ce qui est écrit en Isaïe, ch. LVIII : *Tunc erumpet quasi mane lumen tuum, et sanitas tua citius orietur* ; et ailleurs : *Orietur lux tua, et tenebræ tuæ erunt sicut meridies*. A quelques-uns le jour vient comme l'aube du matin,

peu à peu ; à d'autres presque tout à coup ; et ainsi s'accomplit encore ce qui est dans le même chapitre : *Et implebit splendoribus animam tuam et ossa tua liberabit.*

D. *En quoi consiste le troisième fruit de ces peines, que nous avons dit être représenté par la troisième fille de Job, et qui se nomme Abondance ?*

R. En ce que l'homme ordinairement au sortir de ces peines est comblé d'une multitude et abondance de biens, en sorte qu'il demeure rempli en toutes ses facultés, suivant ce que dit l'Apôtre, parlant de Jésus-Christ aux chrétiens : *In illo divites facti estis ;* et en un autre endroit : *Et estis in illo repleti.* Ce qui se fait par une inondation de biens et de richesses, dont chaque puissance de l'homme se trouve pourvue, presque tout ce qui est en lui se trouvant plein de Dieu : *Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei.* En effet, il arrive à telles âmes que Dieu, remplissant le vide qu'elles lui ont préparé par la souffrance et par le dégagement de toutes choses, ne laisse aucune faculté en elles qui ne soit garnie de trésors spirituels : tellement que le corps, l'imagination et l'appétit sensitif, la mémoire, l'entendement et la volonté, sont comme de grands vaisseaux tous pleins de biens et faveurs célestes qui rendent l'homme tout à fait surnaturel, et sa vie comme divine.

D. *Dites-nous un peu comment est-ce que toutes les facultés sont ainsi pourvues de richesses et bénédictions du Ciel?*

R. Dans le corps ces hommes heureux ont des qualités qui semblent donner quelque avant-goût de la gloire future, en ce qu'ils sont rendus si souples à l'esprit et si obéissants à la grâce, qu'ils sont des vrais temples du Saint-Esprit, ayant surtout une participation de la légèreté qui sera dans le corps des bienheureux, et presque toujours la faveur de sentir qu'ils sont déchargés d'un poids ou pesanteur massive, quand il est question de Dieu et de son service. Il est écrit de saint Hilarion, qu'il marchait tous les jours, ne mangeant que le soir, et allait d'un pas si hâté, que personne ne le pouvait suivre. Il est écrit en la vie de saint Ignace, que pour aller faire une bonne œuvre, il fut de Paris à Rouen à pied avec telle vitesse, qu'ayant senti au commencement quelque appesantissement par l'opposition du diable, quand il eut monté la montagne d'Argenteuil il alla comme volant jusqu'à son terme, sans rien manger, quoiqu'il y ait ordinairement un chemin de trois journées pour un homme à pied. Il est encore dit de saint Xavier, qu'étant au Japon, pour aller à la ville capitale il se mit valet d'un homme à cheval, portant son bagage et celui du maître qu'il servait, et fut pendant un mois marchant avec telle vitesse après cet homme, qui souvent galo-

pait, qu'il ne sentit presque rien du travail du voyage (quoiqu'il eût les pieds tout écorchés), tant l'Esprit de Dieu l'animait. Il y a plusieurs exemples semblables dans les chroniques de saint François, des saints de cet ordre, qui allaient par l'air comme s'ils eussent été des oiseaux, portés par l'ardeur de la grâce. Entre autres au tome V, il est dit du Bienheureux Thomas de Florentia que, dans une impétuosité d'esprit voulant aller aux infidèles prêcher la foi, il alla du haut d'une montagne par l'air, à la vue de ses compagnons, jusques au monastère voisin; le corps perdant en telle rencontre sa pesanteur naturelle. Bien que ces effets soient extraordinaires, néanmoins constamment ces âmes purifiées ont pour l'ordinaire une agilité du corps dans leurs travaux, qui leur en rend le poids presque insensible, si ce n'est que parfois Dieu pour les éprouver leur en laisse sentir la charge et incommodité.

D. Quels sont les biens qui remplissent l'imagination de ceux qui sont parvenus à la perfection, après l'épreuve de telles peines?

R. C'est qu'au lieu des faibles représentations des choses basses, Dieu les remplit de fortes images et espèces surnaturelles, qui enrichissent cette puissance, et la rendent comme un trésor de mille beautés, qui font que ces âmes sont rendues jouissantes comme d'un paradis en terre; ce qui leur ôte toute bassesse et tout le dérègle-

ment qui travaille ordinairement l'imagination de l'homme. Ce que nous voyons exprimé parfaitement en ce qui s'est passé en plusieurs saints Prophètes et Apôtres, comme en saint Jean en son Apocalypse, en Daniel et en d'autres, où l'on voit des représentations tout à fait merveilleuses, de quoi l'esprit de ces grands hommes était extraordinairement élevé et fortifié. Nous voyons quelque chose de semblable dans plusieurs saints, et dans les âmes purifiées par la grâce, qui ont en leur esprit, c'est-à-dire dans leur faculté imaginative, des idées rares et sublimes des choses du ciel. Outre cela, telles âmes ont accoutumé de recevoir la communication de plusieurs vérités par des symboles illustres qui sont comme autant de riches meubles et pièces exquises mises dans les coffres de leur mémoire, pour les enrichir; de là vient qu'étant ainsi munies de ces peintures surnaturelles, les biens de la terre leur sont à dédain, et il leur semble qu'il n'y a plus rien de beau dans le monde, ayant leur maison intérieure comme un palais garni de tapisseries et tableaux magnifiques, qui donnent sujet à leur esprit de s'élever sans cesse aux objets divins, et leur sont comme des vaisseaux précieux qui contiennent la grâce céleste. Il est écrit de sainte Térése, qu'elle avait toujours de pareils spectacles en l'âme, et qu'elle avait une croix en son chapelet, où Notre-Seigneur lui dit qu'elle

verrait toujours cinq diamants d'un éclat admirable. Or, il advient que telles âmes, jetant les yeux sur quelqu'une de ces beautés, leur imagination parfaitement pure donne au cœur et à l'entendement de quoi penser à Dieu et s'élever à lui.

D. Quels sont les biens que Dieu verse dans l'appétit sensitif de telles âmes ?

R. Ce sont les instincts, impressions et mouvements, tout à fait surnaturels, dont cette partie inférieure est capable. Ils ont toutes leurs passions converties par le Saint-Esprit en transports divins, et sont comme autant de tuyaux d'orgues, dans lesquels le vent de la grâce et le souffle de ce même divin Esprit venant à s'introduire, font des jeux admirables dans l'âme. Ils ont dans l'irascible des mouvements de zèle et d'indignation qui ne donnent aucun trouble, mais les embrasent avec une sainte ardeur ; comme en Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand il chassa du Temple les vendeurs ; en Hélié, en saint François, et en d'autres. Dans la partie concupiscible ils ont aussi des instincts tout à fait surnaturels, ne sentant aucune captivité ni appesantissement dans les émotions où la raison et les accidents ordinaires de la vie les engagent : comme dans les larmes, dans l'amour des enfants. Et Monsieur du Val a donné à entendre dans la vie de la Bienheureuse Sœur Marie de l'Incarna-

tion, que dans son mariage il se passait des choses capables d'étonner ceux qui les sauraient, faisant voir jusques où dans les Saints peut aller l'opération de la grâce.

D. Quels sont les biens que Dieu communique encore à telles personnes dans la mémoire ?

R. Ce que nous avons dit de l'imagination, se doit entendre aussi de la mémoire; d'autant que ces deux facultés se doivent prendre comme une même chose, étant toutes deux destinées à une même fonction, qui est d'être le réservoir des espèces, soit spirituelles, soit sensibles.

D. Quels sont les biens de l'entendement dont Dieu a coutume de combler telles âmes ?

R. Ce sont des trésors de sagesse et de science, qui remplissent le vide de leur entendement, des connaissances très hautes des choses divines, abondance de conseils et de lumières tant pour eux que pour autrui. Premièrement, ils connaissent les mystères de la Foi d'une façon si relevée et si particulière, qu'ils semblent les pénétrer profondément, quoique néanmoins au-dessous de leur grandeur; et cela par une lumière si sublime, qu'on peut dire, sans exagérer, que les sentiments qu'ils ont en suite de ces lumières touchant les mystères de l'Incarnation, de l'Eucharistie, de la Passion, de la communication des grâces et généralement de toute l'économie

du christianisme, sont si hauts, qu'il n'y a pas plus de proportion entre ce qu'ils en connaissent et ce qu'on en sait d'ordinaire par la théologie et science commune aux hommes, qu'il y a entre les connaissances des enfants et celle des philosophes sur des choses naturelles.

D. Comment se peut faire ce que vous dites, puisque l'on voit que ces personnes, en parlant de ces mystères, n'ont point de paroles extraordinaires, et ne disent point chose trop nouvelle, ou correspondante à telle lumière?

R. C'est que ces sentiments qui donnent à leur entendement tant de connaissances, n'ont point de paroles qui leur soient proportionnées : tout de même qu'une personne qui viendrait des Indes, ayant goûté les fruits de ce pays-là, ne pourrait aucunement expliquer la différence de tels fruits, bien qu'elle en eût une notion très parfaite ; parce qu'il n'y a point de paroles propres à telles choses ; même ici celui qui voudrait expliquer à un autre la différence d'entre le muscat, l'abricot et le melon, serait bien en peine, et ne pourrait que par geste, ou par quelque son d'admiration, expliquer sa pensée, quoique au dedans la connaissance qu'il a d'un de ces fruits pour le distinguer de l'autre, ait en soi-même une grande étendue. Aussi, dans les choses surnaturelles, les sentiments et les con-

naissances qu'on en a sont de telles diversités d'objet, que pour les expliquer il ne se trouve point de paroles : *Non licet homini loqui*. C'est pourquoi sainte Térèse, en parlant des choses qu'elle expérimentait, s'indignait de la faiblesse des termes, n'y voyant aucune proportion avec ce qu'elle voulait dire. Outre ces choses qui regardent les mystères, ils ont encore une grande intelligence de l'Écriture-Sainte, et en pénètrent le sens de telle sorte, qu'il semble que ce langage est tout à fait conforme à ce qu'ils ont ordinairement dans l'esprit, jusque-là que les personnes même ignorantes, en suite de la lumière qu'elles ont reçue, en approfondissent les secrets, trouvant facilité aux choses les plus obscures. Ce qui est remarqué de saint François, qui donnait aux paroles des Prophètes des explications si convenables, qu'il donnait de l'admiration aux plus savants. L'abondance de ces biens est si grande, qu'il semble qu'ils aient quelque participation de la lumière des Bienheureux, comme s'ils avaient des communications passagères de la même lumière qu'ils ont, et de la vision même qui les rend heureux. Il est écrit de quelques-uns, qu'ils ont eu comme un éclair de la béatitude; d'où résulte quelquefois en eux des états comme de gloire, qui les met presque hors d'eux-mêmes, et leur dure quelque temps, mais en telle sorte et en tel dégagement, qu'ils

laisseraient tout ce qu'ils expérimentent pour se jeter aux pieds d'un pauvre et baiser les ulcères; parce qu'ils estiment plus de faire ce qui plaît à Dieu que de jouir de lui. Cependant parfois leur gloire est si haute, quand il plaît à Dieu de leur en communiquer les rayons, qu'ils éprouvent des choses incroyables à l'esprit humain. Aussi, dit l'Apôtre saint Paul : *Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus diligentibus se*; ce qui se peut dire de ces biens surnaturels; car pour lors les âmes semblent plus participer aux biens à venir qu'à ceux de la vie présente. De ces grandes connaissances proviennent aussi d'autres lumières pour leur conduite, et pour donner adresse et profiter au prochain; si bien que telles personnes deviennent pour l'ordinaire des organes du Saint-Esprit, pour le bien de plusieurs.

D. *Quels sont les biens de la volonté que Dieu met en telles personnes?*

R. Ce sont des communications amoureuses avec l'Époux céleste, qui ne se peuvent bonnement décrire. Ils ont des ardeurs incroyables, des délices et des caresses de ce même Époux, qui surpassent de beaucoup la portée de nos imaginations et la force même de la nature, qui ne les pourrait soutenir, si Celui qui les donne ne la soutenait; c'est pourquoi il est dit : *Quæ est*

ista quæ procedit deliciis affluens, innixa super Dilectum. Et on peut dire, en un mot, que ce sont de telles choses qu'il vaut mieux se taire que d'en parler; si ce n'est que nous pouvons dire en général, que c'est une perpétuelle application de l'âme à Dieu et un commerce réciproque des biens donnés et des louanges rendues; en façon que l'âme porte une telle expérience des goûts surnaturels, qu'elle préfère un moment de son entretien avec Dieu à toutes les délices de la terre et à tout ce que Dieu peut créer et donner hors de cette communication. Il est écrit en la Vie du Père Balthasar, qu'un religieux de la Compagnie de Jésus, nommé Gaspard Sanchez, disait que quand tous les biens qui étaient dans le monde seraient éternels et mis tous ensemble, il les laisserait pour un demi-quart d'heure de la communication qu'il avait avec Dieu. Et le même disait, que s'il croyait vivre une heure entière, il mourrait de déplaisir, ne subsistant que dans la pensée de pouvoir mourir à chaque moment pour voir Dieu. Il est écrit du Père Suarez, grand Docteur de ce siècle, qu'il disait qu'il aimerait mieux perdre toute la science qu'il avait, qu'une seule heure d'oraison. Tout cela marque combien grandes sont les richesses que telles âmes possèdent dans leur volonté. En effet, il n'y a aucun moment d'une telle vie, qui, s'il était connu des

autres hommes, ne fût estimé par eux plus que tout le monde ensemble ; vu même que dans l'état qui s'appelle mariage spirituel (que sainte Térése décrit en la septième Demeure), ces grandes richesses qui viennent de la communication divine, c'est-à-dire de l'union de la volonté de l'âme avec Dieu, ne sont presque jamais interrompues ; mais cette âme respire ce bien souverain, comme les autres hommes respirent l'air, et voit cette lumière surnaturelle, comme les autres celle du soleil. Aussi le Bienheureux Jean de la Croix, qui fut premièrement fils spirituel de sainte Térése et compagnon de ses travaux, incroyablement estimé par elle, puis son Père spirituel, dans un livre qu'il a fait de ces grands biens, intitulé *La vive flamme d'amour*, parlant à une âme qui jouit de ces richesses, l'exhorte de les dire à tout le monde ; puis se reprend et lui dit qu'elle ne le dise pas, parce qu'on n'en est pas capable. Il a fait encore un autre livre, nommé *Cantique d'amour*, où il ne fait rien que raconter les richesses et délices de cet état. Il suffit de dire, en un mot, vu les grandes lumières, les merveilleuses joies, les effets prodigieux et les dons excellents que Dieu communique à ces âmes, que c'est un Paradis en terre. J'ai omis que dans le livre de la Vie et gloire de saint Ignace, il est remarqué que ce Saint disait, que les vies des Saints qui sont écrites, ne disent

point les choses les plus excellentes des Saints, et que ce qu'il avait reçu de Dieu était plus que tout ce qu'il voyait écrit de leur vie. Ce qui fait voir qu'il entendait parler de ces biens surnaturels intérieurs et occultes que nous venons de décrire, dont on ne traite point ordinairement dans les histoires et vies des Saints. Nous avons connu en ce siècle une âme innocente, qui ayant demeuré dix-huit ans dans les peines que nous avons décrites ci-dessus, enfin se trouvant tout à coup délivrée, ouït de Notre-Seigneur ces paroles : *Je te ferai passer le reste de ta vie comme en un Paradis*. De fait elle eut trois ans de vie remplis de tant de consolations, lumières, visites célestes, et un tel éclat de vertu aux yeux de tout le monde, qu'on la peut mettre entre les plus rares personnes de ce temps.

D. *Ces grands biens ne sont-ils préparés que pour ceux qui éprouvent telles peines; et ceux qui les éprouvent, sont-ils rendus communément participants de tels biens ?*

R. Il n'est point nécessaire, pour participer à ces avantages, qu'on ait éprouvé de tels travaux, car les conduites de Dieu sont diverses et libres et il arrive souvent que ses faveurs sont données aux âmes qui n'auront expérimenté rien de pareil; mais je dis seulement que, suivant le train de la grâce, telles récompenses se donnent après les travaux, et que c'est le sentiment ordinaire des

mystiques. Aussi disons-nous que de ceux qui ont passé par les travaux, si tant est qu'ils soient solides et dans l'ordre de la grâce que Dieu tient pour épurer les âmes, il y en a peu qui n'aient quelque participation de tels biens. Pour conclusion, je veux dire ce que raconte le bienheureux Père Jean de la Croix, qui en avait bien eu l'expérience : que les âmes qui sont parvenues à ce point sont si voisines de la gloire, qu'il n'y a qu'une petite toile entre deux, laquelle cette gloire vient heurter, comme un flambeau qui viendrait donner contre un papier et puis se retirerait : que de même l'entre-deux de la Foi et de la vie présente est comme un papier délicat, au travers duquel cette gloire se vient présenter.

CHAPITRE VIII

POINTS DE PERFECTION QUI CONDUISENT

L'ÂME A UNE GRANDE SAINTÉTÉ

D. *Quels sont ces points qui conduisent l'âme à une grande sainteté ?*

R. Il y en a six plus remarquables, qui sont : Ne tenir à rien ; aimer l'abandon ; souffrir en silence ; vivre sans choix ; épouser la Croix ; et se conformer en tout au bon plaisir de Dieu.

1° NE TENIR A RIEN.

D. *Expliquez-nous le premier point qui est : Ne tenir à rien.*

R. Il consiste principalement en trois choses : 1° A ne prendre aucun intérêt en aucune chose, se montrant dégagé et libre en tout ce qui se présente, sans épouser avec affection aucun emploi, sans prendre part aux faveurs et caresses des hommes. 2° D'avoir une telle indifférence pour le regard des personnes, quelque bonnes et agréables qu'elles soient, que l'on en puisse souffrir l'éloignement et la séparation sans douleur ni grand ressentiment ; disant à tous du fond du cœur, qu'ils aillent, qu'ils viennent, il ne

m'importe, et généralement à toutes choses, ce que disait un Docteur fort pieux : *Valeant, transeant, salva sint, ego Deum meum quæro* : J'ai mon bien au dedans de moi ; ayant Dieu et sa sainte volonté, il ne m'importe rien de tout le reste ; je ne peux rien perdre, on ne me peut rien ôter. 3° Pour le regard des choses bonnes et saintes, des occupations même qui sont pieuses, comme l'oraison et autres saints exercices, en user avec une telle liberté, les prendre avec telle égalité d'esprit, que quand ils vous seront arrachés, vous demeuriez toujours en paix et viviez avec tranquillité. Dieu est encore plus que tout cela ; car en effet s'émouvoir en telles rencontres et ressentir vivement semblables pertes, marque une attache contraire à la vraie indifférence et affranchissement de cœur qu'il faut avoir pour aller à la perfection.

D. *Comment pratique-t-on cette maxime dont vous venez de parler ?*

R. C'est que, dans l'usage des choses de cette vie, il faut intérieurement se séparer de la chose à laquelle on s'applique et se mettre en solitude, comme si on en était exempt, pratiquant ce que dit l'Apôtre : *Qui habent uxores, tanquam non habentes sint; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur*; se séparant ainsi au dedans, on demeure quitte des choses extérieures et on atteint la vraie liberté de cœur.

D. *Quelles sont les choses qui sont le plus contraires en nous à ce dégagement si utile ?*

R. Le livre de l'Imitation de Jésus-Christ en rapporte quatre, qui ne s'éloignent guère de nos actions : *Naturalis inclinatio, propria voluntas, spes retributionis, proprium commodum raro abesse volunt* ; d'autant que ces choses se glissent insensiblement dans notre cœur, le captivent, le garrottent, en sorte qu'il ne peut avoir la vraie pureté, ni se sentir délivré du poids qui pèse toujours sur ceux qui cherchent autre chose que Dieu en leurs entreprises.

II° AIMER L'ABANDON.

D. *En quoi consiste la pratique de ce second point, qui est d'aimer l'abandon ?*

R. En trois choses : 1° En un délaissement que l'homme fait de soi-même entre les mains de Dieu, se déchargeant de tout soin, se remettant entièrement à lui des biens ou des maux qui lui peuvent arriver, avec une totale abnégation de son intérêt propre et un plein repos en la Providence ; n'ayant autre pensée dans les fâcheuses rencontres, que de se soumettre avec amour à ce que Dieu voudra ordonner, suivant ces paroles de Notre-Seigneur : *Nolite solliciti esse quid manducetis*, etc. L'âme par cet abandon n'appréhende ni maladie, ni pauvreté, ne désire ni santé, ni richesses, mais

s'applique seulement au service de son Maître, suivant cette parole de Jésus-Christ à une sienne épouse: *Aie soin de moi, et j'aurai soin de toi.* Ce qu'elle a le plus en aversion, c'est ce vain empressement, ne pouvant non plus le supporter en son cœur qu'une paille dans l'œil, trouvant un fardeau insupportable de pourvoir à ses besoins avec trop grand soin, et ne voulant s'y appliquer qu'autant que la raison et la volonté de Dieu le demandent.

D. *Qu'est-ce que cet abandon opère dans l'âme ?*

R. Trois choses : paix, joie et liberté, qui sont les véritables fruits de l'Esprit divin.

D. *Quelle est la seconde chose en laquelle consiste cet abandon ?*

R. C'est une continuelle perte de soi-même, que l'âme fait à la rencontre des choses qui lui surviennent, dans lesquelles elle cherche le bon plaisir de Dieu, se perdant en Lui et se détachant de son propre intérêt, mettant son contentement, lorsque les hommes lui sont contraires, ou qu'il lui survient quelque événement non prévu, de se délaisser entièrement soi-même, ayant joie particulière dans les surprises, parce qu'elle y reconnaît moins du sien et plus de la volonté de Dieu.

D. *Quelle est la troisième chose en laquelle consiste cet abandon ?*

R. C'est que l'âme non seulement en l'état de

sa vie et dans les choses extérieures qui la concernent, se remet entièrement à la Providence de Dieu, sans retenir aucun soin de soi-même ; mais encore en ce qui touche la perfection et son salut, elle s'abandonne totalement à ce qu'il plaira à Dieu d'en disposer, se donnant à lui pour le temps et pour l'éternité. Ce qui fait que dans l'étude de son avancement, elle n'use point d'une certaine application trop empressée, mais attend de l'aide de la grâce son amendement, plutôt que de ses soins immodérés, que l'amour-propre donne aux imparfaits, et non le vrai désir de plaire à Dieu, sans pourtant omettre les diligences nécessaires à ce même avancement. Or, dans cet abandon et perte de soi-même est le véritable gain de l'âme, suivant la parole de Notre-Seigneur : « Qui perdra son âme, la gagnera ; » n'y ayant rien que trésors et biens spirituels pour ceux qui se résignent entre les mains de Dieu et qui perdent pour son service leur vie, santé, biens et honneurs. C'est pourquoi le Livre de l'Imitation de Jésus-Christ dit et redit si souvent : Quel'homme s'abandonne et se délaisse : *Relinque te, et invenies me* ; ce qui se fait par le véritable abandon dont nous avons parlé. Et en quelque endroit du deuxième Livre, après avoir dit beaucoup de choses grandes que l'homme peut faire, il ajoute : *Adhuc multum sibi deest, quid illud ? Ut omnibus relictis se relinquat, et à se tota-*

liter exeat. Ce délaissement se fait par l'entière résignation et abandon de soi-même entre les mains de Dieu. Or, ceux que l'on voit marcher avec tant de soin de ce qui leur arrivera, sont bien loin de cette perfection.

III° SOUFFRIR EN SILENCE.

D. *Comment expliquez-vous ce troisième point de perfection, qui est de souffrir en silence?*

R. Il comprend aussi trois choses. 1° Un grand désir que l'âme a de vivre cachée au monde ; de quoi plusieurs saints qui prenaient plaisir d'être seuls et abandonnés dans leurs nécessités, ont donné grand exemple, souffrant les misères de cette vie, sans avoir autre témoin que Dieu : comme saint Alexis en la maison de son père. 2° Une joie et plaisir que l'on prend à souffrir les reproches et calomnies, sans se défendre, quoiqu'on ait grand droit de se justifier, suivant le cours de la raison humaine : comme il est écrit de saint Pierre martyr, qui ayant été visité par deux saintes du Paradis, fut accusé d'avoir eu des femmes dans sa chambre ; et comme il ne se défendit point, il fut mis en prison, et porta trois ans en silence cette peine. Comme il est encore dit de sainte Marine et de sainte Théodore, qui ayant

pris l'habit de religieux dans un monastère d'hommes, furent accusées d'un adultère commis, et condamnées à nourrir l'enfant qui en était provenu ; ce qu'elles firent avec grande paix et silence, jusqu'à ce que Dieu en découvrit la vérité. Suivant ces exemples, l'âme généreuse porte en patience semblables aventures, sans se plaindre et sans murmurer, comme ceux qui disent : ce n'est pas moi, c'est un autre qui l'a fait. Dans ce même esprit un saint religieux de l'Ordre de saint François, nommé Junipère, fut condamné à la potence, comme ayant voulu tuer le gouverneur de la ville, sans qu'il dît autre chose, sinon qu'il était grand pécheur ; mais il fut délivré par une spéciale providence, étant reconnu par quelqu'un des assistants. 3° La pratique de cette perfection consiste dans l'usage des maux ordinaires de cette vie, comme sont les maladies, les douleurs, et la privation des soulagemens nécessaires : toutes choses que les vrais patients portent sans se plaindre, et sans en parler que quand la nécessité et la raison le demandent.

IV° VIVRE SANS CHOIX.

D. *En quoi consiste ce point, qui est de vivre sans choix ?*

R. En trois choses principales. La première est une grande indifférence, en laquelle l'âme se trouve

au regard des choses qui se présentent, n'affectant jamais l'une plus que l'autre, ne disant jamais : je veux ceci, ou je ne veux pas cela, tenant tout pour indifférent, aimant également le haut et le bas, le doux et l'amer, sans se déterminer par soi-même en aucune chose en particulier. La deuxième chose consiste en ce que l'âme non seulement se tient dans la disposition que nous venons de dire, mais encore se tient en telle égalité, qu'elle ne laisse se former aucune impression qui la pousse, et demeure en quelque façon libre de tous ses désirs. Aussi est-il remarqué de saint Ignace, que comme on lui parlait d'un Père qui souhaitait avec ardeur d'aller aux Indes, il dit que s'il avait tel désir, il se plierait de l'autre côté, pour être entièrement sans choix, d'autant que tout désir marque imperfection, ce qui n'exclut pas pourtant les désirs qui peuvent venir de la grâce et mouvement du Saint-Esprit. Or, comme l'âme est exempte de tous désirs, aussi l'est-elle de crainte ; et en cette disposition elle peut chanter comme n'appréhendant aucun mal :

*De tous les maux je ne fais plus que rire,
Je suis exempt de crainte et de désir ;
S'il faut avoir le meilleur ou le pire,
Je m'en remets à qui voudra choisir.*

Cet homme s'en remet, en effet, parce qu'il trouve que son meilleur est de n'étendre la main à chose aucune, gardant le précepte de

l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ : *Sta sine electione, et lucraberis semper* : Restez sans choix et vous gagnerez toujours.

D. *Qu'est-ce que gagne l'homme qui est ainsi disposé ?*

R. C'est que ne choisissant rien et se dégageant de tout, il gagne tout, c'est-à-dire Dieu, suivant cette autre parole du même livre : *Dimitte omnia, et invenies omnia* : Abandonnez tout, et vous trouverez tout. Or, il délaisse tout quand il ne choisit rien.

La troisième chose, c'est que l'âme étant demeurée ainsi balancée et indifférente, ne portant la main à rien, et ne voulant rien, aussitôt que quelque chose se présente de la part de la divine Volonté, sortant de son indifférence, et toutefois sans en sortir, parce qu'elle ne perd point sa liberté, elle l'embrasse de toute sa force, la préférant à toutes les choses du monde.

IV° ÉPOUSER LA CROIX.

D. *Comment expliquez-vous ce cinquième point, qui est d'épouser la Croix ?*

R. Il consiste en trois choses excellentes. La première est que l'âme désireuse de la perfection choisit de tout son cœur la croix et les souffrances comme un grand trésor, aimant beaucoup mieux le chemin rude et difficile que celui qui est doux

et commode, se proposant ce conseil de Notre-Seigneur : « Quiconque veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive ; » d'autant que cette âme a dans son cœur comme un principe fortement établi, que de vivre en douleurs, en pauvreté et en mépris, est un bien plus exquis et plus relevé que toute autre voie qu'on pourrait choisir au monde ; et qu'elle tient pour certain, qu'il y a autant à dire entre les biens de la souffrance et les autres biens d'une vie tranquille et douce, qu'il y a à dire entre l'or et le cuivre, les pierreries et les cailloux qui sont sur le bord des rivières ; et qu'il y a autant de différence entre une âme qui souffre pour Dieu, et une autre qui ne souffre point, quoiqu'elle soit bonne, qu'il y a entre une reine ou grande princesse et une femme de basse condition : parce que, comme dit saint Pierre aux chrétiens qui souffraient : *Quia quod est honoris, gloriæ, et virtutis Dei, et qui est ejus spiritus, super vos requiescit*. De ce principe établi en l'âme, vient cette préférence d'affection qui lui fait chérir le chemin pénible de la croix plus que tous les autres biens ; d'autant qu'en profit et mérites, en joies et consolations, en gloire même, s'il faut ainsi dire, il contient ce qui est de plus précieux et de plus exquis en la terre. Aussi voit-on que Jésus-Christ venant au monde, l'a choisi pour le moyen de faire le plus grand ouvrage qui soit jamais sorti de la main de Dieu,

et l'a laissé pour héritage à ses disciples. L'homme qui connaît cette vérité, se propose par-dessus toutes choses d'épouser cette croix, et de se la rendre inséparable, ne pouvant vivre sans elle, la cherchant partout, se tenant heureux de la posséder. C'est le bâton qui l'appuie en ses voyages, et la médecine de tous ses maux ; c'est son refuge en toute perplexité, son port dans le naufrage, enfin sa force dans la faiblesse, et son soutien dans les périls et dans les plus grandes extrémités.

D. *Comment s'accomplit cette pratique ?*

R. En recourant dans ses peines et travaux à se souvenir de la croix de Jésus-Christ, et considérant Celui qu'elle contient tout accablé de douleurs et de souffrances ; et après ce souvenir vient dans l'âme la secrète vigueur, et la force que Dieu a mise en la Croix, que ne peut savoir aucun autre que celui qui l'a goûtée : *Nemo novit nisi qui accipit*. De cet arbre sont venus, comme d'une fontaine inépuisable, tous les fruits de sainteté et de vertu qui ont paru dans les saintes âmes, qui n'ont eu rien de plus cher que Jésus-Christ en la croix, ne désirant rien tant que d'être transformées en lui : à l'exemple de l'Apôtre, qui disait que tout le reste lui semblait ordure et fumier, en telle sorte que tout lui semblait, hors cette croix, perte, ruine et dommage. Aussi est-il vrai que toute autre chose

n'a de prix que par elle, non seulement en Jésus-Christ et par lui, mais encore en nous qui avons peu de force et de vigueur, peu de valeur et de mérite, hors le bonheur de cette croix, laquelle opère sans cesse, par la participation que nous en avons, les autres vertus, les ratifiant et confirmant, suivant cette parole de saint Jérôme : *Omnem doctrinam suam Christus patibulo roborabat* ; cette doctrine étant en effet renforcée en nous, et effectuée par la croix ; de quoi les âmes ayant expérience, ce n'est point merveille qu'elles l'estiment et la préfèrent à tous les autres biens.

D. *Quelle est la seconde chose en quoi consiste ce cinquième point de perfection ?*

R. C'est que, présupposé cette connaissance, l'âme non seulement conçoit une grande estime et affection vers la croix, mais encore l'épouse avec amour, faisant société, et liant une étroite amitié avec elle ; la recherchant en toutes choses, désirant souffrir partout, sans réserve de lieu, d'occasion ni de temps, aux champs, à la ville, en voyage, en son repos ; la prenant pour compagne inséparable, et trouvant une merveilleuse douceur en sa conversation, c'est-à-dire à sentir contradiction, rebut, mépris ; ne pouvant se persuader qu'il y ait au monde chose meilleure ; l'embrassant amoureusement comme la plus aimée de son époux Jésus-Christ. En cet esprit

son apôtre saint André l'apercevant, s'écrie avec joie : *O bona crux diu desiderata !* Car il y a bien de la différence entre estimer et affectionner une chose, et la prendre pour compagne de sa vie et le premier objet de son amour. Or, celui qui prétend à la perfection doit considérer la souffrance et la croix comme l'objet entre tous le plus attrayant, pour les raisons que nous avons dites. Suivant cet esprit, la pensée ordinaire de l'âme doit être, entreprenant quelque chose, de voir si la croix y est, se réjouir quand elle s'y rencontre ; et au contraire avoir dégoût si elle y manque ; trouver repos en elle, et se trouver vide, faible et solitaire, si elle ne paraît toujours à son côté ; parce qu'il a fait une étroite alliance avec ce grand bien, sans lequel tout lui semble peu de chose, et avec lequel peu de chose lui semble de grand prix. Il est écrit du Bienheureux Louis de Gonzague, qu'il était tellement attentif à souffrir, que partout il en cherchait l'occasion ; que même en allant en carrosse il accommodait sa robe en telle sorte qu'il fût assis avec incommodité. L'homme qui a pris cette épouse, tâche de lui tenir compagnie, de l'avoir avec lui dans les ordinaires occasions de souffrir le froid, le chaud, la faim et la soif ; et quand cela lui manque, il y supplée par la pénitence, n'épargnant en rien le corps et la nature, tant est grand l'amour qu'il a pour cette compagne de sa vie ; tout ce qu'on lui peut

raconter lui semble fort chétif et fort bas, s'il n'est relevé par la croix. Aussi Jésus-Christ disait : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*; signifiant par là sa mort, mettant en cela l'effort de la puissance, comme s'il eût voulu dire que hors de là tout le reste de la vie lui semblait faible, quoiqu'il fût en toutes choses le Dieu de force et de grandeur; mais en ceci avait-il mis la vertu de tirer tout à soi. Aussi l'homme qui l'imite croit n'avoir force ni vigueur pour rien faire sans la croix, suivant la parole de l'Apôtre : *Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est : iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est.*

D. *Quelle est la troisième chose qu'il faut faire pour atteindre à cette perfection ?*

R. C'est non seulement d'aimer la croix, comme nous venons de dire, mais d'être si passionné pour elle, qu'on ne puisse vivre sans la posséder, tellement que la vie semble fâcheuse sans un tel support; jusque-là que non seulement on aime à souffrir, mais qu'on ne soit point content que l'on n'ait du travail, et qu'on ne soit pour ainsi dire accablé sous le faix. Ainsi Jésus-Christ disait : *Baptismo habeo baptisari.* Ce baptême était la croix, et *quomodo coarctor usque dum perficiatur !* Et plusieurs de ses disciples sont tellement disposés, que la vie leur semble du tout insupportable sans la croix, et ils

ne peuvent comprendre comment ils pourraient vivre s'ils n'avaient à souffrir. Sainte Térèse s'écriait, dans un tel sentiment, qu'il fallait pour elle ou la mort, ou les souffrances : *Aut pati, aut mori.*

D. *D'où vient cet amour si précieux que telles âmes ont pour la croix ?*

R. De ce qu'elle contient des trésors si grands, que quand elles en ont eu l'expérience, elles ne s'en peuvent rassasier. C'est un arbre âpre à la vérité quant à l'écorce, mais qui contient au dedans une moelle si délicate, que les délices de Dieu s'y trouvent véritablement cachées. Voilà pourquoi l'âme, quoique indifférente et résignée à tout ce qui plaît à Dieu, conserve cet amour pour la croix, la regardant comme le lit de son Époux où elle veut mourir avec lui, si c'est sa volonté. Nous savons que Notre-Seigneur, voulant en ces derniers siècles récompenser un sien serviteur, qui était le glorieux saint François, et lui laisser une marque de son affection, imprima en son corps les marques de la croix, et en cela il a été rendu vénérable à tout le monde.

VI° SE CONFORMER EN TOUT AU BON PLAISIR DE DIEU.

D. *Comment entendez-vous le sixième point de perfection, qui est de se conformer en tout au bon plaisir de Dieu ?*

R. Nous en avons déjà amplement parlé ; mais nous pouvons ajouter ici, qu'il consiste en un acquiescement entier et agrément parfait de la sainte volonté de Dieu, et en une telle acceptation de son bon plaisir, que tout le reste ne nous soit rien en comparaison. Cet acquiescement est la pratique universelle et ordinaire des âmes qui tendent à la perfection ; c'est même la fin et la consommation de toutes les autres pratiques : la croix, dont nous avons dit de si grandes choses, n'étant aimable que parce que la volonté de Dieu y est, laquelle donne prix à toutes choses ; c'est pourquoi elle a tant été aimée de Jésus-Christ. Et parce que la croix était l'objet de cette divine volonté, pour cela Jésus-Christ en a fait si grand cas, disant d'elle : *In capite libri scriptum est de me*, etc. Cet agrément du bon plaisir divin donne une si grande paix et un tel courage aux âmes qui y sont exercées, que rien ne les peut étonner ni ébranler en ce monde. Tout est reçu par elles avec allégresse et contentement, quelque rude et difficile qu'il puisse être ; toutes choses étant embaumées, enrichies et relevées par ce bien préférable à tous les autres. Il est écrit dans la vie de la Bienheureuse Sœur Marie de l'Incarnation, qu'un jour un homme lui ayant présenté une épée nue, au lieu de s'enfuir comme une autre femme eût fait, elle alla au-

devant de lui, tendant les bras, et lui disant : « Frappez le cœur, si Dieu le veut. » On raconte de saint Martin, qu'ayant été assailli par les voleurs qui se mirent en état de l'assassiner, et qui néanmoins par permission de Dieu le quittèrent sans l'offenser, et qu'étant interrogé par eux s'il avait eu peur, il dit que non, parce que les voyant il avait cru qu'ils ne pouvaient rien faire sans la volonté de Dieu.

D. *En quoi donc consiste cette sainte pratique du bon plaisir de Dieu ?*

R. Principalement en trois articles. 1° Aimer véritablement par-dessus toutes choses ce même bon plaisir de Dieu, s'exerçant en cet amour continuellement, le prenant pour objet principal de son affection. 2° Accepter dans les occasions les effets de ce bon plaisir, se rendant avec soumission à ce que Dieu veut, et l'agréant sans résistance. 3° Embrasser cordialement ces mêmes effets, s'unissant à Dieu de cette manière, qui est la plus haute pratique spirituelle qui soit au monde, et le vrai exercice du saint amour, qui conduit les hommes au point de la perfection chrétienne. Et la persévérance en ce saint exercice est le plus court moyen qu'on puisse avoir pour exciter en soi les flammes du divin amour, et acquérir l'entière transformation de son cœur en Dieu ; suivant ce que nous en avons dit plus au long au II^e chapitre de la III^e partie.

CATÉCHISME SPIRITUEL

CINQUIÈME PARTIE

CONTENANT DES RÉFLEXIONS SUR CE QUI A ÉTÉ DIT

CI-DESSUS

ET PLUSIEURS AUTRES POINTS IMPORTANTS

A LA PERFECTION DE L'ÂME

CHAPITRE PREMIER

RÉPONSE A QUELQUES DOUTES TOUCHANT

L'ORAISON

D. Que faut-il dire à une personne qui, s'adonnant à l'oraison, dit n'y pouvoir rien faire ?

R. Cette peine de ne pouvoir profiter en l'oraison, peut provenir de deux chefs. Le premier est de ce que l'âme étant encore peu expérimentée en cet exercice, et n'en ayant pas l'habitude, ne se peut entretenir avec Dieu : d'où vient que Dieu l'exerce comme il a coutume de faire à l'égard des commençants, permettant qu'elle ait diverses distractions et inquiétudes, qui lui

donnent grand travail. Elle doit pourtant croire que pourvu qu'elle soit fidèle et se conserve en la pratique de la vertu, ayant patience dans les travaux, que tôt ou tard Dieu lui fera miséricorde, changeant son ennui en consolation, et lui donnant le fruit de ses peines. Cependant, ce qu'elle doit faire, c'est s'humilier, persévérer avec ferveur, et nonobstant les dégoûts et aridités, continuer, sans perdre courage, dans le chemin qu'elle a entrepris. Le deuxième chef d'où peut provenir cette peine, c'est que l'âme qui s'applique à l'oraison n'étant pas encore dégagée des empêchements qu'elle met à la communication avec Dieu, et ayant son cœur attaché à beaucoup de choses qui lui donnent distraction, ne peut dormir de ce doux repos, suivant ce que dit le prophète : *Saturitas divilis non sinit eum dormire*. Celui qui n'est point pauvre en esprit, et qui a son cœur attaché aux créatures, ne peut point dormir du sommeil de l'oraison. Voilà pourquoi il faut premièrement rompre ces attaches, mettre ordre à préparer son cœur, s'établir solidement dans une bonne volonté ; et alors on trouvera facilité en l'oraison.

D. *Qu'est-ce que la bonne volonté ?*

R. C'est une absolue détermination de faire son devoir au chemin de la perfection, se délivrant des empêchements qui seront connus à

l'âme. La personne qui se comporte ainsi, quoiqu'elle ne trouve pas les difficultés aplanies, néanmoins peu à peu elle en vient à bout, là où celle qui demeure attachée à ses vanités et folles récréations trouve son cœur tellement égaré, qu'elle ne peut jouir de l'effet qu'elle prétend.

D. *Quelle matière faut-il prendre pour l'oraison ?*

R. Ordinairement, c'est la vie de Jésus-Christ et sa doctrine ; mais en telle sorte que celui qui prie ait égard en sa méditation à sa disposition et à son besoin ; et celui qui commence doit toujours s'occuper en la vue de ses défauts, en la considération de sa misère, et au remède de ses imperfections, ramenant tout à cela ; et s'il y prend garde, le Saint-Esprit l'y conduit par ses mouvements et lumières ; et s'il agit d'une autre manière, il y a danger que son oraison ne soit inutile, qu'il n'y ait perte de temps, et même qu'il ne s'y mêle quelque élévation indiscrete. Ce qui n'empêche pas que parfois le même Esprit de Dieu ne la puisse relever par quelque objet plus sublime ; mais sa pâture ordinaire doit être ce que nous venons de dire.

Semblablement la personne qui est plus avancée s'applique aux mêmes sujets de la vie de Notre-Seigneur et de sa doctrine, considérant

ses vertus et ses saintes pratiques qui lui sont nécessaires, particulièrement la mortification, le recueillement, le soin exact de pratiquer la volonté de Dieu en tout, conformant sa méditation à son état présent. En cette même sorte, l'âme déjà beaucoup exercée et parvenue à l'union divine, s'applique aux mêmes sujets d'une façon plus libre, plus hors d'elle-même, et toute en Dieu.

D. *Est-il bon d'aller à l'oraison sans prendre aucune matière?*

R. Il appartient à peu de personnes de le faire ; néanmoins il se peut faire que Dieu prévienne quelques-uns de telle sorte, que soudain ils sont en sa présence, et se trouvent occupés en lui. Souvent même il arrive qu'ils trouvent empêchements aux objets déterminés ; mais, tous doivent avoir cette disposition, de ne se lier à rien quand ils se sentent attirés par la grâce et par le mouvement de Dieu. Saint Xavier avait coutume de méditer tous les mois la Vie et Passion de Jésus-Christ. Et Monsieur de Genève prenait aussi toujours quelque sujet, quoique Notre-Seigneur le tirât à soi, et ne lui laissât la liberté de s'arrêter aux sujets qu'il avait préparés.

D. *Combien de temps faut-il donner à l'oraison?*

R. Outre ce que nous avons dit en un autre

lieu, qu'il faut donner environ une heure le matin et qu'il faut encore prendre quelque temps notable le soir, il faut prendre garde que le recours à l'oraison est nécessaire quand l'âme est tombée en quelque égarement ou distraction, afin de réparer promptement ses forces et maintenir en soi l'esprit qui se puise dans l'oraison, sans lequel on interrompt l'ouvrage entrepris de la perfection. Pour cela, il semble que le temps qui se prend le soir pour cet exercice est tellement convenable, que l'âme ne le peut guère omettre sans préjudice. En un mot, la continuation de cet esprit recueilli se maintenant par l'oraison, il y faut recourir toutes les fois qu'il peut recevoir quelque affaiblissement.

D. *Que faut-il dire à une personne qui ne peut discourir à l'oraison, ni exercer son esprit par les considérations?*

R. On peut lui dire qu'elle doit se contenter d'envisager humblement les mystères et les vérités qu'elle s'est proposés, s'arrêtant lorsqu'elle peut y trouver quelque repos et affection, sans tourmenter son esprit, le voulant pousser plus avant par le discours: d'autant que dans ce repos affectif se trouve ce que l'on cherche par l'étude et les considérations, et que c'est même la voie par où plusieurs bonnes âmes ont fait de très grands profits.

CHAPITRE II

RÉPONSE A QUELQUES DOUTES TOUCHANT
LA PÉNITENCE

D. *Quelle pénitence est la plus utile ?*

R. Il y en a de deux sortes qui semblent les plus convenables au profit de l'âme, savoir : le jeûne et la discipline ; et elles se rapportent toutes deux à la forme qu'on tient à prendre les places, ou par siège, ou par assaut. Le jeûne est semblable au siège qui prend l'ennemi, sapant peu à peu ses forces, et enfin le surmonte avec patience. La discipline est comme un assaut, qui dans peu vient à bout, et prend la place comme par force.

D. *Quelle règle faut-il observer touchant le jeûne ?*

R. Il n'y en a point d'autre que celle que la discrétion donne ; car l'homme qui peut venir à bout de soi et de ses vices, peut garder cette mesure : de retrancher de sa nourriture autant qu'il peut, sans diminuer les forces qui lui sont nécessaires pour accomplir son devoir ; et il est certain que par l'abstinence, il avance autant en la vie spirituelle, et à soustraire les terres à son

ennemi, que par chose aucune qu'il puisse faire, comme le montre la pratique de tous les saints qui nous ont précédés.

D. Combien fréquent doit être l'usage de la discipline ?

R. Il est mal aisé de le prescrire ; néanmoins on peut dire qu'une fois la semaine est peu, deux est quelque chose, trois c'est ferveur ; mais la perfection est tous les jours dans l'état de ceux qui vont à grands pas, et marchent en esprit, proportionnant le tout aux forces et au bon conseil du directeur.

D. A quoi sert la pratique de la discipline ?

R. Elle a trois effets principaux. 1° Elle chasse la mélancolie et donne allégresse à l'esprit, débusquant le diable. 2° Elle impètre de la miséricorde de Dieu de grandes grâces. 3° Elle donne une aide générale pour s'amender de tous les défauts, réduisant l'âme à une si grande humiliation, quand elle se châtie pour quelque manquement, qu'il est difficile qu'elle n'en vienne à bout, si Dieu quelquefois pour son bien ne lui diffère l'amendement qu'elle désire.

D. Comment est-ce qu'une personne qui ne peut pratiquer l'austérité, peut vivre en pénitence ?

R. Il faut répondre, que si elle ne peut pratiquer l'austérité, qu'elle a des infirmités équivalentes au travail de la pénitence ; que si nonobs-

tant les infirmités elle en peut pratiquer, c'est lâcheté de ne le point faire, et que Notre-Seigneur dit à sainte Térèse, qu'une personne avait beaucoup de maladies parce qu'elle s'épargnait dans les pénitences. Souvent il arrive qu'une vie rude, comme est celle d'un grand pénitent, donne allégresse, et de la vigueur au corps, pour secouer beaucoup de petits maux qui assiègent ceux qui sont plus retenus à se mortifier et à pratiquer les austérités corporelles.

D. *Quel motif peut-on avoir en pratiquant la pénitence ?*

R. Les mêmes que nous venons de dire, qui sont l'expiation, l'impétration, et l'extirpation des vices. Outre cela, elle se peut pratiquer par amour, parce que l'âme est par cet amour portée à un si grand mépris et haine de son corps, qu'elle ne se peut retenir de le maltraiter. Et sainte Térèse dit, que dedans quelques transports de l'amour divin, elle était contrainte de battre son corps pour satisfaire à son ardeur, quoique avec cela il demeurât insensible comme du bois.

D. *Que dites-vous des religions qui ne sont pas établies dans l'austérité de vie ; comment peuvent-elles atteindre à cette perfection ?*

R. Je dis à cela qu'il y en a bien peu ; et que celles qui n'ont pas telles pénitences par

obligation, ont en récompense de grands travaux pour le bien des âmes ; et que ceux qui dans telles religions ne subissent pas ces travaux, et ne font point de pénitences, font très mal leur profit, vu que tous les saints dont nous avons connaissance jusqu'à présent, ont paru fort ardents dans l'austérité de vie.

CHAPITRE III

DES FAUSSES DÉVOTIONS

D. *Qu'entendez-vous par fausses dévotions?*

R. Ce sont celles qui en apparence portent beaucoup de bien, mais qui au fond sont vides de vertu et de solidité.

D. *Combien y a-t-il de fausses dévotions?*

R. Particulièrement trois : les unes par trop d'élévation, les autres par extravagance, et les troisièmes par subtilité.

D. *Quelles sont celles qui viennent d'élévation?*

R. C'est lorsque l'on affecte certaines voies et conduites fort hautes, où Dieu tient quelques âmes, se les appropriant; ce qui arrive à certains directeurs, et à des personnes qui s'y jettent de leur mouvement, qui veulent rendre ordinaires et communes à plusieurs ces conduites pures et sublimes; particulièrement ils affectent l'état d'inaction, parce que la coutume du Saint-Esprit étant de vider les âmes de leur propre opération, et même de plusieurs bonnes choses qui viennent de Dieu, mais qui sont moins

parfaites, les tenant dans une privation si grande d'elles-mêmes qu'elles ne peuvent presque rien faire pour un temps, et faisant alors couler la grâce très occulte et très subtile, qui les perfectionne et remplit. Les faux imitateurs de telles grâces, voyant beaucoup de bien là-dedans, prescrivent soudain aux âmes, les voyant portées à quelque chose de bien, telles cessations, ne prêchant rien tant comme de laisser faire Dieu, de ne rien faire, qu'il faut avoir une vertu sans vertu, un amour sans amour; ôter de soi toute réflexion et tout regard de soi-même; et par ce moyen, jettent les âmes dans une élévation fausse.

D. *Eh quoi ! n'est-il pas bon de laisser faire Dieu ?*

R. Oui bien, quand il veut faire, et quand c'est à lui de faire; mais quand il faut que l'âme agisse, si elle vient à cesser indiscretement, c'est alors que le diable opère, mettant des fausses délicatesses, et des élévations qui donnent vanité. Et la marque qu'on peut avoir que cela ne vient point de Dieu, c'est que souvent les directeurs ordonnent telles choses à plusieurs; ce qui est contre la conduite ordinaire, les choses précieuses ne se trouvant qu'en bien peu de personnes. Une autre sorte d'élévation est du côté des objets, où telles personnes volent, ne se plaisant que dans les hautes notions, parlant d'un style toujours

élevé, et ne pouvant se délecter dans la simplicité évangélique.

D. *Donnez-nous-en quelque exemple.*

R. Une personne de cette sorte, parlant de saint Alexis qui a demeuré chez son père, méprisant le monde et domptant sa nature propre : au lieu de dire cela en des termes ordinaires, dira que ce saint a perdu son être propre dans l'Être divin, et ne trouvera suc ni dévotion que dans cette façon de parler. Ce qui ne vient pas d'une élévation véritable, comme était celle de saint Denis et autres grandes âmes ; mais par ce faux goût qui ne procède pas du fond animé de Dieu, particulièrement quand on voit que la vertu solide manque dans la pratique, ce qui se découvre avec le temps, quoiqu'il ne paraisse pas d'abord.

D. *Quelles sont les fausses dévotions qui consistent en extravagance ?*

R. Ce sont celles qui contiennent des pratiques contraires au sens commun de l'Église, et à celui des hommes saints et pieux ; comme, par exemple, certains exercices qui consistent à dire à Dieu qu'il se retire de nous, qu'il se tienne dans sa grandeur et nous laisse dans la petitesse, et autres façons de parler. Et quoique cela se puisse dire en passant en esprit d'humilité, comme saint Pierre disait : *Recede a me, quia homo peccator sum* ; néanmoins, faire de longues pratiques pour dire à Dieu qu'il se retire de

nous, cela est contraire au sens de l'Église qui, en toutes ses oraisons, demande à Dieu qu'il s'approche et qu'il vienne à nous. Aussi, dit saint Augustin : *Quid est invocare Dominum, nisi in se vocare?* Qu'est-ce qu'invoquer Dieu, sinon l'appeler à soi ?

D. *Quelles sont les fausses dévotions qui pèchent en excès de subtilité ?*

R. Ce sont celles qui sont fondées en certains points délicats de théologie, difficiles à comprendre, et dont les plus savants peuvent à peine former une idée bien nette ; ou en certains termes d'abstraction, qui représentent des choses très hautes, qui sont dans les mystères les plus élevés. Ces gens forment leur tendresse et leur dévotion sur tels objets subtils ; ce qui est dangereux, parce qu'ordinairement l'esprit humain n'agit en vérité que par des sentiments naïfs et simples, comme nous voyons tous les Saints qui nous ont précédés, qui ont eu des conceptions et tendresses spéciales vers Jésus-Christ et ses divins états, dans la vue de son amour, de sa pauvreté et humilité, qui sont des objets qui touchent sensiblement et sans artifice. Ils ont eu aussi grande tendresse, considérant sa Passion, son calice plein d'amertume, sa flagellation, son couronnement et sa croix, qui sont de vrais objets de dévotion et d'amour. Mais nous n'en voyons aucun qui ait fait ces contemplations et exclama-

tions par des choses métaphysiques, subtiles, et qu'on ne peut concevoir d'abord. Et quoique nous ne puissions nier que certaines âmes élevées n'aient pénétré des choses très hautes et secrètes en Dieu et en Notre-Seigneur, cela néanmoins ne se peut point trouver en une multitude de personnes; et quand on voit plusieurs tenir ce langage et ne parler de tous ces objets qu'avec subtilité et en termes d'abstraction, on peut aisément soupçonner que cette dévotion vient plutôt du cerveau et de l'esprit naturel, que du cœur et du fond élevé par la grâce, ce qui est la raison pour laquelle nous appelons telles dévotions fausses.

CHAPITRE IV

DE L'ÉCONOMIE DE L'ÂME

D. *Qu'entendez-vous par l'économie de l'âme ?*

R. Ce sont les différents états de cette même âme, fondés en sa nature, établis en la grâce, et distingués par les différentes opérations de l'esprit animé par cette même grâce.

D. *Combien y a-t-il de ces différents états ?*

R. On les peut distribuer en divers étages, par la comparaison qu'on peut faire de l'âme avec un palais, et ces étages sont au nombre de quatre. Le premier, qui est à plein-pied de la rue, où toutes choses peuvent entrer, même les animaux, les passants, etc. Le deuxième étage est au-dessus, qui est celui des sages et vertueux ; au-dessous du premier est la cave, et au-dessus du second est le troisième, qui est plus sublime et qui appartient aux personnes élevées par la grâce.

D. *Que nous dites-vous de ce premier étage ?*

R. C'est l'état où sont communément la plupart des hommes qui suivent leur nature et ne

s'élèvent à rien de parfait. Comme il est de facile entrée, ils y donnent accès à toutes choses, et principalement à trois : à la nature, c'est-à-dire à la recherche de leurs intérêts, à la passion qui aide la nature, et au diable qui foment la passion.

D. *Que dites-vous du second étage?*

R. En celui-ci sont aussi trois choses : la raison, la vertu et la grâce. Il appartient aux personnes qui ont quelque élévation et sagesse au-dessus du commun grossier et terrestre. La raison dit les instincts droits et justes dans le sens commun des sages. La vertu dit les habitudes qui perfectionnent la raison, comme la prudence, la force, la justice, la tempérance et autres semblables vertus. La grâce dit les mouvements du Saint-Esprit, qui relèvent la vertu et sont appuyés sur la Foi et sur l'Évangile, conduisant l'homme à la perfection que le chrétien peut acquérir en cette vie. Les âmes qui montent en cet état sont en petit nombre en comparaison des autres.

D. *Que dites-vous du troisième étage?*

R. Il est fondé seulement dans la grâce, pré-supposant la raison et les vertus ; mais dans une grâce fort relevée et haute, où sont aussi trois choses : la sagesse divine, l'amour divin, et les avant-goûts de la gloire. La sagesse consiste en des lumières hautes, qui voient de loin beaucoup de choses. L'amour divin dit ce feu surna-

turel qui anime les Saints, et la consolation du Saint-Esprit, la paix et la joie. Les avant-goûts de la gloire disent des participations de l'état des Bienheureux. En cet étage tout est or et azur, et peintures admirables, et un air si serein, qu'il n'y a aucune langue qui en puisse dignement parler : là sont les âmes extraordinaires que Dieu favorise d'une grâce spéciale.

D. *Que dites-vous de cette demeure que vous avez comparée à une cave ?*

R. Si elle est bonne, elle contient aussi trois choses : les vins précieux et délicieux de sagesse, d'amour, et des caresses de l'Époux céleste : *Introduxit me Rex in cellaria sua.* (Cant. I.) Aussi est-il dit en Job, parlant du Sage, que son bien vient du profond. Si cette cave est mauvaise, elle est comme un abîme où les hommes tombent, et est comme l'Enfer, où souvent Dieu permet que les bonnes âmes soient martyrisées, comme Madeleine de Pazzi, qui fut cinq ans dans la cave aux lions. Il y a aussi trois choses en cette cave, qui sont les ténèbres, le trouble et la désolation. Les ténèbres consistent en une nuit épaisse que nous avons décrite ailleurs. Le trouble est une tentation continuelle, et la désolation est une tristesse affligeante qui ne donne point de repos.

Il arrive communément que les vertueux sont introduits dans cette cave, pour y recevoir la dernière disposition à leur plus haute perfection,

et qu'ainsi elle est voisine en ses effets de ce troisième étage si relevé. Néanmoins, selon la situation, et dans le sentiment de la pauvre âme qui y est réduite, elle est comme la basse fosse et la conciergerie des malheureux : car aussi bien se plaint-elle comme si elle était déjà de leur nombre.

D. *Et quant au troisième étage si relevé, le diable peut-il y parvenir ?*

R. Oui, sans doute : car tandis que l'homme est en cette vie, il n'est point hors des prises de la tentation, aussi est-il dit en Job de lui : *Omne sublime videt*, dressant des embûches à tous ceux qu'il voit élevés, pour les faire trébucher, les précipitant en bas, s'il lui est possible.

D. *N'y a-t-il point quelque autre division à faire touchant ces divers états ?*

R. On peut encore distinguer d'autres choses remarquées par ceux qui ont expérimenté les diverses opérations de la grâce : comme par exemple l'extérieur de l'âme, l'intérieur de la même âme, le supérieur et inférieur, et l'intime de l'âme. Toutes ces choses sont comme autant de demeures, dans lesquelles l'âme reçoit diverses opérations de la grâce, c'est-à-dire que l'âme entend des paroles, et a des visions qui viennent et se manifestent dans le supérieur de l'âme, ou dans l'extérieur, ou dans l'intime : de telle sorte que ceux qui sont versés en telles choses, voient une distinction très notable. Saint Au-

gustin en a remarqué quelque chose dans ses Confessions, lorsqu'il dit: *Tu es inferior infimo meo, et superior summo meo*. Sainte Térèse a distribué le tout en sept Demeures, et d'autres mystiques ont fait de pareilles distributions fondées en de véritables expériences; de sorte que, suivant les divers états où il plaît à Dieu de mettre une personne gouvernée par son Esprit, elle se trouve tantôt au-dessus de soi, tantôt attirée au profond de soi-même; et ce ravissement se fait quelquefois en haut, emportée au-dessus de soi-même, conformément à ce que dit Jérémie: *Levavit super se*. Quelquefois elle est plongée au dedans, suivant ce qui est dit du Sage: *In absconditis suis consiliabitur*; parfois elle est attirée au dehors pour agir vers le prochain, tellement qu'elle y trouve Dieu avec des opérations très manifestes; parfois elle est au dedans, voyant tout en soi-même. Il y a aussi des opérations dans l'intime, qui est plus profond que tout ce que nous avons dit, et là est la vraie sagesse. L'âme se trouve donc tout un temps en quelqu'une de ces demeures, et y réside tout autant qu'il plaît à Dieu de l'y tenir. Quand elle est au dehors, elle est plus unie à l'Humanité de Jésus-Christ, et participant à son Esprit; quand elle est au dedans en solitude et retraite, elle entre plus avant en la Divinité, participant aux perfections incréées, les goûtant, ayant l'entrée

et la sortie par le même Jésus-Christ, qui est la clef pour ouvrir et fermer la porte quand bon lui semble. En toutes ces choses consiste l'économie de l'âme. Nous pouvons ajouter que la demeure qu'elle a dans l'intime, est une communication qu'elle a avec les trois Personnes divines, de laquelle sainte Térèse dit que l'âme voit et entend beaucoup de choses, communiquant tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre de ces adorables Personnes, connaissant leurs propriétés avec tant de clarté, qu'elle discerne distinctement l'une d'avec l'autre, étant touchée tantôt par le Père, sentant sa puissance; tantôt par le Fils, expérimentant sa sagesse personnelle; tantôt par le Saint-Esprit, savourant sa douceur, et participant au bien qu'il plaît à chacune d'Elles de verser en son fond, ou plutôt dans son intime.

D. *Qu'est-ce que le fond de l'âme, dont les Mystiques parlent tant ?*

R. C'est aussi une des demeures principales qu'on peut remarquer en l'âme, qui est le terme où aboutissent la plupart des opérations, où l'âme tranquille réside et se repose en Dieu; là aussi elle a une source de grâce, qui rejaillit dans toutes les facultés de l'homme; et sans ce fond, l'âme n'a point d'arrêt. Il est pourtant différent de l'intime, qui est une chose plus délicate et plus profonde; comme le cabinet du Roi, que

sainte Térèse dans son Château représente comme au milieu de tout l'homme ; là est la résidence des trois divines Personnes : *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.*

D. *Qu'est-ce que le centre de l'âme ?*

R. C'est la même chose que l'intime dont nous avons parlé ; tellement que si l'âme était un globe, on pourrait mettre cet intime dans le centre, où le feu du divin Amour est allumé. Après se trouve ce que l'on appelle le fond, puis les facultés de l'esprit, et puis les sens, et enfin le corps. Les opérations célestes qui se font dans l'intérieur, passent de l'un dans l'autre, et embrasent premièrement le fond, puis les facultés spirituelles, de là passent dans les sens, et enfin jusqu'au corps. C'est ce qu'on peut dire de tous ces ressorts si cachés, et de l'économie de l'âme.

CHAPITRE V

DES BIENS SURNATURELS

D. Quels sont les biens que vous appelez surnaturels ?

R. Ce sont ceux auxquels participent les âmes qui vivent sous la conduite de la grâce. Nous n'entendons pas parler des communs et ordinaires, mais des biens qui sont tellement de la grâce, que ceux qui sont expérimentés dans la connaissance de l'intérieur, voient bien qu'ils procèdent en telle sorte de ce principe, qu'ils ne peuvent appartenir à la nature.

D. Combien y a-t-il de sortes de ces biens surnaturels ?

R. Il y en a principalement trois. Les uns sont dans les sens des hommes parfaits, ou qui sont dans les expériences ordinaires de la grâce; les autres sont plus profonds, où le sens ne peut parvenir; et les derniers sont très intimes.

D. Quelle est la première sorte de biens surnaturels, que vous avez dit être en la première région de l'âme des hommes parfaits ?

R. Ce sont des sentiments qu'ils ont de toutes les choses surnaturelles, qui ne sont pas seule-

ment produits par la foi, mais encore par la grâce extraordinaire; et ce sont des effets puissants qui les touchent et qui les occupent sublimement en Dieu, comme des goûts relevés des choses communes aux autres chrétiens, mais qui ne ressentent pas de tels effets. Comme par exemple ce qui est dit de sainte Térèse, que quand elle prenait de l'eau bénite, elle sentait un effet en son âme pareil à celui que sentirait une personne qui, ayant grande soif, boirait un bon verre d'eau. De même ces âmes approchant des églises, des autels, des images saintes, ont des touches qui remplissent tout à fait leurs sens intérieurs; elles sentent quelquefois après la communion une ardeur et vigueur répondant à celle qu'aurait celui qui aurait avalé un verre de vin, et se sentent par Jésus-Christ consolées et fortifiées; et cette divine chaleur sert pour leur donner des lumières et des connaissances, et des paroles extraordinaires. Ils ont aussi par la même grâce des attraites à panser les pauvres, à baiser leurs ulcères, qui leur donnent des appétits vers tels objets, qui leur donnent plus de délices que les viandes les plus exquis ne pourraient donner à leur palais.

D. *Quelle est la seconde sorte de biens que vous avez dit être plus profonds?*

R. Ce sont d'autres effets de la même grâce, qui sont par delà les sens, et qui opèrent en

eux la possession de très grande joie, suavité, et paix.

D. *Donnez-nous un exemple de telle faveur.*

R. Par exemple, une âme de cette sorte aura en son oraison été appliquée au côté de Notre-Seigneur, se trouvant attirée en esprit comme si véritablement elle le voyait et sentait, et demeurera avec ce même goût spirituel l'espace de plusieurs jours, sans que le tumulte des choses extérieures l'en puisse séparer, et cela se fait sans aucun travail de la part de la même âme. Une autre fois elle se trouvera dans une élévation spirituelle dans le Ciel, comme si elle ne vivait plus en terre, sans perdre rien de cette faveur par les occupations qu'elle peut avoir au dehors : et nous appelons cela Biens surnaturels, parce que ce ne sont pas simples pensées passagères, mais ce sont des opérations solides, et comme palpables, venant de la grâce qui opère même effet, voire plus grand que la possession des objets sensibles ne produit naturellement en l'âme. Nous avons un exemple de ceci en sainte Ludivine, laquelle ne bougeant du lit, était surnaturellement occupée au dedans, et transférée en esprit par Jésus-Christ son Époux dans tous les lieux de dévotion qui sont en la chrétienté, où elle recevait les mêmes joies et entretiens que si elle y eût été présente selon

les sens. On peut mettre au même rang une certaine mémoire des mystères de Jésus-Christ, de sa Naissance, de sa Vie, de sa Passion, qui portent des impressions au fond de l'âme comme s'ils y étaient gravés; et ce sont comme des gages possédés au dedans, qui servent d'entretiens à l'esprit dans les occasions, et de continuel objet d'amour. On peut dire de même du souvenir de la sainte Trinité, que la bienheureuse Claire de Montefalco avait imprimé dans les trois boules qui furent trouvées dans son corps.

D. *Quelle est la troisième sorte de biens que vous appelez très intimes ?*

R. Ce sont certaines excellentes opérations faites dans la substance de l'âme, et comme des attouchements divins, ainsi que nous avons dit au chapitre VII de la III^e partie, par lesquels l'âme sent une union avec Jésus-Christ si étroite, qu'elle est faite comme une même chose avec lui; et reçoit une telle impression de lui-même, de son âme et de sa Divinité, qu'elle en demeure toute ravie. Sainte Gertrude témoigne avoir eu une telle expérience un jour de la Purification de Notre-Dame; elle dit que ce fut la plus grande qu'elle eût reçue en sa vie. Alors, dit-elle, l'âme de Jésus-Christ lui fut imprimée comme un cachet, si bien qu'elle en ressentait depuis une ressemblance en soi-

même. Cela se fait d'une manière inexplicable. Les Docteurs mystiques qui ont traité de cela, disent que l'attouchement de l'âme étant le plus délicat des sentiments intérieurs, reçoit une impression de Jésus-Christ et de la substance divine, qui est ce mariage spirituel dont quelques-uns ont parlé, quand cela est rendu ordinaire à l'âme. Tout ce qui concerne ce mariage appartient à cette troisième sorte de biens, et contient en soi un très grand nombre d'opérations, de faveurs et de caresses, que les hommes ne pourraient guère croire. Mais plusieurs Saints en ont rendu témoignage, comme ce qui est dit de sainte Brigitte, et ce qui est écrit en ses ouvrages, dont il n'est pas besoin de rapporter le détail. Ces choses pourtant sont ordinaires aux âmes qui sont dans cette voie extraordinaire de la grâce ; et il ne faut pas dire avec quelques-uns, que toutes ces choses se passent avec de simples pensées et affections, car ce serait de même comme qui voudrait dire qu'après qu'un homme aurait été traité par des médecins qui l'auraient purgé et saigné, lui auraient ordonné des bains, et auraient exercé autres opérations de leur art, que le tout se serait passé en pensées et discours. Car de même en ces âmes, il se fait des choses très solides, puissantes et manifestes, qui font changement et altération, non seulement dans l'âme, mais

encore dans la substance du corps, faisant même des impressions dans le sang et les humeurs, comme il paraissait dans sainte Catherine de Gênes, dont le sang était si chaud, que quand on la saignait, celui qui tenait la poëlette ne la pouvait supporter. Ces opérations sont donc de véritables et solides biens, qui dans leur principe sont si profonds, qu'il n'y a rien au delà dans l'âme, et la rendent véritablement heureuse autant qu'elle le peut être en cette vie. On rapporte de semblables choses de saint Philippe de Néri qui eut une côte enlevée par l'opération du Saint-Esprit, et de la bienheureuse Madeleine de Pazzi, et autres sans nombre.

CHAPITRE VI

SECRÈTES INDUSTRIES POUR ARRIVER A LA
PERFECTION CHRÉTIENNE

D. *Qu'appellez-vous secrètes industries ?*

R. Ce sont des choses qui en peu contiennent beaucoup : comme quand on enseigne à quelqu'un un sentier qui en demi-heure le peut conduire en un lieu où pour arriver il faudrait deux heures par un autre chemin.

D. *Combien avez-vous de ces sortes d'industries ?*

R. Il y en a six plus notables.

D. *Quelle est la première ?*

R. C'est une certaine vigueur en l'âme, qui présupposant la bonne volonté d'acquérir la perfection, la met dans un bon propos d'éviter toutes les choses qui lui peuvent nuire, ou qui la peuvent porter à quelque imperfection que ce soit ; ayant un grand soin de s'éloigner d'abord à la première rencontre des occasions qui la peuvent retirer de l'ordre de Dieu, lesquelles se rencontrent souvent, et surprennent les personnes qui n'auraient pas cette diligence. C'est l'avis que donne saint Vincent

Ferrier au Traité de la *Vie Spirituelle* : *Eum qui tibi esset occasio alicujus imperfectionis, fugias quasi dæmonem infernalem*. Ce qui ne s'entend pas des compagnies où l'on aurait quelque obligation de se trouver, mais de celles où on s'engagerait par sa propre liberté. De même cela ne se doit pas entendre des occupations, exercices, lectures, et autres telles choses auxquelles on serait attaché par devoir ; mais de toutes les autres, les fuyant et interrompant toutes, lorsqu'on reconnaît le mal ou son approche. L'âme qui a cette diligence et générosité, a rencontré un merveilleux secret pour atteindre en peu de temps à ce qu'elle désire, et tranche court mille empêchements qui retiennent les autres et allongent leur course.

D. *Quelle est la deuxième industrie pour arriver à la perfection ?*

R. C'est de ne prendre point les choses en général, se contentant d'une bonne volonté qui regarde en commun le bien que l'on peut faire ; mais de descendre en particulier, prenant à tâche de s'amender de tel ou tel vice. Par exemple, combattre le respect humain, ou l'inutilité d'esprit, ou les paroles légères, parce que l'âme ainsi appliquée à quelque sujet particulier, travaillant à un point, gagne éminemment beaucoup, et cette sorte d'emploi de

l'esprit marque une vraie volonté. De même faut-il entendre de s'adonner à l'exercice de telle ou telle vertu : par exemple à la récollection, ou à la pratique de la volonté de Dieu, ou à la victoire de ses passions; parce que telle manière de procéder ne continue jamais longtemps en une âme, qu'elle ne se trouve à la fin beaucoup avancée. Cela s'appelle un secret, parce qu'en effet, en peu, on trouve un chemin assuré à beaucoup de choses : et que parmi les personnes qui font état de la vertu, il s'en trouve assez peu qui aient la patience, le soin et la diligence qui sont nécessaires pour tenir telle pratique.

D. *Quelle est la troisième industrie ?*

R. C'est de faire estime des choses petites, prenant pour but de faire état des moindres défauts, ne disant jamais de quelque imperfection que ce soit : c'est peu de chose ; mais au contraire aggravant en soi ses propres défauts, suivant ce que disait le dévot Berchmans : *Pro parvis defectibus magnas agere pœnitentias decet*. Il se faut comporter de la même manière, pour ce qui est du bien, faisant grand cas des moindres choses de vertu, comme de garder une règle, de se mortifier à ne pas cueillir une fleur, etc., croyant que tels biens sont très hauts. Cette disposition d'esprit est une voie qui comprend en soi de très grands

biens ; car l'âme qui est ainsi disposée, ne peut que faire de grands amas de vertu, et avec peu d'étude et de travail faire un fond pour de très excellentes choses.

D. Quelle est la quatrième industrie pour arriver à la perfection ?

R. C'est de prendre un bon Directeur, à qui on soit soumis avec une entière obéissance. Cela s'appelle un secret, parce que c'est un chemin court pour arriver à de très grands biens, ainsi que remarque saint Vincent Ferrier au Traité de la *Vie Spirituelle*. Et l'expérience fait voir que celui qui s'abandonne à la conduite d'autrui, fait en très peu de temps ce que d'autres ne peuvent faire qu'après beaucoup d'années. Nous en avons parlé plus amplement au chapitre III de la IV^e partie.

D. Quelle est la cinquième industrie ?

R. C'est d'avoir une spéciale dévotion à la sainte Vierge et à saint Joseph ; parce que l'on voit en l'exemple de plusieurs, que ç'a été comme un grand secret pour obtenir des biens extraordinaires, que de prendre leurs intercessions.

D. En quoi consiste la dévotion qu'on peut avoir à saint Joseph ?

R. Elle consiste en trois choses : en une grande estime de son mérite ; en une confiance en sa protection ; et en une grande tendresse vers lui.

D. *En quoi mettez-vous son mérite ?*

R. En la grandeur de sa qualité, étant père de Jésus-Christ, et époux de la Vierge. Je dis père, non de fait, mais de droit, et dans l'exercice de sa charge et de sa conduite, qui demandait en lui de grandes qualités. Secondement, en son office, qui consistait en trois choses selon saint Bernard : *Quem elegit Deus suæ carnis nutritium, suæ Matris solatium, solum denique in terris magni consilii coadjutorem* : étant pourvu de grandes vertus pour l'exécution de tel ministère, principalement de prudence, puisqu'il avait à conduire et à gouverner la plus grande affaire qui ait jamais été au monde, qui était la vie extérieure de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, qui lui étaient soumis et sujets ; de quoi il ne pouvait s'acquitter sans une grande lumière, sans une grande pureté, pour pouvoir converser avec la sainte Vierge si familièrement comme il faisait, et sans une grande fidélité, pour s'y comporter en véritable serviteur. Et en troisième lieu son excellence consiste en ses privilèges qui sont trois. Le premier, la conversation ordinaire avec les Personnes qui sont l'objet de la gloire, et la béatitude des Anges mêmes. Le second est d'avoir eu pour objet de sa dévotion (lequel en tous les autres hommes est éloigné d'eux) des Personnes qui, suivant même la nature, lui

devaient être très chères, l'une étant sa femme et l'autre son fils : son bonheur étant extrême en cela, qu'il lui était autant facile d'être dévot par la grâce qui lui était donnée, comme il est aisé naturellement à un homme d'aimer sa femme et son enfant, quoique cela se passât en lui d'une manière très pure et très haute. Le troisième privilège est d'avoir eu en mourant Jésus-Christ d'un côté, et Marie de l'autre : ce qui n'est jamais arrivé à aucun autre qu'à lui ; et la mort étant un passage si important, on peut dire que tous les privilèges se réduisent au bien de celui-ci. Voilà sur quoi on peut fonder l'estime de saint Joseph.

D. *Sur quoi pouvons-nous fonder la confiance que nous avons en lui ?*

R. Sur la connaissance que nous avons d'un très grand nombre d'âmes qu'il a aidées, et qui ont été élevées, par son intercession, à une grande perfection de vie.

D. *Sur quoi fondez-vous la tendresse qu'il faut avoir pour lui ?*

R. Sur l'intime communication qu'il a eue avec Jésus-Christ et la sainte Vierge, et la manière de vie tendre et familière qu'il a menée avec eux, en l'assistance qu'il a rendue en l'enfance de l'un, et dans les travaux de l'autre.

D. *Quelle pratique peut-on tenir en cette dévotion ?*

R. C'est un recours ordinaire en ses besoins, invocation fréquente, et considération des choses qui le concernent. Nous pouvons réduire ce qu'on en peut méditer à ces chefs, savoir : sa naissance, qui a été heureuse ; son mariage avec la sainte Vierge ; son épreuve, quand il vit sa grossesse ; son travail en la fuite d'Égypte ; sa peine, quand il perdit l'Enfant Jésus en Jérusalem, pendant trois jours ; son heureuse mort ; et sa résurrection, crue pieusement des saintes âmes, parce qu'on tient qu'il fut du nombre de ceux qui ressuscitèrent en la mort de Jésus-Christ ; et que depuis sa mort même il a apparu à quelque personne en telle manière, qu'il semblait être présent en la façon de ceux qui ont leur corps effectivement.

D. *Quelle est la sixième industrie ou secret pour atteindre à la perfection ?*

R. C'est la pratique de la volonté de Dieu, laquelle consiste, comme nous avons dit ailleurs, à prendre garde en toutes choses de faire ce que Dieu veut, et comme il le veut, faisant en sorte que l'unique motif de nos actions soit de contenter Dieu. Nous en avons parlé en trois endroits différents, particulièrement au chapitre II de la III^e partie. Cela est un grand secret dans la vie spirituelle, et une telle invention, que qui s'en servirait arriverait en peu à la perfection. Au goût et au sentiment des saints, c'est le meilleur morceau de la

vie spirituelle, et le moyen par lequel directement on acquiert l'union divine et l'amour embrasé.

Nous pouvons encore ajouter un autre bien grand secret pour les âmes avancées, qui est d'aimer véritablement la croix, et de prendre à tâche de souffrir en toutes choses, épousant cette même croix, et prenant les douleurs pour caresses, les affronts pour couronnes, et la pauvreté pour trésor. C'est véritablement un secret en la vie spirituelle, parce que l'âme qui est en cette disposition est tellement au-dessus des autres qui n'y sont pas, qu'il n'y a nulle comparaison entre les avancements des autres et ceux qu'elle fait; ayant en cette détermination bien prise de quoi non seulement faire progrès, mais acquérir un comble de mérite devant Dieu. Nous en avons parlé au chapitre dernier de la IV^e partie.

CHAPITRE VII

POINTS DE FERVEUR NÉCESSAIRES A L'ÂME QUI
VEUT ATTEINDRE A LA VIE PARFAITE

D. *Qu'appellez-vous ferveur ?*

R. C'est l'activité de l'âme, guidée par le Saint-Esprit et tendant sans relâche au bien le plus parfait.

D. *Combien y a-t-il de points de cette ferveur ?*

R. Il y en a six principaux.

D. *Quel est le premier ?*

R. C'est le soin continuel que l'âme a de se tenir en esprit de récollection et d'oraison, ne souffrant jamais que cet esprit s'affaiblisse, le renouvelant sans cesse, sans se contenter de faire comme quelques-uns qui parfois se recolligent, et puis se débandent ; mais ayant une attention ordinaire à la présence de Dieu, et une application sérieuse à soi-même et à son avancement, accomplissant ce qui est dit dans l'Évangile : *Oportet semper orare, et nunquam deficere*. Ce qui se met en pratique par une telle attention et par la vigilance exacte que l'âme a de correspondre à Dieu en toutes choses, et de suivre le mouvement

de sa grâce, sans se départir jamais de ce devoir; que s'il lui survient par fragilité qu'elle se dissipe par trop, elle est incontinent soigneuse de se remettre, reprenant l'oraison, ou bien élevant son esprit à Dieu. Enfin, l'ardeur et l'application de l'âme en cela s'appelle ferveur.

D. *Quel est le second point de ferveur ?*

R. C'est le soin de se mortifier en toutes choses, en sorte que l'âme désireuse d'avancer en esprit, se tienne toujours sur ses gardes, ne laissant passer aucune occasion de se vaincre soi-même et de mourir à tous les plaisirs des sens et de la nature, comme faisait ce saint religieux de la Compagnie de Jésus, qui disait que depuis sa conversion il ne se souvenait pas d'avoir laissé passer aucune occasion de se mortifier, sans s'en être servi avec fidélité. Aussi l'homme fervent est perpétuellement appliqué à renoncer à soi-même, se séparant de toutes les satisfactions que la nature peut prendre dans les repas, dans la conversation, dans le repos et autres choses, cherchant toujours de quoi nourrir le feu de son amour.

D. *Quel est le troisième point ?*

R. C'est l'ardeur de la pénitence, par laquelle l'homme fervent ne laisse passer aucun jour sans donner quelque châtiment à son corps, ainsi que ceux qui prennent la discipline tous les jours, comme un exercice qu'ils se sont prescrit, mar-

chant à grands pas, ou prenant quelque autre sorte de peine pour marque de leur vigilance infatigable à s'avancer ; et l'on peut dire en général, qu'une personne ne peut avoir telle pratique sans recevoir de grands biens de Dieu, et sans mener une vie véritablement fervente.

D. *Quel est le quatrième point de ferveur ?*

R. C'est un propos fervent que l'homme fait en son âme, de garder inviolablement ses règles, faisant état de n'enfreindre jamais ni petite ni grande, pour quelque considération que ce soit, si bien qu'il puisse avoir la consolation, après plusieurs années, de dire qu'il n'a jamais négligé aucune règle de celles qui lui étaient prescrites. Ceci s'entend des personnes qui vivent en communauté, et cela sans avoir égard s'il y a péché ou non, croyant que cette observation des règles est la volonté de Dieu, et le moyen assuré pour atteindre à la perfection. Ce zèle ardent se peut appeler légitimement ferveur.

D. *Quel est le cinquième point de ferveur ?*

R. C'est de ne parler jamais que de Dieu, et de s'établir dans la résolution ferme et constante de ne s'entretenir dans la conversation que des choses qui concernent son service, et notre avancement spirituel ; d'autant que les autres discours, quelque prétexte qu'on puisse prendre, refroidissent incroyablement l'âme ; si bien que l'homme fervent ne peut comprendre ni se per-

suader qu'on puisse avoir autre entretien que des choses qui peuvent apporter profit à l'âme. La pratique donc d'une telle chose se peut appeler véritablement ferveur, aussi en est-elle et l'effet et la cause.

D. *Quel est le sixième point de ferveur ?*

R. C'est la détermination de l'âme et l'attention continuelle de s'employer aux bonnes œuvres; tellement que son occupation, depuis le matin jusqu'au soir, soit pour la gloire de Dieu, le bien du prochain et ce qui regarde son propre salut, l'homme fervent étant incapable d'avoir en main aucune autre affaire, et ne cessant jamais de procurer comme un serviteur fidèle le bien de son maître. On voit donc l'homme fervent toujours tendant, respirant et travaillant aux œuvres de piété, de charité et de mortification, sans qu'on lui puisse persuader de prendre à cœur autre chose que les affaires de Dieu. De cet esprit ainsi fervent est provenu ce feu du divin Amour, qui a paru en certaines âmes, qui les portait à promettre et faire vœu à Dieu de ne s'appliquer jamais qu'aux choses de sa plus grande gloire. C'est le but de saint Ignace, et le vœu particulier de sainte Térèse, et de quelques autres qui l'ont fait et pratiqué avec une joie et suavité inexplicables; et cet esprit en telles âmes était véritablement fervent, sans qu'on puisse soupçonner une telle pratique de gêne et de travail

d'esprit, puisque l'amour leur donne cette facilité ; si bien que tant s'en faut que l'esprit en soit chargé, qu'au contraire ce lui est un merveilleux soulagement et adoucissement en toutes les peines de cette vie.

CATÉCHISME SPIRITUEL

SIXIÈME PARTIE

CONTINUATION DU SUPPLÉMENT AU CATÉCHISME SPIRITUEL

EN LAQUELLE SONT CONTENUS
DIVERS MOYENS POUR AIDER A TOUTES SORTES D'AMES

CHAPITRE PREMIER

DE LA VIE APOSTOLIQUE

D. *Quelles sont les parties qui composent la vie apostolique, et qui en déclarent l'esprit?*

R. Il y en a trois principales, c'est à savoir : l'oraison, la pénitence et le zèle.

D. *Comment l'oraison?*

R. En ce que tous les hommes apostoliques s'y sont ordinairement appliqués, pour en tirer force à bien exécuter les fonctions de cette vie. Premièrement, Notre-Seigneur Jésus-Christ se retirait au désert et sur les montagnes pour prier, les Apôtres l'ont imité, suivant ce que dit saint

Pierre : *Nos autem orationi et ministerio Verbi instantes erimus.* Il est dit de saint Barthélemy qu'il priait cent fois le jour et cent fois la nuit ; et de saint Jacques, qu'il avait les genoux semblables à ceux des chameaux, à force de prier. Nous voyons aussi que les hommes apostoliques qui les ont suivis, comme saint Basile, saint Chrysostome, saint Jérôme, ont eu de grandes retraites pour vaquer longtemps à cet exercice, et faire un fond à bien aider les âmes.

D. Quelles sont les conditions de l'oraison d'un homme apostolique ?

R. Il y en a trois : elle doit être haute, fervente et continuelle.

D. Qu'est-ce à dire haute ?

R. C'est-à-dire dans la véritable foi, pure et vive, au-dessus de toutes les choses de la terre : ce qui la rend du tout élevée, et proportionnée à celui dont la conversation doit être toute céleste.

D. Qu'est-ce à dire fervente ?

R. C'est-à-dire animée d'une ardeur très grande et provenant d'un cœur embrasé de l'amour divin : comme on dit de saint Xavier, que quand il commençait sa prière, il semblait que des flammes sortaient de sa bouche à chaque parole qu'il proférait.

D. Qu'est-ce à dire continuelle ?

R. C'est qu'elle est sans relâche, suivant cette parole de saint Pierre : *Instantes* ; parce qu'on

peut dire que la vie de telles personnes quand elles sont libres de leurs opérations, c'est de prier incessamment : comme on a remarqué de saint Dominique, qu'il n'avait d'autre chambre que le pied de l'autel, s'y rendant assidûment, et y passant la nuit. On remarque la même chose de saint Xavier, qui après avoir travaillé tout le jour, se retirait en quelque église pour y passer une partie de la nuit en prières, et ensuite y prendre un peu de sommeil sur quelque marchepied d'autel. Saint Ignace, en ses Constitutions, n'a point voulu prescrire aux profès de sa Compagnie aucun temps pour l'oraison, signifiant qu'ils y devaient employer tout ce qui leur restait de leurs emplois apostoliques. Et parlant des supérieurs, il dit qu'ils devaient soutenir la maison par leurs prières et saints désirs, comme avec leurs épaules : conformément à ce que dit saint Grégoire de celui qui commande aux monastères : *Sicut actione præcipuus, ita sit præ cæteris in contemplatione suspensus.*

D. *Comment est-ce que la pénitence compose une partie de la vie apostolique ?*

R. En ce que nous voyons que les hommes apostoliques s'y sont extraordinairement adonnés ; ce qui paraît premièrement en saint Jean-Baptiste, qui reluisait singulièrement en cela pour préparer la voie à Jésus-Christ, et pour enseigner aux

hommes cette même pénitence. Secondement, en Jésus-Christ même qui l'a prêchée et montrée par exemple, vivant au désert en jeûnes et oraisons. Troisièmement, en tous les Saints qui l'ont suivi, spécialement en ceux qui ont eu participation de l'esprit apostolique, comme les Fondateurs des Religions, lesquelles ils ont toutes bâties sur l'austérité de vie, ou sur de grands travaux pris pour les âmes, qui sont équivalents à cette austérité. Et saint Ignace même, en ses Constitutions, parlant des profès, prétend ne les limiter en rien, pour ce qui est de la pénitence, mais leur laisse la liberté de faire tout ce qu'ils voudront, avec l'avis de leur confesseur.

D. *Comment est-ce que le zèle fait aussi une partie de ce même esprit ?*

R. En ce que nous voyons que les hommes apostoliques ont été tous enflammés du désir d'avancer la gloire de Dieu dans le salut des âmes.

D. *En combien de façons peuvent-ils pratiquer ce zèle ?*

R. Principalement en trois : en l'admonition, la confession et la prédication.

D. *Comment en l'admonition ?*

R. Au soin qu'ils ont dans la conversation ordinaire de porter toutes les âmes au bien, suivant ce que dit saint Paul : *Monens unum-*

quemque vestrum. Ce qui se fait par trois sortes de devoirs qu'ils rendent aux âmes. Le premier c'est l'instruction ; le second, la répréhension ; le troisième, la consolation. L'instruction, enseignant à un chacun ce qu'il est obligé de savoir touchant la foi et les bonnes mœurs. La répréhension, en ce que telles personnes poussées de Dieu reprennent librement, avec prudence et charité, ceux qu'ils voient mal faire, suivant cette parole de l'Apôtre : *Argue, obsecra, increpa*, ne permettant rien de mal, où ils ont pouvoir de parler. La consolation, en ce que ce monde étant rempli de personnes affligées, soit par les pertes, soit par les maladies, soit par les persécutions, ces hommes apostoliques, remplis de la consolation divine, soulagent les autres, conformément à ce que dit l'Apôtre : *Ut possimus et ipsi consolari eos, qui in omni pressura sunt*.

D. Quelles choses faut-il observer pour aider les âmes en la confession ?

R. Trois entre autres. La première, user d'une grande adresse pour faire qu'ils s'acquittent bien de leur devoir en ce Sacrement, les aidant à décharger leur cœur, à se repentir parfaitement, et à embrasser courageusement la pénitence, et faire un bon propos d'amendement. La seconde, de s'y comporter avec grande douceur, ayant en ce Tribunal un esprit pa-

ternel. Et comme il est convenable que le prédicateur reprenne avec grande ardeur les vices, aussi le confesseur doit traiter doucement les âmes, et se servir d'amour et de tendresse pour les gagner à Dieu. La troisième chose qu'ils doivent pratiquer, c'est de ne se contenter pas d'écouter, interroger et absoudre; mais ils doivent donner quelques avis en peu de paroles, ou dire quelque mot efficace, qui serve de direction au pénitent pour bien vivre à l'avenir conformément à son état.

D. Comment faut-il aider les âmes en la prédication?

R. Nous l'avons déjà dit en la III^e partie, au chapitre VII. Mais ce que nous pouvons ajouter maintenant, est que l'homme apostolique doit suivre la manière dont Jésus-Christ, les Apôtres, et les saints prédicateurs de l'Église se sont servis, portant d'abord, ou après fort peu de préface, des points importants dans les esprits, sans s'étendre en propos qui lassent et dégoûtent les chrétiens, pour être peu proportionnés à leur capacité et besoin.

D. Donnez-nous-en quelque exemple.

R. Un prédicateur, le jour de la Sexagésime, au lieu de faire comme ceux qui font de grands discours sur les issues du Verbe, ferait bien de prendre la doctrine que Jésus-Christ donne en cet évangile des trois sortes de personnes qui

reçoivent la parole de Dieu : dont les unes sont comme le chemin ouvert à la distraction ; les autres comme le roc aride, ne recevant pas l'humidité de la rosée céleste par l'oraison ; les autres comme les épines, qui par les empresses superflus des affaires du monde, étouffent la grâce. Ces trois points peuvent donner le sujet d'un sermon utile, ajoutant les mouvements qui attendrissent les cœurs, et les déterminent au bien. Tels sont les sermons de Notre-Seigneur en l'Évangile, de ses disciples et des saints prédicateurs à qui il a donné bénédiction parmi le peuple ; comme de saint Chrysostome parmi les anciens, et de saint Vincent Ferrier parmi les récents, lequel faisait des fruits si prodigieux, qu'on ne voit presque rien de semblable ; et cependant il allait directement aux points importants de pratique, lesquels ordinairement les prédicateurs ne touchent qu'à la fin, les appelant fruit du sermon, et que souvent ils ne débitent qu'après avoir fatigué et lassé les esprits par des raisonnements secs et peu nécessaires.

CHAPITRE II

DE LA CONDUITE DE LA JEUNESSE

D. *Que faut-il observer en la conduite de la jeunesse ?*

R. Il faut tâcher d'y établir toute sorte de bien, et en détourner tout le mal, principalement en trois sortes d'âge. Premièrement, en la petite enfance, depuis quatre ans jusqu'à huit. Secondement, dans le reste de l'enfance, et partie de l'adolescence, auquel temps la raison commence à poindre et à se former, c'est-à-dire depuis huit ans jusqu'à quinze ou seize. Troisièmement, depuis seize jusqu'à vingt, où la raison prend sa force.

D. *Que faut-il faire en la première enfance ?*

R. Il faut avec grande adresse et douceur jeter les premiers fondements de vertu, parce qu'en cet âge où la seule nature règne, il importe beaucoup de la tourner et de l'habituer au bien ; ainsi il faut alors prendre soigneusement garde à empêcher tout le mal qui s'y établit par la pente de la nature, et par le mauvais exemple, ne donnant aucune satisfaction et contentement à ces petits enfants en

chose mauvaise, suivant ce que dit Notre-Seigneur : *Videte ne scandalis etis unum ex pusillis istis*. Et il ne faut pas imiter ceux qui voyant ces petits enfants aigris par quelque déplaisir reçu, s'en vont pour les apaiser tirer quelque vengeance de ceux qui les ont fâchés : car cela leur imprime cette mauvaise inclination de se venger. Ainsi, dans les objets de vanité ou d'orgueil, il faut se donner de garde de leur imprimer les idées qu'ils seront grands et considérables selon le monde ; parce que cela établit en eux l'orgueil, qui coûte beaucoup à déraciner dans un âge plus avancé, et dont l'impression a été jetée dans ces premières années ; mais au contraire les parents vraiment chrétiens doivent leur donner horreur de tout faste, luxe et vanité ; sans toutefois omettre les choses qui doivent leur donner du courage et les animer à une généreuse disposition d'esprit. Il y a sujet de blâmer les parents, qui inspirent les maximes du monde et de l'amour-propre aux enfants, et qui font tenir indécemment découvertes les petites filles : comme aussi ceux qui les louent par trop, les voyant dans des pratiques bonnes et vertueuses.

D. *Que faut-il observer en l'éducation des enfants dans la deuxième partie de leur âge tendre, qui est depuis huit ans jusques à seize ?*

R. Spécialement trois choses. La première,

de conduire avec amour ces jeunes esprits, et les porter suavement à toute sorte de bien : ce qui se fait en leur donnant toute sorte de liberté hors le mal, ayant soin de mettre de fortes barrières à ce qui est contre la raison. Surtout il faut avoir égard à donner un tempérament convenable entre les démonstrations d'amour et de rigueur, modérant l'excès de l'un et de l'autre, car tout le bien de la jeunesse dépend de ce tempérament : car comme il est important de ne point flatter leur naturel par des adoucissements de mollesse et de lâcheté en permettant tout, aussi faut-il éviter toute rigueur. Que s'il est nécessaire d'en user, comme il le faut pour donner une vive impression contre le mal, il faut que ce soit jusqu'aux termes de ce qui est convenable pour l'effet qu'on prétend ; autrement on les désespère, et on cause parfois l'endurcissement, ce qui gâte souvent leur naturel, et leur ôte l'aptitude au bien. La deuxième chose, c'est de les exercer en toute vertu.

D. Quelles sont les vertus convenables à cet âge ?

R. Il y en a principalement trois. La première est l'obéissance et soumission : c'est pourquoi ceux qui les gouvernent doivent soigneusement plier et rompre leur volonté, les exerçant ordinairement en cela. La deuxième est la diligence,

à raison de quoi ceux qui les élèvent, les doivent tenir sans cesse occupés, les tenant en action et en un vif emploi de leurs facultés, pour secouer et terrasser la paresse naturelle, qui est un des grands empêchements que les hommes ont au bien. La troisième vertu est la pureté et honnêteté, à quoi il faut soigneusement veiller, apportant tous les soins possibles pour maintenir en eux l'innocence baptismale, les éloignant de toute apparence de mal.

D. Que faut-il observer pour les détourner du vice, et maintenir en eux efficacement ces vertus ?

R. Trois choses sont nécessaires. La première de leur donner de bons précepteurs, ou des personnes qui les gouvernent, qui soient sages et pieuses. La seconde de les associer aux bons, les détournant des mauvaises compagnies, qui sont celles qui perdent la jeunesse. La troisième de ne les laisser guère sans témoins de leurs actions, ne les abandonnant presque jamais seuls, afin de faire en leur endroit l'office des Anges gardiens.

D. Quelle est la troisième chose que nous avons dit devoir être observée en cette partie de la jeunesse ?

R. C'est la culture et embellissement de leur esprit, le remplissant de belles connaissances, non seulement chrétiennes et morales, mais en-

core, si faire se peut, des bonnes lettres et arts libéraux ou mécaniques, selon leur condition, pour leur faire éviter l'oisiveté, et leur donner aide à passer saintement leur vie.

D. *Que faut-il observer en la troisième partie de l'âge, qui est depuis seize ans jusques à vingt, auquel temps la raison prend sa force ?*

R. Trois choses sont principalement à observer. La première est que comme l'homme, environ à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, commence à se rendre capable de quelque vertu solide, à laquelle il n'avait pas avant ce temps, selon le cours ordinaire, les dispositions convenables, il faut jeter les fondements importants d'une vie véritablement sainte, et par ainsi l'établir en la parfaite sagesse par la crainte de Dieu, et par une véritable aversion du péché, lui donnant les aides pour en éviter les occasions en tout le cours de sa vie, l'affermissant en cette forte résolution d'éviter toute apparence de mal, suivant cette parole : *Initium sapientiæ timor Domini*. Ainsi ceux qui ont la direction de ces personnes, doivent par de fréquents entretiens et réflexions de la raison, qui sont les méditations et considérations, leur imprimer les pensées de la dernière fin de l'homme, de la mort, de l'éternité, de la vanité de cette vie ; toutes choses qui sont le vrai fondement de la vertu. La seconde chose

est de les aider en l'élection de vie, c'est-à-dire à choisir l'état et condition dans laquelle ils doivent vivre et mourir : parce qu'ordinairement en cet âge Dieu donne les vocations. Ainsi il faut leur représenter les biens, l'assurance et l'importance de la vie religieuse, sur laquelle il serait très convenable que tous fussent instruits, afin que s'il plaisait au Saint-Esprit de les y appeler, ils eussent les empêchements ôtés qui retiennent la plupart des hommes, et qui sont l'amour du monde, les plaisirs, les grandeurs où demeurent enchaînés ceux qui ne sont point éclairés sur telles choses. La troisième est d'entreprendre l'entière direction et conduite de ces âmes en tel âge qui est capable de tout bien, et les engager en l'entreprise de l'abnégation, et généralement de toute perfection chrétienne : parce que, quand on remet à un âge plus avancé, la chose devient beaucoup plus difficile, et que les vertus acquises en la jeunesse ont une excellence particulière, suivant cette parole : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua*. C'est pourquoi il est à propos de les obliger suavement à s'engager par une profession ouverte à la vie spirituelle, non par des ébauchements simples, en sorte qu'ils se puissent tenir véritablement déterminés au bien, et puissent dire avec le Prophète : *Dominus pars hæreditatis meæ* : la faiblesse des hommes étant ordinairement en

cet âge de commencer le bien, puis le quitter et reprendre, roulant ainsi jusqu'à trente ou quarante ans dans des instabilités perpétuelles, et c'est un coup d'importance que de les rendre en l'âge que nous avons dit, fixes au bien éternel et parfait.

CHAPITRE III

POUR CEUX QUI VIVENT DANS LE MARIAGE

D. *Quelles choses sont nécessaires pour vivre saintement dans le mariage ?*

R. Trois particulièrement, qui sont la paix, la fidélité et l'amour.

D. *Comment y peut-on maintenir la paix ?*

R. Par trois choses. La première est la patience, se proposant de supporter les défauts l'un de l'autre, évitant les aigreurs qui se forment par la diversité des humeurs ou des desseins. La seconde est la dévotion, les mariés faisant état particulier de bien vivre et de s'adonner à la piété, parce que, sans cet assaisonnement, à cause des passions et des vices naturels à l'homme, cette société se remplit de divisions et d'amertumes. La troisième est le bon ordre observé, l'homme ayant pour sa femme grand amour, suivant ce que dit saint Paul : *Viri, diligite uxores vestras*; et la femme envers son mari grande sujétion et respect, suivant ce qui fut dit à la femme : *Sub viri potestate eris*. Sans ce bon ordre, il n'y a que division et trouble dans cette société, qui est la plus grande qui soit

au monde. Saint Augustin, parlant de sa mère sainte Monique, dit que nonobstant qu'elle eût un mari le plus violent de toute la ville où elle habitait, néanmoins elle vivait avec lui en grande paix ; et qu'interrogée par ses voisines, comment cela se pouvait faire, elle répondit que la cause de son bon ménage était qu'elle était persuadée que son contrat de mariage était un engagement à la sujétion. En effet, comme il est raisonnable que l'homme porte grand amour à sa femme, et aussi grand respect parce qu'on n'aime rien que ce qu'on estime ; de même le bon ordre demande que la femme ait une grande dépendance et assujettissement à l'homme ; et l'on remarque, si on y regarde de bien près, que la plupart des divorces dans le mariage viennent du peu d'humilité qu'ont les femmes.

D. *Comment se doit garder la fidélité dans le mariage ?*

R. En trois façons. Premièrement par la chasteté inviolable, qui fait que l'affection du cœur doit se ramasser toute pour la seule personne à qui on est lié, soit l'homme, soit la femme ; sans qu'il soit permis de l'étendre à aucune sorte de privauté, liberté ou familiarité, qui dispose à l'adultère ; d'autant que cela est contre la foi promise. La seconde chose est dans l'observation de la promesse faite, quand ils se sont livrés leurs corps mutuellement l'un à l'autre, en sorte que

l'homme n'a plus puissance de son corps, ni la femme du sien, suivant ce que dit l'Apôtre : et par ainsi l'obéissance à ce devoir est un effet de cette fidélité, et celui qui y contrarie sans raison, fait contre la foi promise. La troisième chose est en l'accomplissement de tous les devoirs de la société civile, qui peuvent lier deux personnes ensemble, n'y ayant point de sorte d'amitié au monde plus étroite que celle qui est entre les mariés.

D. *Comment se doit pratiquer saintement l'amour dans le mariage ?*

R. Premièrement au support mutuel, et à souffrir volontiers les choses fâcheuses qui se présentent, et tout ce qui se trouve d'odieux dans les personnes à qui on est associé. Secondement à se procurer toute sorte de biens ; car si on est obligé d'aimer le prochain comme soi-même, à plus forte raison celui avec qui on est une même chose : *Jam non sunt duo, sed una caro*. Aussi l'Apôtre dit, parlant de cet amour : *Nemo carnem suam odio habuit, sed nutrit et fovet eam* ; montrant le soin charitable qu'ils doivent avoir l'un de l'autre. Troisièmement dans la couche, où il faut observer trois choses : condescendance, tempérance, révérence ; la condescendance, s'accommodant à autrui, sans donner lieu aux humeurs particulières et secrètes vengeances ; tempérance, se maintenant dans la modération

de vertu, se souvenant de cette parole de Blossius : *Si uxor tibi sit, memineris te hominem, non pecudem* ; révérence, se traitant l'un l'autre comme temple du Saint-Esprit, suivant cette parole de l'Apôtre : *Honorabile connubium, thorus immaculatus*.

D. *Que faut-il prescrire aux personnes séculières pour vivre saintement en leur condition ?*

R. Spécialement trois choses : la piété, le dégagement des biens temporels et l'amour des pauvres.

CHAPITRE IV

DE LA CONDUITE DES PERSONNES RELIGIEUSES

D. Que faut-il observer en la conduite des personnes religieuses ?

R. Il faut les exercer et maintenir en trois choses : en l'esprit de récollection, en la mortification, et en la religiosité ou observance régulière.

D. Que faut-il faire pour les maintenir en la récollection ?

R. Trois choses principalement. La première, d'avoir soin que l'oraison prescrite à certain temps, se fasse exactement, parce que sans cet exercice toute vie religieuse tombe en relâche et faiblesse extrême ; c'est pourquoi ceux qui gouvernent les âmes religieuses, doivent fortement maintenir cet exercice. La seconde chose est de faire en sorte que durant le cours de la journée, l'esprit puisé en l'oraison se maintienne ; ce qui se fait par le silence, qui doit être étroitement observé ; car le caquet introduit dans une communauté, fait une dissipation d'esprit du tout préjudiciable. La troisième chose est de veiller à l'observation des autres pratiques pieuses et dévotes, comme sont l'Office divin chanté au chœur, les examens de conscience et autres telles choses. Touchant l'Office divin, il faut observer

la modestie, l'attention, la dévotion. Par ces choses les personnes religieuses s'acquittent des premiers devoirs communs à tous ceux de leur profession, qui sont ceux qui regardent le culte divin, pour lequel toute religion est instituée.

D. Comment faut-il maintenir les âmes religieuses dans la mortification ?

R. Par trois sortes de pratiques. La première est de les exercer dans l'abnégation de leur propre volonté, et faire régner cet esprit, sans lequel elles font fort peu de profit spirituel ; les enseignant de se soumettre à l'obéissance, et de faire la volonté d'autrui, plutôt que la leur en toutes choses. La seconde pratique est d'avoir soin que la même abnégation ou mortification s'observe dans le manger, le dormir, le vêtir, et sans rien donner aux particularités et aux privilèges qui favorisent la nature, empêchant que l'imperfection ne s'en puisse prévaloir ; sans cela l'esprit de vertu est faible dans les communautés, voire on peut dire qu'il n'y en a point du tout. La troisième pratique est d'entretenir l'usage de la pénitence, soit qu'elle soit prescrite par la règle, soit que la règle n'en ordonne point, ayant soin que les âmes religieuses s'y adonnent ; d'autant que sans elle on ne peut croire que l'esprit de la religion fleurisse, mais tout s'en ira au soin du corps et à l'entière ruine de la vertu, s'il n'y a quelque infirmité qui en dispense raisonnablement.

D. *Quelle est la troisième chose que nous avons dit devoir être observée par les personnes religieuses ?*

R. C'est la religiosité ou régularité, qui consiste en trois choses. Premièrement, à tenir des façons contraires à celles du monde, et se comporter autrement que lui, en la forme de parler, de converser et écrire; car insensiblement les religieux, s'ils n'y prennent garde, prennent le style des séculiers en civilités, compliments et cérémonies, suivant ce dire ancien: *Quidquid agit mundus, Monachus vult esse secundus*. Ainsi c'est le devoir de ceux qui les gouvernent, de les obliger à des mœurs et façons toutes contraires. Secondement, dans une observation exacte de la règle, parce que de cela dépend le bon état de la vie religieuse; et la régularité consiste à n'en mépriser aucune, toute petite qu'elle soit, car elle y considère la volonté de Dieu; et la particulière marque de la perfection religieuse consiste dans cette obéissance fidèle. Troisièmement, dans les vertus propres aux personnes religieuses, qui sont la simplicité, l'humilité et l'obéissance, dans la pratique desquelles se trouve la vraie religiosité.

D. *Y a-t-il quelque autre chose qu'on puisse ajouter à ce que vous venez de dire, qui soit nécessaire pour la direction des personnes religieuses ?*

R. C'est de conduire chacun selon l'esprit de son Ordre.

D. *En quoi consiste l'esprit des Ordres religieux ?*

R. Il consiste en trois choses : en la solitude pour vaquer à Dieu ; en l'austérité pour mortifier le corps, et en l'emploi pour le salut des âmes. La solitude appartient proprement à l'ordre de saint Benoît, à celui de Cîteaux et aux Chartreux ; l'austérité aux Pères Carmes, aux religieux de saint Dominique et de saint François, on y peut ajouter les Minimes ; toutefois la solitude appartient plus aux Carmes, que l'emploi pour le salut des âmes, et cet emploi plus à ceux de saint Dominique et de saint François que la solitude. La pauvreté fait partie de cette austérité, et reluit singulièrement parmi les frères Minimes. La Compagnie de Jésus a proprement le zèle pour le salut des âmes, et n'a point d'austérité par règle, à raison des grands travaux qu'elle embrasse pour le prochain : comme sont l'étude, la régence, et les missions aux pays des infidèles. Ainsi donc on peut dire que la conduite de telles personnes demande qu'on les entretienne dans l'esprit propre à leur sainte vocation, sans souffrir le mélange des autres esprits, qui est une chose extrêmement contraire à leur bien et à leur conservation.

CHAPITRE V

POUR LES ÉNERGUMÈNES

D. *En quoi consiste la conduite qu'il faut tenir sur les énergumènes ?*

R. En trois choses. En l'exorcisme, en la direction de l'âme, et dans les choses extérieures qui concernent le bien de cette même âme.

D. *Que faut-il observer en l'exorcisme ?*

R. Trois choses y sont nécessaires : premièrement la lumière, secondement la vigueur contre le diable, troisièmement la persévérance.

D. *Comment la lumière ?*

R. En ce que l'exorciste doit tâcher d'avoir la connaissance et le discernement des divers esprits qui agitent la personne travaillée ; c'est-à-dire de connaître les opérations de chacun des démons qui dominent en elle, et de savoir leurs desseins, les façons particulières d'un chacun d'eux, afin de les combattre, de quoi nous parlerons plus amplement ci-après.

D. *Comment la vigueur ?*

R. Parce qu'il a besoin d'une grande force d'esprit, pour agir contre ces esprits malheureux, sans s'étonner, ou se décourager de leur résistance, s'appuyant en la foi et en la persévérance ; d'autant qu'il doit être ferme et déterminé à

conduire à chef ses entreprises qui sont l'humiliation du diable, et le soulagement de la créature humaine, lequel consiste en son entière liberté qu'il doit procurer par toute voie.

D. *Qu'entendez-vous par cette liberté ?*

R. C'est un usage libre de toutes ses facultés, spécialement de celles de l'esprit.

D. *De quelles armes se doit-il servir en ce combat ?*

R. Premièrement : de la prière, se joignant au peuple pour invoquer Dieu contre le diable, et s'aidant même du chant. Secondement, des paroles de l'Écriture sainte, tant de celles qui sont dans le Rituel au formulaire des exorcismes, que des autres qui sont dans les Saints Livres, comme de celles qui sont dans les psaumes, ou dans le livre de Job, et semblables. Troisièmement, de la sainte Eucharistie, appliquant le sacrifice de la sainte Messe contre les armes des démons, et employant même parfois l'approche de la sainte Hostie, quoique avec grand respect, et rarement, se donnant de garde de la tirer jamais hors du saint Ciboire.

D. *Quelle vertu est plus nécessaire à l'exorciste ?*

R. C'est la prudence, particulièrement en trois occasions. Premièrement, contre le diable, ne l'écoutant point hors les cas nécessaires, autrement il l'amusera par des accusations de diverses

personnes, par des révélations et instructions qu'il doit faire telles et telles choses, et le trompera et enlacera en ses filets. En second lieu, envers la personne possédée, ne lui donnant pas trop de fatigue, mais usant de modération en la longueur des exorcismes. Troisièmement, pour soi-même, prenant garde, comme ce sont d'ordinaire des femmes qui se trouvent dans cet état, que par compassion et tendresse, ou par secrète induction du diable, il ne se familiarise ; et sous prétexte de leur procurer du bien, il ne tombe dans un piège assez fréquent en telles occasions, qui l'entraîne à l'offense de Dieu, ou au péril de quelque grand mal, qui est chose par trop dangereuse en telles rencontres.

D. Que faut-il observer en la direction des âmes des personnes possédées ?

R. Il faut prendre un grand soin de les cultiver et acheminer à tout bien ; ce qui se fait en trois choses : 1° en l'acquisition de la vertu ; 2° en l'usage des Sacrements ; 3° à se servir de leur état, c'est-à-dire de la possession, pour les acheminer à ce même bien, et, si faire se peut à leur délivrance.

D. Comment en l'acquisition de la vertu ?

R. En pratiquant trois choses. Premièrement, en procurant avec grand soin l'usage de leur liberté, faisant tous les efforts possibles à mettre l'âme dans cet usage, employant à cela tant

l'exorcisme que les prières, comme étant le fondement de tout ce qu'on peut faire. Secondement, ayant obtenu cette liberté entière ou à demi, pour peu qu'il y en ait, on doit s'en servir pour faire agir l'âme, et s'évertuer au bien ; car de ce peu on vient à plus, et enfin l'œuvre s'accomplit ; là où si on s'imagine qu'il faut premièrement délivrer la personne, chassant le diable, puis l'appliquer à bien faire, c'est attendre un miracle que Dieu ne fait pas toujours, et cependant on perd l'occasion de la soulager, et d'avancer son bien. Il faut donc se servir de cette liberté acquise pour surmonter le diable et faire coopérer la créature à ce qu'on prétend. En troisième lieu, présupposé ce que nous venons de dire, on la doit obliger de s'employer aux actes des vertus, selon ce que dit un ancien de la guérison des énérgumènes, qu'elle se fait : *prout fides patientis adjuvat, aut gratia curantis aspirat*. De l'accord de ces deux choses, qui sont la vigilance du directeur et la coopération de l'âme patiente, peut résulter un tel effet, que l'entière délivrance s'ensuive. Pour à quoi parvenir, l'un et l'autre ont besoin de grande vigueur, confiance et attention.

D. *Comment faut-il aider les énérgumènes en l'usage des sacrements ?*

R. Par un grand soin que doit avoir celui qui les gouverne, de leur procurer une liberté entière

et netteté d'esprit, pour se bien confesser, et ensuite pour recevoir la sainte Eucharistie ; à quoi il doit diriger tout son travail, ne faisant point de difficulté de communier le plus souvent qu'il pourra la personne possédée ; mais il ne se doit pas contenter de dire : elle est à soi, et sur cela lui donner le Saint-Sacrement ; mais il doit de plus employer beaucoup de temps à la préparer par de bons actes, et les former lui-même à son oreille, afin qu'étant échauffée en l'amour de Dieu, le démon perde sa force, et qu'en sa place entre Notre-Seigneur, lequel peu à peu par sa fréquente présence se rendra le maître de la place, en telle sorte que s'il ne chasse entièrement le diable, il le relèguera en un petit coin, au moyen de quoi la personne pourra être de même que si elle était délivrée. Aussi est-il vrai que le corps de Jésus-Christ bien pris, doit être l'organe de toute cette délivrance, présupposant la lumière et la conduite du directeur, qui doit appliquer ce divin Sacrement comme les opérations intérieures de chacun des démons.

D. *Quelles sont ces opérations intérieures ?*

R. Il faut savoir que chacun de ces malheureux esprits a son département. L'un a soin de tenir l'âme dans la sensualité ; l'autre dans l'orgueil ; un troisième de l'émouvoir à la colère ou chagrin, ou de la tenir dans la tristesse ; l'autre dans l'égarment et dissipation des sens, ou bouffonneries,

pour l'éloigner de toute récollection ou dévotion : et ainsi le Directeur doit mettre toute son étude à combattre par toute voie chacune de telles opérations, entreprenant celui des démons qui domine le plus, et ne cessant pas jusqu'à ce qu'il l'ait abattu, appliquant contre lui la réception très exacte du Saint-Sacrement, ensuite de celui de la Pénitence bien pratiqué.

D. Comment doit-on se servir de l'état de l'énergumène pour l'acheminer à son bien ?

R. Il le faut faire en se servant des opérations malignes. 1° Pour connaître les défauts qui sont en l'âme, lesquels sont soutenus et fortifiés, et même poussés au dehors par les démons; car indubitablement si l'âme se laisse aller à quelque faute, le démon ne manquera pas de s'en saisir, pour s'établir dans ce défaut, et le pousser jusqu'au bout : et ainsi le Directeur tâchera de connaître par ce moyen le défaut de l'âme. 2° L'ayant connu, il doit se servir du diable même, pour l'en purifier, c'est-à-dire de l'opération maligne, irritant le principe malin, comme quand on presse l'ulcère pour en faire sortir le pus. Après quoi il le doit faire connaître à l'âme, pour l'en guérir, se servant du remède de la vertu contraire, ou du Sacrement. De là peut réussir la délivrance entière qui se fait tout d'un coup ou peu à peu, le diable se retirant insensiblement, suivant le dire de ce même

auteur que nous avons allégué ci-dessus : *Aut statim exiliunt, aut gradatim evanescent.*

D. *Quelle est la troisième chose que nous avons dit être nécessaire aux énergumènes ?*

R. C'est le bien qui les concerne à l'extérieur, et qui consiste particulièrement dans ce que peut faire l'exorciste ou directeur pour ce même bien.

D. *Qu'est-ce qu'il peut faire ?*

R. Spécialement trois choses : prier beaucoup pour la personne affligée, se souvenant que ce que Notre-Seigneur dit se trouve véritable en la plupart des possessions : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio.* C'est pourquoi il doit incessamment prier, et demander à Dieu la délivrance et soulagement de la personne possédée. La seconde chose, c'est d'accompagner l'oraison de la pénitence, parce qu'elle travaille extrêmement le diable, et a grande force pour impétrer de Dieu ce qu'on lui demande. La troisième chose, c'est de procurer que l'énergumène étant hors des exorcismes, soit, autant qu'il se peut, accompagné et assisté de quelque personne vertueuse et discrète, qui l'aide et soulage ; d'autant que c'est un des plus grands maux qui puisse arriver en ce monde, et qui est plus digne de compassion qu'on ne saurait croire. Il serait fort utile de lire sur ce sujet le livre composé par le cardinal de Bérulle, qui s'intitule *Traité des Énergumènes.*

CHAPITRE VI

DE LA COMMUNICATION DE LA GRACE

D. *Qu'entendez-vous par la communication de la grâce ?*

R. C'est une infusion des dons du Saint-Esprit dans toutes les facultés de l'homme.

D. *Combien y a-t-il de telles sortes de communications ?*

R. Deux principales : l'une se fait de la grâce ordinaire et commune, qui rend l'âme vraiment agréable à Dieu, qui l'aide à pratiquer les solides vertus, l'humilité, la charité, etc., et cette grâce rend l'homme aimable à Dieu et saint en lui-même. L'autre est la grâce extraordinaire, qui met l'homme au-dessus de lui-même, et qui se trouve en la plupart des Saints, comme très utile pour les acheminer à la parfaite sainteté ; et l'infusion de cette grâce se fait dans le corps, dans les sens intérieurs, dans l'imagination et dans l'esprit.

D. *Comment se fait la communication de la grâce dans le corps ?*

R. En deux manières : la première est par l'opération du Saint-Esprit répandu dans le corps, pour le purifier et l'assujettir à la grâce. La

seconde par la résultante de l'opération du Saint-Esprit dans le même corps.

D. Comment se fait la communication de la première sorte ?

R. Par des assauts du Saint-Esprit, qui venant en l'homme, émeut et agite la nature, en sorte que le corps souffre des tremblements semblables à ceux que donne la fièvre, pendant lesquels l'âme sent une suavité indicible ; et par tels mouvements la même nature est assujettie et disposée aux opérations de la vie surnaturelle. Il y a bien d'autres façons de communication dans le corps, mais que nous ne pouvons déduire en ce lieu.

D. Comment se fait la communication de la grâce en la deuxième manière que nous avons dit être résultante ?

R. C'est par un épanchement de la grâce dans les sens, d'où s'ensuivent parfois des mouvements, que plusieurs Docteurs mystiques remarquent, et nommément saint Bonaventure et Hugues de Saint-Victor, et qui souvent sont tels qu'il est difficile d'y résister.

D. Que doit faire l'âme en telles rencontres ?

R. Elle se doit retirer autant qu'il est en elle, de telles choses, allant à l'esprit.

D. Que peut-il arriver à l'âme, si elle ne fait ainsi ?

R. Toute sorte d'illusions, comme il est arrivé

aux Gnostiques, aux Adamites et aux Illuminés de notre siècle, qui suivant tels instincts vont en des libertés contraires à toute vertu et raison ; aussi saint Bonaventure dit que très volontiers son âme se prive de tels effets extraordinaires.

D. Comment se fait la communication de la grâce dans les sens intérieurs et imagination ?

R. Par une abondance de biens surnaturels dans telles facultés, qui fait que l'âme se trouve dans une ivresse spirituelle. Il y a apparence que les Apôtres eurent participation de ce bien, ce qui donna sujet aux Juifs de dire qu'ils étaient ivres.

D. Que peut-il arriver à l'âme en cet état ?

R. Il se peut faire que le diable y fera couler des enflures et élévations qui la mettront dans un aveuglement, orgueil et vanité, d'où peuvent provenir de très mauvais effets ; à cela elle doit prendre extrêmement garde, pour éviter les illusions qui alors se glissent facilement, s'il n'y a bonne conduite.

D. N'y a-t-il point quelque autre sorte de communication de la grâce dans les sens intérieurs ?

R. Il y en beaucoup d'autres, comme visions surnaturelles, paroles intérieures, goûts et sentiments des biens célestes, de quoi nous ne pouvons faire plus ample déduction.

D. *Comment se fait la communication de la grâce dans l'esprit ?*

R. Par l'infusion de la lumière ou vérité spirituelle, et de l'amour divin, qui étant un peu fort, cause des extases et des ravissements.

D. *Qu'est-ce que l'extase ?*

R. C'est une défaillance de cœur en suite d'une suavité extraordinaire reçue dans l'esprit, après quoi les sens extérieurs demeurent presque sans action.

D. *Qu'est-ce que le ravissement ?*

R. C'est un attrait puissant de Dieu, emportant les forces supérieures de l'âme, d'où vient que toutes les autres demeurent interdites. Il y en a de deux sortes : l'un se fait tout à coup et comme par surprise, en ravissant l'attention de l'esprit ; l'autre se fait insensiblement, comme le sommeil qui gagne peu à peu les facultés de l'âme et les attire à un tel goût des choses célestes, qu'il faut qu'elle demeure hors de soi, tandis que le divin Époux agit en elle.

D. *Quelle chose faut-il observer pour se garder de tromperie dans la communication des grâces extraordinaires ?*

R. Quatre choses sont principalement nécessaires. La première, de se conduire dans la foi, se fonder en elle, et non en telles grâces. La seconde est l'humilité, se gardant de toute vanité ou complaisance, qui ordinairement naît en suite

de telles grâces ou faveurs divines dans les âmes peu solides. La troisième est l'obéissance, suivant entièrement la direction de quelque personne vertueuse et capable. La quatrième est la sincérité, se gardant de toute supercherie, et de l'esprit de mensonge; mais usant au contraire de grande naïveté, tant à découvrir tout ce qui se passe au Directeur, comme à purifier l'intention, qui ne doit avoir d'autre vue que de plaire à Dieu. Moyennant ces choses il arrivera ce que dit sainte Térèse, que bientôt l'âme discernera le vrai d'avec le faux, si elle est expérimentée : autrement elle sera dans le péril d'illusion et de tromperie, à laquelle succombent les commençants, qui ne s'en peuvent garantir qu'en se dirigeant par la conduite des personnes sages et vertueuses.

CHAPITRE VII

DES OPÉRATIONS MALIGNES

D. *Qu'entendez-vous par opérations malignes ?*

R. Ce sont celles que fait Satan pour s'opposer à la grâce.

D. *Combien y a-t-il de telles opérations ?*

R. Il y en a trois principales, savoir : la tentation, l'obsession et la possession.

D. *Qu'avez-vous à dire des tentations ?*

R. Nous en avons assez parlé en la première partie au dernier chapitre : on peut seulement dire qu'elles se rapportent à deux chefs. Les unes sont avec impétuosité et violence, les autres avec subtilité et se nomment illusions ; généralement toutes suggestions ou inspirations mauvaises se nomment tentations.

D. *Qu'est-ce que l'obsession ?*

R. C'est une opération manifeste de Satan pour nuire à l'homme : on l'appelle manifeste, pour la distinguer de la tentation, qui ordinairement est occulte, au moins en son principe.

D. *Quels sont les effets de l'obsession ?*

R. Il y en a trois. Le premier est un empêche-

ment que l'homme reçoit du diable en l'usage de ses facultés tant intérieures qu'extérieures ; car ceux qui sont travaillés par lui de cette manière de vexation, qu'on appelle obsession, sont fréquemment empêchés dans la liberté de leurs fonctions, et particulièrement ils sont liés dans l'imagination par l'obscurité, et ont le cœur oppressé en diverses rencontres, mais de telle sorte qu'eux-mêmes aperçoivent que cela se fait par un principe extérieur, quoique quelquefois cet empêchement soit occulte ; mais les personnes expérimentées découvrent la différence qu'il y a entre les opérations malignes, et l'infirmité naturelle ; le dessein du diable étant de les fatiguer et de les traverser en leurs actions.

D. Quel est le second effet de l'obsession ?

R. C'est la vexation positive, imprimant des douleurs et autres choses sensibles, tant au dehors qu'en la personne même. Les démons ont coutume de faire du bruit, de frapper, de toucher l'extérieur, de donner des tortures dans les entrailles ou dans les nerfs, y causer des pesanteurs et obstructions toutes fort pénibles, causer même des maladies, ainsi qu'il arriva à la personne de Job.

D. Quel est le troisième effet de l'obsession ?

R. Ce sont des impulsions au mal très véhémentes, en sorte que la personne connaît que cela vient du démon : par exemple les émotions

lubriques, jusqu'à vouloir forcer les personnes, en même sorte que si c'étaient des hommes qui voulussent faire violence, ou par des artifices que la créature ne peut douter qu'ils ne viennent du diable; les personnes obsédées sentent ordinairement l'esprit malin au fond du ventre, car c'est là qu'il opère communément.

D. *Les obsessions peuvent-elles venir à tel point, que le diable puisse opérer quelque mal dans la créature ?*

R. Non pas dans la liberté du franc arbitre; mais hors cela on ne saurait croire jusqu'où vont les permissions de Dieu en cette matière. Il doit suffire à l'âme, qu'il demeure toujours vrai qu'il y a des limites en la puissance de Satan, comme il paraît en l'exemple de Job.

D. *Quel conseil voudriez-vous donner à une personne ainsi vexée ?*

R. C'est de tirer fruit d'une telle permission divine, par la patience et pratique de toutes sortes de vertus. Cette patience est extrêmement nécessaire à cause des grands travaux que portent ceux en qui le diable opère manifestement, qui se réduisent communément à deux chefs : à un travail de tête et à un saisissement de cœur. Telles personnes sont aidées des reliques des Saints, et surtout de la très sainte Eucharistie, qui est le renfort dans tous les maux surnaturels et même dans les naturels.

D. *Qu'est-ce que possession ?*

R. C'est une opération maligne, par laquelle le diable se rend maître des puissances de l'homme, jusqu'à le débusquer de l'advertance et liberté, et à parler et à répondre personnellement par sa bouche.

D. *Quelle différence y a-t-il entre obsession et possession ?*

R. La différence consiste en ce que nous venons de dire, qu'il répond personnellement par la bouche de la personne possédée; d'autant que le diable obsédant peut produire quantité d'autres effets, qui se trouvent en ceux qu'il possède, mais non pas parler par la bouche de l'énergumène, et répondre en sa propre personne, en la privant de son advertance et liberté. Aussi est-ce la véritable marque de la possession.

D. *Quelles marques peut-on avoir qu'une personne est vraiment possédée ?*

R. La formelle et directe, c'est quand l'esprit malin ayant longtemps agi et parlé en elle, il ne reste aucune souvenance de ce qui s'est passé en la personne.

D. *Quelles sont les marques d'un démon résidant en l'homme ?*

R. Il y en a quelques-unes qui sont communes aux obsédés et possédés, et déclarent infailliblement l'opération du démon. La principale est de déclarer les choses occultes et répondre aux pensées.

D. *Être élevé de terre et demeurer suspendu en l'air, est-ce une marque de possession ?*

R. Non, car souvent ceux qui ne sont point possédés, sont ainsi transportés par le diable, et cela ne dit en eux aucune servitude. Comme nous voyons en Notre-Seigneur, qui fut porté par le démon sur le pinacle du temple, et en la montagne. Mais la véritable marque de la possession est quand on voit un esprit parlant ou entendant les langues inconnues à la personne possédée, ou disant des choses sublimes qui surpassent les forces naturelles de cette même personne.

D. *Quels sont les effets de la véritable possession ?*

R. Il y en a trois principaux ; pour les expliquer il faut savoir qu'on peut remarquer quatre états en la personne possédée. Le premier est la liberté naturelle sans aucun trouble. Le second est le trouble sans perte de liberté, comme quand un homme a pris un peu trop de vin. Le troisième est le trouble avec perte de la liberté, comme quand un homme est ivre. Le quatrième est du démon actuellement possédant, ayant ôté à l'homme l'usage entier de sa réflexion. Cela présupposé, on voit trois effets, l'un peu considérable, l'autre médiocre, et le dernier extrême.

D. *Qu'est-ce qui est nécessaire en ceci et important à l'exorciste ou directeur de la personne possédée ?*

R. C'est de bien discerner ces trois effets, et ne prendre pas l'un pour l'autre, ce qui est très difficile ; car bien souvent les exorcistes travaillent deux et trois ans sans les distinguer ; mais pour peu qu'ils voient la personne troublée, ils lui parlent toujours comme si c'était le diable même. Nous dirons par après combien cette connaissance est importante.

D. *Peut-on prendre quelque appui sur la déposition des démons, et se fier en leurs paroles ?*

R. Il ne semble pas raisonnable de condamner personne sur leur déposition ; mais on peut prendre adresse et tirer lumière pour se conduire dans la recherche des crimes dont ils ont été les accusateurs. Et il semble que c'est le sentiment de l'Église, quand elle prescrit qu'on les interroge touchant les maléfices qui concernent la possession.

D. *Peuvent-ils mentir à l'Église, étant interrogés juridiquement ?*

R. Il semble que directement ils n'en ont pas le pouvoir, étant esclaves, et l'Église étant en son droit pour le bien de ses sujets qu'ils molestent ; mais pourtant ils le peuvent, si quelque une des conditions nécessaires vient à manquer, et il semble qu'elles sont trois principales. La première, que ceux qui les interrogent aient puissance légitime, comme sont les exorcistes députés

par l'Église. La seconde, que celui qui interroge marche droitement ; car si le démon connaît quelque défaut en son procédé, par juste permission de Dieu, il peut entreprendre de le tromper. La troisième, que ce soit vraiment lui qui réponde personnellement et non la créature humaine agitée par lui ; car, comme nous avons dit ci-dessus, il y a grande différence entre l'un et l'autre.

D. *Quelles qualités sont nécessaires à un homme pour être bon exorciste ?*

R. Il y en a trois principales : la foi, le courage et la prudence. Nous avons dit quelque chose de cela dans le chapitre V de cette partie, où nous avons parlé des énergumènes ; comme aussi des choses qui doivent être observées dans leur conduite.

CHAPITRE VIII

ORDRE DE LA VIE SPIRITUELLE
POUR LES DIRECTEURS

D. *Quel est le commencement de la vie spirituelle ?*

R. C'est la bonne volonté.

D. *En quoi consiste cette bonne volonté ?*

R. En un sincère désir de servir Dieu.

D. *Comment est-ce qu'on acquiert ce désir sincère ?*

R. C'est un don de Dieu, lequel vient en nous par quelque rencontre ordonnée par la Providence, comme sont la communication avec quelque personne spirituelle, un sermon entendu à propos, une lecture, etc., qui engendre cette bonne volonté en l'homme par quelque grâce et faveur spéciale, à laquelle néanmoins l'homme peut contribuer par une correspondance fidèle.

D. *En quelle façon est-ce qu'on met en pratique ce désir sincère ?*

R. Premièrement par un éloignement des choses du monde, des conversations, occupations et passe-temps, pour former en soi un esprit re-

cueilli, dans lequel seul l'amour trouve la force de s'appliquer au bien. Dans ce recueillement, comme nous avons dit, consiste le bien de l'homme ; parce que les forces intérieures de l'âme se dissipent et se perdent par les emplois mondains et profanes, et se réunissent toutes dans cette récollection.

D. Quel est l'emploi de l'âme en ce recueillement ?

R. C'est de se rendre attentive à Dieu et à soi-même.

D. Quelle est la solide pratique de cette bonne volonté ?

R. C'est l'application ardente que l'âme a ensuite de cette attention à soi-même, à mortifier ses mouvements et à vaincre les impétuosités de la nature et les inclinations à se satisfaire dans le péché ou dans les plaisirs des sens. Cette application est une marque de cette bonne volonté.

D. Combien de temps faut-il persévérer dans cette application et en ce recueillement ?

R. L'âme, dans le cours ordinaire de la grâce, doit persévérer en cette étude, se faisant force pour s'y maintenir, pour le moins un an, et plus s'il est nécessaire ; mais le tout se doit régler par une sage conduite et par rapport à la diligence qu'on apporte à se vaincre, ou à la bénédiction que Dieu donne à l'effort que l'on fait.

D. *Quelle autre chose faut-il faire en ce temps ?*

R. C'est de s'enflammer le cœur en saints exercices intérieurs, qui excitent la dévotion, se portant principalement à ceux qui excitent l'âme à ressentir les mystères de la Passion, parce que ce sont les plus utiles, desquels nous avons parlé au chapitre v de la II^e partie.

D. *Après cela qu'est-il question de faire ?*

R. Il arrive pour l'ordinaire que l'âme, après avoir travaillé par l'assistance de la grâce à se vaincre, à se recueillir et à s'enflammer en l'amour de Dieu, passe en un état auquel le Saint-Esprit prend possession d'elle, et faisant cesser son activité, se communique suavement à elle, lui imprimant de bons désirs, et la guidant en ses actions d'une manière occulte, sans qu'elle puisse beaucoup agir par soi-même ; et alors le propre devoir de l'âme est de correspondre avec fidélité à ses mouvements, et de conserver son cœur en la paix que Dieu lui donne, se soumettant fidèlement à cette voie qui est beaucoup plus avantageuse, plus facile et plus relevée que l'autre.

D. *Est-ce chose ordinaire que d'entrer en cette conduite ?*

R. Cela est assez conforme à la bonté de Dieu, de mener à ce point ceux qui sont dans l'état de bonne volonté, quoique néanmoins cela est dû à la miséricorde.

D. *Qu'arrive-t-il à l'âme en cet état ?*

R. C'est qu'après avoir longtemps demeuré dans cette paix et correspondance intérieure avec l'Époux céleste, elle tombe dans une aridité qui lui sert beaucoup à marcher en esprit, et à épurer la foi. Cette aridité dure ordinairement six mois, ou un an, ou davantage, selon qu'il plaît à Dieu d'en ordonner, pour sevrer l'âme des goûts sensibles, et la faire passer en la vie de l'esprit.

D. *Qu'arrive-t-il ensuite ?*

R. De deux choses l'une : ou bien l'âme reprend son ancienne paix avec avantage, et un goût spirituel plus relevé, qui la tient solidement en Dieu, avec quelques variétés peu notables, servant Dieu en tranquillité jusqu'à la mort ; ou bien elle entre en des peines, tentations et vexations extraordinaires, dont nous avons parlé au chapitre v de la IV^e partie ; par lesquels travaux elle est élevée à une vie très éminente. Ce qui se fait encore en l'une de ces deux façons : ou elle est en une vicissitude de grands biens et de grands maux qui se succèdent les uns aux autres, tellement que cette âme sera trois mois en grande peine, puis longtemps en expérience de grandes faveurs, continuant ainsi longues années ; ou bien il arrive qu'elle souffre ces maux plusieurs années sans relâche ; puis le tout se termine à un état permanent de grande félicité. Que s'il arrive que quelques âmes soient

exemptes de telles peines, comme il advient souvent, c'est à raison de leur innocence ou d'une dispense particulière de Dieu, qui fait comme il lui plaît; mais nous disons ce qui arrive dans le cours ordinaire.

D. Quel ordre y a-t-il pour le commun des hommes spirituels que nous voyons s'adonner à la vertu ?

R. Ce que nous avons dit jusqu'à présent est pour les âmes de bonne volonté, c'est-à-dire qui s'adonnent tout de bon à servir Dieu sans réserve; car pour les autres, dont le nombre est bien plus grand, qui n'ont cette bonne volonté qu'à demi, et qui demeurent dans leurs attaches et intérêts, on ne peut point donner grand ordre pour telles personnes, parce que leur vie est une perpétuelle confusion, faisant bien quelque temps, puis se relâchant. En effet, il y a peu de changement en telles âmes; car quoiqu'elles profitent en raison des bonnes œuvres qu'elles continuent de faire, néanmoins leur état est, absolument parlant, le même, et elles se trouvent au bout de vingt ans dans les mêmes degrés d'oraison, dans les mêmes défauts fondés en leur nature, avec assez peu de progrès, le tout venant du peu de résolution et de la petite idée qu'elles ont prise au commencement; quoique telles âmes, à raison de la grâce qu'elles ont, et de quelque soin qu'elles apportent à se corriger de leurs défauts,

à quoi elles réussissent quelque peu, méritent d'être mises au rang des enfants de Dieu, et lui rendent même beaucoup de services ; toutefois on ne peut donner grand ordre pour ces personnes, à cause que la médiocrité de leur effort à bien faire, les en rend incapables, et que tout ordre dit et emporte avec soi changement notable.

D. *A quoi voudriez-vous comparer ces personnes ?*

R. A ces marchands qui font à la vérité quelque gain dans une certaine étendue fort médiocre, là où les autres sont comme ceux qui ayant quelque temps négocié en peu de chose, prennent une sorte de trafic plus relevé, et puis passent à un autre plus excellent, et enfin deviennent si opulents, qu'ils méritent de changer leur condition de vie. Le tout dépend de la racine qui est le premier désir, et la première idée qu'on a formée des choses spirituelles. Ce qu'on peut souhaiter aux premiers, c'est que par quelque rencontre ils changent de pensées et désirs, et prennent tout de bon le dessein de vivre suivant le train de la perfection : alors ils entreront dans cet ordre d'alternation excellente, qu'expérimentent tous ceux qui s'appliquent à servir Dieu sincèrement, c'est-à-dire de consolations ou de tentations, jusqu'à ce que la lumière se découvre en eux, et les mette dans les voies de la parfaite sainteté.

CATÉCHISME SPIRITUEL

SEPTIÈME PARTIE

OU SONT TRAITÉS PLUSIEURS POINTS

CONCERNANT L'INTÉRIEUR DE L'HOMME

CHAPITRE PREMIER

REMÈDES A L'AMOUR-PROPRE

D. *Qu'est-ce que l'amour-propre ?*

R. C'est une affection déréglée que l'homme a pour soi-même, hors les intérêts de Dieu.

D. *Combien y a-t-il de sortes de cet amour-propre ?*

R. Il y en a de trois sortes. La première consiste en ce qui appartient à l'honneur et à la réputation. La seconde regarde les commodités du corps. La troisième, les choses extérieures qui nous concernent.

D. *Comment se laisse-t-il aller à l'amour-propre en ce qui touche la réputation ?*

R. En un soin extrême qu'il a de conserver

son honneur, craignant excessivement de le perdre, et de tomber dans les accidents qui le lui peuvent ôter; en sorte de quoi il se laisse aller à beaucoup de paroles qui viennent de l'affection qu'il a pour le maintenir. De là vient qu'il se loue, dit les bonnes qualités qu'il a, même de l'esprit, les talents naturels ou acquis; parle de ce qu'il a fait, des accidents qui lui sont advenus; comment il a fait en sa jeunesse des choses qui surpassaient son âge; met en avant le propos de ceux qui l'ont aimé, favorisé, caressé, généralement toutes les choses qui sont à sa recommandation, se plaisant beaucoup en tels discours: tout cela vient d'amour-propre. Comme aussi les inquiétudes qui viennent de l'appréhension d'être méprisé, des paroles qu'on lui aura dites, du mauvais visage que lui font ceux de qui il dépend, ou de qui il attend de l'estime ou de l'affection; ce qui lui cause souvent grande peine et distraction.

D. *Quel remède à cet amour-propre ?*

R. Il y en a trois. Le premier est un propos inviolable de ne parler jamais de soi, jusqu'à ce que l'âme ait acquis telle liberté, qu'elle ne regarde que Dieu; comme faisait saint Paul, qui disait beaucoup de choses de lui-même. Le second est de chercher positivement le mépris. Le troisième est d'avoir en vue Notre-Seigneur Jésus-Christ couronné d'épines, la pourpre sur le dos,

le roseau à la main; et voir que Dieu a pris cet état pour enseigner aux hommes le mépris d'eux-mêmes. La vue fréquente de cet objet, faite avec amour, lui donnera grande estime de ce qu'il craint, et lui fera juger qu'il n'y a rien au monde de si désirable que le mépris, et fera qu'il se tiendra très heureux de porter les livrées de son Maître.

D. *Quelle est la seconde sorte d'amour-propre?*

R. C'est celle qui regarde les commodités du corps.

D. *En quoi consiste cet amour-propre?*

R. En trois choses : 1° au soin que l'homme a d'être logé, vêtu, nourri et couché commodément; 2° au soin de sa santé, et aux industries qu'il apporte à la conserver; 3° aux autres menues aises qu'il cherche en toutes rencontres.

D. *Quels sont les effets de cet amour-propre?*

R. 1° Qu'il se complaît au bon traitement de son corps; 2° qu'il parle volontiers de ces choses, se plaignant et murmurant quand elles ne sont pas comme il les souhaite; 3° qu'il loue et exalte ceux qui en sont pourvus.

D. *Qu'est-ce que lui fait faire le soin de la santé?*

R. Il lui donne grand appui et confiance aux médecins, l'attache à eux, et lui donne plusieurs

pensées de réflexion sur son tempérament, infirmités, et attention à plusieurs remèdes.

D. *Comment faut-il se comporter en ce qui touche les médecins ?*

R. Il faut garder cet ordre : lorsque, par la Providence divine, on tombe entre leurs mains par quelque maladie qui nous arrive, il faut se commettre à eux avec une entière obéissance ; hors de là, il est bon de se retirer d'eux tout à fait, sans songer à prévenir les maux, à philosopher sur les petits inconvénients de la santé, et demeurer abandonné à ce qu'il plaira à Dieu de permettre, aimant la Croix ; le surplus ne peut provenir que d'amour-propre. C'est en ce sens que plusieurs saints, comme saint Bernard, s'éloignaient tant des médecins, ayant égard à ce que dit l'Écriture : *Propter necessitatem creavit illum Deus.*

D. *Que fait en nous l'attache qu'on a aux menues aises du corps ?*

R. Elle donne une certaine satisfaction à se contenter en toutes choses, et à se bien pourvoir en voyage, à la chambre, quand on est assis, quand on se promène, etc., en quoi même les saints sont attentifs pour ne point trop donner à la nature. Le remède donc de cet amour-propre consiste en trois choses : 1° de se contenter de peu, fuyant l'abondance ; 2° de choisir le pire, et se réjouir de l'avoir ; 3° de se souvenir du conseil que donnent les saints,

de se mortifier en tout : comme au soin qu'on prend en été d'être fraîchement, en hiver d'être bien muni contre le froid, et généralement fuir tous les soulagements de nature, autant que la discrétion le peut permettre. Par ce moyen, on guérit cet amour-propre qui nous attache au corps et à la sensualité.

D. Quelle est la troisième sorte d'amour-propre que les hommes ont pour les choses extérieures qui les concernent ?

R. C'est l'attache qu'ils ont à leurs parents, à leurs amis ou à leurs enfants, qui les fait tomber en de grandes lâchetés et faiblesses. Poussés par cette affection, ils parlent volontiers des perfections qu'ils s'imaginent être en leurs enfants ; et, quoique aux autres ils paraissent défectueux, ils semblent à eux fort parfaits ; si on leur dit quelque'un de leurs défauts, ils opposent incontinent les bonnes qualités qu'ils se persuadent être en eux, et s'en servent comme d'un plastron pour se défendre et soulager leur amour-propre ; ils se plaisent à les faire peindre, et, bien plus, ils se font peindre eux-mêmes, par la complaisance qu'ils ont en leur propre personne.

D. Que dites-vous de ceux qui se font peindre eux-mêmes ?

R. Je dis que leur amour-propre en cela est bien grand ; car le bien de l'homme étant de s'oublier pour aimer Dieu, ces gens non seulement

s'occupent en eux-mêmes, mais pour se rendre plus présents à leur imagination, se contentent même à se voir dans leur portrait; et on ne peut assez admirer quelques dames qui font état d'être bien dévotes, qui emploient néanmoins le temps à se faire peindre, ce qui ne peut provenir que d'un excès de l'amour qu'elles ont pour elles-mêmes.

D. Quels autres effets cause cet amour-propre à l'égard des personnes qui nous touchent ?

R. C'est qu'il y en a qui se plaisent à parler de leur extraction, des personnes de qualité à qui ils appartiennent; parlent toujours de feu leur père et des choses qu'il a faites, non par reconnaissance, mais pour l'intérêt qu'ils y ont et pour que cela tourne à leur recommandation; ils sont importuns à dire en toute rencontre ce qui sert à louer ceux de leur famille.

D. Quel remède à cet amour propre ?

R. Il y en a trois. Le premier est de se taire absolument sur telles choses, ne parlant jamais de sa race, et ne cherchant pas d'en tirer aucune gloire. Le deuxième est de se séparer des personnes qui nous touchent de près, auxquelles il y aurait trop d'attache. Le troisième est, pour guérir tout à fait cette sottise de notre amour-propre, de s'exposer à la confusion qui peut venir du contraire, mettant en avant les personnes de basse condition qui nous touchent, si l'occasion

commode s'en présente, afin de guérir par là notre vanité, déracinant ainsi une chose si préjudiciable à notre bien.

D. *Quels sont les actes de l'amour-propre ?*

R. Principalement ces quatre : excuse, plainte, chagrin et contentement. Excuse, quand on nous reprend ; plainte, lorsqu'on nous traite mal ; chagrin, si les choses ne réussissent pas à notre gré ; contentement, quand nous avons notre compte.

D. *Blâmez-vous le contentement ?*

R. Non pas lorsqu'il est fondé sur le soin de bien faire, mais quand il vient de ce que notre volonté s'accomplit. Le vrai instinct de l'amour-propre est la pente à se satisfaire ; le caractère, c'est l'humeur particulière d'un chacun, car l'un est mélancolique, et l'autre jovial, et l'effet de l'amour-propre est de s'y entretenir. L'homme vertueux, au contraire, se sépare de son humeur, ne voulant avoir que les inclinations de Jésus-Christ, qui sont de plaire à Dieu et de sauver les âmes.

CHAPITRE II

ADRESSE POUR AIDER LES FAIBLES

D. *Qui sont ceux que vous appelez faibles ?*

R. Ce sont ceux qui par faute de vertu se laissent entraîner à leur inclination : ils ne se peuvent commander en rien. De ces gens nous en voyons de trois sortes : les uns sont possédés du diable, qui sont véritablement faibles, parce que le démon tient leurs facultés en sa disposition, leur obscurcissant la connaissance et saisissant le cœur, donnant des langueurs et des pesanteurs tout à fait étranges, puis les poussant violemment au mal ; d'où vient que quoiqu'il ne contraigne pas leur liberté, ils ont néanmoins fort peu de force. Les autres sont des personnes à demi désespérées qui, ayant le cœur fort abattu, ne peuvent s'élever presque à aucun bien, et pour cela peuvent être dites véritablement faibles, n'ayant ni courage ni vigueur. Les troisièmes sont ceux qui sont fort habitués à suivre leurs inclinations, qui deviennent enfin si lâches et si volontaires qu'ils ne se peuvent appliquer à rien de difficile. Tels sont ordinairement les grands, qui tiennent leurs inclinations pour perfections,

qui sont flattés de tout le monde, ne se peuvent contraindre à quoi que ce soit et suivent tous leurs mouvements, parce que personne ne s'oppose à eux ; cela les rend ordinairement faibles en vertu.

D. *Quelle adresse avez-vous pour aider telles gens ?*

R. C'est de se servir du peu de bien qui est en eux, car à peine y a-t-il aucune âme en qui il n'y ait quelque bien, pour en acquérir davantage, employant ce peu pour les faire s'évertuer à plus, et de là monter à davantage, jusqu'à ce qu'on les rende entièrement forts.

D. *En quelles choses faut-il les faire s'évertuer ?*

R. Spécialement en trois. 1° A recourir à Dieu ; car nonobstant la grande distraction où ils sont, il faut ramasser leurs forces pour quelque peu d'oraison. 2° A résister à leurs inclinations, les obligeant suavement à ne pas suivre leur pente et à ne pas prendre leurs satisfactions en ceci ou en cela, suivant leur coutume ; commençant par les choses les plus indécentes et déraisonnables auxquelles ils se laissent emporter. 3° A agir pour Dieu, les aidant par quelque motif qui relève leur courage ; faisant entrer en leur esprit quelque considération noble, comme du motif de plaire à Dieu, que Dieu est digne de ce service ; par ce moyen on donne force à leur âme, on les

agrandit et dilate, donnant vie à ce qui était mort en eux. Il arrive par cet ordre qu'on rétablit quelquefois en un haut degré de perfection des personnes entièrement abattues, qui de rien viennent à quelque chose, et de quelque chose à beaucoup.

■ D. *Que faut-il faire quand l'âme est tellement faible qu'il semble qu'il n'y a rien du tout en elle de quoi on se puisse servir ?*

R. Il faut alors tenir une autre méthode et s'adresser à Dieu par des prières et pénitences faites pour elle, demandant à Dieu qu'il lui donne quelque répit et comme un point sur lequel on puisse appliquer les ressorts de la grâce qu'on veut employer sur elle ; puis, ayant obtenu cette ouverture, y appliquer les instruments de la bonne volonté et les aides que nous avons dits.

D. *Que faut-il éviter en cette rencontre ?*

R. Deux choses par-dessus tout. La première est d'étouffer les facultés naturelles de ces personnes faibles par un zèle indiscret, par trop de violence, pressant plus que de raison ceux qui n'ont pas de force : ce serait comme qui voudrait tirer d'un fébricitant les mêmes actions que d'un homme robuste. La deuxième chose est d'éviter la pratique de ceux qui s'attendent à des grâces efficaces et à des impulsions extraordinaires. Il faut se servir du peu qui y est et croire que le royaume du ciel est comme le grain de mou-

tarde, qui est petit en soi, mais grand en ses effets. Ainsi la grâce, quelquefois petite, est d'une telle vertu, qu'étant ménagée il s'en fait beaucoup de bien ; et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les anges, viennent se percher en l'âme en qui cette grâce est bien ménagée par une conduite adroite : car il advient que par cette grâce, qui est aussi comparée au levain, toute la masse de l'âme est assaisonnée et rendue digne d'être un pain agréable au goût de Dieu.

D. Dites-nous donc en quoi consiste, pour l'entière guérison de toute faiblesse, la vraie force du cœur ?

R. En trois choses : 1° A faire une certaine clôture en l'âme et comme une enceinte, dans laquelle elle se renferme, ramassant ses forces et les unissant au dedans, afin d'exécuter le bien qu'elle entreprend et qui lui est nécessaire. Or cette clôture se fait par le vrai recueillement, qui ne se peut mieux former en l'âme que par l'attention qu'elle rend à certains objets et certaines vérités et maximes dans lesquelles elle se limite, en sorte qu'elle ne permet pas à son esprit de s'appliquer ailleurs.

D. Quels sont ces objets ?

R. La présence de Dieu, la vie de Jésus-Christ, et les fonctions de son emploi ; hors de là elle ne permet point à son esprit de prendre l'essor, mais elle arrête et pointe sa vue sur ces choses ; d'où il

arrive que toutes les autres avenues de l'âme se ferment insensiblement, ce qui lui donne grande force.

D. *Quelle est la seconde chose ?*

R. C'est le soin de mortifier ses appétits ; d'autant qu'il arrive que l'âme se laissant aller aux choses où la porte sa pente naturelle, s'affaiblit par là, employant sa vertu et laissant écouler ses esprits ; là où, se retenant, cette force qui se consumait demeure pour Dieu.

D. *Quelle est la troisième chose ?*

R. C'est de rehausser son courage et relever son esprit en des choses grandes, tâchant d'atteindre à de bons objets, comme sont les choses surnaturelles, la vue de l'éternité, et tels autres motifs qui étant parfaits et nobles, retirent le cœur de sa faiblesse naturelle.

CHAPITRE III

DE LA VRAIE DÉVOTION

D. *En quoi consiste la vraie dévotion ?*

R. En ce qu'une âme non seulement aime les choses spirituelles, mais fait état de vivre selon les maximes de Jésus-Christ, s'attachant comme un vrai disciple à sa doctrine et imitant ses exemples. Pour cela il faut savoir qu'il y a trois sortes de personnes qui s'adonnent à la dévotion : les unes bonnes, les autres meilleures et les troisièmes tout à fait bonnes, qui sont celles en qui se trouve la vraie dévotion.

D. *Qui sont celles que vous appelez bonnes ?*

R. Ce sont les âmes qui font état de la vertu, mais néanmoins ont de grandes attaches au monde, et n'ont aucun usage de mortification ; principalement on en voit parmi les femmes, qui pourvu qu'elles se sentent exemptes du blâme qui flétrit l'honneur de ce sexe, pensent être irréprochables, et sont qualifiées personnes de vertu ; mais au fond elles sont promptes au ressentiment de leur honneur, pleines de vanité et propre estime, beaucoup attachées aux créatures ; néan-

moins on les appelle bonnes, parce qu'elles estiment les choses spirituelles.

D. *Qui sont celles que vous appelez meilleures ?*

R. Ce sont celles qui s'adonnent à la vertu en beaucoup de choses, pratiquent l'oraison, vont à l'hôpital, et font d'autres choses vertueuses, et néanmoins veulent servir à Dieu et au monde; ont des desseins temporels fort vifs dans l'âme; veulent être propres en leur personne, non seulement pour la bienséance, mais encore pour se satisfaire: elles sont meilleures que les autres, mais elles sont bien loin de la vraie dévotion, parce que les maximes de Jésus-Christ, qui enseignent le mépris du monde et de soi-même, ne règnent pas en elles.

D. *Qui sont les troisièmes que vous appelez véritablement bonnes ?*

R. Ce sont celles qui s'adonnent entièrement à pratiquer les maximes et les conseils de Jésus-Christ; qui accomplissent ce que dit l'Apôtre: *Sobrie, pie, et juste vivamus*; qui ne partagent point le cœur, mais d'une volonté sincère renoncent à leur satisfaction propre, s'adonnant aux œuvres de piété, au culte de Dieu avec ferveur; s'abstiennent en leur personne de toute pompe mondaine, et font voir en leur extérieur le mépris qu'elles font du monde et d'elles-mêmes; rendent au prochain tout devoir de justice et de

charité, faisant gloire de l'humilité et de la pauvreté, selon que leur condition le permet. Cela est la vraie dévotion, fuyant avec soin ce qui peut altérer cette dévotion.

D. Quelles choses sont contraires à la vraie dévotion ?

R. Trois entre autres : le mélange, la fausseté et l'impureté. Le mélange consiste à joindre les desseins temporels, quoique non mauvais, avec la profession de piété, y donnant son cœur. La fausseté, se laissant aller aux illusions, élévations et subtilités, dont nous avons parlé au chapitre iv de la première partie du Supplément. L'impureté, en souffrant le mal dans les actions, comme les personnes qui faisant état d'être dévotes, ne laissent pas de mentir, avoir aversion du prochain, etc. Mais l'âme vraiment dévote s'abstient de tout mal, autant qu'elle le peut connaître, même du moindre ; marche en sincérité et vérité, et fait état de ne s'occuper aux choses de la terre que purement pour Dieu, et par le motif de son amour.

CHAPITRE IV

DES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES

D. *Quels sont les conseils évangéliques ?*

R. Ils sont couchés en l'Évangile en divers lieux ; mais ils se réduisent à trois principaux, qui sont celui de l'humilité, celui de la bénignité et celui de l'abnégation.

D. *Quel est celui de l'humilité ?*

R. Notre-Seigneur dit à ses disciples : *Celui qui d'entre vous voudra être le plus grand, sera serviteur des autres ;* et une fois, prenant un petit enfant, il l'établit au milieu d'eux, et leur dit : *Quiconque s'humiliera comme ce petit, il entrera au royaume du ciel ;* montrant par ce conseil que la véritable sagesse consiste à pratiquer le contraire de ce que fait le monde, qui est de s'agrandir au-dessus d'autrui.

D. *Quel est le conseil de la bénignité ?*

R. Il consiste en trois choses. 1° A ne s'aigrir jamais des persécutions. 2° A pardonner toutes sortes d'injures et faire du bien à ceux qui nous nuisent. 3° En la dispute qu'on peut avoir avec autrui, à abandonner son droit plutôt que de s'altérer tant soit peu, *et quæ tua sunt*

ne repetas, non seulement pour les biens temporels, mais encore pour l'honneur ; si on vous donne un soufflet sur une joue, présenter l'autre.

D. *En quoi consiste le conseil de l'abnégation ?*

R. A n'être en rien attaché à la terre ni au bien temporel, ni à sa propre vie ; ne faisant pas plus d'état des biens périssables que de l'ordure ; de s'empresser ni s'inquiéter pour eux, se montrer tout à fait libre et exempt du soin du lendemain pour vaquer à Dieu sans empêchement. Ainsi l'entendait l'apôtre saint Paul quand il disait : *Reliquum est, ut et qui habent uxores, tamquam non habentes sint*, etc.

D. *Comment est-ce que les hommes se comportent au regard de ces conseils ?*

R. Il semble qu'il n'y a que les seuls Saints qui les conçoivent ; les autres hommes, quoiqu'ils les révèrent spéculativement, se comportent néanmoins comme s'ils ne les comprenaient point du tout ; car on voit que les hommes de quelque condition qu'ils soient, quand il est question de l'intérêt temporel, s'émeuvent et s'empressent pour ne souffrir aucune perte, trouvant cela tout à fait raisonnable, et regardant le contraire comme folie. Ils agissent avec la même ardeur quand il s'agit de maintenir leur honneur et de repousser ceux qui les maltraitent, selon que la nature les enseigne, ne trouvant rien de si juste que d'en

user ainsi : là où au contraire les Saints vivent dans la lumière de ces conseils comme dans leur élément, ne voyant rien de si raisonnable que ce qu'ils prescrivent. Saint Ignace un jour ayant été maltraité par de mauvais garnements, et battu jusqu'à la mort, aussitôt qu'il fut remis en santé, il s'en retourna au même lieu où il avait été battu, parce qu'il y faisait quelque bonne œuvre, disant aux autres : « Qu'on me fasse voir s'il y a rien de meilleur au monde que de pâtir pour Dieu ? » Le même Saint faisait allumer de la chandelle durant le dîner en la Maison Professe de Rome, aimant mieux souffrir cette incommodité que de mettre en procès le voisin qui ne voulait pas donner ouverture à sa muraille pour faire une fenêtre. Les autres hommes eussent cru faire suivant la raison que de le contraindre par justice pour avoir leur droit. Le même Saint s'embarquant une fois pour aller à Jérusalem, trouvant sur soi quelque pièce d'argent, n'ayant pas de pauvre à qui la donner, la laissa sur une pierre au bord de la mer, contre toute raison et sagesse humaine, pour ne pas manquer à ce point d'abnégation que nous avons dit.

D. *Donnez-moi un exemple de bénignité, qui nous fasse voir en quoi elle consiste.*

R. Il est écrit de saint François en la chronique de son Ordre, qu'un jour qu'il était absent de son monastère, des voleurs vinrent demander

au portier quelque charité pour vivre ; le portier leur dit qu'ils étaient des méchants, qui après avoir pris le bien d'autrui, voulaient manger celui des pauvres Religieux. Saint François étant de retour apprit ce qui s'était passé. Alors il commanda au portier de prendre un compagnon et de se charger tous deux de pain et de provisions et de s'en aller en diligence chercher ces voleurs, puis les ayant trouvés, du plus loin se mettre à genoux devant eux, leur demander pardon, et leur dire que Frère François se recommandait à eux, et leur envoyait ce peu de bien qu'il avait, pour subvenir à leur nécessité. Ces voleurs ayant accepté la charité, furent tellement émus, qu'ils retournèrent au Saint pour le remercier, se donnèrent à lui et furent de saints Religieux de son Ordre. Ce procédé est apparemment contre la raison, mais est conforme à la douceur de l'esprit de Notre-Seigneur, laquelle était familière à ce Saint, qui vivait dans cette lumière comme naturellement, aussi bien que dans les autres conseils évangéliques. Cela montre ce que nous avons dit au commencement, que les seuls Saints conçoivent cette doctrine, qui est tout à fait inconnue aux autres hommes. Il y a bien d'autres points de la doctrine de Notre-Seigneur, outre ces trois qu'il est important de connaître.

CHAPITRE V

DE LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST

D. *En quoi consiste la doctrine de Jésus-Christ ?*

R. En huit principaux articles, lesquels il proposa au monde en son premier sermon ; on les appelle Béatitudes, et ce sont : la pauvreté d'esprit, la mortification, la débonnairété, la pureté de cœur, la faim et la soif de la justice, la miséricorde, l'esprit pacifique et l'amour des persécutions.

D. *En quoi consiste la pauvreté d'esprit ?*

R. En trois choses. 1° En un entier délaissement et abandon des choses temporelles. 2° En un usage fort modéré des choses de la terre. 3° En un tel dégagement d'esprit, que l'homme ne possède rien avec attache, non pas même sa science, ses considérations et ses goûts spirituels, étant intérieurement libre et dégagé de tout, suivant cette parole de Notre-Seigneur : *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.*

D. *En quoi consistent les larmes des enfants de Dieu ?*

R. En trois choses. 1° A n'avoir point sa

consolation en ce monde, étant volontiers de ceux qui sont affligés, au contraire des mondains qui sont en prospérité, et cherchent leur aise et repos en cette vie. 2° En la pénitence et mortification, menant une vie austère en jeûnes et labeurs, comme ont fait la plupart des saints. 3° En un esprit de componction et gémissement, qui a pour objet les misères du genre humain, ses propres péchés, et la passion de Jésus-Christ, trois sources perpétuelles de sainte douleur, suivant cette parole : *Plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit.*

D. *En quoi consiste la débonnaireté ?*

R. Nous l'avons dit au chapitre précédent.

D. *En quoi consiste la netteté de cœur ?*

R. En trois choses. 1° A se garder de tout péché. 2° A se conserver libre de toute attache qui pût ternir la beauté de l'âme. 3° En une perpétuelle garde de cœur, à laquelle s'adonne l'âme soigneuse de ne laisser entrer les images vaines et sensibles, et d'éloigner surtout celles qui peuvent altérer la pudicité très chère aux enfants de Dieu.

D. *En quoi consistent la faim et la soif de la justice ?*

R. En trois choses. 1° En un désir ardent de la vertu et de la perfection chrétienne joint à la résolution de s'y appliquer, de quoi sont privés ceux qui mènent une vie lâche et indifférente ;

et ceux qui ont cette volonté, c'est-à-dire les vrais disciples de Jésus-Christ, sont comme des marchands qui vont aux Indes avec de grandes idées des richesses qui sont en ce pays-là, et avec une grande détermination de subir tous les travaux qu'il faudra souffrir pour les avoir. 2° Cette faim consiste en une application particulière que l'âme a pour tel et tel bien ; ne se contentant pas d'aspirer seulement d'être parfaite en général, comme quelques-uns font, qui ne mettent jamais la main à l'œuvre faute d'entreprendre une telle vertu qui leur est nécessaire ; mais l'esprit affamé a un désir extrême de l'oraison, de l'humilité, et de surmonter les imperfections, étant prêt de s'embarquer, et de faire grand effort pour acquérir quelque une des richesses spirituelles qu'il se propose. 3° Cette faim et cette soif consistent en une volonté et contention perpétuelle vers le bien plus parfait, ne sachant aucune sorte de perfection qui soit sortable à sa condition, qu'avec la grâce de Dieu elle n'espère acquérir ; poussant toujours plus avant, et prenant les plus purs motifs, comme saint Ignace qui avait toujours en vue la plus grande gloire de Dieu, le plus grand service de Dieu, et autres semblables instincts très parfaits. Aussi Notre-Seigneur disait : *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

D. *En quoi consiste la miséricorde ?*

R. En une tendresse que l'homme a, voyant les misères de son prochain, qui lui émeut les entrailles comme à une mère pour son enfant, ou à un frère pour son frère. L'apôtre saint Paul parle de ces entrailles, et les nomme *viscera miserationis*, et dit souvent *in visceribus Christi*. Or, ces entrailles se doivent émouvoir vers trois sortes de personnes : 1° vers les pauvres et affligés, pour les soulager ; 2° vers les pécheurs, pour les instruire et convertir ; 3° vers les âmes de Purgatoire, pour les délivrer et soulager en leurs peines.

D. *En quoi consiste l'esprit pacifique ?*

R. En trois choses. 1° A se tenir en grande tranquillité d'esprit contre toutes passions, empressements et fâcheuses rencontres. 2° A céder dans les différends qui peuvent arriver avec le prochain, relâchant de son intérêt pour la paix. 3° En une disposition d'esprit si douce, que quand on nous demande quelque courtoisie, on soit prêt de faire plus que ce qu'on souhaite de nous.

D. *En quoi consiste l'amour des persécutions ?*

R. En trois choses, qui sont comme trois degrés. 1° Prendre avec patience les mauvais traitements, outrages et persécutions ouvertes. 2° Les aimer, et y avoir complaisance comme un grand bien. 3° Regarder les affronts, injures

et mépris comme de grands trésors, et comme un état vraiment précieux, qui est la source de grands mérites et d'une conformité avec Jésus-Christ préférable à toutes les grandeurs du monde ; et avoir le même désir pour cet état, que les gens du monde ont pour les dignités et richesses temporelles.

CHAPITRE VI

DU VRAI PROGRÈS

D. *En quoi consiste le véritable progrès de l'âme ?*

R. En trois choses : au dessein, en l'ordre, et en la fermeté.

D. *Comment au dessein ?*

R. En ce que tout le progrès en la vertu dépend du premier dessein que l'homme a pris de bien faire ; et comprend trois choses : 1° La détermination entière de la volonté, avec un conseil pris dans le cœur, représenté par ce que dit Notre-Seigneur, que l'homme qui a entrepris de bâtir pense à part soi comment il en pourra venir à bout ; aussi l'autre qui entreprend une guerre amasse et prépare les frais qu'il faut faire. 2° Ce dessein consiste à regarder en particulier les choses auxquelles on se veut appliquer ; Notre-Seigneur le déclare aussi en parlant de l'abnégation entière de toutes choses. Ainsi le dessein que l'homme doit former au commencement, en vertu duquel il s'avance par après, dit un projet d'une entière abnégation de tous desseins pour soi-même ; car les uns ont des desseins de

science, les autres d'éloquence, les autres de faire quelque fortune dans le monde, ainsi que les hommes parlent ; mais celui qui entreprend la perfection, renonce à tous ces desseins, n'en ayant point d'autres que de servir Dieu. 3° Ce dessein consiste en un regard que l'homme a pour la consommation de l'ouvrage : ce que Notre-Seigneur marque par ces paroles : *Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare*. Cette vue de la consommation dit un propos solide de persévérer jusqu'à la fin, non seulement de suivre la grâce présente, mais de continuer jusqu'à la fin, quelque traverse que l'on souffre, et quelque disposition que l'on ressent, parce que ce dessein n'est pas fondé sur la consolation sensible, mais sur la vraie volonté et le sincère amour de Dieu.

D. *Comment est-ce que le progrès consiste en l'ordre ?*

R. En ce que non seulement l'homme se veut adonner à la perfection confusément, comme plusieurs, lesquels n'ont que la vue en général du bien, et puis se contentent de faire leurs actions ordinaires l'une après l'autre, n'ayant d'autre idée que de rouler ainsi leur vie, faisant bien deux jours, puis deux jours mal. Mais la personne bien déterminée, outre cette sorte d'avancement qui consiste à ajouter une bonne œuvre à l'autre, veut un avancement et progrès qui

soit de bien en mieux, montant de degré en degré jusqu'à la perfection ; car le commun train des hommes est d'entendre la messe, ou la dire, puis s'adonner à son emploi, se garder des grands maux, se laissant plutôt mener, que d'agir dans la grâce ; mais les autres vont *de virtute in virtutem*, jusqu'au sommet, et c'est le vrai ordre de la vie spirituelle. 2° Cet ordre consiste en la véritable suite des choses, c'est-à-dire faisant au commencement ce qui est propre au commencement : premièrement se purifiant et s'amençant de ses vices, puis s'adonnant à la pratique des vertus, et enfin à l'amour divin, c'est-à-dire à l'exercice de l'union, là où plusieurs font pélemêle sans garder cette suite ; ils s'élèvent d'abord aux choses grandes, faisant un saut, et laissant la purgation parfaite de leur âme, avant de s'être longtemps repentis et humiliés ; ils s'attachent aux plus hautes idées de Jésus-Christ, qui ne sont propres qu'aux plus avancés, se lassant bientôt de l'exercice pénible de se vaincre eux-mêmes, de s'examiner et de se corriger, ne mettant pas un bon ni solide fondement à leur édifice : c'est pourquoi ils n'avancent point, et ne savent pas que quand après les commencements fervents l'homme tombe en aridité, il faut persévérer en patience ; mais au contraire ils retournent aux consolations de la terre, et ne veulent pas subir cet ordre très important, et

sans lequel rien ne se fait de permanent, telle étant la conduite du Saint-Esprit. La troisième chose que comprend cet ordre, c'est de se servir d'un moyen excellent pour le garder, qui est la conduite d'un bon Directeur ; car, comme la plupart ignorent cet ordre et ne savent quel chemin il faut tenir, il leur est nécessaire d'avoir un Directeur expérimenté, qui sache les temps auxquels il faut agir, et ceux auxquels il faut se tenir en repos. Pour cela il est important de s'adresser aux personnes de grande intelligence aux choses spirituelles, et de prendre beaucoup de leur direction, pour faire un avancement notable ; car faute d'un tel secours plusieurs ne font point de progrès.

D. *Comment est-ce que la fermeté est nécessaire pour l'avancement ?*

R. D'autant que la vie spirituelle ne se peut continuer sans un grand courage, à cause des traverses, tentations, dégoûts et variétés de disposition, qui font que l'esprit doit être grandement ferme et résolu.

D. *En quelle chose se doit pratiquer cette fermeté ?*

R. C'est en trois principalement. Premièrement, en l'étude du recueillement, car si l'âme ne se rend stable en l'attention sur soi-même, et en ce qui arrête son esprit durant le recueillement, elle ne peut faire aucun avancement. Or, nous avons

dit que ces choses sont la présence de Dieu, les idées de Jésus-Christ, et l'application à son devoir ou office, en quoi il faut qu'elle se renferme. Cette disposition de cœur est extrêmement combattue par le diable, et notre faiblesse naturelle ne se peut maintenir sans grande étude, qui doit être continuée longtemps, après quoi il s'en fait une douce habitude ; et quiconque tient ferme à ce recueillement, fermant la porte aux inutilités et égarements de cœur, recevra un très grand profit. La seconde chose en laquelle il faut être ferme, c'est la victoire et mortification de soi-même, parce que sans cela il n'y a aucun fruit à espérer. La commune pratique des hommes est de se mortifier en quelques choses, puis ils se laissent aller, selon l'impétuosité de leur naturel, où ils ne voient pas de mal, suivant les attraites des choses agréables ; mais ceux qui font avancement en la grâce, tiennent toujours la bride de leurs inclinations, et sont depuis le matin jusqu'au soir en vigilance pour en arrêter les saillies, et plus ils ont en cela de fermeté, plus ils avancent en la perfection. La troisième chose en quoi il faut être ferme, c'est en la pratique des saints exercices entrepris, comme l'oraison, la pénitence, la visite du Saint-Sacrement, l'invocation de la sainte Vierge et des Saints, et autres telles choses, lesquelles véritablement maintiennent l'esprit, et qui étant abandonnées le font devenir

lâche et presque insensible au bien. Il faut donc que l'âme résolue à bien faire, soit déterminée à se maintenir en tels exercices, quelque disposition qu'elle trouve en elle, soit de goût, soit de dégoût, et ne les omettre jamais que par charité ou nécessité, ayant soin même de réparer ce qu'elle aurait négligé, prenant ce soin pour une preuve de sa diligence au service de Dieu.

CHAPITRE VII

DE LA RÉPARATION DE L'INTÉRIEUR

D. *Comment est-ce que l'intérieur vient à déchoir et à dépérir?*

R. Par trois causes. La première est la dissipation de l'esprit, par laquelle l'homme s'appliquant à l'extérieur, et se divertissant de la présence de Dieu, perd toute sa force, et se relâche du bien qu'il avait entrepris ; cela se fait par l'empressement aux occupations inutiles, ou bien même par un accablement trop grand de celles qui paraissent nécessaires, par les plaisirs des sens et par les délectations vaines de l'esprit. La seconde cause est par l'interruption des pratiques vertueuses, et pour ne pas continuer le bien proposé, mais s'y appliquant un peu de temps, puis l'oubliant ou le négligeant ; de là vient que l'intérieur ne peut se maintenir en son bon état. Troisièmement pour faire ses actions sans esprit et sans vigueur, comme naturellement, par certaine routine, c'est-à-dire ne se relevant pas par les bons motifs ; parce que notre cœur, s'il n'est animé de l'amour de Dieu et du désir de lui plaire, tombe de lui-

même et s'abaisse dans des motifs naturels et humains, ce qui fait la ruine de l'intérieur.

D. *Comment se doit réparer l'intérieur ainsi déchu ?*

R. Par trois autres causes toutes contraires. La première en remontant son horloge, rétablissant cet intérieur par le recueillement qui est le principe de ce bien, tâchant de ramasser ses forces dissipées, en la façon que nous avons dite au chapitre précédent et ailleurs diverses fois ; mais ce que nous avons à dire maintenant est de donner en particulier le moyen de faire ce rétablissement, qui est : 1° Par le silence, lequel doit être entrepris avec une telle volonté, que l'homme soit, pour le moins, deux ou trois mois sans parler que des choses nécessaires, ou de celles qui sont utiles à son intérieur ; cela s'entend après le propos fait de se remettre et de se rétablir au bien. 2° Il doit quitter toutes les occupations inutiles et qui ne sont que pour son contentement, et se retrancher en celles de son office, pour n'avoir devant les yeux chose aucune qui l'affaiblisse pendant le temps qu'il travaille à cette réparation. 3° Il faut qu'il s'applique avec assiduité à l'oraison, par lequel emploi il rétablit et remet en son entier ce recueillement ; pour cela, il serait nécessaire, quand un homme rentre en soi-même pour se remettre entièrement au bien, de commencer par la retraite et les exercices spirituels, qui le sépa-

rant tout à fait de l'extérieur et lui faisant employer beaucoup de temps à l'oraison, lui donnent moyen de pratiquer ce remède avec facilité.

D. *Quelle est la seconde cause de cette réparation ?*

R. C'est le soin continuel que l'homme doit apporter en suite du recueillement, de combattre toute la malignité de sa nature, étant toujours attentif à résister aux mouvements qu'elle produit; car le relâche de l'intérieur et son déchet rendent l'homme faible au bien, et le disposent à commettre le mal, ne faisant pas grand scrupule de se laisser aller au mensonge, à l'impatience, à parler d'autrui, à de petites vengeances, à se louer et se chercher soi-même en toutes choses. C'est pourquoi, s'il veut travailler à se remettre, il faut qu'il soit attentif à s'opposer à toutes ces choses, en étouffant les mouvements aussitôt qu'il les aperçoit. Or, non seulement il se doit opposer aux malignités, mais encore aux inutilités; car l'homme, quand il est dissipé, non seulement tombe dans les fautes dont nous avons parlé, mais encore il se laisse aller à un grand nombre d'occupations inutiles, qu'il prend souvent pour son plaisir et sa satisfaction, comme sont diverses lectures, visites, entretiens, qui n'étant pas pris pour Dieu, ne font qu'affaiblir l'intérieur de l'homme, et peu à peu le ruinent.

. D. *Comment doit-il faire pour remédier à ces malignités et inutilités?*

R. Il doit se servir de l'exercice de la réflexion et de l'examen de sa conscience; car, comme l'oraison sert à former le recueillement, aussi l'examen sert à corriger les défauts; ainsi l'homme qui travaille à cette réparation, doit mettre sa force à se bien examiner chaque jour pour connaître ses fautes, s'armant de bon propos, et se munissant par la pénitence; par ce moyen, il viendra à bout de se remettre au bon chemin.

D. *Quelle est la troisième cause de cette réparation de l'intérieur?*

R. Elle consiste à se remettre en la pratique de la droite intention, et en une application exacte de son âme au bien; ce qui comprend trois choses. La première est de prendre garde à ne s'occuper désormais pour le matériel de ses actions, qu'en choses bonnes, c'est-à-dire tendant au service de Dieu, excluant, comme nous avons dit, les inutiles, et demandant toujours compte à soi-même, savoir si on est dans la volonté de Dieu, c'est-à-dire si on s'applique à ce qui peut aider l'âme à bien vivre, ou qui regarde son emploi; car tout cela est la volonté de Dieu. La deuxième chose est de purifier en chacune de ses actions son intention, disant : je veux que ceci soit fait purement pour plaire à Dieu, ou pour le bien des âmes, ce qui revient au même; par ce moyen, l'intérieur se rétablit

et se remplit de l'amour de Dieu, qui est sa vraie réparation. La troisième chose est de bien prendre garde d'avoir cette intention non seulement générale, le matin, offrant ses actions à Dieu, ou bien à la Messe, ou à l'oraison, mais distinctement à chaque chose notable, élevant son cœur, et formant en soi cette droiture, jusqu'à ce que l'habitude soit tellement formée que l'âme de sa pente aille au bien, c'est-à-dire à la volonté de Dieu aimée, désirée et embrassée, qui est la vraie intention qu'il faut avoir en toutes ses œuvres.

CHAPITRE VIII

DE L'UNION AVEC JÉSUS-CHRIST

D. *En quoi consiste l'union avec Jésus-Christ ?*

R. Sans parler de celle qui se fait par la grâce sanctifiante, dont ce n'est pas ici le lieu de traiter, il faut dire que l'autre qui se fait par dévotion et par amour est de deux manières : l'une est imparfaite, et l'autre est parfaite. Nous disons que l'imparfaite consiste en ce que l'homme tient son esprit élevé vers lui par pensée et par affection de cœur, et suit autant qu'il peut les mouvements de sa grâce ; la parfaite consiste en une telle familiarité et liaison avec lui qu'il semble que l'homme n'ait d'autre vie que la sienne, tant au corps qu'à l'esprit.

D. *Comment se fait cette union du corps ?*

R. En ce que l'homme, par la force de la grâce, le sent tellement présent en soi-même qu'il lui semble que son corps et ses membres sont vraiment le corps et les membres de Jésus-Christ ; de sorte que dans son imagination et dans ses sentiments il ne se sent plus soi-même, mais uniquement Jésus-Christ. Il semble que ce soit ce que voulai

dire saint Paul : « Je vis moi, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ; » car l'âme, en cet état, est tellement perdue en lui qu'elle n'aperçoit et ne sent plus que lui.

D. *En combien de façons se fait cette union du corps ?*

R. En deux façons : l'une transitoire et passagère, l'autre perpétuelle et habituelle.

D. *Comment se fait l'union passagère ?*

R. En ce que l'âme, par certains moments, sent Jésus-Christ tellement présent en soi, par une impression si délicieuse et si intime, qu'il n'y a rien qui la puisse expliquer ; particulièrement l'âme sent cela après avoir reçu la sainte Eucharistie, alors il lui semble que Jésus-Christ est diffus en elle, en la façon que nous venons de décrire, et par ce moyen lui donne sa propre vie de grâce, et quasi de nature, pour agir en toutes choses par lui, comme par le principe de ses opérations ; elle sent cette communication de vie en son parler, agir, prier, généralement en toutes choses, tellement qu'il semble que les actions même naturelles en sont soutenues et animées par lui.

D. *Comment se fait l'union habituelle ?*

R. Par une certaine impression qui reste en l'âme, par laquelle elle sent ordinairement Jésus-Christ en soi, comme lui fournissant force pour aller, venir, parler, désirer, se réjouir, entre-

prendre, s'attrister quand il faut, pleurer, gémir, etc., sans qu'elle puisse connaître autre chose en soi que lui vivant et agissant; voire même elle ne reconnaît en ses membres que ceux de son Maître, et se voyant tout en lui, elle sent une élévation vers lui, qui la remplit de dévotion.

D. *Comment autorisez-vous ceci ?*

R. Premièrement nous avons plusieurs textes de l'apôtre saint Paul, qui parlent de la résidence de Jésus-Christ en lui: *An experimentum quaeritis ejus qui loquitur in me Christus? Vivo ego*, etc. Et pour montrer que ce n'est pas seulement par grâce habituelle, mais par une sorte de grâce spéciale et d'un intime amour, et une résidence réelle de quelque façon qu'elle soit, il est écrit en la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle disait au Bienheureux Raymond, son confesseur, ce que nous venons de dire; et comme il ne le pouvait comprendre, Dieu permit qu'il le vît de ses yeux, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ parût dans le visage de cette Vierge, tout mêlé avec le sien. De ceci il a rendu lui-même témoignage en la vie de cette Sainte qu'il a composée; et un fort pieux auteur de ce siècle a écrit qu'il connaissait une personne qui avait cette présence de Jésus-Christ en soi si manifeste, qu'elle ne pouvait parler de ses membres comme des siens propres; si bien que quand on lui demandait ses mains, elle n'avait rien à dire; quand on lui

demandait les mains de Jésus-Christ, elle montrait les siennes, tant elle était perdue en lui, et son sens absorbé dans le sentiment de sa présence. Le P. Benoît de Kandsfelt a dit le même dans le troisième livre qu'il a fait de la *Volonté de Dieu*, où il décrit l'union de l'âme avec Jésus-Christ en la façon que nous venons de dire maintenant. Comment se fait cette union, si c'est par une résidence réelle ou par grâce, nous ne voulons point en faire dispute; il suffit de dire qu'en ces choses et grandes faveurs, Dieu a des secrets que nous ne pouvons comprendre.

D. *Comment se fait l'union spirituelle?*

R. Par une liaison que l'homme sent des puissances de l'âme de Jésus-Christ avec ses puissances propres et son âme même; ce qui se fait par une application de cette même âme de Jésus-Christ, et par des communications qui se font dans la mémoire, dans l'entendement et la volonté, des biens qui sont en la mémoire, intelligence et volonté de Jésus-Christ, en la façon que sainte Gertrude dit qu'elle reçut l'impression de l'âme de Jésus-Christ sur la sienne, comme d'un cachet sur la cire.

D. *Comment se fait cette communication à la mémoire?*

R. Par une connaissance expérimentale que l'âme a, que Notre-Seigneur uni à elle réveille ses pensées au besoin et lui suggère les images et

formes des choses quand il faut opérer, discourir, ou agir pour sa gloire.

D. *Comment se fait cette communication dans l'entendement ?*

R. Par une participation que l'homme a de l'intelligence de Jésus-Christ, sentant bien, quand il se veut appliquer à quelque chose, qu'il se fait une communication de lumière, avec abondance de sagesse et de connaissance, même souvent pour les sciences naturelles ; si bien que l'homme sent, quand il est question de parler, qu'il se fait en son esprit une ouverture comme d'un gros tuyau qui dégorge science et connaissance quasi sans limite, quoique cela se limite dans l'usage. Cette abondance est expliquée par ce qui est dit dans l'Écriture : *Tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ* ; et par ce que dit Notre-Seigneur : *Qui credit in me, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ* ; et en une autre part : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam*. Ce qui a été dit de l'esprit qui devait être communiqué aux fidèles.

D. *Comment se font ces communications en la volonté ?*

R. Par une liaison que l'âme sent de sa volonté avec celle de Jésus-Christ, et par une continuelle participation du flux de son amour ; ce qui se fait en telle sorte, que l'homme sent en soi des caresses, douceurs et ardeurs pour la gloire de Dieu,

qu'il connaît venir de l'esprit de Jésus-Christ même : si bien que l'homme ne savoure et ne goûte en toutes choses que Jésus-Christ, lui semblant en tout qu'il voit son divin Maître, n'ayant autre affection et sentiment de joie que de lui et pour lui. Ce qui faisait en saint Paul que le Nom de Jésus est réitéré en ses Épîtres tant et tant de fois ; et qu'en saint Ignace martyr, ce sacré Nom se trouva écrit sur son cœur ; et ce qui faisait dire à saint Vincent Ferrier, au dernier chapitre de la *Vie spirituelle*, qu'il viendrait un jour des gens qui n'auraient autre parole, autre goût, autre affection que Jésus-Christ ; ce qu'il dit par prophétie, et ce que quelques-uns ont attribué à la Compagnie de Jésus, qui fait état d'être toute à Jésus-Christ, aussi bien que de porter son nom. Ceci néanmoins n'est point chose attachée à autre qu'à l'âme préparée à ce grand bien par les choses que nous avons dites ci-dessus, c'est-à-dire par l'entière pratique de la doctrine de Jésus-Christ, qui est la vraie mortification et abnégation, méritant qu'il s'accomplisse en elle ce qu'il a promis : *Manifestabo ei meipsum*. (Joan., xiv, 21.)

D. *Se peut-il faire que cette insinuation de Notre-Seigneur dans la volonté de l'homme n'ait autre objet que Jésus-Christ ?*

R. Il arrive parfois que cette insinuation se fait sous la notion pure du saint amour, en sorte

que l'âme élevée à cette grâce, ne voit et ne savoure rien qu'amour, et vit comme perdue et absorbée en ce même amour : ce qui faisait écrire à sainte Catherine de Sienne à la fin de ses épîtres : *Jésus amour*; et mettait toujours en bouche à saint François de Paule le mot de *charité*; et à saint François d'Assise en ses cantiques le mot d'*amour*, réitéré sans ordre ni mesure; parce que leur volonté était absorbée en cet amour. Il s'est trouvé des âmes tellement dans cette simple vue de l'amour, qu'à toute interrogation qu'on pouvait faire, elles n'avaient d'autre chose à répondre qu'amour; comme celle qui en tout ne parlait que d'amour; comme: qui êtes-vous? Amour; que cherchez-vous? Amour; ainsi du reste.

CHAPITRE IX

LE PARADIS DE LA TERRE

D. *Qu'entendez-vous par le paradis de la terre ?*

R. Ce sont les biens dont jouissent ceux qui sont parvenus à l'union divine.

D. *Quels sont ces biens ?*

R. 1° Ceux que nous venons de dire au chapitre précédent. 2° Trois autres sortes de biens qu'amène avec soi l'union avec Jésus-Christ, et qui sont : la communication que l'âme reçoit des perfections divines ; les jouissances qu'elle a des vertus et dons venant de Dieu ; un commerce, familiarité et conversation avec Dieu, auxquels se rapportent tous les biens que l'âme reçoit en cet état.

D. *En quoi consiste la première sorte de ces biens ?*

R. En une jouissance que Dieu donne à l'âme par connaissance et par amour de ses attributs et divines perfections qu'elle voit, contemple et savoure dans son intérieur. Ces attributs sont, comme nous l'avons dit ailleurs : sa majesté, sa grandeur, son immensité, sa puissance, sa sua-

vité, sa miséricorde, sa beauté, etc., lesquelles choses se peuvent comparer aux sept lampes allumées devant le trône de Dieu, lesquelles l'âme découvre, envisage et considère avec joie incroyable, passant sa vie très heureusement à voir tantôt l'une, tantôt l'autre de ces perfections et à les savourer, les possédant véritablement en soi-même, comme des biens qui lui ont été donnés par son Époux céleste et s'unissant à lui par l'expérience de telles perfections, qui sont un objet qui donne non seulement joie et délectation à l'âme, mais encore un entier assouvissement, quoique ce soit à travers le voile de la foi, et par lequel elle participe à cette béatitude.

D. *Quelle est la seconde sorte de bien ?*

R. C'est la communication, vue, connaissance et goût des vertus et dons surnaturels que Dieu a mis en elle ; lesquels biens son Époux lui révèle, se confiant en elle et lui faisant voir dans le jardin de son âme comme autant de fleurs, lesquelles elle va flairant comme ses propres biens, avec un contentement incroyable, Dieu lui faisant sentir le bien et le goût propres à chaque vertu, comme parmi les fruits chacun a sa saveur particulière ; lesquels biens elle reçoit de lui, et l'en remercie, comme si elle n'y avait point de part, nonobstant qu'elle y ait travaillé en cultivant son âme. Or, ces dons sont en telle abondance, qu'elle voit en soi et sent comme des trésors qui lui sont donnés,

les dons du Saint-Esprit et les vertus surnaturelles, même celles dont l'usage n'est nullement nécessaire pour sa condition, lesquelles son Époux lui donne pour la rendre riche et accomplir ce que dit saint Paul : *Ita ut nihil desit in vobis ulla gratia*. L'âme, comme nous avons dit, connaît distinctement par la libéralité de son Époux ses vertus qui sont en elle, comme une épouse a dans sa layette des pierres précieuses, chacune de divers prix, excellence et rareté ; mais, ce qui est merveilleux, au lieu qu'autrefois c'était son bien de se détourner des dons que Dieu mettait en elle, maintenant, à cause de la grâce ou fermeté où Dieu l'a mise par sa miséricorde, elle voit tout cela sans se rien attribuer, comme étant des effets de la pure libéralité de Celui qui l'a choisie pour son épouse, l'a parée et embellie de ces ornements. Ce qui fait encore à la joie et béatitude de cette âme, c'est que non seulement elle jouit de ses dons et vertus, mais elle voit clairement et sent le plaisir que son Époux prend en elle ; ce qui lui est plus agréable que son bien propre.

D. *En quoi consiste la troisième sorte de biens ?*

R. En la communication, commerce et familiarité que l'âme a avec Dieu, qui fait qu'elle peut dire ce que dit l'Apôtre, qu'elle a société avec Dieu le Père et son Fils Jésus-Christ. Cette

familiarité consiste en un entretien continuel que l'âme a avec Dieu, lui parlant et recevant comme des réponses de lui, surtout par une intime correspondance, lui offrant tout, traitant avec lui de toutes ses affaires, et recevant de lui avis, conseil, adresse et participation de sa lumière en tous ses besoins, soit qu'elle prie pour soi, soit pour autrui; cela vient parfois jusqu'à une conversation si spéciale, qu'il lui inspire quasi tout ce qu'elle a à faire, et souvent par abondance de conversation lui parle des affaires de sa gloire, qui ne touchent en rien sa personne, mais par une pure bonté et pour lui dire, comme il fit à Abraham : *Numquid celare potero Abraham quæ factururus sum?* Outre cela, la communication d'amour est si grande, les caresses, les embrassements intérieurs si ordinaires, que cette âme n'a quasi autre vie que cette perpétuelle expérience du divin Amour; ce qui se fait non seulement en particulier et dans le silence, mais encore dans ses actions publiques, dans son emploi, dans sa conversation avec les hommes, son Époux ne la quittant jamais, mais traitant toujours avec elle, non seulement sans lui être à charge, mais au contraire la soulageant et la consolant en tout. Parmi ces caresses il lui fait des communications intimes de ses mêmes attributs dont nous avons parlé, les lui imprimant et la mettant en jouissance de ses mêmes per-

fections; si bien que quelquefois cette âme se sent dilatée dans une amplitude, comme si les biens de Dieu étaient en elle. Ainsi est-il dit en la vie du Bienheureux Jacobon, qui était un simple Frère religieux de l'Ordre de saint François, qu'il se sentait maître de tout le monde, et disait par une grandeur d'esprit qui lui était communiquée : *Mia la Franciu, mia l'Italia, mia la Bourgogna* : se sentant véritablement maître de ces royaumes par la communication qu'il semblait que Notre-Seigneur lui faisait de sa puissance et de son domaine; s'accomplissant en lui ce que dit l'Apôtre : *Nihil habentes, et omnia possidentes*. C'est que l'âme se sent possédée par Jésus-Christ, et par lui de Dieu même : *Tu in me, et ego in eis, ut sint consummati in unum*. Voilà pourquoi nous appelons ceci paradis de la terre, parce que c'est la même chose que le ciel, excepté le voile de la foi. En effet, l'âme jouit de la béatitude qu'elle peut avoir en ce monde, et c'est le royaume de Dieu en nous, et l'effet de cette prière : *Adveniat regnum tuum*; ce qui arrive nonobstant les maux et les tribulations de cette vie; ce qui faisait dire à saint Jean, qu'il était participant *in tribulatione et regno*.

D. *Comment le paradis peut-il subsister avec les tribulations ?*

R. En ce que, par la force de cette excellente

grâce, et de cette béatitude commencée, toutes les douleurs, peines et tribulations sont changées en caresses et consolations ; aussi disait l'Apôtre : *Superabundo gaudio in omni tribulatione*. Et ainsi se vérifie ce que Notre-Seigneur a promis dans l'Évangile, que celui qui quitte pour lui quelque chose, recevra le centuple : *Nunc in tempore hoc cum persecutionibus* (Marc., x, 30), c'est-à-dire nonobstant les persécutions. En effet, la force du divin amour en cet état est si grande, que nous avons vu des âmes sujettes à de très grandes douleurs, qui disaient que ces afflictions étaient les plus grandes caresses qu'elles pouvaient recevoir de leur Époux céleste ; en quoi se fait paraître l'abondance de la grâce.

D. *Cet heureux état arrive-t-il à tous les gens de bien de ce monde ?*

R. Nous ne disons pas que tous les gens de bien soient en ce haut degré ; mais ceci appartient aux âmes qui sont arrivées à cet excellent état du paradis en terre, c'est-à-dire aux saints éminents, ou bien à ceux qu'il plaît à Dieu d'amener à cet excellent état ; ce qui n'arrive qu'aux âmes vraiment choisies, et appelées à une très haute grâce. Il y en a une que Dieu a donnée en ces derniers temps, à qui, après dix-huit ans de souffrances, Notre-Seigneur dit : « Ta vie sera désormais un paradis. » Or, il a paru à ceux qui en ont eu connaissance, que le reste de ses jours,

nonobstant plusieurs travaux et maladies, s'est passé de la sorte que nous venons de dire.

D. *Ne sont-ce point de belles imaginations et rêveries, plutôt que des vérités solides, puisque nous ne trouvons pas ces choses fort expressément racontées en beaucoup de livres qui parlent de Dieu et de ses saints ?*

R. Pour voir que ce ne sont point des imaginations, lisez sainte Térèse au *Château de l'Ame*, en la septième demeure ; Blosius en plusieurs de ses ouvrages, mais principalement au dernier chapitre de son *Institution* ; le Bienheureux Jean de la Croix en son livre de *La vive Flamme d'amour*, et en son Cantique d'amour. Lisez saint Bernard sur les Cantiques, saint Bonaventure en la *Théologie Mystique* ; et entre les récents Thomas à Jésus, en son Livre de *Oratione et Contemplatione divina*, en la dernière partie de son ouvrage, et vous trouverez toutes ces choses, et beaucoup plus que nous n'avons dit, autorisées par les textes des saints et des auteurs sans reproche.

CATÉCHISME SPIRITUEL

HUITIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DE LA VÉRITABLE SAGESSE

D. *En quoi consiste la véritable sagesse ?*

R. A réformer son estimation naturelle suivant le sens commun des Saints.

D. *En quoi consiste le sens commun des Saints ?*

R. Dans les maximes de l'Évangile, et les idées que les Saints ont communément de la vie perfective.

D. *Où se doivent prendre cette sagesse et ces idées des Saints ?*

R. Premièrement dans l'Évangile, puis dans les écrits que les Saints ont faits sur les choses de la perfection, et enfin dans un recueil de leurs sentiments et de leurs pratiques, en quoi ils con-

viennent et concourent tous ; par exemple, en la pratique de la bénignité, du mépris d'eux-mêmes et du monde, et autres choses semblables, que nous avons dites au chapitre des Conseils évangéliques ; car il se trouve, en effet, quoique en l'extérieur leur conduite ait été différente, que néanmoins, dans les idées de la vertu, et dans la manière de l'exercer, ils sont si semblables, qu'il paraît clairement que c'est le même esprit qui les anime. Or, cet amas de maximes, d'idées et de pratiques en quoi ils conspirent, fait la véritable sagesse, laquelle a deux qualités : l'une, qu'elle est tout à fait contraire au monde, de sorte qu'à son égard elle est folie ; l'autre, qu'elle est tellement secrète et occulte, que même la plupart des vertueux ne l'entendent pas, quoique, s'ils le sont véritablement et selon l'esprit de Jésus-Christ, ils ne la peuvent ignorer.

D. Donnez-nous un exemple de cette sagesse secrète.

R. La pratique de saint François, et l'instinct très grand que saint Ignace avait d'être réputé des hommes comme un fou, et de faire même des actions qui contribuassent à lui acquérir ce titre, est un effet de cette sagesse secrète de Jésus-Christ, qui est très rare dans l'esprit des personnes qui font état de vertu, mais que les saints envisagent comme un degré précieux en la vie spirituelle, quoique néanmoins ils disent qu'il ne faut

pas exécuter facilement tels instincts, et sans la vue de l'intérêt de la gloire de Dieu. Il y a plusieurs autres points peu reçus de la plupart des hommes, qui composent cette sagesse, comme entre autres de recevoir du déplaisir et du dommage d'autrui, sans demander réparation ou satisfaction.

D. *N'avez-vous point quelque règle vivante, outre ce que nous lisons dans la vie des Saints ou dans leurs écrits, suivant laquelle on se puisse former, et d'où on puisse puiser cette sagesse?*

R. Nous pouvons dire que le sens commun des personnes avec lesquelles nous vivons, qui sont selon l'opinion de tous tenues pour saintes, peut servir de loi et de règle de cette sagesse; car il se rencontre ordinairement que telles personnes vraiment mortifiées, hors d'intérêt, et tout à fait appliquées à la piété, se trouvent si conformes pour ce qui est des jugements pratiques de vertu, qu'il semble qu'elles ne respirent qu'un même air, comme étant intérieurement instruites en la même école, qui est celle de Jésus-Christ. Or, le dire et le sentiment de telles personnes qui vivent suivant les maximes de l'Évangile, peuvent en être les véritables dépositaires et interprètes, selon ce que Notre-Seigneur a dit : *Qui voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de doctrina an ex Deo sit*. Celui donc qui voudra être écolier de la sa-

gesse, pourra se confier et se rapporter à ces personnes, et nullement aux autres, qui, quelque science, capacité et sagesse même qu'ils semblent avoir, s'ils ne l'ont fondée en cette pratique d'abnégation et de mortification, sont si peu d'accord dans les sentiments des choses spirituelles, que l'un dit d'une façon, l'autre de l'autre, sans qu'on puisse précisément s'assurer sur ce qu'ils en disent, je ne dis pas pour les choses de la foi et de la doctrine, mais pour la pratique de cette sagesse secrète que Jésus-Christ a enseignée au monde, et qui n'a été pratiquée que par les Saints.

D. *Que faut-il faire pour arriver à cette sagesse ?*

R. L'homme qui veut parvenir à ce bien, ne doit pas attendre des effets miraculeux, comme fut la vocation de saint Paul, qui fut ébloui d'une lumière du ciel, et renversé par terre lorsqu'il allait à Damas persécuter les chrétiens ; mais il doit s'appliquer à bien connaître les maximes de l'Évangile, et les rouler et ruminer dans son esprit ; par exemple celle-ci de Notre-Seigneur : *Beati eritis cum vos oderint homines, et persecuti fuerint, et dixerint omne malum adversum vos* : et sur cela s'affectionner à souffrir persécutions, faux témoignages et injures, avec le même esprit et la même ardeur dont les hommes du monde cherchent les charges, les honneurs et les

dignités de la terre ; puis s'appliquer deux ou trois ans pour le moins à incorporer en soi ces maximes, s'y conformant de toute sa puissance, réglant ses desseins, entreprises et actions là-dessus ; il se trouvera que sans y penser l'âme sera parvenue aux biens surnaturels, c'est-à-dire à la possession de Dieu, à la vraie liberté d'esprit, à la sagesse parfaite, et verra venir en soi la lumière du Saint-Esprit, et les autres biens dont nous avons fait mention.

D. En quoi consistent les points particuliers de cette sagesse ?

R. Nous les avons mis en la Partie précédente au chapitre des Conseils évangéliques, et de la Doctrine de Jésus-Christ ; nous pouvons seulement dire ici, qu'ils se terminent principalement à ces trois articles : au mépris du monde et de soi-même ; à la pureté du cœur, opérée par la pauvreté et le dégagement des créatures ; et à la douceur, bénignité et patience, qui disposent l'âme à la parfaite charité ; et nous ne voyons aucun des Saints et vrais amis de Dieu, qui n'aient excellé en ces trois choses. Si bien que l'homme qui veut se perfectionner en cette sagesse, doit sans cesse envisager ces trois articles, et les imprimer en son esprit, et il verra que leur pratique est un renversement de la doctrine du monde, et un établissement de l'esprit de la grâce.

CHAPITRE II

DE LA SIMPLICITÉ

D. *Qu'est-ce que la simplicité ?*

R. C'est l'unique regard de l'âme tendant toujours au bien par la plus courte voie.

D. *En quoi consiste la pratique de la simplicité ?*

R. En trois choses. Premièrement en l'unité de ce regard, lequel exclut la multiplicité de pensées et d'intentions qui viennent aux âmes qui ne sont pas simples, et qui sont contraires à la sainte uniformité recommandée par les Pères spirituels; et sa pratique consiste en ce que l'homme tâche en toutes choses de n'avoir qu'un motif et un objet en ses actions, réduisant tout à un; et ce motif est le bon plaisir de Dieu, ou sa sainte volonté. Un homme obéit à son supérieur parce qu'il lui agrée; un autre aime son frère à cause qu'il est de son humeur: mais l'homme spirituel obéit à son supérieur à raison qu'il tient la place de Dieu, et aime son frère d'autant qu'il est l'image de Dieu, unissant en Dieu toutes ces choses; et cela est la simplicité.

D. *Quelle est la seconde chose en laquelle consiste la pratique de la simplicité ?*

R. C'est une certaine grossièreté sainte que les personnes simples affectent, évitant l'artifice et la recherche curieuse, aimant la façon de faire des personnes du commun, et leur naïveté ; voilà pourquoi on voit que ceux qui aiment la simplicité fuient toute curiosité.

D. *En combien de choses ?*

R. En trois principalement : en leurs habits et ornements extérieurs ; en leurs compliments, soit de paroles, soit de lettres ; et en tout leur équipage et façon de faire, fuyant tout ce qui marque curiosité ou vanité. Voilà pourquoi le propre des personnes religieuses est la simplicité ; et une marque de relâche en elles est d'avoir le contraire en leurs habits et façons de faire ; et on voit que quand une Religion se réforme, elle prend un habit plus simple. Or, non seulement cette simplicité doit éclater en l'extérieur des personnes vertueuses et religieuses, c'est-à-dire en la parure du corps ; mais encore plus en leurs discours, civilités et conversations, où doit paraître un mépris de la politesse du monde.

D. *Est-ce seulement en l'extérieur que cette simplicité ou grossièreté doit paraître ?*

R. C'est encore en leur intérieur, procédant en la dévotion et spiritualité sans affectation de sublimité ou de curiosité, et allant, comme disait

le Bienheureux François de Sales, à la bonne grosse mode, c'est-à-dire en toute sincérité et naïveté devant Dieu ; ne faisant pas comme ceux qui ne peuvent goûter de dévotion si elle n'est haute, et qui ont à dédain les pratiques simples et communes, imitant ceux qui par faute d'appétit ont besoin de friandises et de ragoûts. On peut dire néanmoins que la vraie simplicité intérieure n'exclut pas les voies hautes et relevées, où il plaît à Dieu de conduire les personnes qui les reçoivent non par leur choix, mais par un appel et une vocation particulière.

D. *Quelle est la troisième chose en laquelle gît la pratique de la simplicité ?*

R. C'est une certaine bonté, par laquelle l'âme s'éloigne de tout ce qui est mal, étant portée de prendre tout en bonne part, et d'interpréter tout à bien, jugeant de tout ce qu'elle voit, simplement, c'est-à-dire sans penser à mal. Aussi les personnes vraiment douées de simplicité, se gardent avec grand soin d'envisager ce qui est mal en quelque personne, mais toujours regardent le bien, et s'arrêtent en cela seul ; car le mal se partage en beaucoup de branches, et le bien tend à l'unité. Il est écrit en la Chronique de saint François, qu'en une vision parurent plusieurs Saints de cet Ordre, et qu'entre autres fut vu Frère Bernard de Quintavalle avec des yeux si parfaitement beaux qu'on ne les pouvait sup-

porter. Comme il fut demandé pourquoi celui-là avait spécialement les yeux si beaux, il fut répondu que c'était à cause de la simplicité de sa vue, parce qu'il n'envisageait en ses Frères que le bien, et qu'il interprétait tout en bonne part.

D. *Pourquoi avez-vous dit que la simplicité atteint au bien par la plus courte voie ?*

R. Parce qu'elle n'a point de détour, ni d'artifices, qui font souvent gauchir l'intention de ceux qui ne sont pas simples, et qu'elle atteint droitement à son but, sans faire comme ceux qui pour éviter quelque chose cherchent des circonlocutions en s'expliquant, et prennent des détours pour éviter la vérité, là où l'homme simple n'est jamais surpris, car il marche avec la vérité en main, et ne cherche qu'elle et son appui.

D. *Comment s'accorde cette simplicité avec la prudence ?*

R. Fort bien, parce qu'elle dit grande lumière, qui suggère divers moyens pour arriver à sa fin, et pour éviter les pièges des subtils du siècle ; aussi est-il dit dans le Sage : *Intelligite parvuli astutiam* ; et le meilleur moyen qu'il y ait au monde pour se débarrasser des finesses des mondains, c'est la simplicité, avec laquelle l'homme passe à travers tout, sans peine et sans péril, ainsi qu'il a paru en plusieurs Saints, comme saint François qui, étant interrogé diverses fois

par des docteurs mal intentionnés, les confondit par des reparties admirables, vérifiant ce qui est écrit de Notre-Seigneur : *Et amplius non audebant eum quidquam interrogare.* (Joan., xx, 40.)

D. *Quel moyen avez-vous d'acquérir cette simplicité ?*

R. Le plus efficace est de n'avoir point de convoitise, car ce qui rend l'âme double et dissimulée, ce sont les diverses prétentions qu'elle a de parvenir à telle ou telle chose ; et celle qui ne désire rien, n'a qu'un seul but, qui est de plaire à Dieu, ce qui la délivre de beaucoup de réflexions, et la rend parfaitement simple.

D. *Donnez-nous une pratique pour arriver à cette simplicité.*

R. C'est de faire, comme nous avons dit au commencement, un effort de perdre tous les motifs particuliers qui viennent de la nature en chaque action, pour n'avoir uniquement que celui du bon plaisir de Dieu, faisant que ce motif excellent engloutisse tous les autres, comme les rivières se perdent toutes dans la mer. L'usage de cette pratique rend l'âme parfaitement simple, c'est-à-dire unique en ce regard, duquel on peut dire : *Porro unum est necessarium.*

CHAPITRE III

AVIS POUR LES PEINES DE L'ESPRIT

D. *Qu'avez-vous à dire sur les peines de l'esprit, outre ce que nous avons dit ci-dessus ?*

R. Trois avis fort nécessaires. Le premier est qu'il faut éviter un demi-consentement que le diable tâche de tirer de l'âme, l'inclinant d'ordinaire à deux choses : l'une est de se laisser aller à son humeur, se renfermant en soi-même et s'appliquant à soi, à sa peine et à son travail ; l'autre est de se laisser aller ou à l'impureté, ou au désespoir, ou bien à l'aversion du prochain. L'âme, d'ordinaire, se contente de résister à ces dernières choses et succombe aisément à la première, où elle ne voit pas si grand mal. Or, l'entière victoire de l'âme sur le démon consiste à ne point se laisser aller à cette humeur où il la veut engager, mais au contraire, à s'y opposer, se séparant de sa peine et de son humeur. Cette résistance se doit faire non seulement en ne suivant pas cette pente, mais encore en se mettant en une allégresse, ou pour le moins suavité envers le prochain, en sorte que dans l'extérieur il ne paraisse, si faire se peut, rien de la peine ;

ce qui est fort utile principalement à l'âme qui en remporte le fruit, d'être entièrement, et non à demi, victorieuse du diable, d'où lui réussit un très grand profit et tel avancement, qu'il n'y a presque rien qui lui puisse en peu de temps donner plus de forces.

D. *Quel est le second avis?*

R. Il consiste à ne point envisager sa peine, faisant comme ceux qui marchent au haut des montagnes, qui ont de tous côtés des précipices, ils ne regardent que le chemin par où il faut passer, sans détourner la vue. Quand saint Pierre marchait sur les eaux, allant à Notre-Seigneur, tandis qu'il envisagea Notre-Seigneur il ne s'enfonça point, mais quand il s'étonna de la tempête, l'ayant regardée, il commença à s'enfoncer : voilà ce qui fit dire à Notre-Seigneur pourquoi il avait douté.

D. *Quel bien arrive-t-il à l'âme de ne point envisager sa peine?*

R. Elle se délivre de très grands maux qui lui arrivent infailliblement si elle manque à suivre cet avis ; car, comme nous avons dit ailleurs, que ces peines, spécialement les extraordinaires, viennent de trois chefs : du côté de Dieu, du côté du diable, et du côté des hommes, il lui est très utile de se détourner de la vue des choses qui l'affligent pour éviter divers inconvénients. 1° Si elle prend garde à ce que les hommes lui font par

leurs mépris et rude traitement, elle rendra sa charge plus pesante par l'exagération et la pénétration trop vive de telle chose. 2° En envisageant la tentation du diable, c'est-à-dire l'impureté ou le motif de désespoir, cela fait que telle chose entre plus avant et la presse, comme aussi ce qui vient de la part de Dieu lui semblant des abîmes, elle sera engloutie si elle y fait réflexion. Voilà pourquoi le meilleur pour elle est de s'en détourner tout à fait, et d'envisager seulement son devoir, les pensées qui la peuvent consoler, ou bien les objets innocents et utiles, surtout Jésus-Christ en sa vie sainte, marchant par ce mauvais chemin la vue arrêtée sans l'égarer. Celui qui s'amuse à dire à part soi : cet homme me fait tort, ou bien : cette fosse est bien profonde, se met en danger de s'aigrir, ou de voir tourner sa tête ; mais celui qui ne regarde que la bonté de Dieu, ou la vertu qu'il doit pratiquer, c'est-à-dire la résignation et la patience, endurant sa peine, est en grande sûreté.

D. *Qu'est-ce qui donne sujet à l'âme d'envisager sa peine ?*

R. C'est le trop grand soin qu'elle a d'elle-même, manquant de confiance, et voulant chercher des expédients pour se débrouiller ; car la tentation ordinaire des âmes peignées est de se mettre en repos, et de songer comment elles remédieront à leur mal : et par ce moyen elles s'enfoncent en elles-mêmes, et s'embarrassent, là

où ce serait leur bien de penser peu à leurs peines, et de s'occuper au dehors, abandonnant leur état à la miséricorde de Dieu et à l'obéissance. Ainsi le disait le prophète : *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos*. Les yeux doivent être tournés vers le Seigneur, et non vers la chose qui donne peine.

D. *Quel est le troisième avis nécessaire aux âmes peignées ?*

R. C'est de prendre un grand courage en la vue du bien qui doit sortir de leurs souffrances : car, comme nous avons dit autre part, ces travaux se terminent à des biens surnaturels très grands, spécialement s'il est question des peines extraordinaires, qui se terminent à une grande paix, liberté de cœur, et force d'opérer selon les mouvements de la grâce, et même à des consolations du Saint-Esprit ineffables, dont nous avons parlé en la IV^e Partie ; et il reste seulement à dire qu'il semble que c'est à telles personnes que s'adressent ces paroles de l'Apocalypse. Un des vieillards ayant dit à saint Jean : *Qui sont ceux-ci, et d'où viennent-ils ?* il répondit : *Monseigneur, vous le savez*. Alors il dit ces paroles : *Ce sont ceux qui sont venus d'une grande tribulation, et ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau ; ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil ne les incommodera plus : celui qui est dans le*

Trône habitera en eux, et l'Agneau même sera leur conduite, et les mènera aux fontaines d'eau vive. Cela s'applique parfaitement à telles âmes qui viennent d'une grande tribulation et de longues épreuves ; leurs maux sont finis, et leurs biens sont venus, entre lesquels le plus grand sera que Dieu prendra sa demeure en eux, selon que Jésus-Christ promet : *Ad eum veniemus* ; et l'Agneau, c'est-à-dire Jésus-Christ, les régira partout, sera leur guide en toutes choses, et les mènera boire aux fontaines de sagesse et d'amour, qui est le partage de ces bienheureux amants éprouvés dans la fournaise, et appelés aux festins de cette heureuse vie, qui est l'avant-goût de la gloire. Outre cela, les âmes qui passent par ces peines et travaux intérieurs, se doivent souvenir de cet avis donné autre part, de se tenir en grande fidélité ; et étant pressées de grands maux et de grandes tentations, elles doivent témoigner à Dieu cette fidélité en trois choses : 1° à ne point consentir au mal, résistant au diable de toutes leurs forces ; 2° à se maintenir en la pratique de leurs exercices spirituels, sans en perdre l'usage sous prétexte de leurs peines ; 3° à ne point omettre les œuvres de charité qu'elles avaient coutume de pratiquer, ou par devoir de leur vocation, ou par l'instruction reçue dans la vie spirituelle, ou même pour satisfaire au mouvement de la grâce.

D. *Que dites-vous de ceux qui n'ont point de ces peines extraordinaires?*

R. On peut dire à ceux qui ne sont que dans les souffrances communes des tentations, troubles et abattements, qu'à proportion de leur patience, résignation et observation des avis que nous avons donnés, leur grâce sera plus abondante et leur vertu plus forte.

CHAPITRE IV

DE LA PAIX DU CŒUR

D. *En quoi consiste la paix du cœur ?*

R. A se maintenir au service de Dieu sans trouble.

D. *D'où viennent ordinairement les troubles ?*

R. Spécialement de trois chefs : de l'émotion des passions, de l'empressement aux occupations, et des fautes commises.

D. *Comment de l'émotion des passions ?*

R. En ce que facilement, dans le cours de la vie humaine, s'excitent diverses passions qui agitent le cœur humain et l'inquiètent, mais particulièrement trois, à savoir : la colère, le désir, et l'aversion des choses désagréables.

D. *Comment est-ce que la colère trouble le cœur ?*

R. La chose est assez évidente, car la contrariété fâche l'esprit et le travail.

D. *Quel est le remède ?*

R. C'est que l'âme, dès qu'elle sent la première émotion de la bile ou de l'aigreur dans les rencontres fâcheuses, doit aussitôt arrêter et calmer son mouvement par la pratique de la douceur, ne

souffrant cette aigreur sous quelque prétexte que ce soit, non pas même pour faire la correction, qui ne se doit faire que lorsqu'on est en paix.

D. Comment est-ce que le désir ôte la paix du cœur ?

R. En ce que l'âme qui a quelque désir véhément, n'a ni paix ni patience qu'elle ne l'ait accompli ; voilà pourquoi nous voyons des personnes, qui ayant quelque tâche ou quelque entreprise commencée, sont dans une perpétuelle inquiétude pour en voir la fin, et cela leur ôte la paix.

D. Quel remède faut-il apporter à ce mal ?

R. Le remède consiste à renoncer à toutes choses, ne cherchant que la seule volonté de Dieu, et à faire mourir dès le commencement toutes les volontés qui se forment d'exécuter quelque chose que ce soit, mettant son soin principal à amortir telle affection et n'ayant en tous ses desseins autre but que de bien faire et que contenter Dieu ; par ce moyen le cœur se mettra entièrement en paix. Il faut faire de même dans la troisième passion, qui est la fuite ou l'aversion, de laquelle naît souvent le trouble de l'âme, qui fuit avec empressement les rencontres fâcheuses et s'inquiète pour les éviter. Le remède est d'attendre de pied ferme toutes choses, comme les rochers qui ne fuient point à l'abord des vaisseaux ou des choses qui coulent le long des rivières, mais demeurent

stables sans changer de place : ainsi l'âme garde sa paix, ne s'altérant point quoi qu'il lui arrive.

D. *Comment est-ce que les occupations troublent la paix ?*

R. En ce que l'homme se chargeant par-dessus ses forces d'emplois, par l'empressement et désir qu'il a d'y satisfaire, embarrasse son esprit et l'agite en telle sorte qu'il tombe en inquiétude, et perd la tranquillité nécessaire aux âmes qui veulent bien faire ; aussi le dévot Thomas à Kempis dit que la tempérance court risque dans les banquets, la chasteté dans la conversation avec les femmes, et la tranquillité dans les occupations.

D. *Quel est le remède à ce mal ?*

R. C'est que l'homme doit prendre garde, dans la multitude des emplois et offices extérieurs, de ne pas laisser entrer au dedans de soi les choses auxquelles il s'applique ; mais les laisser au dehors, et pratiquer trois choses. La première, c'est de n'y donner son attention qu'autant qu'il est nécessaire pour les bien faire, en réservant une partie dans l'intérieur pour Dieu. La seconde est que si l'attention se rend trop forte et se donne trop universelle à la chose extérieure que l'on fait, à tout le moins le cœur et l'affection n'y soient pas ; car le cœur et l'affection doivent être uniquement à Dieu, et l'homme ne doit avoir autre motif, en ce qu'il fait, que de plaire à Dieu. La troisième est que si un peu de l'affection se

coule vers ce que l'on fait, au moins l'on évite la passion qui suivra bientôt après, si l'âme n'y prend garde; car la passion survenant, le trouble s'y mêle, et puis l'âme s'emporte, tombant en quelque faute, ce qui renverse la paix. Il faut donc soigneusement prendre garde de ne pas se remplir de son action, comme quelques-uns disent, mais de Dieu en son action, c'est-à-dire de penser à lui, et d'agir pour lui; par ce moyen on se conserve dans la paix.

D. Comment faut-il faire quand les rencontres fâcheuses ou affaires surviennent coup sur coup, et qu'on ne sait à laquelle courir?

R. Alors il faut aller au plus hâté, qui est de maintenir sa paix, recueillant ses forces au dedans, puis courir à ce qui raisonnablement presse le plus, et laisser le reste sans inquiétude; l'âme se doit persuader qu'il n'y a rien de si important pour elle, que d'éviter le trouble et le dérèglement. On raconte d'un homme qu'ayant en dépôt le fils de quelque prince, comme le feu se mit à sa maison, il laissa sa femme et ses enfants, et courut à ce petit prince pour le sauver. Ainsi l'âme, dans les désordres et les affaires qui surviennent, doit courir premièrement et par-dessus tout à sa paix, et puis mettre ordre au reste du mieux qu'elle pourra; ce qui ne se fait pas pourtant par un amour-propre qui attache

le cœur à son repos, mais par un zèle que l'âme doit avoir pour le règlement de son intérieur.

D. *Comment est-ce en troisième lieu que l'homme perd sa paix ?*

R. Par les fautes commises ; car l'âme, voyant qu'elle a failli, se désole, et facilement perd courage, d'où lui naît une inquiétude qui lui arrache la paix.

D. *Que doit-elle donc faire quand elle tombe en quelque faute ?*

R. Elle doit faire trois choses. La première est, quand elle sent son cœur atteint, elle ne doit pas pénétrer ni approfondir trop les causes de son péché ; mais l'ayant bien connu, ce qui se fait facilement dans les âmes accoutumées à bien faire, venir à la seconde chose, qui est de s'en repentir et s'humilier, faisant quelque satisfaction à Dieu pour réparer sa faute. La troisième chose est de n'y plus penser, mais se remettre incontinent au point où elle était avant sa chute, marchant avec la même allégresse et confiance filiale qu'elle avait auparavant, ne songeant plus à sa faute.

D. *Faut-il faire ainsi en toutes les fautes qu'elle commet, quelles qu'elles soient ?*

R. Il faut distinguer et discerner l'état des âmes, qui sont ordinairement de deux sortes : les unes sont accoutumées à la conversation avec Dieu, et à la correspondance avec lui ; les autres

vivent dans l'imperfection et dans la négligence. Tant les unes que les autres doivent pour les fautes légères bientôt se remettre; si quelque faute grave arrivait, comme quelque transport dans une occasion extraordinaire, ou quelque notable infidélité, incontinent qu'elles l'aperçoivent, elles doivent retourner à Dieu avec humilité, douleur et tendresse, sans pourtant perdre la paix; quelquefois il leur est expédient, si Notre-Seigneur leur donne confiance, comme il fait souvent aux âmes accoutumées à le servir, de remettre le tout en son sein, et de continuer à le servir avec plus d'humilité et de ferveur qu'auparavant. Si l'aveuglement est tel qu'elles ne s'en aperçoivent pas, quand après un long temps elles viennent à le reconnaître, elles se doivent comporter comme ce Prophète fit, qui, après avoir pleuré son péché et l'avoir lavé par les larmes de la pénitence, retourna à son ancienne façon de traiter avec Dieu, pleine d'amour et de confiance. L'ordinaire pourtant des personnes qui sont dans le train de la dévotion et dans le soin de bien faire, est de se rebuter beaucoup et de s'inquiéter des chutes qui leur arrivent, s'impatientant de s'être impatientées, et s'étonnant de ce qu'après tant de bons propos elles tombent encore. Mais la vraie sagesse est de s'établir en la paix par pure confiance en Dieu, et d'éviter ces regrets d'amour-propre, qui viennent de ce

qu'on veut incontinent être parfait, conformément à l'idée qu'on a conçue; car, après toutes ces réflexions et ces retours, il ne leur reste qu'un nuage qui les empêche de reprendre le chemin par où elles marchaient auparavant. La raison de ceci est que la créature humaine étant fragile, Dieu, qui est miséricordieux, ne veut pas établir avec elle un commerce dans lequel elle soit incapable de faillir; mais il se contente que ces fautes ne se fassent point de guet-apens, ou avec advertance; car autrement ce commerce ne se pourrait maintenir qu'au préjudice de cette même bonté infinie, *quæ novit figmentum nostrum*. Il est vrai que ce même commerce présuppose que l'âme soit tellement disposée, qu'elle ne fasse point d'autres fautes que de fragilité; car celles qui se font par advertance marquent infidélité, et éloignent beaucoup de Dieu.

CHAPITRE V

LES SAINTES PRATIQUES

D. *Qu'entendez-vous par les saintes pratiques ?*

R. Ce sont des exercices intérieurs de vertu, où s'adonne l'âme tendant au bien plus parfait.

D. *Combien y a-t-il de telles pratiques ?*

R. Il y en a plusieurs, entre autres six principales.

D. *Quelle est la première ?*

R. C'est de ne jamais rassasier et assouvir la nature en l'usage des choses de ce monde, mais lui retrancher en tout quelque chose de sa satisfaction, empêchant qu'elle ne soit entière. La pratique de ceux qui suivent la nature, est de la contenter jusqu'au bout, s'abstenant seulement du mal, au cas qu'ils aient quelque inclination pour la vertu. Mais ceux qui s'adonnent à la vie de l'esprit ont un soin particulier de ne jamais prendre cette pleine satisfaction, d'autant que cela affaiblit l'âme; mais se retirent par mortification avant que la nature ait son plein contentement, sans avoir égard à rien qu'à ce que prescrit la sainte discrétion, qui ne permet pas de tellement retrancher

de ce qui est nécessaire, qu'on puisse souffrir préjudice en ses forces, mais pourvoit à leur conservation pour le plus grand service de Dieu.

D. *Quelle est la seconde pratique ?*

R. C'est celle de la sainte abstraction, par laquelle l'âme non seulement modère l'usage des choses de cette vie, mais encore s'en sépare entièrement d'affection, retirant tout à fait son cœur de tout objet où elle s'applique, pour transférer toute cette affection à Dieu son Créateur; tellement que celui, par exemple, qui étudie, ne le fait aucunement par affection à l'étude, mais par affection à Dieu pour lequel il étudie, demeurant ainsi libre au dedans de toutes choses auxquelles il s'applique, et ayant pour toutes choses oui et non : oui pour l'application de ses facultés à l'œuvre qu'il entreprend, et en même temps un refus intérieur d'affectionner une telle chose par égard à elle-même, mais seulement pour Dieu; comme sainte Catherine de Gênes qui disait : Monde, fais de mon extérieur ce que tu voudras, mais l'intérieur laisse-le comme il est, c'est-à-dire, libre pour Dieu. Ainsi l'homme doit tenir cette pratique de se séparer continuellement de tout, pour garder le dedans de son âme fort et vigoureux, accomplissant ce que saint Ignace ordonne à ses enfants en ses Constitutions, savoir qu'ils se dépouillent de l'amour de toute créature, pour transférer toute leur affection à Dieu.

D. Quelle est la troisième pratique ?

R. C'est celle de la résignation continuelle entre les mains de Dieu, par laquelle, en tous les événements agréables ou désagréables, l'homme se remet à la divine Volonté, et accepte tous les effets de sa Providence. Il se déprend de l'affection de toutes les choses auxquelles il s'applique ; ainsi il admet en soi et agréé tout ce qui lui vient dans cette vue de la volonté de Dieu, laquelle il se plaît de voir accomplie en tout, surmontant par là son amour-propre, qui lui donne de petites aigreurs et ressentiments dans les contrariétés qui lui surviennent, et renonçant à ses goûts particuliers par le seul général qu'il a de la volonté de Dieu, laquelle il aime par-dessus toutes choses. Cette pratique est une des plus essentielles et des plus utiles en la vie spirituelle, produisant en l'homme une sainte paix, la pureté du cœur, et l'amour divin plus que toute autre.

D. Quelle est la quatrième pratique ?

R. C'est de ne prendre aucun appui en l'amitié des hommes. Chacun prend volontiers quelque personne, en l'amitié de laquelle il se confie, pour être secouru en ses afflictions, et pour trouver du soulagement dans les peines de cette vie ; mais l'homme spirituel désire de n'avoir aucun ami en terre sur lequel il se décharge, se contentant de Jésus-Christ seul, qui suffit véritablement. Ainsi, quand l'homme est désolé, il ne faut pas qu'il dise :

je me consolerais avec cette personne qui m'aime, qui est de même humeur que moi ; mais il doit se priver de cet appui naturel pour aller à la foi et à Jésus-Christ. Ce qui n'empêche pas pourtant qu'un homme ne puisse avoir liaison de cœur avec certaines personnes que l'on aime pour Dieu et en Dieu ; et ceux qui dans leurs désolations et besoins recourent à telles personnes pour y trouver renfort, adresse et direction, ne font rien contre l'observation de cette pratique.

D. *Quelle est la cinquième pratique ?*

R. C'est, dans le commerce de la vie humaine et de la conversation, de faire la volonté d'autrui plutôt que la sienne, faisant étude particulière de se conformer aux autres et de se plier entièrement à leur inclination, quittant la sienne propre ; par ce moyen on mortifie pleinement la propre volonté, qui est le plus grand fruit qu'on peut tirer de la vie spirituelle, pour se disposer au bien. Il est écrit de saint François, dans la Chronique de son Ordre, que, hors le mal, on faisait de lui tout ce qu'on voulait, ayant une façon commune et tout à fait pliable, non à sa guise, mais à celle d'autrui. Par ce moyen il avait acquis cette grande liberté d'esprit, qui est remarquable en lui entre les perfections dont Dieu l'avait doué.

D. *Quelle est la sixième pratique ?*

R. C'est, dans la rencontre de deux choses, dont l'une est aisée et facile, l'autre rude, âpre

et difficile ; de deux chemins, dont l'un est raboteux et l'autre fort doux : prendre toujours le plus difficile ; de deux choses qui seront présentées, l'une agréable à la nature, l'autre moins conforme aux sens : prendre toujours celle qui plaît le moins. C'est par ce moyen que l'esprit fait un merveilleux progrès, et que l'âme prend une force et une vigueur nonpareille pour le bien. Tertullien disait à ce propos : *Virtus duritia ex- truitur, mollitia vero destruitur*. Cette pratique est une maxime purement de l'Évangile, et les hommes suivant la nature font tout le contraire ; voilà pourquoi fort peu de personnes arrivent à la vertu, qui est un bien difficile, et celui qui s'engage en cette pratique de prendre toujours le plus âpre quand la raison le permet, trouve bientôt que la doctrine de Jésus-Christ, qui est abrégée en ces paroles : *Que celui qui veut venir après moi, porte sa croix et me suive*, porte avec soi bénédiction, et qu'elle donne courage aux hommes de renoncer à soi-même.

CHAPITRE VI

DES OPÉRATIONS SURNATURELLES

D. *Qu'entendez-vous par opérations surnaturelles ?*

R. Ce ne sont pas seulement celles de la grâce commune, par laquelle les hommes, aidés du Saint-Esprit, produisent des actes de foi, d'espérance et de charité, mais encore les extraordinaires que ce même Saint-Esprit fait dans les âmes pures, y faisant paraître ses richesses et les trésors de sa miséricorde.

D. *Combien y a-t-il de sortes de ces opérations ?*

R. Il y en a deux principales : celles qui viennent de Jésus-Christ, et celles qui procèdent de Dieu par Jésus-Christ même, qui est le moyen et la voie de tout bien.

D. *Quelles sont ces opérations de Jésus-Christ ?*

R. Ce sont des impressions qu'il fait par soi-même dans les âmes de ceux à qui il départ sa grâce, gravant en eux divers de ses mystères et états, et leur en donnant non seulement la connaissance, mais encore le sentiment, les

rendant même semblables à lui en ses mystères et états, ce qui se fait en deux manières : l'une impétueuse en forme d'assauts, semblables à ceux de la fièvre, les agitant dans l'esprit et dans le corps ; l'autre douce et imperceptible.

D. *Donnez-nous quelque idée de ces impressions ?*

R. Par exemple, il imprimera en quelque âme son Enfance divine, si bien que l'âme se trouvera pour lors enfantine, avec un sentiment de simplicité admirable, quoique ce soit en des personnes d'un âge bien avancé ; une autre fois il imprimera sa Passion, laissant la même impression de ses angoisses, désolations et douleurs, comme il est arrivé à plusieurs qui étaient actuellement crucifiés et agonisants intérieurement, et même avec quelque effet sensible ; ce qui se fait par Jésus-Christ opérant en eux telles souffrances et se les configurant par telles opérations. On lit chose semblable en la vie de la Bienheureuse Madeleine de Pazzi, qui demeura un Vendredi-Saint, trois heures durant, en présence de plusieurs personnes, les membres raidis, comme en croix ; puis elle fut élevée, et, penchant la tête, elle sembla rendre l'esprit, sentant au dedans de son âme la véritable impression du supplice de la croix. Il y a des personnes qui demeurent quelquefois des mois entiers sans pouvoir reposer en leur lit, comme crucifiées, un pied sur l'autre

et les bras serrés, sentant en eux-mêmes Jésus-Christ crucifié. Ces mêmes opérations ont été reçues en sainte Catherine de Sienne, quand Notre-Seigneur imprima en elle intérieurement ses stigmates, qu'elle avait sensiblement en son corps, quoique non pas visiblement. Mais la plus signalée de ces opérations de Jésus-Christ est celle qui parut en saint François, lorsque de son doigt divin il grava en son corps ses blessures, mais avec des impressions perpétuelles de sa Passion et de son amour envers lui.

D. Quel est l'effet et la fin de ces opérations?

R. C'est d'unir l'homme entièrement à Jésus-Christ, et le transformer en lui de telle sorte qu'il ne se sente plus soi-même, mais Jésus-Christ seul, comme nous avons dit en la Partie précédente. Il arrive donc, après plusieurs de ces opérations, que l'homme sent Jésus-Christ dedans soi, et sa chair dans la sienne, de telle façon que ne se voyant plus soi-même, mais Jésus-Christ en soi, par le transport de son amour, l'homme se considère soi-même sans aucune réflexion à soi, mais à Jésus-Christ seul qu'il sent être un autre soi-même, parce que l'union est si intime, qu'ils ne se discernent plus l'un de l'autre, pour le moins pendant que ces opérations durent, si ce n'est que quand l'homme pensant à soi, se voit et se hait comme la charogne la plus insupportable qui soit au monde ; mais le

bandeau de cette divine opération ôte tellement la vue à l'homme de soi-même, qu'il se soigne et se nourrit comme si c'était Jésus-Christ même. Ainsi sainte Gertrude dit que dans ses infirmités elle se traitait bien, n'ayant point d'autre vue, sinon qu'elle donnait à manger à Jésus-Christ. Nous avons une idée de cette impression de Jésus-Christ en l'homme, et encore une preuve, en ce que l'abbé Rupert écrit de soi-même au Livre XII sur saint Mathieu, dans lequel il dit que la nuit en songe un homme descendit en lui, qui s'unit à lui ; puis, étant réveillé, il ressentit des délices inexplicables ; il est croyable que c'était une opération de Jésus-Christ en lui. Outre cela, Notre-Seigneur est intimement en ceux en qui il opère de cette manière, il les revêt encore de soi-même ; si bien que l'homme se sent et en l'intérieur plein de lui, et en l'extérieur revêtu de lui ; et quand il serait contraint d'aller nu par les rues, comme les martyrs ont été conduits autrefois, il apporterait bien à la vérité toute la diligence pour se tenir dans la modestie ; et toutefois à peine pourrait-il croire qu'il est dépouillé, tant il se sent revêtu et couvert de toutes parts de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et il serait tellement possédé de cette pensée, qu'elle serait capable de lui ôter toute sorte d'empressement et de trouble. Et Jésus-Christ sert tellement de robe à telles

personnes, qu'elles ne sentent ni le chaud ni le froid, au moins avec les excès dont les autres hommes sont incommodés. Aussi est-il dit de sainte Catherine de Sienne, qu'ayant donné sa robe à un pauvre, Notre-Seigneur lui dit : je t'en donnerai une ; en effet, depuis elle ne sentit plus de froid qui l'incommodât. Et ces personnes n'ont point besoin de différences d'habits pour la variété des saisons. Il est écrit de saint François qu'un jour faisant voyage en temps froid, et s'étant couché la nuit dans une caverne avec un homme qui l'accompagnait, cet homme ne pouvant reposer parce qu'il était transi de froid, le saint ne fit que le toucher de la main, et incontinent lui communiqua une chaleur qui se répandit dans tout son corps, et le fit dormir à son aise. Nous disons ces choses comme n'étant pas communes à tous ceux qui font spéciale profession de la vertu, mais qui arrivent à quelques-uns qui sont privilégiés de cette grâce, laquelle se rend quelquefois si présente en eux, qu'ils la ressentent en eux-mêmes comme un autre esprit qui les anime, *propter inhabitantem Spiritum ejus in nobis*. Et c'est le même Esprit qui fut donné aux Apôtres, et qui a son action non seulement au dedans, mais encore au dehors, comme il a paru en plusieurs saints, qu'on a vus le visage tout enflammé : comme on dit de saint Vincent Ferrier, que son visage était

quelquefois comme un charbon ardent. D'autres ont été élevés de terre en leur oraison, comme saint Ignace, qui à Barcelone était presque toutes les nuits élevé de terre pendant son oraison au milieu de la chambre devant une image de la sainte Vierge. D'autres se trouvent presque insensibles dans leur oraison, comme saint François Xavier, que les matelots cherchèrent après qu'on fut descendu du vaisseau, et qu'ils trouvèrent au coin d'un bois, raide et sans sentiment; ou comme ce saint prêtre que nous avons connu de notre temps, appelé le Père Bernard, assez renommé dans Paris, et qui tous les jours après sa messe demeurait une heure extasié, raidi en ses membres, de telle sorte qu'il était l'objet de l'admiration de plusieurs. Le principe de toutes ces opérations est l'Esprit de Jésus-Christ résidant en l'homme.

D. *Quelles sont les opérations qui procèdent de la divinité par Jésus-Christ ?*

R. Ce sont celles qui sont de Dieu même par son moyen, parce qu'il a dit : *Personne ne vient à mon Père que par moi*; et ailleurs : *Je suis la porte*. Ainsi quand les âmes ont reçu sa grâce, elles sont conduites à Dieu par sa vertu, par ses mérites et par son assistance; et Dieu aime ces personnes à sa considération, comme il dit : *Celui qui m'aimera sera aimé*

de mon Père. Et alors Dieu départ ses dons et ses miséricordes à ces âmes.

D. Combien y a-t-il de sortes de ces faveurs qui viennent de la divinité en l'homme ?

R. Il y en a de deux sortes : la première est par des connaissances et lumières distinctes ; la deuxième, par l'opération d'une lumière confuse et indistincte. Celles qui se font distinctement sont des lumières particulières sur les grandeurs de Dieu, sur ses perfections, sur ses effets, en la manière que nous avons dite au chapitre dernier de la Partie précédente ; et ces opérations sont des ravissements ou extases, ou absorbements de l'âme en Dieu, dans lesquels il lui manifeste ses lumières distinctes. Les autres se font par de semblables opérations, c'est-à-dire ravissements et extases, Dieu tirant l'homme hors de lui-même pour l'amener à soi, et là l'absorbe et l'abîme dans sa lumière indistinctement connue, et dans sa douceur, sans aucune notion particulière. L'homme se trouve là comme dans un gouffre, tout perdu, n'ayant, ce lui semble, ni connaissance, ni volonté distincte d'aucune chose, et n'ayant qu'un pur néant de sa part ; mais du côté de Dieu il reçoit de si grandes choses, que quand l'âme en revient, elle croit avoir plus vu et reçu que tout ce qu'elle pourrait jamais acquérir par les connaissances distinctes.

D. Comment se peut-il faire que l'âme qui

ne connaît rien en particulier reçoive tant de lumière ?

R. C'est à cause que la lumière surnaturelle, aussi bien que la naturelle, quand elle n'a point de terme, est plus pure et ne peut être aperçue par la faculté qui la reçoit, au moins distinctement, si bien que l'homme qui l'a, tandis qu'il en jouit, croit n'avoir aucune pensée. Sainte Tère'se dit qu'elle était de la sorte, et que comme elle rendait compte de son oraison, on lui disait qu'inailliblement c'était le diable, parce qu'elle n'avait aucune pensée ; mais néanmoins c'était tout le contraire ; car ce que Dieu communique de cette manière, est si grand et si haut, qu'il est au-dessus de toute notion. Voilà pourquoi saint Denis, parlant de la Lumière mystique, dit qu'elle n'a point de nom, qu'elle est au-dessus de tout être, qu'on y va en niant tout, et disant : ce n'est ni ceci ni cela ; d'où il se sert des noms de céleste, et de sursentiel, comme parlant d'un objet qui ne dit rien de distinct, mais confusément tout bien. De là vient que l'âme qui est attirée à cet objet, après en avoir eu expérience, ne peut dire ce que c'est ; de même qu'Aristote, parlant de la matière, dit qu'elle n'est, *neque quid, neque quantum, neque quale*, qui est l'être le plus imparfait ; le même peut-on dire de l'être très parfait. Et le même saint Denis, exhortant Timothée de se tourner vers le divin

Rayon, dit qu'il doit surpasser toute connaissance, et laisser en arrière toute notion, décrivant par là la nature de ce rayon.

D. *Pourriez-vous expliquer ceci par quelque exemple ou comparaison ?*

R. Oui, par celle de la lumière naturelle, laquelle, de soi, occupant l'air, ne se connaît point ; et si le rayon de soleil entre dans une chambre bien close, et qu'au lieu de se terminer, il y ait un trou au plancher à travers lequel il passe, celui qui sera dans la chambre ne le verra nullement, parce qu'il n'est point terminé, nonobstant qu'il y soit très parfaitement. De même, quand la lumière divine entre dans l'âme, si elle se termine à quelques objets, l'âme la remarque fort bien, et sait dire ce qu'elle a eu ; mais si elle est toute pure, elle ne la sent point, ni n'en peut rien dire, mais dit seulement qu'elle a été abîmée en Dieu, et engloutie en sa lumière, qui s'appelle aussi ténèbres, parce que l'entendement n'y connaît rien. C'est pourquoi saint Denis dit souvent : *Ingredi in divinam caliginem* ; et c'est une oraison ordinaire à plusieurs saints ; et cela ne s'appelle ténèbres qu'à cause de cette indistincte perception de la lumière divine, qui cache plus de l'Être infini qu'elle n'en découvre ; et l'âme touchant ce plus confusément, dit qu'en vérité elle a goûté l'Être infini sans le pouvoir expliquer ; voire même on ne saurait lui dire aucun

nom particulier qui ne lui semble impropre pour expliquer ce qu'elle a vu ; et cela se fait par des opérations indistinctes qui viennent de la Divinité. Ce qui se doit entendre non seulement des opérations plus grandes et sublimes, qui se déclarent par ravissements et extases, mais encore des moindres degrés de la contemplation, dans lesquels Dieu communique une lumière très délicate, mais si indistincte qu'à peine l'âme peut l'apercevoir ; d'où vient que souvent les personnes attirées par la grâce à la contemplation, croient n'avoir rien, parce qu'elles n'ont aucun objet particulier ; et leurs directeurs souvent croient qu'elles n'ont rien fait en leur oraison, faute de savoir ce que nous avons dit, que ce divin Rayon est imperceptible. De là vient que plusieurs s'efforcent de détruire le doux repos où Dieu les met, par des considérations, méditations et actes distincts, faute de connaître l'excellence de cette lumière confuse ; mais d'autant que cette opération de Dieu est très délicate, il est difficile de la connaître autrement que par les effets, ainsi que nous avons dit ailleurs.

D. Quelles sont les personnes à qui arrivent telles faveurs ?

R. Ce sont ordinairement les simples et les âmes pures en qui Dieu se plaît, plutôt que celles qui sont plus éclairées naturellement, et qui ont moins d'humilité, suivant ce que dit Notre-

Seigneur : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

D. *Par quel chemin peut-on arriver à ce grand bien ?*

R. L'homme ne doit point avoir de soi-même aucun mouvement qui lui fasse désirer ces opérations relevées, sinon autant qu'il plaît à Dieu de lui en faire part; néanmoins les dispositions pour y parvenir sont : l'abnégation de toutes choses, tenir son intérieur recueilli et en paix, se remplir de la vie de Jésus-Christ, de ses actions et vertus, tâchant de s'y conformer; car il est la clef de tous les trésors, et l'homme n'a de sa part que deux opérations : l'une d'embrasser Jésus-Christ, mais principalement en son humilité et en sa croix; et l'autre, de rendre à Dieu le culte le plus parfait qu'il lui peut rendre, sachant que le chemin pour aller à Dieu est Jésus-Christ humilié, délaissé, méprisé, et non la philosophie et science quelle qu'elle soit. Que s'il est doué de cette science, il la doit soumettre et prosterner aux pieds de l'enfance et humilité de Jésus-Christ, la méprisant comme de l'ordure, hors le service qu'elle peut rendre à ce même Jésus-Christ qui lui est toutes choses. Par ce moyen l'homme se rend capable de parvenir à cette lumière, qui surpasse toute science, et a la paix qui est au-dessus de toute intelligence.

CHAPITRE VII

DE LA CONSOMMATION EN LA GRACE

D. *Qu'entendez-vous par la consommation en la grâce ?*

R. C'est la perfection, ou bien l'état auquel on peut dire d'un homme qu'il est consommé en vertu, et établi dans les biens spirituels, et en la grâce du Saint-Esprit.

D. *En quoi consiste cette consommation ?*

R. Outre les dons, grâces et faveurs dont nous avons parlé ci-dessus, cet état dit trois choses : fermeté, facilité au bien, et liberté.

D. *Qu'est-ce à dire fermeté ?*

R. C'est un établissement si solide dans le bien et dans les vertus, par le long usage, par les habitudes et par les effets de la grâce, qu'il semble presque inébranlable ; en la même façon que l'on voit les hommes dans les professions de vie entreprises dès leur jeunesse, où ils ont passé et consommé tout leur âge, y être si fortement établis, que leurs exercices leur semblent comme naturels. Cette fermeté dit une opposition à l'instabilité, légèreté et faiblesse humaine, laquelle est naturelle à l'homme, et

contre laquelle il n'y a point de remède plus certain que cet état de consommation. C'est de quoi Notre-Seigneur louait saint Jean-Baptiste, disant : *Qu'êtes-vous allé voir au désert ? Est-ce un roseau agité du vent ?* Les hommes communément sont des roseaux, prenant la vertu pour un peu de temps, s'y établissant par bons propos, puis manquant non seulement par quelque chute, mais par relâche ; de quoi sont exempts les Saints et les hommes consommés en la grâce.

D. *En quelles choses consiste principalement cette fermeté ?*

R. Elle a comme trois degrés de bien invincible, dans lequel l'âme a pris racine. Le premier est le propos d'embrasser le parti de Dieu et non du monde ; la donation que l'homme fait de soi, pour rendre un tel service à Dieu, et l'affection irrévocable d'y persister est le premier point de cette fermeté. Le deuxième degré consiste en une entière application non seulement à Dieu, mais aux maximes et pratiques de perfection, ne se contentant pas de dire : j'embrasse le service de Dieu, mais un tel service, c'est-à-dire les maximes d'abnégation, de mortification, et de pureté de vie ; si bien que l'homme habitué à telles sortes de maximes et pratiques, et enraciné au goût, estime et usage de telles choses, se consomme en perfection, n'ayant presque plus d'autres instincts que ceux qui le portent à ce

bien. Le troisième degré est l'affermissement de l'âme, non seulement en un train de vie qui soit conforme aux conseils évangéliques, comme est celui de plusieurs religieux et autres personnes entièrement dédiées à la dévotion ; mais encore en l'état de ferveur, qui est une perpétuelle tendance de l'âme à ce qu'elle connaît d'excellent et parfait, et dit trois choses : 1° Une idée du bien plus difficile et plus excellent ; 2° une actuelle réflexion et attention à accomplir en soi cette idée ; 3° une vivacité d'esprit qui jamais ne s'endort ni ne se relâche, mais qui se tient toujours, par la force de la grâce et par la fidélité particulière de l'âme, en la même posture que sont dans les armées les soldats mis en faction ou en sentinelle ; accomplissant le commandement de Notre-Seigneur : *Ita dico vobis, vigilate*. En cette vigilance infatigable consiste proprement la ferveur, dans laquelle l'âme parfaite est comme naturellement établie, par une grande grâce que Notre-Seigneur lui donne, et par son exacte correspondance : et la consommation en la vraie vertu dit fermeté en cette vigilance, non plus par combat comme font les commençants, mais par repos et affection.

D. *Cela veut-il dire que ces personnes ainsi consommées n'aient plus de peine ?*

R. Il faut distinguer : elles n'ont plus de peine du côté de leur volonté et affection, et au regard

des habitudes qu'elles ont acquises; car il leur serait plus pénible et plus fâcheux de quitter cette sorte de vie, que de la continuer. Mais seulement on peut dire qu'elles ont la peine qui vient naturellement des actions qu'elles entreprennent; en un mot, elles ont plus de plaisir à avoir peine qu'à n'en avoir pas, puisque cette peine est selon leur cœur, et pour lors ce n'est plus véritablement peine, mais joie et délectation spirituelle, s'accomplissant ce que dit Notre-Seigneur : *Mon joug est doux et ma charge légère.*

D. *En quoi consiste cette facilité au bien qu'ont les âmes consommées en la grâce?*

R. En une certaine pente et douceur d'esprit au regard de toutes choses bonnes et vertueuses, en la même façon qu'on sent les inclinations naturelles; de sorte que l'âme sent le même instinct à aimer Dieu et ce qui est de son service, que les hommes ont pour leur propre vie, pour leurs enfants et pour les personnes que naturellement ils chérissent, je veux dire quant à la facilité; tellement qu'il semble à telles âmes comme impossible de faire rien, au moins avec délibération, contre ce qu'elles connaissent être du bon plaisir de Dieu. C'est une chose que saint Bernard reconnaissait en soi-même et qui lui faisait dire : *Mon Dieu, si je vois en quelque chose votre volonté, je ne sais pas comment je suis capable de faire le contraire.*

D. D'où vient cette si grande pente et facilité?

R. De ce que la grâce étant comme une autre nature établie en nous pour porter nos cœurs et nos volontés et tout notre être en Dieu, quand elle est apprivoisée et familiarisée en l'homme, elle le rend bon, surnaturel et divin, d'où vient qu'elle opère tout ainsi que la nature même ; et s'il y a quelque chose de malin en nous, comme il se fait à raison de la perversité de la nature, il est recouvert si loin qu'il n'ose presque pas paraître, ressemblant aux serpents quand il sont amortis par le froid et par la gelée, qui sont comme s'ils n'avaient point de vie.

D. Comment est-ce donc que ces personnes offensent Dieu et se confessent ?

R. Elles ne l'offensent ordinairement qu'en choses légères et par fragilité, sans grande advertance, car le mal fait par délibération ne se peut guère comprendre en cet état ; ces âmes étant comme des épouses qui aiment parfaitement leurs époux, dans lesquelles on aurait peine de s'imaginer quelque volonté de lui déplaire. Cette inhabitation de la grâce et du Saint-Esprit en telles personnes, qui les rend ainsi connaturalisées au bien, a donné sujet à quelques mystiques d'user de cette façon de parler et dire qu'elles ont Dieu substantié en leur fond.

D. *Qu'est-ce donc à dire que d'avoir Dieu substantié en son fond ?*

R. C'est que Dieu a pris une telle possession de ces âmes par son Saint-Esprit, qu'il s'est rendu le principe de leurs opérations, en la façon que nous avons dite plusieurs fois parlant de l'Union divine, par l'intime correspondance que l'âme a avec Dieu et Dieu avec l'âme, ce qui ne peut presque s'expliquer en cette vie.

D. *Quel est l'effet de cette facilité dont nous parlons ?*

R. C'est de faire que l'homme qui est en cet état, a une telle disposition de cœur pour les choses de Dieu, même les difficiles, qu'il semble ne pouvoir vivre sans s'y appliquer ; tellement que si on lui ôtait les jeûnes, les mortifications, l'oraison, la communion et autres choses semblables, il lui semblerait ne pouvoir vivre, ce qui montre la correspondance admirable qui est de l'intérieur de ces personnes avec le bien, et cela est avoir Dieu enraciné dans son fond.

D. *N'arrive-t-il point que des âmes consommées en la grâce, après avoir longtemps pratiqué la vertu et s'être exercées en bonnes œuvres, trouvent de la révolte en leur nature, et grande impression vers le mal ?*

R. Cela arrive en effet parfois par dispensation de la même grâce, pour leur exercice et plus grande perfection ; mais c'est d'une façon bien

différente de ceux qui n'ont point travaillé à la vertu ; car cette permission de Dieu qui lâche la bride à leur nature et à Satan pour les humilier davantage, ne sert à autre chose qu'à les enraciner encore davantage dans le bien par une sainte antipéristase, comme la gelée de l'hiver sert à fortifier les racines des arbres. Et quoique l'âme ainsi éprouvée ne s'aperçoive pas de son bien, croyant souvent être perdue, elle ne laisse pas d'en recevoir un grand avantage ; outre qu'on peut dire que cela n'arrive qu'à quelques-uns, lesquels souvent sont accompagnés de peines et de tentations jusqu'à la mort et ont crainte de se perdre, ce qui ne diminue en rien leur fidélité, ni la consommation intime qu'ils possèdent ; car on les voit, nonobstant leur combat, dire quelquefois des paroles si pleines de l'Esprit de Dieu et avoir une telle force pour le bien, qu'ils ne cèdent en rien aux autres plus heureux et plus doucement traités. Il est vrai qu'il y a certain état que plusieurs Saints qualifient du nom de mariage spirituel, dans lequel il est difficile de comprendre que ces peines s'y puissent trouver, parce que cet état semble être un Paradis en terre, comme il est décrit par ceux qui en ont eu l'expérience. On peut dire que pour lors il y a divers degrés et diverses sortes de consommation, et que le cours ordinaire est de donner ce mariage spirituel après les épreuves ; que si néanmoins Dieu fait compatir

avec de grandes faveurs ces grandes peines, il faut dire qu'il fait cela pour faire connaître à ses amis qu'ils sont pèlerins sur la terre, et que la vie présente est une alternation de biens et de maux, sans qu'on puisse tirer conséquence nécessaire de salut, hors la révélation particulière que Dieu peut faire et a faite à quelques-uns.

D. *Quelle est la troisième chose en laquelle consiste cette consommation ?*

R. C'est la liberté.

D. *En quoi consiste cette liberté ?*

R. En une certaine franchise, en un large et une amplitude dans laquelle l'homme s'étend sans aucune appréhension, à l'égard des choses dans lesquelles il agissait auparavant avec plus de retenue. Par exemple, on voit que ces personnes consommées en vertu, quoiqu'elles soient très exactes dans le bien, font librement des choses desquelles elles s'abstenaient au commencement, et dans lesquelles il est très dangereux de se laisser aller avant que d'être parvenu à cet état; parfois elles parlent des dons et grâces qu'elles ont reçus de Dieu, comme l'on voit que saint Paul parle de soi-même: *abundantius illis omnibus laboravi*; ce qui vient de ce que ces personnes n'ayant que Dieu en vue, parlent d'elles-mêmes sans considérer que lui seul, qui est Auteur de tout bien. On voit aussi qu'elles mangent franchement, ayant seulement égard aux affaires qu'elles ont

pour Dieu ; et en un mot, elles font tout ce qu'elles veulent, qui est la vraie liberté des enfants de Dieu. Comme elles sont tout à fait éloignées du mal, elles n'ont aucune volonté pour aucune chose mauvaise, ni même imparfaite, parce que c'est une pure captivité, et voient que se laisser aller à cela est un grand malheur ; mais dans le bien elles ont large campagne, et se laissent mouvoir au Saint-Esprit : voilà pourquoi elles ne savent ce que c'est que se contraindre. Cela paraît manifestement en saint François, en saint Xavier, et en d'autres qui allaient et venaient partout où ils voulaient, comme les animaux d'Ézéchiël, qui allaient partout où l'esprit de Dieu les portait. Saint Augustin dit : *Ama et fac quod vis*. Comme ces personnes sont dans l'amour, elles font ce qu'elles veulent, elles disent librement ce que d'autres n'osent avoir pensé, parce qu'elles ne craignent rien ; elles parlent avec liberté aux rois et aux princes, et généralement à tous, car elles n'ont que Dieu en vue, tout le reste leur semblant petit. Saint Jean disait à Hérode : *Non licet tibi*. Il faut voir comme Élie parlait à Achab et à ses députés. Parce qu'ils n'ont aucune crainte, ils n'ont aussi aucun désir ; ils sont comme les oiseaux du ciel, placés en haut, c'est-à-dire en Dieu, ce qui fait qu'ils n'ont aucune limitation : *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas*. C'est l'état des personnes consommées en la grâce, qui ne

respirent qu'un air surnaturel et non celui de la nature; celui qui se cherche soi-même est toujours en gêne et a un poids qui le retient et le limite.

D. Par quelle voie peut-on arriver à cette consommation ?

R. Il n'y en a que deux : l'une est un don spécial de Dieu, par lequel l'homme est confirmé en grâce, comme les Apôtres en la descente du Saint-Esprit, ou comme saint Paul au point de sa conversion; l'autre voie est par le long usage et la pratique des vertus, par divers travaux supportés, par de longues nuits et obscurités souffertes, ce qui fait que l'homme à la fin, aidé de la grâce, se trouve dans l'état que nous venons de décrire.

D. Y a-t-il quelque état dans lequel on puisse prendre assurance en cette vie ?

R. Il n'y en a point du tout, car l'homme doit toujours craindre, quelque abondance qu'il ait, quelque liberté qu'il ressente, il doit toujours veiller sur soi-même, pour se détourner de toute sorte de mal, parce que la nature, tandis que nous sommes en cette vie, tâche finement de se rétablir, et le fera si l'homme s'ennuie de sa prospérité, et s'il ne voit que tout vient purement de la grâce, et que de nous-mêmes nous ne sommes que malice. Ainsi l'homme, quelque saint qu'il soit, doit toujours craindre l'orgueil ou la négligence;

cela n'empêche pas qu'il y ait certaines communications de Dieu si hautes et si amoureuses, qu'elles laissent l'âme dans la confiance et pleine paix, qui est la seule chose que l'on doit désirer en cette vie, et qui fait que ce que nous avons dit demeure véritable : savoir, que l'homme de bien peut être heureux avant sa mort, et posséder la béatitude, qui est la véritable consommation en la grâce.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CONTENANT UN ABRÉGÉ DE LA VIE SPIRITUELLE

CHAPITRE PREMIER. — <i>De la perfection en général.</i>	1
CHAP. II. — <i>De l'oraison.</i>	4
CHAP. III. — <i>De l'oraison affective, et de la contemplation.</i>	9
CHAP. IV. — <i>De la mortification.</i>	15
§ 1. — <i>Mortification du corps.</i>	15
§ 2. — <i>Mortification de l'âme.</i>	17
§ 3. — <i>Mortification de l'esprit.</i>	24
CHAP. V. — <i>De la vie purgative.</i>	30
CHAP. VI. — <i>De la vie illuminative.</i>	41
CHAP. VII. — <i>De la vie unitive.</i>	54
CHAP. VIII. — <i>Des tentations et illusions.</i>	65

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Des maladies de l'âme.</i>	79
---	----

CHAP. II. — <i>De la pénitence et de l'oraison.</i>	91
§ 1. — Avis touchant l'oraison. . . .	99
§ 2. — De la contemplation. . . .	107
CHAP. III. — <i>De la vie intérieure, et de la familiarité avec Jésus-Christ.</i> . . .	113
§ 1. — De la venue de Jésus-Christ au monde	115
§ 2. — La demeure de Jésus-Christ au monde	120
§ 3. — De la sortie de Jésus-Christ du monde	123
CHAP. IV. — <i>Des vertus.</i>	141
CHAP. V. — <i>Des saints exercices.</i> . . .	148
CHAP. VI. — <i>De la vie parfaite.</i> . . .	162
CHAP. VII. — <i>Du bon Directeur.</i> . . .	179

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Des empêchements à la grâce.</i>	187
CHAP. II. — <i>Des choses en quoi consiste le plus grand avancement de l'âme.</i> . .	198
CHAP. III. — <i>De la voie surnaturelle ou extraordinaire.</i>	205
CHAP. IV. — <i>De l'oraison convenable à cet état.</i>	218
CHAP. V. — <i>Avis nécessaires à ceux qui sont en cette voie.</i>	229
CHAP. VI. — <i>De la perfection et excellence de cette voie.</i>	236
CHAP. VII. — <i>De l'amour parfait.</i> . . .	244
CHAP. VIII. — <i>De l'heureux état de l'âme fondée en l'acquiescement au bon plaisir de Dieu.</i>	251

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>De la culture des âmes.</i>	261
CHAP. II. — <i>Des aides extérieures à la perfection.</i>	266
CHAP. III. — <i>Des aides intérieures à la perfection.</i>	274
CHAP. IV. — <i>Des principales vertus.</i>	282
CHAP. V. — <i>Des travaux de l'esprit.</i>	290
CHAP. VI. — <i>Des peines extraordinaires.</i>	294
CHAP. VII. — <i>Du fruit de ces peines, qui est lumière et abondance de biens spirituels.</i>	313
CHAP. VIII. — <i>Points de perfection qui conduisent l'âme à une grande sainteté.</i>	327

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Réponse à quelques doutes touchant l'oraison.</i>	345
CHAP. II. — <i>Réponse à quelques doutes touchant la pénitence.</i>	350
CHAP. III. — <i>Des fausses dévotions.</i>	354
CHAP. IV. — <i>De l'économie de l'âme.</i>	359
CHAP. V. — <i>Des biens surnaturels.</i>	366
CHAP. VI. — <i>Secrètes industries pour arriver à la perfection chrétienne.</i>	372
CHAP. VII. — <i>Points de ferveur nécessaires à l'âme qui veut atteindre à la vie parfaite.</i>	380

SIXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>De la vie apostolique.</i>	385
CHAP. II. — <i>De la conduite de la jeunesse.</i>	392
CHAP. III. — <i>Pour ceux qui vivent dans le mariage</i>	399
CHAP. IV. — <i>De la conduite des personnes religieuses.</i>	403
CHAP. V. — <i>Pour les énergumènes. . .</i>	407
CHAP. VI. — <i>De la communication de la grâce</i>	414
CHAP. VII. — <i>Des opérations malignes. .</i>	419
CHAP. VIII. — <i>Ordre de la vie spirituelle pour les Directeurs.</i>	426

SEPTIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Remèdes à l'amour-propre.</i>	433
CHAP. II. — <i>Adresse pour aider les faibles.</i>	440
CHAP. III. — <i>De la vraie dévotion. . . .</i>	445
CHAP. IV. — <i>Des conseils évangéliques.</i>	448
CHAP. V. — <i>De la doctrine de Jésus-Christ.</i>	452
CHAP. VI. — <i>Du vrai progrès.</i>	457
CHAP. VII. — <i>De la réparation de l'intérieur.</i>	463
CHAP. VIII. — <i>De l'union avec Jésus-Christ.</i>	468
CHAP. IX. — <i>Le paradis de la terre. . .</i>	475

HUITIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>De la véritable sagesse.</i>	483
CHAP. II. — <i>De la simplicité.</i>	488
CHAP. III. — <i>Avis pour les peines de l'esprit.</i>	493
CHAP. IV. — <i>De la paix du cœur.</i>	499
CHAP. V. — <i>Les saintes pratiques.</i>	506
CHAP. VI. — <i>Des opérations surnaturelles.</i>	511
CHAP. VII. — <i>De la consommation en la grâce.</i>	522

FIN DE LA TABLE

89097197040



B89097197040A

89097197040



b89097197040a